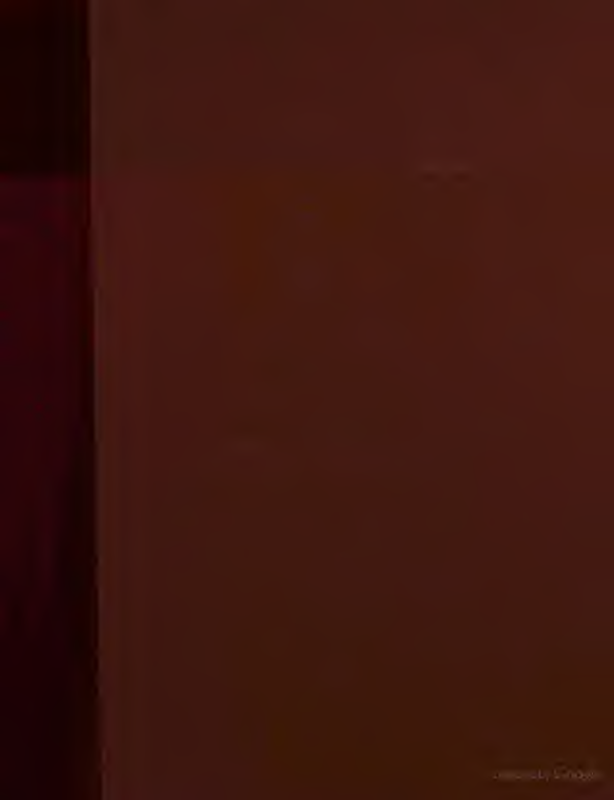
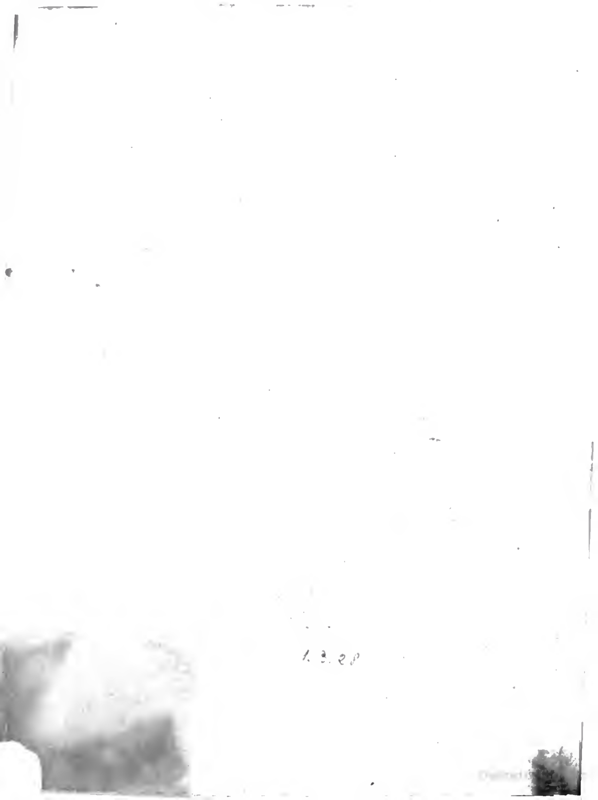






B



COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIÈME.







HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

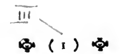
ROI DE SUEDE,

DIVISÉE EN HUIT LIVRES,

Avec l'Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ſous PIERRE LE GRAND, en deux Parties diviſées par Chapitres. Ces deux ouvrages ſont précédés des piéces qui leur ſont rélatives, & ſont ſuivies de Tables des Matières, &c. &c.

GENEVE.

M. DCC. LXVIII.



REMARQUES SUR L'HISTOIRE.

NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent & le passé ? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siécle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'*Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais osé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Ménès* était petit-fils de *Noé* ? Et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de *Moréri*, quand on en fabrique de pareilles ? Certes *Noé* envoya sa famille voyager loin ; son petit-fils *Ménès* en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suède, & un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui : il a falu chez nos nations modernes des dix ou douze siécles pour s'instruire un peu de la géométrie ; mais ces voyageurs, dont on parle, étaient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire autentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six, dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait *Noé* grand-père de *Fohy* ; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la terre ; parce que, dit-on, les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité : & il se trouve, que ces prêtres si sages, ces législateurs d'un peuple sage, adoraient des singes, des chats & des oi-



gnons. On a beau ſe récrier ſur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens : ceux qui nous ſont reſtés ſont des maſſes informes ; la plus belle ſtatue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a falu que les Grecs enſeignaſſent aux Egyptiens la ſculpture : il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuſe connaiſſance, nous dit-on, les Egyptiens avaient de l'aſtronomie ! Les quatre côtés d'une grande pyramide ſont expoſés aux quatre régions du monde ; ne voilà-t-il pas un grand effort d'aſtronomie ? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Caſſini*, de *Halley*, de *Keplers*, de *Ticho-Brahé ?* Ces bonnes gens racontaient froidement à *Hérodote*, que le ſoleil en onze mille ans s'était couché deux fois où il ſe lève : c'était là leur aſtronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin*, cinquante mille écus pour ouvrir & fermer les écluſes du lac Mœris. Mr. *Rollin* eſt cher en écluſes, & ſe mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluſe qui ne doive s'ouvrir & ſe fermer pour un écu, à moins qu'elles ne ſoient très-mal faites : Il en coutait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluſes. Il faut ſavoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne ſonge pas, que depuis ce tems la valeur numéraire de nos eſpèces eſt augmentée preſque du double, & qu'ainſi la peine d'ouvrir les écluſes du lac Mœris aurait dû couter, ſelon lui, environ trois cent mille francs : ce qui eſt à peu près deux cent-quatre-vingt-dix-ſept mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ſes treize tomes ſe reſſentent de cette inattention. Il répète encor, après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'eſt-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille ſoldats ; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, & deux livres de viande. C'eſt donc huit cent mille livres de viande par jour pour les ſeuls ſoldats, dans un pays où l'on n'en mangeait preſque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre cent mille ſoldats, quand l'Egypte était diviſée en pluſieurs petites principautés ? On ajoute, que chaque ſoldat avait ſix arpens francs de contribution ; voilà donc deux millions quatre cent mille arpens, qui ne payent

rien à l'état. C'eſt cependant ce petit état, qui entretenait plus de ſoldats que n'en a aujourd'hui le Grand-Seigneur, maître de l'Egypte & de dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. *Louis XIV.* a eu quatre cent mille hommes ſous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire uſage de ſa raiſon au lieu de ſa mémoire, & examiner plus que tranſcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choſes neuves & vrayes. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'hiſtoire, c'eſt l'eſprit philoſophique: la plûpart, au-lieu de diſcuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au ſiécle où nous vivons on imprime encor le conte des oreilles de *Smerdis*, & de *Darius*, qui fut déclaré Roi par ſon cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Sennakérib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeuſement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils ſont.

Eſt-il permis à un homme de bon ſens, né dans le dix-huitiéme ſiécle, de nous parler ſérieuſement des oracles de Delphes? tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que *Créſus* faiſait cuire une tortue & du mouton dans une tourtière; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées ſuivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raiſon le pouvoir du diable? Mr. *Rollin* dans ſa compilation de l'hiſtoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *Van Dale*, *Fontenelle* & *Baſnage*: *Pour Mr. de Fontenelle*, dit-il, *il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeuneſſe ſon livre contre les oracles, tiré de Van Dale.* J'ai bien peur que cet arrêt de la vieilleſſe de *Rollin* contre la jeuneſſe de *Fontenelle*, ne ſoit caſſé au tribunal de la raiſon; les rhéteurs n'y gagnent guères leurs cauſes contre les philoſophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans ſon dixiéme tome, où il veut parler de phyſique: il prétend qu'*Archimède*, voulant faire voir à ſon bon ami le Roi de Syracuſe la puiſſance des méchaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, ſans ſortir de

qui s'eſt opéré depuis dans le monde. Ici ce ſont cent villes, qui obéiſſaient au Pape, & qui ſont devenus libres. Là on a fixé pour un tems les priviléges de toure l'Allemagne : Ici ſe forme la plus belle des républiques, dans un rerrain, que la mer menace chaque jour d'engloutir : l'Angleterre a réuni la vraye liberté avec la royauté : la Suède l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Eſpagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a ſubſiſté enrre les maiſons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funeſtes. Il n'y a point de particulier en Europe, ſur la fortune duquel tous ces changemens n'ayent influé. Il ſied bien après cela de s'occuper de *Salmanaʒar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Perſan *Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophis*. Un homme mûr, qui a des affaires ſérieuſes, ne répète point les contes de ſa nourrice.

NOUVELLES

CONSIDERATIONS

SUR

L'HISTOIRE.

PEut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'hiſtoire, ce qui eſt arrivé dans la phyſique. Les nouvelles découvertes ont fait proſcrire les anciens ſyſtêmes. On voudra connaître le genre-humain dans ce détail intéreſſant, qui fait aujourd'hui la baſe de la philoſophie naturelle.

On commence à reſpecter très-peu l'avanture de *Curtius*, qui referma un gouffre en ſe précipitant au fond ' : & ſon cheval. On ſe moque des boucliers deſcendus du ciel, & de tous les beaux taliſmans dont les Dieux faiſaient préſent ſi libéralement aux hommes; & des Veſtales, qui mettaient un vaiſſeau à flot avec leur ceinture; & de toute cette foule de ſotiſes célèbres, dont les anciens hiſtoriens regorgent. On n'eſt guères plus content; que dans ſon hiſtoire ancienne Mr. *Rollin* nous parle ſérieuſement du Roi *Nabis*, qui faiſait embraſſer ſa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, & qui mettait ceux qui lui en refuſaient dans les bras d'une belle poupée toute ſemblable à la reine, & armée de pointes de fer ſous ſon corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence fut aſſiégé & mangé par une armée de rats en 698.; que des pluies de ſang inondèrent la Gaſcogne en 1017.; que deux armées de ſerpens ſe battirent

près

près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. sont à présent dans le même rang que les contes d'*Hérodote.*

Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni Evêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire, quel jour s'est donnée une bataille, & on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, & même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin; & je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guères plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les Français & les Sarrasins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par la victoire que *Tamerlan* remporta sur *Bajazet.* J'avoue, que quand j'ai lû les mémoires du cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*, je sais ce que la reine mère a dit mot pour mot à Mr. *de Jersay*; j'apprens, comment le Coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à Madame *de Bouillon.* C'est beaucoup pour ma curiosité: c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres, qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vû les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose & le même mérite. On s'entretenait sous *Henri IV.* des anecdotes de *Charles IX.* On parlait encor de Mr. le duc *de Bellegarde* dans les premières années de *Louïs XIV.* Toutes ces petites mignatures se conservent une génération ou deux, & périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaissances d'une utilité plus sensible & plus durable. Je voudrais apprendre quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & si

cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Efpagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui ? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles-Quint*, que fous *Philippe IV.* ? Pourquoi Amfterdam contenait-elle à peine vingt mille ames il y a deux cent ans ? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent-quarante mille habitans ? & comment le fait-on pofitivement ? De combien l'Angleterre eft-elle plus peuplée qu'elle ne l'était fous *Henri VIII.* ? Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Perfanes*, que les hommes manquent à la terre, & qu'elle eft dépeuplée en comparaifon de ce qu'elle était il y a deux mille ans ? Rome, il eft vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue, qu'Aléxandrie & Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Conftantinople, le grand Caire, Amfterdam, Hambourg, n'exiftaient pas. Il y avait trois cent nations dans les Gaules ; mais ces trois cent nations ne valaient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en induftrie. L'Allemagne était une forêt : elle eft couverte de cent villes opulentes. Il femble, que l'efprit de critique, laffé de ne perfécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toûjours, que ce monde dégénère, & on veut encor qu'il fe dépeuple. Quoi donc ? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait ? On a beau dire ; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra favoir dans quelques années, combien l'Europe eft en effet peuplée ; car dans prefque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naiffances, au bout de l'année ; & fur la règle exacte & fûre que vient de donner un Hollandais auffi habile qu'infatigable, on fait le nombre des habitans par celui des naiffances. Voilà déja un des objets de la curiofité de quiconque veut lire l'hiftoire en citoyen & en philofophe. Il fera bien loin de s'en tenir à cette connaiffance ; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une nation ? pourquoi elle a été puiffante ou faible fur la mer ? comment & jufqu'à quel point elle s'eft enrichie depuis un fiécle ? les régiftres des exportations peuvent l'apprendre.

prendre. Il voudra ſavoir, comment les arts, les manufactures ſe ſont établies ; il ſuivra leur paſſage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix ſeront enfin ſon grand objet. On ſaurait ainſi l'hiſtoire des hommes, au lieu de ſavoir une faible partie de l'hiſtoire des Rois & des Cours.

En vain je lis les annales de France ; nos hiſtoriens ſe taiſent tous ſur ces détails. Aucun n'a eu pour deviſe : *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Il faudrait donc, me ſemble, incorporer avec art ces connaiſſances utiles dans le tiſſu des événemens. Je crois, que c'eſt la ſeule maniére d'écrire l'hiſtoire moderne en vrai politique & en vrai philoſophe. Traiter l'hiſtoire ancienne, c'eſt compiler, me ſemble, quelques vérités avec mille menſonges. Cette hiſtoire n'eſt peut-être utile que de la même manière dont l'eſt la fable, par de grands événemens, qui ſont le ſujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos converſations, & dont on tire des traits de morale. Il faut ſavoir les exploits d'*Alexandre*, comme on ſait les travaux d'*Hercule*. Enfin cette hiſtoire ancienne me ſemble, à l'égard de la moderne, ce que ſont les vieilles médailles en comparaiſon des monnoyes courantes ; les premières reſtent dans les cabinets, les ſecondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaiſſent autre choſe que les livres ; il faut qu'ils ſoient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racines*, les *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point ; & qu'on ne diſe pas d'eux ce que diſait de ces Meſſieurs un commis du tréſor royal, homme d'eſprit : *Nous n'avons vû encore d'eux que leur ſignature.*

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

CEt avantage consiste surtout dans la comparaison qu'un homme d'État, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays ; c'est ce qui excite l'émulation des nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs. On peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns & les autres. L'histoire du tyran *Christiern* peut empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un tyran ; & le désastre de *Charles XII.* devant Pultava, avertit un général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.



C'est pour avoir lû les détails des batailles de Crecy, de Poitiers, d'Azincour, de St. Quentin, de Gravelines &c. que le célèbre maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait des affaires de poste.



Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention. Il verra que *Henri IV.* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le systême de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.



Il verra que la Reine *Elisabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe second*, & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer con-

tre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

❖ ❖

La France non entamée ſous *Louis XIV.* après neuf ans de la guerre la plus malheureuſe, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il conſtruiſit. En vain l'auteur des cauſes de la chute de l'Empire Romain, blâme-t-il *Juſtinien* d'avoir eu la même politique; il ne devait blâmer que les Empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

❖ ❖

Un avantage que l'hiſtoire moderne a ſur l'ancienne, eſt d'apprendre à tous les Potentats que depuis le quinziéme ſiécle on s'eſt toûjours réuni contre une puiſſance trop prépondérante. Ce ſyſtême d'équilibre a toûjours été inconnu des anciens, & c'eſt la raiſon des ſuccès du peuple Romain, qui ayant formé une milice ſupérieure à celle des autres peuples, les ſubjugua l'un après l'autre du Tibre juſqu'à l'Euphrate.

❖ ❖

Il eſt néceſſaire de remettre ſouvent ſous les yeux les uſurpations des Papes, les ſcandaleuſes diſcordes de leurs ſchiſmes, la démence des diſputes de controverſe, les perſécutions, les guerres enfantées par cette démence, & les horreurs qu'elles ont produites.

❖ ❖

Si on ne rendait pas cette connaiſſance familière aux jeunes gens, s'il n'y avait qu'un petit nombre de ſavans inſtruits de ces faits, le public ſerait auſſi imbécille qu'il l'était du tems de *Grégoire VII.* Les calamités de ces tems d'ignorance renaîtraient infailliblement, parce qu'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde ſait à Marſeille par quelle inadvertance la peſte fut apportée du Levant, & on s'en préſerve.

❖ ❖

Anéantiſſez l'étude de l'hiſtoire, vous verrez peut-être des *St. Barthelemi* en France, & des *Cromwell* en Angleterre.

ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été surnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se dévelope si difficilement, & s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siécles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précisément dans le tems qu'il falait qu'ils vinssent.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Moscou chez un Ambassadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Russe, & qui parlait presque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans son service, & bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les tems dans son vaste Empire; & sans ce Genevois la Russie serait peut-être encor barbare.

Il falait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour se dépouiller des préjugés du trône, & de sa patrie. Le Czar sentit, qu'il avait à former une Nation & un Empire : mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste

pour animer ſes compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois ſiécles auſſi dépourvûs d'une telle flamme que les Moſcovites. Il ne put exécuter ſon deſſein auſſi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut ſoutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696.; & ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il ſortit de ſes Etats pour aller s'inſtruire lui-même de tous les arts, qui étaient abſolument inconnus en Ruſſie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amſterdam, & dans le village de Sardam, ſous le nom de *Pierre Michaeloff.* On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas.* Il ſe fit inſcrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaiſſeaux preſque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas; & quand il avait travaillé dans ſon attelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'hiſtoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La première langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit auſſi un peu d'Anglais dans ſon voyage à Londres, mais il ne ſut jamais le Français, qui eſt devenu depuis la langue de Pétersbourg ſous l'Impératrice *Elizabeth*, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière & majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné. Mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le Roi de

Suède ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit, que les Législateurs & les Rois ne doivent point ſe mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un Roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant ; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage : *J'ai reformé ma nation, & je n'ai pû me reformer moi-même.* Il eſt vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nuës d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant yvres, ou d'eſſayer ſon ſabre en faiſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays ; *Le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper ; mais il n'eut pas toûjours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & ſurtout ſon goût pour les arts, qui ſe dévelopait, adoucirent un peu ſes mœurs : car c'eſt le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faiſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'anatomie & qui lui ôtent ſon dégout. Ce prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même tems il envoyait des jeunes Moſcovites voyager & s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vû un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays

étrangers leur était inſpirée par des prêtres Moſcovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon, que dans l'Ancien Teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de Souverain, mais ſous le nom d'un Boyard Ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie Anglaiſe où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée Mlle. *Groſi*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le Roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres; les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe, où l'on ne voit guères que des maiſons baſſes, ſans cour & ſans jardin, avec des petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva ſa maiſon encor trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, & il ſe ſervait de ce déguiſement, pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainſi l'Océan, la mer Noire & la mer Caſpienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'oppoſèrent encor plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la Religion même y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient; & le clergé regardait comme un de ſes grands privilèges d'empêcher la nation Ruſſe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, & ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les Rois font des préſens à de tels voyageurs ; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq piéces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des proviſions de toutes eſpèces ; & tous les gens de l'équipage voulurent bien ſe laiſſer donner auſſi. *Pierre* ſur ſon yacht, dont il ſe fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ſes charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait reſter moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à eſſuyer & moins de choſes à apprendre. Après avoir vû Vienne, il devait aller à Veniſe, & enſuite à Rome ; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moſcou, ſur la nouvelle d'une guerre civile, cauſée par ſon abſence & par la permiſſion de fumer. Les ſtrélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des janiſſaires, auſſi turbulente, auſſi indiſciplinée, moins courageuſe & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié Grecs, moitié Ruſſes, qui repréſentèrent, combien DIEU était irrité qu'on prit du tabac en Moſcovie, & qui mirent l'Etat en combuſtion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévû ce que pourraient des moines & des ſtrélits, avait pris ſes meſures. Il avait une armée diſciplinée compoſée preſque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient ſous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Oſman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ſes janiſſaires, & n'ayant pû leur rien oppoſer, ne les réforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ſes armées furent miſes ſur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaiſſeaux par ſes Anglais & ſes Hollandais à Veronitz ſur le Tanaïs à quatre cent lieuës de Moſcou. Il embellit les villes, pourvut à leur ſureté, fit des grands chemins de cinq cent lieuës, établit des manufactures de toute eſpèce ; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés & des étoffes d'or & d'argent à Moſcou. Tant eſt puiſſante l'influence d'un

d'un ſeul homme, quand il eſt Maître & qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'Etat & dans l'Egliſe; il déclara à la fin de 1699. que l'année ſuivante commençait au mois de Janvier, & non au mois de Septembre. Les Ruſſes, qui penſaient que DIEU avait créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiécle en 1700. par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avait ſupprimé la dignité de patriarche, & il en faiſait les fonctions. Il n'eſt pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon patriarche aux petites maiſons de Moſcou. Il avait coutume, quand il voulait ſe réjouir en puniſſant, de dire à celui qu'il châtiait ainſi, *Je te fais fou*; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand ſeigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de ſa majeſté Czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche; il ſe contenta de ſupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abuſé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord diſpenſé.

Pour avoir plus de ſujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès ſon tems ſon pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eût le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouſſé, par cette faibleſſe naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faibleſſe qu'ont les gouvernemens, de le ſouffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort ſages pour les deſſervans des égliſes, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les ſiennes fuſſent aſſez déréglées; ſachant très-bien que ce qui eſt permis à un Souverain, ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toûjours ſéparées des hommes; il était

inouï, qu'un mari eût jamais vû la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration; en un mot, il établit & fit naitre tout dans ses Etats jusqu'à la societé. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort yvre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue Russe, qui ressemblaient assez aux piéces de *Shakespear*, dans lesquelles des tyrans & des arlequins faisaient les premiers rôles. L'orchestre était composée de violons Russes qu'on faisait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens Français, & des opéras Italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le rasoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes: les obstinés payaient quarante sols de nôtre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent.

Les femmes fervirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rafés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en focieté avec les hommes, & d'avoir à baifer des vifages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faifaient les amufemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jetta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704., dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de fes mains à la première maifon ; rien ne le rebuta ; des ouvriers furent forcés de venir fur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Aftracan, des bords de la mer Noire & de la mer Cafpienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il falut faire, & dans les fatigues & la difette qu'on effuya ; mais enfin la ville exifte. Les ports d'Archangel, d'Aftracan, d'Azoph, de Veronitz furent conftruits.

Pour faire tant de grands établiffemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne poffédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambaffadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut fe fouvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux Rois d'Egypte pour bâtir les piramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir ; on ne veut pas affez.

Quand il eut créé fa nation, il crut qu'il lui était bien permis de fatisfaire fon goût en époufant fa maîtreffe, & une maîtreffe qui méritait d'être fa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Eftonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un foldat Livonien, prife par un parti deux jours après ce premier mariage, avait paffé du fervice des généraux *Bauer* & *Sheremeto* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiffier qui devint Prince & le premier homme de l'Empire ; enfin elle fut l'époufe de *Pierre le Grand*, & enfuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de fon mari, & fauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de

la hache, que n'avait fait le général *Le Fort*. On l'aima ; on la révéra. Un baron Allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldt n'eût point épousé *Catherine* ; mais *Pierre le Grand* ne penſait pas que le mérite eût auprès de lui beſoin de trente-deux quartiers. Les Souverains penſent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout eſt égal devant eux. Il eſt bien certain, que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuſe, la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auſſi bonne pour le moins chez ſon curé d'Eſtonie, que toutes les boyardes de Moſcou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avait réglé la maiſon du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, ſans ſavoir ni lire ni écrire. Quiconque ſait très-bien gouverner une grande maiſon peut gouverner un royaume ; cela peut paraître un paradoxe ; mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe & de fermeté, qu'on commande à cent perſonnes & à pluſieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épouſa, dit-on, comme lui une eſclave, & qui comme lui quitta ſecrettement la Ruſſie, n'eut pas un ſuccès pareil dans ſes deux entrepriſes, & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père ; ce fut un des plus terribles exemples de ſévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que ſon père aimait : on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle ; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Ruſſe, de déſapprouver tout ce que ſon père faiſait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſupportables qu'il falait endurer pour bâtir Petersbourg, *Conſolez vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems*. Quand il falait ſuivre ſon père dans ces voyages de cinq à ſix cent lieuës, que le Czar entreprenait ſouvent, le Prince feignait

d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas ; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau de vie altérèrent sa santé & son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire : il savait la géométrie, l'histoire, avait appris l'Allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de *Wolfenbuttel*, sœur de l'Impératrice femme de *Charles VI.* en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princesse était souvent abandonnée pour des débauches d'eau de vie, & pour *Afrosine* fille Finlandaise, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort ; & que le Czarowitz épousa ensuite secrettement *Afrosine* en 1713. lorsque l'Impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il se serait bien passé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que *Pierre* dès l'an 1716. menaça le Prince de le deshériter, & le Prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le Czar en 1717. renouvella ses voyages par politique & par curiosité ; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer ; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrettement empruntés. Il se jetta entre les bras de l'Empereur *Charles VI.* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems très incognito à Vienne ; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain ; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'*Antin*, & la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le

même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnoye royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : PIERRE LE GRAND. Le revers était une renommée, & la légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands-hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statuë; *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit : » S'il avait donné cette moitié, il n'aurait » pas longtems gardé l'autre.

Le Czar après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans sa patrie, & y reprit sa sévérité. Il avait enfin engagé son fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le Czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, & lui fit signer un acte solemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte serait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & se souvenant seulement qu'il était fondateur d'un Empire, que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés & des professeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Testament, que ceux qui maudissent

leur père & leur mère, doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avait pardonné à son fils *Absalon* révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Absalon*. Tel fut leur avis sans rien conclurre; mais c'était en effet signer un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit son père; il ne s'était point révolté comme *Absalon*; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du Roi; il avait voyagé sans la permission paternelle, & il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement, qu'il espérait qu'on se souviendrait un jour de lui en Russie. Cependant de cent-vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; & ceux qui ne savaient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel de *Don Carlos*, ce Prince infortuné, que *Philippe II.* son père avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande Monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a sû la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce Prince mourut. *Pierre* le plus despotique des Princes, n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moscou une des plus belles apoticaireries de l'Europe. Cependant il est probable, que le Prince *Alexis*, héritier de la plus vaste Monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devaient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange & si funeste. Le père alla voir son fils expirant, & on dit qu'il versa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ses larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le Comte *Lapuchin* frère de sa femme *Ottokesa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, & oncle du Prince *Alexis*. Le Confesseur du Prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a couté cher.

Le reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux & de ses exploits, qui semblaient

effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisait souvent des harangues à sa Cour & à son Conseil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses Etats.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les Etats de Russie lui déférèrent le nom de GRAND, de Père de la patrie & d'Empereur. Ces Etats étaient représentés par le Sénat, qui lui donna solemnellement ces titres en présence du Comte de *Kinski*, Ministre de l'Empereur, de Mr. de *Campredon*, Envoyé de France, des Ambassadeurs de Prusse & de Hollande. Peu à peu les Princes de l'Europe se sont accoûtumés à donner aux Souverains de Russie ce titre d'Empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les Ambassadeurs de France n'ayent partout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un Héros; mais doit-il l'être parmi nous? Etait-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaissances, pour l'esprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il était Roi, & Roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille Souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-dessus des préjugés, & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé: c'est un architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble: on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cent dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Petersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les tems la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun Russe;

&

& il y avait encor à parier environ seize millions, qui faisaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a falu un nombre prodigieux de combinaisons & de siécles, avant que la nature fit naitre celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encor de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un Czar *Pierre*; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

LETTRE
A MONSIEUR LE MARECHAL
DE SCHULLEMBOURG,
GÉNÉRAL DES VÉNITIENS.

A la Haye le 15. Septembre 1740.

MONSIEUR,

J'Ai reçu par un courier de Monſieur l'Ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar*: *Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très intéreſſé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce Roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement; il eſt d'un officier Suédois, nommé Mr. *Adlerſeld*; l'auteur me paraît très-inſtruit & auſſi exact qu'on peut l'être; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avouë d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vû avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent

avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & surtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'osais plus croire que Mr. *de Guiscard*, Ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de *Charles XII.* à l'expédition de Coppenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le Cardinal Primat, qui servit tant à la déposition du Roi *Auguste*, s'opposa en secret à l'élection du Roi *Stanislas* ; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le Duc de *Marlborough* s'adressa d'abord au Baron de *Gortz* avant de voir le Comte *Piper*, lorsqu'il alla conférer avec le Roi *Charles XII.* Le Sr. *de la Motraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de Mr. *Adlerfeld.*

J'y trouve aussi que le Roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le Roi *Auguste* qu'il avait détroné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le Roi *Auguste* & le Roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa cour & se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguste* à Dresde en quittant ses États, n'y est pas omise. Le bon mot même du Baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. *Adlerfeld.*

» Quant au Sr. *de la Motraye*, qui s'est ingéré de criti-
» quer Mr. *de Voltaire*, la lecture de ces mémoires ne servira
» qu'à le confondre & à lui faire remarquer ses propres erreurs,
» qui sont en bien plus grand nombre que celles qu'il attribue
» à son adversaire.

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal, que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes Suédoises & Moscovites à la célèbre bataille de Nerva ; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous savez, est le père de la vérité ; je ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entiérement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'est point

d'accord avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le Général Allemand qui a dû tout ſavoir, que l'Officier Suédois qui n'en a pû ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de Votre Excellence & ſur ceux de cet Officier. J'attens encor un extrait de l'hiſtoire Suédoiſe de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, Chapelain de ce Monarque.

J'ai peur à la vérité que le Chapelain n'ait quelquefois vû les choſes avec d'autres yeux que les Miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon Maître; mais moi qui n'ai été Chapelain ni du Roi ni du Czar, moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toûjours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en faiſant remarquer le bien & le mal que les Rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau Roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un Prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un & à l'autre un Prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un ſage ſur le trone: voilà mon héros, Monſieur; ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon; ce héros exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune Roi, dont

la réputation viendra bientôt jusqu'à vous ; vous verrez si elle me démentira ; il mérite des Généraux tels que vous. C'est de tels Rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon : Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cent prisonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Mr. le Maréchal, que votre illustre métier est encor plus affreux que nécessaire ? Je vois que Mr. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstad le Maréchal *Renschild* fit massacrer de sang froid douze ou quinze cent Moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cent, encor ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur ; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse ; ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de *Charles XII.* en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul.* Vous pouvez dicter à un Sécrétaire bien des choses, qui serviront à faire connaitre des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, Monsieur, à lui donner des instructions, en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime, &

avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très obéïſſant
ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye *la traduction Françaiſe de l'hiſtoire de* Charles XII. *écrite en Suédois par Mr.* Norberg; *ce ſera pour moi une nouvelle palette *) dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

*) La palette n'a pû ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg* n'eſt juſqu'en 1709. qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de V.

L E T T R E

A MONSIEUR

NORBERG,

Chapelain du Roi de Suède Charles XII. *& Auteur d'une hiſtoire de ce Monarque.*

SOuffrez, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre hiſtoire de *Charles XII.* on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſurtout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de Mr. *de Voltaire*. *L'hiſtoire d'un Prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693. le Docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autres perſonnages, très eſtimables ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brulée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aîle du côté du Nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'Intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe *St. Nicolas*; que les ſiéges

étaient couverts de bleu les jours de ſermon ; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de noyer ; & qu'au-lieu de grands luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un fort bel effet ; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encor qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII* ; de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin ; ſi c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'égliſe était tenduë ; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII.* fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi ; pourquoi on ôta la régence à la Reine-Mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du Roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts & ſes reſſources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld* ; mais, Monſieur, un journal n'eſt pas plus une hiſtoire, que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'hiſtoire ne conſiſte point à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des repliques, des dupliques. Ce n'eſt point ainſi que *Quinte-Curce* a compoſé l'hiſtoire d'*Alexandre* ; ce n'eſt point ainſi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'hiſtoire Romaine. Il y a mille journaliſtes ; à peine avons-nous deux ou trois hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnaſſent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. *de Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

» J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but & d'autre in-
» térêt que de la connaître. Les endroits de mon hiſtoire de
» *Charles XII.* où je me ſerai trompé, ſeront changés. Il
» eſt très naturel que Mr. *Norberg* Suédois, & témoin ocu-
» laire, ait été mieux inſtruit que moi étranger. Je me réfor-

merai

» merai sur ses mémoires, j'aurai le plaisir de me corriger.

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'Ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu Gothique.

Vous dites dans vôtre préface que l'histoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Anglaise. Vous ajoutez ensuite très poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur.*

Pour donner des preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le Major-général *Stuard* ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'Auteur Français, d'après un Auteur Allemand; mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidélement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante; vous devez savoir qu'il a été le seul écrivain qui ait osé affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes seulement. Tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille : ils disaient ce qui était vraisemblable, & Mr. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au Général *Liewen* un habit rouge galonné au siége de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non seulement à un homme très amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII.*, quel nom voudriez-

vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du Grand-Seigneur à ce Monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

» Nous Sultan Bassa, au Roi *Charles XII.* par la grace » de Dieu, Roi de Suède & des Goths, salut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa* ? Quelle lettre du Divan a jamais ainsi commencé ? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du Grand-Seigneur a jamais fini par ces expressions, *à la garde de Dieu* ? Enfin, où avez-vous jamais vû une dépêche de Constantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire ? L'Iman de l'auguste Sultan, qui écrira l'histoire de ce grand Empereur & de ses sublimes Vizirs, pourra bien vous dire de grosses injures, si la politesse Turque le permet.

Vous sied-il-bien, après la production d'une piéce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le Baron de *Puffendorf*, de crier au mensonge sur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité, quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations sous *Charles XI* ? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre *Sémiramis* du Nord ? Ce n'est pas là seulement trahir la vérité, Monsieur ; c'est trahir la cause du genre humain ; c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire : cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* est un Auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue ? Savez-vous qu'il est lû, parce qu'il est le seul de son genre qui fût supportable en

ſon tems ? Savez-vous que ceux que vous appellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf* ? Savez-vous que Mr. *de la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre ?

Ouvrons au hazard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des Papes. Il dit, en parlant de *Jules II.* qu'*il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI, une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II.*; ils voyent en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jetta le fondement de cette égliſe, qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiſtoire des Papes. Il faut ſavoir diſtinguer le Pontife du Souverain : il faut ſavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à Stokholm : il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Coſme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des États avec des patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la Reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII.*, qu'*elle ne put être reconnuë pour fille légitime, ſans l'autorité du Pape.* Que de bévûës dans ces mots ! Elle avait été reconnuë par le Parlement; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois *que dès avant l'an 1516. Charles-Quint avait toûjours devant les yeux ſon NEC-PLUS ULTRA*; mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que longtemps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un *archi-menteur* ? Non, nous dirons que dans un ouvrage d'une ſi grande étenduë, il lui eſt pardonnable d'avoir erré; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit

que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de piéces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, & on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraye connaiſſance, ſavent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des piéces bien indignes d'être connues du Chapelain de *Charles XII.* Vôtre traducteur Mr. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatyres qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lû; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

PYRRHONISME
DE
L'HISTOIRE.

L'Incrédulité, ſouvenons-nous-en, eſt le fondement de toute ſageſſe, ſelon *Ariſtote*. Cette maxime eſt fort bonne pour qui lit l'hiſtoire, & ſurtout l'hiſtoire ancienne.

Que de faits abſurdes, quel amas de fables, qui choquent le ſens commun! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Conſuls, des Décemvirs. Le peuple Romain a détruit *Carthage*, *Céſar* a vaincu *Pompée*; tout cela eſt vrai. Mais quand on vous dit, que *Caſtor* & *Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une Veſtale avec ſa ceinture a mis à flot un vaiſſeau engravé, qu'un gouffre s'eſt refermé quand *Curtius* s'y eſt jetté; n'en croyez rien. Vous liſez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guériſons miraculeuſes opérées dans les temples d'*Eſculape*; n'en croyez rien: mais cent témoins ont ſigné le procès verbal de ces miracles ſur des tables d'airain; mais les temples étaient remplis d'*ex voto*, qui atteſtaient les guériſons. Croyez, qu'il y a eu des imbécilles & des fripons, qui ont atteſté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez, qu'il y a eu des dévots, qui ont fait des préſens aux prêtres d'*Eſculape*, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'*Eſculape*, n'en croyez rien. Ils ne ſont pas plus vrais que ceux du Jéſuite *Xavier*, à qui un cancre vint rapporter ſon crucifix du fond de la mer, & qui ſe trouva à la fois ſur deux vaiſſeaux.

Mais les prêtres Egyptiens étaient tous ſorciers, & *Hérodote* admire la ſcience profonde qu'ils avaient de la diablerie: ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me défierai de tout ce qui eſt prodige; mais dois-je porter l'incrédulité juſqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordi-

naire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale?

Par exemple, *Plutarque* assure, que *César* tout armé se jetta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque;* croyez plutôt *César*, qui n'en dit mot dans ses commentaires, & soyez bien sûr que quand on se jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & ses Généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendaient pas; n'en croyez rien.

Il est bien vraisemblable, qu'*Alexandre* étant yvre ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Ephestion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade*; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'*Aristote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan; il y avait des philosophes dans son armée; c'était assez d'avoir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique, dont les côtes sont baignées par l'Océan. Son Amiral *Néarque* pouvait-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savaient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus? De pareilles sotises répétées dans tant d'Auteurs décréditent trop les historiens.

Le Père *Maimbourg* vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'Empire à *Léon l'Isaurien*, à condition que quand il serait Empereur il abattrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux Juifs à empêcher que les Chrétiens eussent des tableaux? Comment ces deux misérables pouvaient-ils promettre l'Empire? N'est-ce pas insulter à son lecteur, que de lui présenter de telles fables?

Il faut avouer, que *Mézerai* dans son style dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digerés qu'il rapporte, bien des absurdités pareilles; tantôt c'est *Henri V.* Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, assis sur le trône de nos Rois; tantôt c'est *St. Michel*, qui apparait à *Jeanne d'Arc.*

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavouë. Le *Sire de*

Joinville, ou plutôt celui qui a traduit ſon hiſtoire Gauloiſe en ancien Français, a beau m'aſſurer, que les Emirs d'Egypte, après avoir aſſaſſiné leur Soudan, offrirent la couronne à *St. Louis* leur priſonnier : j'aimerais autant qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans ayent penſé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un Chef de Barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaiſſait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur Religion ?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil ſe déborde à la *St. Rémy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai auſſi hardiment en doute l'hiſtoire du vieux *de la Montagne*, qui ſur le bruit de la croiſade de *St. Louis* dépêche deux aſſaſſins à Paris pour le tuer, & ſur le bruit de ſa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au Père *Daniel*, & à tous les hiſtoriens, que je ne crois point qu'un orage de pluye & de grêle ait fait rentrer *Edouard III.* en lui-même, & ait procuré la paix à *Philippe de Valois*. Les Conquérans ne ſont pas ſi dévots, & ne font point la paix pour de la pluye.

Rien n'eſt aſſurément plus vraiſemblable que les crimes ; mais il faut du moins qu'ils ſoient conſtatés. Vous voyez chez *Mézeray* plus de ſoixante Princes à qui *on a donné le boucon ;* mais il le dit ſans preuve, & un bruit populaire ne doit ſe rapporter que comme un bruit.

Je ne croirais pas même *Tite-Live*, quand il me dit, que le médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains d'empoiſonner ſon Maître moyennant une récompenſe. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la République, ſi elle avait voulu ſe vendre ; la place de premier médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de Conſul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos Rois aura propoſé à un Canton Suiſſe de le payer pour empoiſonner ſon malade.

Défions-nous aussi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cent Spartiates au passage des Thermopyles, ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'avanture croyable. *Charles XII.* avec huit mille hommes aguerris défait à Nerva environ quatre-vingt mille paysans Moscovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis, que *Simon de Montfort* battit cent mille hommes avec neuf cent soldats divisés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que DIEU ait fait ce miracle pour *Simon de Montfort*?

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encor sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre créance à tout historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières rélations de l'Amérique ne parlaient que d'*Anthropophages*; il semblait à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, aussi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589. un Anglais & quatre femmes échappés d'un naufrage sur la route de Madagascar, abordèrent une isle déserte, & que l'Anglais travailla si bien qu'en l'an 1667. on trouva cette isle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux Protestans Anglais.

Les anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent sans cesse, qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituent dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors

alors dans l'univers, tous les pères & tous les maris envoyaſſent leurs filles & leurs femmes à un marché de proſtitution publique, & que les Légiſlateurs ordonnaſſent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent ſotiſes ſemblables ſur les coutumes des Orientaux; & pour un voyageur comme *Chardin*, que de voyageurs comme *Paul Lucas*, & comme *Jean Struys*, & comme le Jéſuite *Avril*, qui batiſait mille perſonnes par jour chez les Perſans, dont il n'entendait pas la langue, & qui vous dit que les caravanes Ruſſes allaient à la Chine & revenaient en trois mois!

Il n'en eſt pas ainſi de l'hiſtoire de *Charles XII.* Je peux aſſurer, que ſi jamais hiſtoire a mérité la créance du lecteur, c'eſt celle-ci. Je la compoſai d'abord, comme on ſait, ſur les mémoires de Monſieur *Fabrice*, de Meſſieurs de *Villelongue* & de *Fierville*, & ſur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non ſur les faits eſſentiels, mais ſur quelques anecdotes, qui ſont aſſez indifférentes en elles-mêmes, mais ſur leſquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette hiſtoire ſur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui eſt très exact, & qui a ſervi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait uſage de l'hiſtoire écrite par *Norberg*, Chapelain & Confeſſeur de *Charles XII.* Il eſt vrai que c'eſt un ouvrage bien mal digeré, & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à ſon ſujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils ſont mal rapportés. C'eſt un tiſſu de reſcrits, de déclarations, de publications, qui ſe font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils ſont en guerre; elles ne ſervent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles ſont inutiles au militaire & au politique, & ſont ennuyeuſes pour le lecteur: un écrivain peut ſeulement les conſulter quelquefois dans le beſoin pour en tirer quelque lumière, ainſi qu'un architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les piéces publiques, dont *Norberg* a ſurchargé ſa malheureuſe hiſtoire, il s'en trouve même de fauſſes & d'abſurdes, comme la lettre d'*Achmet*, Empereur des Turcs, que cet

Historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu (*).

Ce même *Norberg* fait dire au Roi de Suède ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pû dire au sujet du Roi *Stanislas*. Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du Primat, lui dit, que *Stanislas* avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain, que jamais *Stanislas* n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitiéme siécle ait voyagé ou non en Italie pour son plaisir? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire! & que je me sais bon gré d'avoir resserré celle de *Charles XII.*!

Norberg n'avait ni lumières, ni esprit, ni connaissance des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choisir pour son Confesseur; je ne sais s'il a fait de ce Prince un bon Chrétien; mais assurément, il n'en a pas fait un Héros; & *Charles XII.* serait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg*.

Il est bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il y a quelques années une petite brochure intitulée: *Remarques historiques & critiques sur l'histoire de Charles XII. par Monsieur de Voltaire.* Ce petit ouvrage est du Comte *Poniatowski*; ce sont des réponses qu'il avait faites à de nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris; mais son Secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *critique* cette instruction de Mr. *Poniatowski*, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domestique de Mr. *Fabrice*, avait aussi imprimé quelques remarques sur cette histoire. Parmi les erreurs & les petitesses, dont cette critique de *la Motraye* est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile, & j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions, & surtout dans celle de 1739: car en fait d'histoire rien n'est à négliger, & il faut consulter, si l'on peut, les Rois & les valets de chambre.

(*) Voyez la lettre de Mr. *de Voltaire* à Mr. *Norberg*.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une hiftoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eft exercée fur prefque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire fe conferve ; & ce nombre ferait encor plus petit, fi l'on ne fe fouvenait que de ceux qui ont été juftes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, font ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainfi tant que la France fubfiftera, on s'y fouviendra de la tendreffe que *Louïs XII.* avait pour fon peuple ; on excufera les grandes fautes de *François I.* en faveur des arts & des fciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit fon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louïs XIV.* qui a protégé les arts que *François I.* avait fait naître.

Par une raifon contraire, on garde le fouvenir des mauvais Princes, comme on fe fouvient des inondations, des incendies & des peftes.

Entre les Tyrans & les bons Rois font les Conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eft avide de connaitre les moindres particularités de leur vie. Telle eft la miférable faibleffe des

hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie; de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venuë au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les employerait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siécles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siécles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires & quelques défaites; ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis

la création. Qu'arrive-t-il ? Ce Prince meurt ; on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de sa cour, & ses maîtresses, & ses Ministres, & ses Généraux, & ses guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles ; & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de *Charles XII.* Roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince & son rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles. Mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain, qui en lisant la vie de *Charles XII.* ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire, J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII.* ? Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres Princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources ?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connuës, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, Empereur de Moscovie ; & qui s'étant retirées dans un pays libre longtems après la mort de ces Princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité.

F iij

Mr. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII.*, Mr. *de Fierville*, Envoyé de France, Mr. *de Villelongue*, Colonel au ſervice de Suède, Mr. *Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires & irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la Vie de *Charles XII.* Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les Officiers Suédois & Moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces Officiers, mais ſeulement celle du Roi de Suède ; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un Prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étaient vraïes lorſqu'on écrivit cette hiſtoire en 1728. ceſſent déja de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonaiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toûjours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le Cardinal de *Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV.* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV.* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les Moines & les *Monſignori*, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII.* On dit d'un homme : Il était brave un tel jour ; il faudrait dire en parlant d'une nation : Elle

paraiſſait telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince & quelque Miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'hiſtoire eſt un témoin, & non un flatteur : & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

AVIS IMPORTANT SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON fe croit obligé, par refpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécufable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiftoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas longtems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine fe faifait relire cet ouvrage à Commercy; il fut fi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & fi indigné de la hardieffe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le fceau de fon témoignage la créance que mérite l'hiftorien; & que ne pouvant écrire lui-me il ordonna à un de fes grands Officiers de dreffer l'acte fuivant. *

Nous Lieutenant-Général des armées du Roi, Grand Maréchal des Logis de Sa Majefté Polonaife, & Commandant en Toulois, les deux Barois &c. certifions que Sa Majefté Polonaife, après avoir entendu la lecture de l'hiftoire de CHARLES XII. *écrite par Monfieur* De V.... (*dernière édition de Genève*), *après avoir loüé le ftile...... de cette hiftoire, & avoir admiré ces traits.......... qui caractérifent tous les ouvrages de cet illuftre Auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était*

* On eft obligé de le faire imprimer; on a pris feulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on fent affez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on fe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

était prêt à donner un certificat à Monſieur De V... , *pour conſtater l'exacte vérité des faits contenus dans cette hiſtoire. Ce Prince a ajouté que Monſieur* De V... *n'a oublié, ni déplacé aucun fait, aucune circonſtance intéreſſante ; que tout eſt vrai, que tout eſt en ſon ordre dans cette hiſtoire : qu'il a parlé ſur la Pologne, & ſur tous les événemens qui y ſont arrivés &c. comme s'il en eût été témoin oculaire. Certifions de plus, que ce Prince nous a ordonné d'écrire ſur le champ à Monſieur de* V..., *pour lui rendre compte de ce que nous venions d'entendre, & l'aſſurer de ſon eſtime & de ſon amitié.*

Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de Monſieur De V..., *& celui que tout honnête homme doit avoir pour ce qui conſtate la vérité des faits dans les hiſtoires contemporaines, nous a preſſé de demander au Roi de Pologne la permiſſion d'envoyer à Monſieur* De V... *un certificat en forme de tout ce que Sa Majeſté nous avait fait l'honneur de nous dire. Le Roi de Pologne non-ſeulement y a conſenti, mais même nous a ordonné de l'envoyer, avec prière à Monſieur* De V... *d'en faire uſage toutes les fois qu'il le jugera à propos, ſoit en le communiquant, ſoit en le faiſant imprimer, &c.*

Fait à Commercy ce 11. Juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

AUTRE AVIS.

LE Père Barre *de Ste. Geneviéve, auteur d'une Histoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de son ouvrage plus de deux cent pages qui se trouvent dans l'Histoire de* CHARLES XII. *par Mr. de* Voltaire. *Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que Mr. de* Voltaire *était un plagiaire. Il est sûr que l'un des deux l'est ; mais les critiques devaient savoir que Mr. de* Voltaire *a écrit plus de quinze ans avant le Père* Barre. *D'ailleurs, la différence du stile dans tout ce que le Père* Barre *n'a pas copié, est encor une preuve assez sensible. Les Editeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le Père* Barre *a copiés.*

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

52

A MADAME DE ***.

En lui envoyant la HENRIADE & l'hiſtoire de CHARLES XII.

Deux Héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toûjours aimable, & toûjours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel, il faut vôtre ſuffrage.
Ah! ſi ſous tous les deux vous euſſiez vû le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.



Gardelle Pinx — Aubin

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. *son éducation, ses ennemis. Caractère du Czar* Pierre Alexiowits. *Particularités très curieuses sur ce Prince & sur la nation Russe. La Moscovie, la Pologne, & le Dannemark se réunissent contre* Charles XII.

LA Suède & la Finlande composent un Royaume large d'environ deux cent de nos lieues, & long de trois cent. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré, ou à peu près, jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; & il y géle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serein, un air pur. L'été, presque toûjours échauffé par le soleil, y produit les fleurs *Description de la Suède.*

& les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède ; & la lumière de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands ; la sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent longtems, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère ; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encor Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire Romain, qui en avait été cinq cent années l'Usurpateur, le Tyran, & le Législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes ; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté ; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt & plus longtems fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile & pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La Banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se faisant en monnoie

de cuivre & de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suède fut toûjours libre juſqu'au milieu du quatorziéme ſiécle. Dans ce long eſpace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magiſtrat eut le nom de Roi, titre qui en différens pays ſe donne à des Puiſſances bien différentes; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu; & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce Roi ne pouvait rien ſans le Sénat; & le Sénat dépendait des Etats généraux, que l'on convoquait ſouvent. Les repréſentans de la nation dans ces grandes aſſemblées, étaient les Gentilshommes, les Evêques, les Députés des villes; avec le tems on y admit les Payſans mêmes, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette nation ſi jalouſe de ſa liberté, & qui eſt encor fière aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiécles, fut miſe ſous le joug par une femme, & par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, Reine de Dannemark & de Norwège, conquit la Suède par force & par adreſſe, & fit un ſeul Royaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle ſecoua le joug des Danois: elle le reprit: elle eut des Rois, elle eut des Adminiſtrateurs. Deux Tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriſtiern II.* Roi de Dannemark, monſtre formé de vices ſans aucune vertu; l'autre un Archevêque d'Upſal, Primat du Royaume, auſſi barbare que *Chriſtiern.* Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les Conſuls, les Magiſtrats de Stokholm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il falait partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens Rois du pays, ſortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe & ſon grand air lui faiſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive, qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les faiſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été ôtage de *Chriſtiern*, & retenu priſonnier contre le droit des gens. Echapé de ſa priſon il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vû réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le Tyran. Il ſe découvrit aux payſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'Archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, & fut élu avec juſtice, par les Etats, Roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le Trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables Tyrans de l'Etat étaient les Evêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë ſacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ſes Miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainſi conquis ce Royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le Clergé, il régna heureux & abſo-

abfolu jufqu'à l'âge de foixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laiffant fur le trône fa famille & fa Religion.

L'un de fes defcendans fut ce *Guftave Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guftave*. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wifmar, la Poméranie, fans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suède après fa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, fecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puiffance de l'Empereur que celle de l'héréfie. Ce fut lui qui par fes victoires contribua alors en effet à l'abaiffement de la maifon d'Autriche; entreprife dont on attribuë toute la gloire au Cardinal *de Richelieu*, qui favait l'art de fe faire une réputation, tandis que *Guftave* fe bornait à faire de grandes chofes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'Empereur, lorfqu'il fut tué à l'âge de trente-fept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valftein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'eftime de fes ennemis.

Sa fille *Chriftine*, née avec un génie rare, aima mieux converfer avec des favans, que de régner fur un peuple qui ne connaiffait que les armes. Elle fe rendit auffi illuftre en quittant le trône, que fes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Proteftans l'ont déchirée, comme fi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus fans croire à *Luther*; & les Papes triomphèrent trop de la converfion d'une femme, qui n'était que Philofophe. Elle fe retira à Rome, où elle paffa le refte de fes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lefquels elle avait renoncé à un Empire à l'âge de vingt-fept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en fa place fon coufin *Charles Guftave X.* de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guftave-Adolphe*: il porta d'abord fes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varfovie qui dura trois jours. Il fit longtems la guerre heureufement contre les Danois, affiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit affûrer du moins pour un

tems, la poſſeſſion de Schleſwic au Duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pû achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils *Charles XI.* éleva juſqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680. *Ulrique Eléonor* fille de *Fréderic III.* Roi de Dannemark, Princeſſe vertueuſe, & digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. Juin 1682. le Roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant ſa perſonne & ſes actions.

Education de Charles XII.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toûjours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait & qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable: le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendaient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le par-

ler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le Français ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs Français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encor que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre ? Je pense*, dit le Prince, *que je voudrais lui ressembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son père, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le *grand Gustave*. Un jour il s'amusait dans l'appartement du Roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siécle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune Prince ayant lû ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. a*) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomtable laissait souvent échaper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, & par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. *b*) *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la Cham-

a) Deux Ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

b) Le Père *Barre* Génovéfain a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne tome 7me. & il l'applique à un Comte de Virtemberg.

bre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruinés par cette Chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les ruës de Stockohlm, & venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La Reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jetta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ſes jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de ſon âge, & dans la trente-ſeptiéme de ſon règne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa médiation, & qu'il avait déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puiſſances.

Il laiſſa à ſon fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & reſpecté au dehors, des ſujets pauvres, mais belliqueux & ſoumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Miniſtres habiles.

Charles XII. à ſon avénement, non-ſeulement ſe trouva maître abſolu & paiſible de la Suède & de la Finlande ; mais il régnait encor ſur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie ; il poſſédait Viſmar, Vibourg, les iſles de Rugen, d'Oeſel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden ; toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſurées à ſa Couronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des traités ſolemnels de Munſter & d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes Suédoiſes. La paix de Ryſwick, commencée ſous les auſpices du père, fut concluë ſous ceux du fils : il fut le Médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoiſes fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſait par

cette difpofition les vuës ambitieufes de fa mère *Edwige-Eléonor* de Holftein, veuve de *Charles X.* Cette Princeffe fut déclarée par le Roi fon fils tutrice du jeune Roi fon petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un Confeil de cinq perfonnes.

La Régente avait eu part aux affaires fous le règne du Roi fon fils. Elle était avancée en âge ; mais fon ambition, plus grande que fes forces & que fon génie, lui faifait efpérer de jouïr longtems des douceurs de l'autorité, fous le Roi fon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune Prince paffait fon tems à la chaffe, ou s'occupait à faire la revuë des troupes : il faifait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amufemens ne femblaient que l'effet naturel de la vivacité de fon âge. Il ne paraiffait dans fa conduite aucun dégout qui pût allarmer la Régente ; & cette Princeffe fe flattait que les diffipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus longtems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de fon père, il venait de faire la revuë de plufieurs régimens : le Confeiller d'Etat *Piper* était auprès de lui ; le Roi paraiffait abîmé dans une rêverie profonde. » Puis-je » prendre la liberté, lui dit *Piper*, de demander à votre » Majefté à quoi elle fonge fi férieufement ? *Je fonge*, répondit le Prince, *que je me fens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçuffions l'ordre d'une femme. Piper* faifit dans le moment l'occafion de faire une grande fortune. Il n'avait pas affez de crédit pour ofer fe charger lui-même de l'entreprife dangereufe d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi : il propofa cette négociation au Comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à fe donner de la confidération : il le flatta de la confiance du Roi. *Sparre* le crut, fe chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les Confeillers de la Régence furent bientôt perfuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce deffein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la propofition à la Reine,

qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les Etats généraux étaient assemblés alors. Les Conseillers de la Régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que *Charles XII.* souhaita de régner, & en trois jours les Etats lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toûjours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête ; *Charles* l'arracha des mains de l'Archevêque, & se couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toûjours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père, se laissèrent entrainer à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur servitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller *Piper*, qui fut bientôt son premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit Comte ; ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui

étaient à sa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. *c*) La Suède avait de lui la même opinion ; personne ne connaissait son caractère ; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le Nord, donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois Rois se liguent contre lui.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même tems. Le premier fut *Fréderic IV.* Roi de Dannemark, son cousin : le second, *Auguste*, Electeur de Saxe, Roi de Pologne ; *Pierre le Grand*, Czar de Moscovie, était le troisiéme & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII.* l'ainée avait épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stockholm avec son épouse se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. Tous les Royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemark devint bientôt héréditaire. Un de ses Rois nommé *Christiern III.* eut pour son frère *Adolphe* une tendresse, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemple chez les Princes. Il ne voulait point le laisser sans Souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les Duchés de Holstein-Gottorp & de Schleswic, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemark : que ces deux Duchés leur appartiendraient en commun ; & que le Roi de Dannemark ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant

c) Les lettres originales en font foi.

il y avait déja eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toûjours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la souveraineté au dernier Duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc était à Stockholm, les Danois faisaient déja des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, & se liguaient secrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du Prince de *Conty* son concurrent au Trône, n'avaient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, était un Prince moins connu encor par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV.* Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonaise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le Trône, mais il falait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le Roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avait appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Russes, les Polonais & les Suédois s'en étaient disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, & elle lui avait été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le

d) Le feu Roi *Charles XI.* dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de Lèze-Majesté, & comme tel, condamné à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi *Auguste*. *Charles XI.* était mort; mais la sentence de *Patkul* & son indignation subsistaient. Il représenta au Monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples desespérés, prêts à secouer le joug de la Suède; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. *Auguste* à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les Provinces que la Pologne avait perduës. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la République & affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissait en même tems du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'était déja rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en *Histoire de Pierre le Grand.*

d) Tout cet article se retrouve presque mot pour mot au Tome X. du Père *Barre*.

1697. & par la prise d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand.* La Moscovie, ou Russie, embrasse le Nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cent lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le Czar *Pierre.* Les Moscovites étaient moins civilisés que les Méxicains, quand ils furent découverts par *Cortez*; nés tous esclaves de maitres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les Arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur Patriarche. Cette Loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation, qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207. ans au commencement du siécle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le Monde en Automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières; personne ne se doutait parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtems que le peuple avait voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de Soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le trésor du Czar.

e) Leur Religion était & est encore celle des Chrétiens Grecs,

e) Tout ce morceau est copié mot à mot par le Genovéfain *Barre* dans son histoire d'Allemagne, Tom. IX. page 75. & suivantes.

mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St. Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient réguliérement quatre Carêmes par an; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeller de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Clergé en cérémonie: le Czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple ſe proſternait dans les ruës comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confeſſion était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs Papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords, de la confeſſion au vol & à l'homicide; & ce qui eſt un frein pour d'autres Chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enyvraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la Religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était, ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théologien; & *Pierre*, qui pouſſa toûjours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-jéſuites*.

Le Czar dans ſon vaſte Empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas Chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne & des Palus Méotides, ſont Mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoyedes, qui ſont vers la mer Glaciale, étaient des ſauvages,

dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un DIEU; & cependant les Suédois, envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du Monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déja dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pû détruire, se dévelopa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs Princes avaient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être Roi pour apprendre mieux à régner; c'est ce que fit *Pierre le Grand.*

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encor régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *Le Fort*, qu'il envoyait Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'Amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échapait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux; il repassa en Hollande, & vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des Artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Russes sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au

milieu des hutes Moſcovites. Il établit des Collèges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques : les villes furent policées ; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moſcovites connurent par degrés ce que c'eſt que la ſociété. Les ſuperſtitions même furent abolies : la dignité de Patriarche fut éteinte ; le Czar ſe déclara le Chef de la Religion : & cette dernière entrepriſe, qui aurait coûté le trône & la vie à un Prince moins abſolu, réuſſit preſque ſans contradiction, & lui aſſura le ſuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiſſé un Clergé ignorant & barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, & par-là même il riſqua de le rendre redoutable ; mais il ſe croyait aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de cloîtres qui reſtent la Philoſophie & la Théologie. Il eſt vrai que cette Théologie tient encore de ce tems ſauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avait aſſiſté à une thèſe publique, où il s'agiſſait de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-ſainte Ecriture dit, que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le Czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en ſervirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-Chriſt ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, & qu'on faiſait dans ſon académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre, & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-Chriſt, parce que le nombre 666 n'était pas dans ſon nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le Réformateur de la Moſcovie a ſurtout porté une loi ſage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'eſt qu'il n'eſt permis à aucun homme au ſervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni ſurtout à un mineur, de paſſer dans un cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point conſa-

crer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le Czar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés Strélits, qui tenaient les Czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, & l'autre était répanduë sur les frontières. Un Strélits n'avait que quatre roubles par an de paye; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut Officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens; & enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les Strelits, qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie Polonaise, & ce qu'était autrefois la Française, quand le Royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les Gentilshommes Russes montaient à cheval à leurs dépens, & combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir, par son exemple & par les supplices. Car il servait en qualité de soldat & d'officier subalterne, & punissait rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire, les Gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la Noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour servir l'artillerie,

& prit cinq cent cloches aux églises, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des Corps de Dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui (en 1738.) trente régimens de Dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des Hussards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'Ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la Géométrie.

Il était bon Ingénieur lui-même; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine; bon Capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir: il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse; le courage & le génie domtèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs: il voulait y entretenir des galères; & dans la suite, croyant que ces vaisseaux longs, plats & légers devaient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cent dans sa ville favorite de Petersbourg; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin, & celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la Chirurgie: on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique; il réussissait dans les méchaniques, & instruisait les artisans.

Les finances du Czar étaient à la vérité peu de chose, par rapport à l'immensité de ses Etats: il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faisons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un Empire faible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes & les hommes robustes. *Pierre* lui-même, en poliçant ses Etats, a malheureusement contribué à

leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtems malheureuses, des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moscovie de la petite vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement longtems sauvage, & barbare même dans sa police, sont cause que cette grande partie du Continent a encor de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de Gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de paysans payans une espèce de taille, six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède: les Cosaques de l'Ukraine & les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, *f*) c'est-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de son pays, voulait aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un Etat & les avantages du Monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne; & de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700. le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magazin du Nord, & une ville qui serait la capitale de son Empire.

Il cherchait déja un passage par les mers du Nord-Est à la

f) Cela fut écrit en 1727. La population a augmenté depuis, par les conquêtes, par la police, & par le soin d'attirer les étrangers.

la Chine ; & les manufactures de Paris & de Peking devaient embellir ſa ville nouvelle.

Un chemin par terre de ſept cent cinquante quatre verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il falait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville. La plûpart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains ; & deux Impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encor été au delà de ſes vuës, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toûjours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pû permettre ; mais il a voyagé en Légiſlateur & en Phyſicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, faiſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faiſant lever les cartes exactes, & y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connait les plaiſirs délicats. Il a bâti le port de Cronſtad ſur la Neva, Ste. Croix ſur les frontières de la Perſe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie ; des Amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph ; des arſenaux, des hôpitaux. Il faiſait toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût ; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les ſciences qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiécles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris & de Londres : les *Delisles*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernoullis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de Philoſophie, ont été appellés à grands fraix à Pétersbourg. Cette Académie ſubſiſte encore, & il ſe forme enfin des Philoſophes Moſcovites.

Il a forcé la jeune Nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vû de jeunes Ruſſes pleins d'eſprit & de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand Empire du Monde.

Il eſt affreux, qu'il ait manqué à ce Réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples, & il était ſauvage. Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des Souverains, qui verſent le ſang de leurs ſujets de leurs mains; mais ces Monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falait corriger ou deshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne faiſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le Czar *Pierre*; & ſes grands deſſeins n'étaient encor qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux Rois de Pologne & de Dannemark contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projettée ſerait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il falait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au Nord-Eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il falait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le tems ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII.* tous ces pays, qui ſont entre le Golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de CHARLES XII. *A l'âge de dix-huit ans il soutient la guerre contre le Dannemark, la Pologne & la Moscovie : termine la guerre de Dannemark en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement.* CHARLES *gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi.*

TRois puissans Rois menaçaient ainsi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, & allarmaient le Conseil. Les grands Généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune Roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le Conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le Conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était : quelques Conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négotiations : tout d'un coup le jeune Prince ſe lève, avec l'air de gravité & d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a pris ſon parti. » Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne jamais » faire une guerre injuſte, mais de n'en finir une légitime » que par la perte de mes ennemis. Ma réſolution eſt priſe : » j'irai attaquer le premier qui ſe déclarera ; & quand je » l'aurai vaincu, j'eſpère faire quelque peur aux autres. « Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conſeillers ; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi, & honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens ; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe ; peut-être encor par la vanité d'être le ſeul de tous les Rois, qui domtât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour domter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme ; mais le plus grand nombre m'a aſſuré, qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la Reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, & cette privation, qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au Duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déja ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le Roi de Dannemark était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le Duc. *g*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois : ils s'empreſſaient alors à ſecourir le Duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du Roi de Dannemark. Ils ſavaient, que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſerait des loix onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet interêt a longtems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pû, la balance égale entre les Princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune Roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faiſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démeſurée vint droit au Roi, qui le terraſſa après une longue lutte à l'aide du filet & de ſon bâton. Il faut avouer qu'en conſidérant de telles

g) Copié mot pour mot par le Père *Barre* Tom. X. pag. 393. & ſuivantes.

avantures, la force prodigieuse du Roi *Auguste* & les voyages du Czar, on croirait être au tems des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa premiére campagne le 8. Mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un Conseil de défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du Sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le Roi *Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, était de cent-vingt piéces de canon ; le Comte de *Piper* son premier Ministre, & le Général *Renschild*, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain, que ce fut le Roi lui-même, qui proposa alors au Général *Renschild* de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cent grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, & les instrumens des pionniers. Cinq cent hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates

Anglaises & deux Hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord-Ouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où était alors le Roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage: la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'Ambassadeur de France était alors auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il en Latin, (car il ne voulait jamais parler Français,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plait. Sire*, lui répondit le Comte de *Guiscard* en Français, *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de vôtre Majesté; je me flatte, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de vôtre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte *Piper* & l'Ambassadeur entrèrent. *h*) On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois cent pas du rivage. *Charles XII.* impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture: ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le Roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousquetterie chargée à balle, demanda au Major-Général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit

Charles bat les Danois.

h) Copié mot pour mot par le Père *Barre* Tom. X. page 396.

ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles ? » C'eſt le bruit que font » les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon,* dit le Roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le Major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battuës, parce que ceux qui attaquent ont toûjours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie Danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le Roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles.* Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vuë de la flotte Danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya auſſi-tôt des députés au Roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des gardes : les députés ſe mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement & ſans délai par les moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis longtems dans les troupes Suédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune Roi en augmenta encor la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le payement de ce qu'il achetait, encor moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ſes troupes ne dépouillaſſent

les

les morts qu'après en avoir eu la permiſſion ; & il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On faiſait toûjours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du matin, & à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter & de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toûjours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance ; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemark était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune Conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, & même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au Roi de Dannemark, qu'il ne faiſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au Duc de Holſtein, ou à voir Coppenhague détruite, & ſon Royaume mis à feu & à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le Roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des Miniſtres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'oppreſſion. Le Roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié, & humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avançait du côté de l'Orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux Comte d'*Alberg*, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte *Fleming*, depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, pressaient tous deux le siége sous les yeux du Roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux Comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne desespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises, appartenantes aux Hollandais. Les Etats Généraux ordonnèrent à leur Ambassadeur auprès du Roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas longtems prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à *Charles XII.* pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre Alexiowits*. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un Législateur, comme le Czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avait passé *incognitò* à Riga; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il bat les Russes.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que

ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles ſaiſons faiſait quelquefois quatre cent lieuës en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois depuis le tems de *Guſtave-Adolphe* faiſaient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été : il voulut accoûtumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à ſuſpendre la guerre, le Czar *Pierre* aſſiégeait Nerva à trente degrés du pole, & *Charles XII.* s'avançait pour la ſecourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au Duc de *Croi* Allemand, Général habile, mais peu ſecondé alors par les Officiers Ruſſes. Pour lui, il n'avait dans ſes propres troupes, que le rang de ſimple Lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéiſſance militaire à ſa Nobleſſe, juſques-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Nerva, pour enſeigner à ſa nation l'art de la guerre.

Les Ruſſes ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois ; mais c'eſt au tems à aguerrir les troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls régimens, dont on pût eſpérer quelque choſe, étaient commandés par des Officiers Allemans, mais ils étaient en petit nombre. Le reſte était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes ſauvages, les uns armés de fléches, les autres de maſſuës : peu avaient des fuſils : aucun n'avait vû un ſiége régulier ; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renverſait à tout mo-

ment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque ſans fortifications : le Baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pû la réduire en dix ſemaines.

On était déja au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le Roi de Suède, ayant traverſé la mer avec deux cent vaiſſeaux de tranſport, marchait pour ſecourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le Czar n'avait que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il ſe prépara à lui oppoſer encore un autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu mépriſable, ſi un Légiſlateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver ſans lui, & ſembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune Prince ſans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieuë de cette ville ſur le chemin du Roi de Suède : vingt mille ſtrelits étaient plus loin ſur le même chemin ; cinq mille autres faiſaient une garde avancée. Il falait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double foſſé. Le Roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le Golphe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, & ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toûjours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le tems d'apprendre à quel petit

nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours; & ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos, que ſans délibérer il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingt mille Moſcovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis ?* lui dit-il : *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne ſera que les incommoder ? & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le Roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du Czar ; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'Empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſquetterie ennemie, le Roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, & qui ne lui

fit aucun mal. Son cheval fut tué fous lui. Mr. *de Spaar* m'a dit, que le Roi fauta légérement fur un autre cheval, en difant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices ;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même préfence d'efprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi pourfuivit la droite des ennemis jufqu'à la rivière de Nerva, avec fon aîle gauche, fi l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourfuivaient près de quarante mille. Le pont rompit fous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres defefpérés retournèrent à leur camp, fans favoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques barraques, derrière lefquelles ils fe mirent. Là ils fe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas fe fauver ; mais enfin leurs Généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowits*, vinrent fe rendre au Roi, & mettre leurs armes à fes pieds. Pendant qu'on les lui préfentait, arriva le Duc *de Croi*, Général de l'armée, qui venait fe rendre lui-même avec trente officiers.

i) *Charles* reçut tous ces prifonniers d'importance avec une politeffe auffi aifée & un air auffi humain, que s'il leur eût fait dans fa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers fubalternes & les foldats furent conduits défarmés jufqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaffer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Mofcovites fe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu fix cent hommes : dix-huit mille Mofcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paffé la rivière ; il en reftait encor affez dans le camp, pour exterminer jufqu'au dernier Suédois. Mais ce n'eft pas le nombre des morts, c'eft l'épouvante de ceux qui furvivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui reftait, pour faifir l'artillerie ennemie. Il fe pofta avantageufement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures fur la terre envelopé dans fon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour fur l'aîle

i) Copié par le Père *Barre* Tom. IX.

gauche des ennemis, qui n'avait point encor été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le Général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant sû le gracieux accueil que le Roi avait fait aux autres Généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nuë, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi, jettaient à terre leurs fusils & leurs épées; & les officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du Duc *de Croi* & des autres Officiers-Généraux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc *de Croi*, & cinq cent à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Nerva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frapa une qui le représentait d'un côté sur un pié-d'estal, où paraissaient enchainés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un *Hercule* armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende: *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune: il était fils ainé & héritier du Roi de Géorgie; on le

nommait le *Czarafis Artſchelou* ; ce titre de *Czarafis* ſignifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moſcovie ; car le mot de *Czar*, ou *Tſar*, voulait dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples ſont deſcendus, & ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi longtems inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, Czar, & maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la Mer Noire, avait été chaſſé de ſon Royaume par ſes propres ſujets en 1688. & avait choiſi de ſe jetter entre les bras de l'Empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre *Pierre le Grand* dans ſon expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques ſoldats Finlandois, qui l'avaient déja dépouillé, & qui allaient le maſſacrer. Le Comte *Renſchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le préſenta à ſon Maître ; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes Officiers une réfléxion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un Prince Aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit-il, *comme ſi j'étais un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion ; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Ruſſes, comptant enveloper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Nerva, & la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer avec ſes quarante mille hommes, ſans expérience & ſans diſcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt-mille dans un camp retranché ; il retourna ſur ſes pas, pourſuivant toûjours le deſſein de diſcipliner ſes troupes, pendant qu'il civiliſait ſes ſujets. Je ſais bien, dit-il, que les Suédois nous battront longtems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou ſa capitale fut dans l'épouvante & dans la déſolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir

avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais Magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à *St. Nicolas*, Patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici:

» O toi, qui ès notre Consolateur perpétuel dans toutes nos » adversités, grand *St. Nicolas*, infiniment puissant, par quel » péché t'avons-nous offensé dans nos sacrifices, génuflexions, » révérences, & actions de graces, que tu nous ayes ainsi abandonnés ? Nous avions imploré ton assistance contre ces terribles insolens, enragés, épouvantables, indomtables destructeurs, lorsque comme des lions & des ours, qui ont perdu » leurs petits, ils nous ont attaqués, effrayés, blessés, tués par » milliers, nous qui sommes ton peuple. Comme il est impossible » que cela soit arrivé sans sortilège & enchantement, nous » te supplions, ô grand *St. Nicolas*, d'être notre champion » & notre porte-étendart, de nous délivrer de cette foule de » sorciers, & de les chasser bien loin de nos frontières avec » la récompense qui leur est duë. «

Tandis que les Russes se plaignaient à *St. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faisait rendre graces à DIEU, & se préparait à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux Princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenaient ni à leur situation, ni à leur humeur. Les Princes du Nord se voyent avec une familiarité, qui n'est point encor établie dans le Midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers Princes, & que le Czar devait soudoyer. Celui-ci

de fon côté devait envoyer cinquante mille Ruffes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au Roi *Augufte* trois millions de rifdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suède; c'était un moyen promt & fûr d'aguerrir les Mofcovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. fe mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paffé l'hyver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi *Augufte* avait affiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient poftées le long de la rivière de Duina, qui eft fort large en cet endroit: il falait difputer le paffage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur Prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le Maréchal *de Stenau* qui faifait les fonctions de Général; fous lui commandaient le Prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait fa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la main, après en avoir foutenu les droits par la plume au péril de fa vie contre *Charles XI.* Le Roi de Suède avait fait conftruire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient fe lever & fe baiffer, comme des ponts-levis. En fe levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en fe baiffant ils fervaient de pont pour le débarquement. Il mit encor en ufage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent fouflait du Nord où il était, au Sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaiffe fe répandant fur la rivière, dérobait aux Saxons la vuë de fes troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de forte que le nuage groffiffant toûjours, & chaffé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impoffibilité de favoir fi le Roi paffait ou non. Cependant il conduifait feul l'exécution de fon ftratagême. Etant déja au milieu de la rivière: *Eh bien*, dit-il au Général *Renfchild*, *la Duina ne fera pas plus méchante que la mer de Coppenhague:*

croyez-moi, Général, nous les battrons. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suède marchant déja à eux.

Il bat les Saxons.

Le Maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière. Le Roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revuë. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le Maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais & d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* & le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le Roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de

Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, & obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un Colonel Allemand, qui aſſiſtait à ſon diner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de Sa Majeſté. *Oui*, dit le Roi en ſe levant, *& j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont Chrétiens que depuis environ ſept cent cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. *k*) Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des Ecoſſais, des Français, ſurtout des Juifs. Ils y ont près de trois cent Synagogues; & à force de multiplier, ils en feront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les bleds, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chérement aux Nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, & que la Nobleſſe eſt fière & oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré partout ail-

k) Copié par le Père *Barre* Tom. IX.

leurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de République avec la dignité Royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le Trône eſt preſque toûjours à l'enchère ; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La Nobleſſe & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit partout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le payſan ne ſéme point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui lui, ſon champ, & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre : tout ce qui eſt Gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des Rois & de deſtructeurs des Tyrans.

Qui verrait un Roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté Royale, le croirait le Prince le plus abſolu de l'Europe ; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le Souverain & les ſujets. Le Roi de Pologne, à ſon Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la République.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée ; & que la République a

le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgreſſait les loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les Grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la Cour ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe : ce qui forme toûjours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des Rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les Etats-Généraux qu'on appelle Diètes. Ces Etats ſont compoſés du corps du Sénat, & de pluſieurs Gentilshommes ; les Sénateurs ſont les Palatins & les Evêques : le ſecond ordre eſt compoſé des Députés des Diètes particulières de chaque Palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'Archevêque de Gneſne, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les interrègnes, & la première perſonne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la pourpre Romaine ne donnant aucune préſéance dans le Sénat, un Evêque qui ſerait Cardinal, ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes ſe doivent tenir, par les loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même, au milieu de l'yvreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux, jouït du droit qu'avaient à Rome les Tribuns du peuple, de s'oppoſer aux loix du Sénat. Un ſeul Gentilhomme, qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte ; & s'il part de l'endroit où ſe tient la Diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans

deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts : à peu près comme la Ligue se servait en France du nom de *Henri III.* pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir *Charles I.* sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les loix de son Prédécesseur, & les siennes propres.

La Noblesse, qui fait les loix de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister longtems assemblée : la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toûjours formidable.

On peut la vaincre, ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secouë bientôt le joug ; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison, qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur République ; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés

presque comblés ; & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toûjours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des Diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toûjours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps sous deux grands Généraux differens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes : le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux grands Généraux sont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. *l*) Les Seigneurs Polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de Gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes surtout, que l'on distingue en Houssars & Pancernes, *m*) ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vétuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut

l) Morceau copié par le Père *Barre*.

m) *Idem*. On n'en citera pas davantage, c'est trop d'ennui pour l'éditeur.

fut jusques vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promtitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonaise s'armerait à ses ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours, par les soins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoûtumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontens; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, & aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi *Auguste* contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au Roi de Suède; & que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaines.

Bientôt voyant que le Roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, & s'avançait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des Princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes *Sapieha* : & *Oginsky*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le Roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non seulement elle était mal payée & mal armée, mais ses Généraux ne savaient encor quel parti prendre.

La ressource du Roi était d'ordonner à la Noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandaient au Roi une Diète : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une Diète, où les actions des Rois sont pesées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lu-*

bomirsky & leurs amis, le Palatin *Leczinsky*, Tréforier de la Couronne, (qui devait fa fortune au Roi Augufte) & furtout les partifans des Princes *Sobiesky*, étaient tous fecrétement attachés au Roi de Suède.

Le plus confidérable de fes partifans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, était le Cardinal *Radjousky*, Archevêque de Gnefne, Primat du Royaume, & Préfident de la Diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obfcurités dans fa conduite, entiérement gouverné par une femme ambitieufe, que les Suédois appellaient *Madame la Cardinale*, laquelle ne ceffait de le pouffer à l'intrigue & à la faction. Le Roi *Jean Sobiesky*, prédéceffeur d'*Augufte*, l'avait d'abord fait Evêque de Warmie, & vice-Chancelier du Royaume. *Radjousky*, n'étant encor qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de Primat; ainfi réuniffant dans fa perfonne tout ce qui impofe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il effaya fon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le Prince *Jaques Sobiesky* fur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le Cardinal Primat fe joignit alors à l'Abbé de *Polignac*, Ambaffadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de fes négociations. Il fe laiffa enfin entraîner au parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occafion de mettre la divifion entre la nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du Prince *Jaques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le foulévement général de tous les efprits contre le Roi *Augufte*, firent croire au Cardinal Primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Augufte* en Saxe, & rouvrir au fils du Roi *Jean* le chemin du Trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le Roi *Augufte* était haï; mais il n'ofait concevoir alors l'idée d'une fi grande révolution, & cependant le Cardinal en jettait infenfiblement les fondemens.

Il joint ses armes aux intrigues d'un Archevêque.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité, piéges usés & connus, mais où les hommes sont toûjours pris. Il écrivit au Roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la Diète; qu'il faisait la guerre à *Auguste* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la République, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient & venaient continuellement de la part du Cardinal au Comte *Piper*, & des assemblées secrettes chez ce Prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la Diète: elle proposa d'envoyer une Ambassade à *Charles XII.* & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avait déja fait ce que la Diète exigeait de lui. La ligue concluë secrétement à Birzen avec le Moscovite était devenuë aussi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à-ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi *Auguste* les envoya hyverner & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diète était par-

tagée en prefque autant de factions qu'il y avait de Palatins. Un jour les intérêts du Roi *Augufte* y dominaient, le lendemain ils y étaient profcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juftice ; mais on ne favait point ce que c'était que d'être libre & jufte. Le tems fe perdait à cabaler en fecret, & à haranguer en public. La Diète ne favait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes Compagnies n'ont prefque jamais pris de bons confeils dans les troubles civils, parce que les factieux y font hardis, & que les gens de bien y font timides pour l'ordinaire. La Diète fe fépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irréfolutions. Les Sénateurs, qui font les Palatins & les Evêques, reftèrent dans Varfovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provifionnellement des loix, que rarement les Diètes infirment ; ce Corps moins nombreux, accoûtumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au Roi de Suède l'Ambaffade propofée dans la Diète, que la *Pofpolite* monterait à cheval, & fe tiendrait prête à tout événement : ils firent plufieurs réglemens pour apaifer les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refufe de voir la mère du Maréchal de Saxe.

Augufte aima mieux alors recevoir des loix dures de fon vainqueur, que de fes fujets. Il fe détermina à demander la paix au Roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité fecret. Il falait cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardait comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en repofa fur la Comteffe de *Konigsmark*, Suédoife d'une grande naiffance, à laquelle il était alors attaché. C'eft elle dont le frère eft connu par fa mort malheureufe, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de fuccès & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par fon efprit & par fa beauté, était plus capable qu'aucun Miniftre de faire réuffir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII.* & qu'elle avait été long-tems à fa Cour, elle avait un prétexte plaufible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Li-

thuanie, & s'adreſſa d'abord au Comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de ſon Maître. La Comteſſe, parmi les perfeƈtions qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicateſſe que ſi elle y était née; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers Français, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII.* que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les Dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La piéce finiſſait ainſi:

Enfin, chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de Mémoire:
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faiſait à cheval. Effeƈtivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit: elle deſcendit de carroſſe, dès qu'elle l'apperçut: le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant; de ſorte que la Comteſſe de *Konigsmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaƈtion de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il falut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Marienbourg: l'une, qu'on lui laiſſât la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance: l'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, » qu'on » avait réſolu d'envoyer à *Charles XII.* une Ambaſſade, & » qu'il ne lui conſeillait pas de faire venir les Saxons.

Le Roi dans cette extrémité voulut au moins conſerver les

apparences de l'autorité Royale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui, où, & comment ſa Majeſté Suédoiſe voudrait recevoir l'Ambaſſade du Roi ſon Maître & de la République. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en priſon, au lieu de lui donner audience, en diſant, qu'il comptait recevoir une Ambaſſade de la République, & rien du Roi *Auguſte*. Cette violation du Droit des Gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connuë en Europe par les Diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambaſſade de la République : elle était compoſée de cinq Sénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémoniel, que le Roi ne connaiſſait guères ; ils demandèrent qu'on traitât la République de *Sérénissime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carroſſes du Roi & des Sénateurs. On leur répondit, que la République ſerait appellée *Illuſtre*, & non *Sérénissime* ; que le Roi ne ſe ſervait jamais de carroſſe ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs : qu'on leur enverrait un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux. *Il reçoit une Ambaſſade Polonaiſe.*

Charles XII. les reçut dans ſa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités. On remarquait, qu'ils craignaient *Charles XII.*, qu'ils n'aimaient pas *Auguſte*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la Couronne au Roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurrait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un Manifeſte, dont le Cardinal & ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la ſienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les ſiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le Manifeſte, ſoutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de

très-fortes impreſſions. Il falut reconnaître *Charles* pour protecteur, puiſqu'il voulait l'être, & qu'on était encor trop heureux qu'il ſe contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à *Auguſte* publièrent hautement l'écrit ſous ſes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés, demeurèrent dans le ſilence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous ſe préparèrent en confuſion à partir : le Cardinal quitta Varſovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouëment de cette affaire, les autres pour aller ſoulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambaſſadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à ſa fortune. Il falait fuir, & on n'avait encor rien décidé en ſa faveur. Il ſe hâta, avant de partir, de tenir un Conſeil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui repréſentaient encor le Sénat. Quelque zélés qu'ils fuſſent pour ſon ſervice, ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une ſi grande averſion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'oſèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir audelà de ſix mille pour ſa défenſe ; encor votèrent-ils que ces ſix mille hommes ſeraient commandés par le Grand-Général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laiſſèrent la diſpoſition.

Il ſe rend Maître de Varſovie.

Après ce réſultat le Roi quitta Varſovie, trop faible contre ſes ennemis, & peu ſatisfait de ſon parti même. Il fit auſſitôt publier ſes Univerſaux pour aſſembler la *Poſpolite* & les armées, qui n'étaient guères que de vains noms : il n'y avait rien à eſpérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de proviſions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Nobleſſe intimidée, irréſolue, ou mal diſpoſée, demeura dans ſes terres. En vain le Roi, autoriſé par les loix de l'Etat, ordonne, ſur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le ſuivre ; il commençait à devenir problématique, ſi on devait lui obéir. Sa grande reſſource était dans les troupes de ſon Electorat, où la forme du Gouvernement entiérement abſolue ne lui laiſſait pas craindre une déſobéiſ-

désobéissance. Il avait déja mandé secrétement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille; mais il savait bien, que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui était attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les désarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi *Auguste* assemblait alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec des déhors respectueux; il lui fit entendre que le Roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il n'avait point encor osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gans de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le Duc de Holstein son beau-frère, le Comte *Piper* son premier Ministre, & plusieurs Officiers généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du

Cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre Roi.* Le Cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falait perdre ou conserver son Trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la Noblesse du Palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leur secours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la Couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le Roi Auguste.

Les deux Rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes ; *Charles XII.* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandait la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un Prince qui combattait pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons ; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de

Charles XII. l'emporta. Il remporta une victoire complete. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe militaire d'*Auguſte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourſuivant le Roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouet & de canne juſques dans le château, où le Roi entra avec elle. Un ſeul Officier d'Artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu à un canon, *Charles* court à lui & lui arrache la mèche: le Commandant ſe jette aux genoux du Roi. Trois Régimens Suédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le Comte *de Steinbock* fait Gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des Rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'Egliſe *St. Nicolas*, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui appartenaient aux Egliſes; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une Egliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais Catholiques, ſi quelque choſe avait pû prévaloir contre la terreur de ſes armes.

On croit Charles XII. mort.

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le Roi *Auguſte* ſans relâche. A quelques milles de la ville, ſon cheval s'abattit, & lui fracaſſa la cuiſſe. Il falut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il fit auſſi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire, que *Charles XII.* était mort de ſa chûte. Cette fauſſe nouvelle cruë quelque tems, jetta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du Royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſſaire aux Rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux Rois électifs pour ſe maintenir. La Diète fut

bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suède ; mais le mouvement était déja donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçuë : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain ; tant les Compagnies sont sujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même, affectant encore d'être attaché au Roi *Auguste*, vint à la Diète de Lublin : il y baisa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguste*. Le Roi dispensa le Cardinal de la première partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette Diète fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donnerait six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Il veut détrôner le Roi Auguste.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII.* guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toûjours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouïr dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes, n'étaient pas toûjours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y serait peut-être bien-tôt nécessaire. *Charles* aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit : » Quand » je devrais rester ici cinquante ans, je n'en sortirai point » que je n'aye détrôné le Roi de Pologne. «

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les loix du Royaume : loix toûjours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, &

que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les reſtes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Cliſſau, & qui avait eu le tems de ſe rallier & de ſe groſſir, pendant que ſa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, & ſe retirait vers la Pruſſe au Nord-Oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* paſſa à la nage à la tête de ſa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé *Pultesk*. Le Général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède dans ſa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le Général *Stenau* fit ferme un moment avec deux Régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, & ne tuèrent pas ſix cent hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre, qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris de ſes Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe Royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſi-tôt à l'aſſiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encor quelques ſoldats, & où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, & courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pû amener de canon devant Thorn ; il lui falut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la ville : il s'avançait ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portait toûjours, lui était dans ces dangereuſes promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais

pensé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit *n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu ; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion, qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venait en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absoluë, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singuliérement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, & ses négociations & ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne ; car son grand-Maréchal *Renschild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'Empire des Russes ; & *Charles* était à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Roi de Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce Monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le Roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe

n) On avait dans les premières éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier ; mais le Chapelain *Norberg* a si bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

& du Weser, le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encor à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouïssait de la gloire de son Roi sans en porter le poids, puisque ces troupes victorieuses étaient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII.* la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenaient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il falait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques Princes Allemands; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de *Steinbock*, un des Généraux Suédois, assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 Septembre.

Il rançonne les Villes.

Robel, Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prison-

nière de guerre, & envoyée en Suède. *Robel* fut présenté désarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons, & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de Décembre à la tête de quatre-mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettérent à genoux dans les rues, & lui demandérent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent-soixante mille écus; il y avait dans la ville deux cent piéces de canon & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du Roi *Auguste*.

On déclare Auguste déchû de la Couronne.

A peine le Cardinal avait juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toûjours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le Trône était vacant. La volonté du Roi de Suède, & par conséquent celle de cette Diète, était de donner au Prince *Jacques Sobiesky* le Trône du Roi *Jean* son père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avait porté son père. Il était un jour à la chasse, à quelques lieuës de Breslau, avec le Prince *Constantin* l'un de ses frères: trente cavaliers Saxons, envoyés secrettement par le Roi *Auguste*, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les

les deux Princes & les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduits à Leipſick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de *Charles*, du Cardinal & de l'Aſſemblée de Varſovie.

La fortune qui ſe jouë des têtes couronnées, mit preſque dans le même tems le Roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieuës de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, & poſtée à quelque diſtance, lorſque le Général *Renſchild* parut ſubitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le Général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt de le ſaiſir à tout moment. Le Roi fuit juſqu'à Sendomir : le Général Suédois l'y ſuivit encore : & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du Roi *Auguſte* traitait celui du Cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la Couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées ; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le Roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le Comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon Maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un Royaume qui lui était déja ſoumis. Il le tentait par le titre de *Défenſeur de la Religion Evangelique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suède, d'y établir le Luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la Nobleſſe & du Clergé. *Charles* fut tenté un moment ; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape.

Il dit au Comte *Piper*, qu'il était plus flatté de donner que de gagner des Royaumes : il ajoûta en fouriant : » Vous étiez » fait pour être le Miniftre d'un Prince Italien.

Le Prince Alexandre Sobiesky refufe le Trône.

Charles était encor auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruffe Royale qui appartient à la Pologne ; il portait de-là fa vuë fur ce qui fe paffait à Varfovie, & tenait en refpect les Puiffances voifines. Le Prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Siléfie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aifée, & qu'il fe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il propofa au Prince *Alexandre* de monter fur le Trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter fon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le Prince *Alexandre* lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de fon aîné. Le Roi de Suède, le Comte *Piper*, tous fes amis, & furtout le jeune Palatin de Pofnanie, *Stanislas Leczinsky*, le prefferent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable : les Princes voifins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne favaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un Roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la Couronne de Pologne, ou le Prince *Alexandre* qui la refufait.

Fin du fecond Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky *élu Roi de Pologne : mort du Cardinal Primat : belle retraite du Général* Schullembourg : *exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Frawenſtad :* Charles *entre en Saxe : paix d'Altranſtad :* Auguſte *abdique la Couronne, & la cède à* Staniſlas. *Le Général* Patkul, *Plénipotentiaire du Czar, eſt roué & écartelé.* Charles *reçoit en Saxe des Ambaſſadeurs de tous les Princes ; il va ſeul à Dreſde voir* Auguſte *avant de partir.*

LE jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors Député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au Roi de Suède de pluſieurs différens ſurvenus dans le tems de l'enlévement du Prince *Jacques. Stanislas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du Staniſlas *fait Roi.*

P ij

Roi *Auguste*, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa *Charles.* Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en Latin au Roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux Princes* Jacques & Constantin Sobiesky *sont captifs ?* & que *Charles* lui répondit, *Comment délivrera-t-on la République, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* sur le Trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin *Leczinsky.* Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toûjours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ses vassaux, & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choses du rapport avec le sien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui sera toûjours mon ami ;* & on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : Voilà un homme qui sera Roi.

Quand le Primat de Pologne sut que *Charles XII.* avait nommé le Palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du Roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulait faire tomber la Couronne à un *Lubomirsky.* » Mais qu'a- » vez-vous à alléguer contre *Stanislas Leczinsky ?* dit le Conquérant. Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, *Il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de *Hoorn* signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falait élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falait élire *Stanislas Leczinsky.* Le Comte de *Hoorn* arriva le 7. Juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12. comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, re-

tourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le Samedi 12. Juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'Evêque de Posnanie vint présider à l'Assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi des Gentilshommes du parti. Le Comte de *Hoorn* & deux autres Officiers généraux assistaient publiquement à cette solemnité, comme Ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la Diète *Stanislas* élu Roi de Pologne : tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection : il falut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne : & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encor par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le Roi *Auguste* y avait faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles

ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au Roi *Auguſte*, ou à ſes adhérens, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſèrent déſobéir ; on apporta au Roi quatre-cent caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient abſolument ſa préſence l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme, & ſes deux filles. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Poſnanie, & quelques Grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille Polonais de l'armée de la Couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encor été éprouvée. Le Général *Hoorn*, Gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cent Suédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, & *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville : c'était le Roi *Auguſte*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

La fille de Stanislas, depuis Reine de France, abandonnée dans une auge au fond d'une écurie.

Varſovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie ſous la garde des troupes Polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voiſin : c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis Reine de France. Pluſieurs Gentilshommes prirent des chemins diffé-

rens ; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le Roi de Suède le furent encor davantage par *Auguste*. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un Nonce du Pape, qui était venu avec le Roi *Auguste*, demanda au nom de son Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie, comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome, qui a toûjours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-longtems établi en Pologne une espèce de jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape. Ses Ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toûjours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des Ecclésiastiques, & avaient surtout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais reformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi *Auguste*, bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la Cour de Rome contre laquelle il se serait élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonais entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le Comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cent Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi *Auguste*

dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace : des recruës de Saxons, qui n'avaient point encor vû des guerres ; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre : tous tremblaient au seul nom du Roi de Suède.

Schullembourg échappe aux Suédois.

Ce Conquérant, accompagné du Roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient les clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait, que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de *Schullembourg*, Général très habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le Palatinat de Posnanie, il apprend que les deux Rois qu'il croyait à cinquante lieuës de lui, avaient fait ces cinquante lieuës en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers ; il falait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toûjours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des

des Généraux Suédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques & de fuſils : les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques & de bayonnettes : le ſecond rang un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus; & le troiſiéme debout faiſait feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranle[illegible] coups de fuſil, de pique & de bayonnette effarouch[illegible] chevaux, qui ſe cabraient au lieu d'avancer. Par c[illegible] les Suédois n'attaquèrent qu'en déſordre, & les Saxons ſe [illegible]fendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq bleſſures, il ſe retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commenç[illegible]it-il à reſpirer dans cet endroit, que les deux Rois paraiſſent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le Général Saxon ſauva ſon infanterie fatiguée. Les Suédois ſans ſe rebuter le pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoiſe. Au ſortir de ce bois coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raſſembler des bateaux; il fait paſſer la rivière à ſa troupe, qui était déja diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échaper au Roi de Suède : le Roi de ſon côté croyait ſa gloire intéreſſée à prendre *Schullembourg* & le reſte de ſon armée : il ne perd point de tems; il fait paſſer ſa cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiſſait inévitable ; cependant après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : » Aujourd'hui *Schullembourg* nous a vaincus.

C'eſt ce même *Schullembourg* qui fut depuis Général des Vénitiens, & à qui la République a érigé une ſtatuë dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les Républiques qui rendent de tels honneurs ; les Rois ne donnent que des récompenſes.

ce qui faiſait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au Roi *Auguſte*. Ce Prince abandonna encor une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes États héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes Généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps Moſcovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, & qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures *Staniſlas* prépara ſon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varſovie, & qui l'en avait chaſſé, l'y rappella encore, aux acclamations d'une foule de Nobleſſe que le ſort des armes lui attachait. Une Diète y fut convoquée ; tous les obſtacles y furent applanis ; il n'y eut que la Cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le Roi *Auguſte*, qui de Proteſtant s'était fait Catholique pour monter ſur le Trône, contre *Staniſlas* placé ſur le même Trône par un grand ennemi de la Religion Catholique. *Clément XI.* alors Pape, envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & ſurtout au Cardinal Primat, par leſquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oſaient aſſiſter au ſacre de *Staniſlas*, & attenter en rien contre les droits du Roi *Auguſte*.

Si ces Brefs parvenaient aux Evêques qui étaient à Varſovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par faibleſſe, & que la plûpart ne s'en prévaluſſent pour ſe rendre plus difficiles à meſure qu'ils feraient plus néceſſaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du Pape ne fuſſent reçues dans Varſovie. Un Franciſcain reçut ſecrettement les Brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm: ce Prélat, très attaché à *Staniſlas*, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda, comment il avait oſé ſe charger d'une telle piéce? Le Franciſcain répondit, que c'était par l'ordre de ſon Général. *Staniſlas* lui ordonna d'écouter déſormais les ordres de ſon Roi préférablement à ceux du Général des Franciſcains, & le fit ſortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suède, par lequel il était défendu à tous Eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers dans Varſovie, ſous des peines très-griéves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait ſur lui ces petites ſévérités, afin que *Staniſlas* ne fût point brouillé avec le Clergé à ſon avénement. Il diſait, qu'il ſe délaſſait de ſes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on ſe battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il falait attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat était ſollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour ſacrer un Roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme ſa politique était de ne jamais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de ſa propre maiſon. Le Magiſtrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau Roi; & il ſe ménageait en même tems avec *Charles XII.*,

Q ij

Auguste, *Stanislas* & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois Rois *Charles*, *Auguste* & *Stanislas*, avec sa République, & avec le Pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi *Auguste* en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, & sa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito :* unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemark n'osait le troubler, que le Roi de Prusse recherchait son amitié, & que le Roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le Czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le Czar s'aguerrit. Il prend Nerva.

Pour lui, non seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissait dans ses troupes : il avait de bons Ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons Officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avaient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du Roi de Suède, il prit Nerva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secouruë par mer & par terre. Les soldats maîtres de la Ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre; il arracha lui-même

des femmes des mains des ſoldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites, qui n'écoutaient point ſes ordres. On montre encor à Nerva, dans l'Hôtel-de-Ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoyens, qui s'y raſſemblèrent: » Ce n'eſt point du ſang des habitans que cette épée eſt » teinte, mais de celui des Moſcovites, que j'ai répandu » pour ſauver vos vies.

Grand mot du Czar.

Si le Czar avait toûjours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aſpirait à plus qu'à détruire des Villes: il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis ſa réſidence, & le centre du commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une iſle marécageuſe, autour de laquelle la Neva ſe diviſe en pluſieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embelliſſent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette iſle inculte & déſerte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route & des marais profonds, & qui n'avait été juſqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avait raſſemblés de ſes Etats. Les payſans du Royaume d'Aſtracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, ſecher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la Ville. La nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obſtina à peupler un pays, qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes; ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La Ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuſe, y apportaient. Pétersbourg était déja une ville en 1705. & ſon port

était rempli de vaiſſeaux. L'Empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les Généraux Suédois, qui battaient ſouvent ſes troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le Czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendait toûjours la main au Roi *Auguſte* qui perdait les ſiens; il lui perſuada, par le Général *Patkul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors Ambaſſadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encor une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le Roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du Général *Schullembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettait ſa dernière eſpérance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de ſoixante & dix mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi *Auguſte* détroné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du Czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le Roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi *Auguſte* renouvella l'Ordre de l'Aigle blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques Seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit ſoudainement, & laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Aſtracan. A peine était-il parti que le Roi *Auguſte* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il oſât, contre le Droit des Gens, & en apparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'Ambaſſadeur du ſeul Prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement, ſelon ce que le Maréchal de Saxe fils du Roi *Auguſte* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul*, proſcrit en Suède pour avoir ſoutenu les

privilèges de la Livonie ſa patrie, avait été Général du Roi *Auguſte*; mais ſon eſprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général *Flemming*, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du Czar, dont il était alors Général & Ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant; il avait démêlé que les vuës de *Flemming* & du Chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auſſi-tôt le deſſein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier éventa ſon projet, & obtint qu'on ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le Roi *Auguſte* dit au Czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau Maître; mais un ſervice rendu mal-à-propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille Ruſſes, diviſés en pluſieurs petits Corps, brûlaient & ravageaient les terres des partiſans de *Stanislas*: de l'autre *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Stanislas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais ſi vivement, qu'un Général Moſcovite était battu avant qu'il ſût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur: s'il ſe trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & ſes Suédois la paſſaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnoyé. *Stanislas* ſaiſit huit cent mille ducats appartenans au Prince *Menzikoff* Général Moſcovite. *Charles* à la tête de ſa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre au-delà du Boriſthène. *Les Saxons ſont encor défaits.*

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand Maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur Général de *Charles XII.* & que l'on appellait le *Par-*

ménion de l'Alexandre du Nord. Ces deux illuſtres Généraux, qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs Maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenſtad, territoire déja fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui faiſaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille Moſcovites, que l'on avait longtems diſciplinés, & ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706; mais ce même Général *Schullembourg*, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suède, ſuccomba ſous celle du Général *Renſchild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment; les Moſcovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut ſi ſubite, & le deſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tout chargés qu'on avait jettés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus promte, plus complette & plus honteuſe; & cependant jamais Général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe bataille de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient paſſé depuis au ſervice du Roi *Auguſte*, qui en avait fait un régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la maiſon de *Joyeuſe*. Le Colonel fut tué à la première, ou plutôt à la ſeule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à ſervir *Charles XII*. & ils furent reçus à ſon ſervice, par une deſtinée ſingulière, qui les réſervait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les maſſacra inhumainement plus de ſix heures après le

le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers, dont on n'eût sû que faire.

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Charles entre dans l'Empire.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne était consternée ; la Diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au delà de l'Oder avec son armée ; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts, les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Coppenhague ; il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux, & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince, qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Gustave-Adolphe.* Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : » J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, DIEU » m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.

Il est le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les régistres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent-vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots

de bière, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de *Charles XII.*; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encor aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; & cependant les Saxons se plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il serait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan Saxon vint se jetter à ses piés, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le diner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que vôtre Majesté en a fait à son Maître; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de sa main au paysan, & pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souvien toi, mon ami, que si j'ai ôté un Royaume au Roi* Auguste, *je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entière : on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du Roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'Electorat avec un

pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi *Auguste* errant dans la Pologne, privé à la fois de son Royaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec Monsieur *Fingsten* Référendaire du Conseil privé; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs, & son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.*; ils eurent une audience secrette. Le Roi lut la lettre. » Messieurs, dit-il aux Plénipotentiaires, » vous aurez dans un moment ma réponse. « Il se retira aussi-tôt dans son cabinet, & fit écrire ce qui suit:

JE consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi* Auguste *renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnaisse* Stanislas *pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône, même après la mort de* Stanislas.

2. *Qu'il renonce à tous autres Traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les Princes* Sobiesky, *& tous les prisonniers qu'il a pû faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément* Jean Patkul, *& qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte *Piper*, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi *Auguste*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans

pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte *Piper.* Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon: » Telle est la volonté du Roi mon Maitre ; il ne change jamais » ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince *Menzikoff*, Généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes Polonaises & Saxonnes, qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince *Menzikoff* pressa le Roi *Auguste* de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld ;* & c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'était creuser l'abîme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le Général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le Roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complette : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & rui-

née, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déja épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir; qu'il demeurerait sans Etats, sans argent, sans amis; il conçut qu'il falait fléchir sous la loi qu'imposait le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le Roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du Traité. Ainsi la victoire du Roi *Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque *Fingsten*, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de paix qui lui ôtait la Couronne. *Auguste* hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissait.

Il force le Roi Auguste de signer son abdication.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte *Piper*, sans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le col: son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Nerva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII.* dit au Roi *Auguste*, qu'il ne les avait quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtait une Couronne à l'autre. *Auguste* sur-

tout parlait avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoûtumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent deux fois ensemble. *Charles XII.* affecta toûjours de donner la droite au Roi *Auguste;* mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encor de plus dures. C'était déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'armée, un Ministre public: c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au Trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas:* le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* voulait cette lettre, & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidélement sur l'original que le Roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

NOus avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majesté; cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.*

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre frère & voisin, AUGUSTE, *Roi.*

Il falut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses Officiers

de magiſtrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky* : ces Princes au ſortir de leur priſon refuſèrent de le voir ; mais le ſacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandait hautement comme ſon Ambaſſadeur ; de l'autre le Roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le Roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII.* & ſon honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoiſes ; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échaper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le Gouverneur, ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier comptant encor ſur le Droit des Gens, & informé des intentions du Roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier Général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Il a la cruauté de faire rouer Patkul.

Charles XII. oubliant que *Patkul* était Ambaſſadeur du Czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au Conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falait mourir, ſans lui apprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un Prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le ſein du Chapelain. Il était fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au

Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assûrer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se rejetta dans les bras du Ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

» On fait savoir que l'ordre très-exprès de Sa Majesté, » notre Seigneur très-clément, est, que cet homme, qui est » traitre à la patrie, soit roué & écartelé, pour réparation » de ses crimes, & pour l'exemple des autres. Que chacun » se donne de garde de la trahison, & serve son Roi fidé- » lement. « A ces mots de *Prince très-clément* : Quelle clémence ! dit *Patkul* ; & à ceux de *traître à la patrie* : Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, & souffrit le supplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné *Jean Reinold Patkul*, Ambassadeur & Général de l'Empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son Roi, disaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une Province, laquelle avait des privilèges à défendre, & qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appellaient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'*Auguste* étant remonté sur son Trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Altranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de *Buzenval* envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre : Voila, lui dit-il simplement, les membres de *Patkul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans

ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens, oſat parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce tems-là un Livonien nommé *Paikel*, Officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du Sénat; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplices dans le même cas, faiſait trop voir que *Charles*, en faiſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel* après ſa condamnation, fit propoſer au Sénat de donner au Roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner: il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du Colonel *Hamilton* & des Magiſtrats de la ville; & ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnoye de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, & on en fit au Sénat un rapport ſi juridique, & qui parut ſi important, que la Reine ayeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le Roi informé de cette ſingularité envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le Roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette infléxibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le Roi *Auguſte* qui en fut informé, dit; *Je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le Roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad; & que *Patkul*, ſon Ambaſſadeur Plénipotentiaire, avait été livré au Roi de Suède au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les Cours de l'Europe: il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats Généraux des Provinces-Unies: il appellait lâcheté & perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé: il conjura toutes ces Puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon Ambaſſadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les Têtes couronnées; il

les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois, & combien tous les Rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, Général du Roi de Suède, qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détroné *Auguste* à Varsovie.

Désolation de la Pologne.

La Pologne avait alors deux Primats, aussi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le Primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en falut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pû dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du Roi de Suède, obtint fecrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter confidérablement fes forces, en apportant avec eux la difcipline & l'expérience. Il les engageait à fon fervice par des libéralités ; & pour mieux encourager fes propres troupes, il donna fon portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les Officiers fubalternes eurent des médailles d'or ; les fimples foldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans fa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleuriffaient à mefure qu'il apprenait à fes troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confufion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la Diète de Léopold de prendre aucune réfolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'affemblée fe contenta de ne reconnaître, ni *Augufte* qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni affez unis, ni affez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles le parti des Princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en fecret pour le Roi *Augufte*, les nouveaux fujets de *Stanislas*, fe faifaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoifes, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Mofcovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Ruffes ruinaient également amis & ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui déteftaient également, & leurs deux Rois, & *Charles XII.* & le Czar.

Le Roi *Staniflas* partit d'Altranftad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général *Renfchild*, feize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaifer tous ces troubles en Pologne, & fe faire reconnaître paifiblement. Il fut reconnu par-

tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devait établir des magazins. Cette retraite laissa le Roi *Stanislas* paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, était le Comte *Siniawsky*, grand Général de la Couronne, de la nomination du Roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste*, ni *Stanislas* ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le Roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad, les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrêtienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur ; le bruit même s'était répandu partout, qu'il devait se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux *Jean* Duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit courtisan, dans le Parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siécle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats-Généraux, Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'op-

Le Duc de Marlborough va voir Charles XII.

poser à ce que le Duc de *Marlborough* devait leur proposer, le Duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le Lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il soutenait, avec le Prince *Eugène*, compagnon de ses victoires, & avec *Heinsius*, grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'Empire & contre l'Empereur, qu'il était sollicité secrettement par les Français; & que si ce Conquérant embrassait le parti de *Louis XIV.* les Alliés seraient opprimés.

Il est vrai, que *Charles* avait donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV.* contre ses Alliés; mais le Duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII.* m'a assûré que le Duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrettement, non pas au Comte *Piper* premier-Ministre, mais au Baron de *Görtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du Roi. Il arriva même dans le carrosse de ce Baron au quartier de *Charles XII.* & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robinson*, Ministre d'Angleterre, il parla au Roi en Français; il lui dit, qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, *Charles XII.* s'exprimant en Suédois, & *Robinson* servant d'interprète. *Marlborough*, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrettes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il

crut appercevoir dans *Charles XII.* une averſion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumaient toûjours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en falut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du Roi de Suède, & ſa ſeule ambition, étaient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que ſi ce Prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'Empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII.* à ſon penchant naturel ; & ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la Ducheſſe de *Marlborough*, ſa veuve, encor vivante *o*).

Le Comte Piper juſtifié.

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des Miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au Comte *Piper ;* & la mémoire de ce Suédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſû que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de *Wratislau*, avec le conſentement du Roi ſon Maître, & rien du Duc de *Marlborough.* Il eſt certain, que *Charles* était infléxible dans le deſſein d'aller détrôner l'Empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avait pas beſoin des avis du Comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis ſi longtems.

Enfin ce qui achève de juſtifier ce Miniſtre, c'eſt l'honneur rendu longtems après à ſa mémoire par *Charles XII.*, qui ayant appris que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter

o) L'Auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

son corps à Stockholm, & lui ordonna à ses dépens des obséques magnifiques.

Le Roi, qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le Czar, & qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de *Stralheim*, Envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le Comte de *Zobor*, Chambellan de l'Empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, & ayant dit durement que ce Prince en usait trop mal avec son Maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un souflet, & avait osé après cette insulte demander réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suède avait forcé l'Empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le Comte *Zobor.* La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moscovites, qui ayant échapé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il falut encor que la Cour de Vienne consentit à cette étrange demande; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province appartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les Traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryswick. L'Empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assûrait la fortune du

Roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impoſer des loix.

L'Empereur qui fit ces conceſſions forcées, & qui plia en tout ſous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joſeph :* il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI.* qui lui ſuccéda depuis. L'Internonce du Pape, qui réſidait alors auprès de *Joſeph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de ſa propre Religion à ceux des Hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suède ne m'ait pas propoſé de me faire Luthérien ; car s'il l'avait voulu, je ne ſais pas ce que j'aurais fait.*

Le Comte de *Wratiſlau*, ſon Ambaſſadeur auprès de *Charles XII.* apporta à Leipſick le traité en faveur des Siléſiens, ſigné de la main de ſon Maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'Empereur ; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pû. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toûjours en défiance de l'autre, & ne ſoutient ſon crédit que par l'habileté des négociations ; cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au Comte de *Wratiſlau*, que les Suédois avaient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la Reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune Conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible : il avait même envoyé ſecrétement pluſieurs Officiers en Aſie, & juſques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain, que ſi quelqu'un eût pû renverſer l'Empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte, & plus tempérant ; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Enfin

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, & ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe. *Charles part de la Saxe.*

Les Suédois ne savaient point encor où le Roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ, à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipsick à Stockholm.* La plûpart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le Roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. » Monsieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; mais » nous ne retournerons pas à Stockholm si-tôt.

L'armée était déja en marche, & passait auprès de Dresde: *Charles* était à la tête, courant toûjours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vuë : quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les Généraux s'assemblent ; on était déja dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le Roi.

L'envie lui avait pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi *Auguste* : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit, qu'il s'appellait *Son avanture avec Auguste.*

Carl, & qu'il était draban ; chacun prit un nom fuppofé. Le Comte *Flemming* les voyant paffer dans la place, n'eut que le tems de courir avertir fon Maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occafion pareille, s'était déja préfenté à l'idée du Miniftre : il en parlait à *Augufte ;* mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Augufte* eût eu même le tems de revenir de fa furprife. Il était malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de fon ami ; enfuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien profcrit en Suède, qui fervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occafion plus favorable d'obtenir fa grace ; il conjura le Roi *Augufte* de la demander à *Charles*, bien fûr que ce Roi ne refuferait pas cette légère condefcendance à un Prince à qui il venait d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Augufte* fe chargea aifément de cette affaire. Il était un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord* Général Suédois. Je crois, lui dit-il en fouriant, que votre Maitre ne me refufera pas. Vous ne le connaiffez pas, repartit le Général *Hord ;* il vous refufera plutôt ici que partout ailleurs. *Augufte* ne laiffa pas de demander au Roi en termes preffans la grace du Livonien. *Charles* la refufa d'une manière à ne fe la pas faire demander une feconde fois. Après avoir paffé quelques heures dans cette étrange vifite, il embraffa le Roi *Augufte*, & partit. Il trouva, en rejoignant fon armée, tous fes Généraux encor en allarmes ; ils lui dirent, qu'ils comptaient affiéger Drefde en cas qu'on eût retenu fa Majefté prifonnière. Bon, dit le Roi, on n'oferait. Le lendemain, fur la nouvelle qu'on reçut que le Roi *Augufte* tenait Confeil extraordinaire à Drefde, Vous verrez, dit le Baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent fur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là *Renfchild* étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Drefde. Je me fuis fié, dit *Charles*, fur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'était pas bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je fortiffe de Drefde fi-tôt.

Fin du troifiéme Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles *victorieux quitte la Saxe : pourſuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine ; ſes pertes, ſa bleſſure : bataille de Pultava : ſuites de cette bataille.* Charles *réduit à fuir en Turquie : ſa réception en Beſſarabie.*

CHarles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non ſeulement tous les Régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le Comte *Levenhaupt*, l'un de ſes meilleurs Généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encor une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar. *Etat floriſſant de Charles.*

T ij

Cet Empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le Roi *Auguste* semblait avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le Roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du Comte *Piper ;* c'était toûjours chez ce Ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son Maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; & le Roi toûjours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper.* L'Ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le Grand-Seigneur, & que cet Empereur envoyait au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement : ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du Czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaitre souvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays aussi avant

que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le Czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne *Stanislas*, qui assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau Royaume contre les ennemis étrangers & domestiques: pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le Czar.

Il avait déja passé le Niemen, à deux lieues de la ville; & le Czar ne savait encor rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord, & *Charles* entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avait avec lui que six cent gardes; le reste n'avait pu le suivre. Le Czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cent chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suède dans la ville. Les quinze cent Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cent hommes. Le Roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cent gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtems sans le jondre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, & ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avait déja long-

tems que toutes les ſaiſons étaient devenuës égales pour les ſoldats de *Charles* & pour ceux du Czar ; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du Roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Ruſſes & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes ; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les payſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver : il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magazins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions ; mais on n'en trouvait pas toûjours, & elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée : rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minsky, où il falut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes & à ſon bagage, il ſe trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriſlou.

Le Czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces ; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la riviére. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine, à l'oppoſite de Boriſlou, comme s'il avait voulu tenter le paſſage à la vuë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec ſon armée trois lieuës au delà vers la ſource de la rivière : il y fait jetter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poſte, & marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Ruſſes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & ſe retirèrent vers le Boriſthène, gâtant tous les chemins & détruiſant tout ſur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Ruſſes. *Charles* ſurmonta tous les obſtacles, avançant toûjours vers le Boriſthène. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille Moſcovites retranchés dans un lieu nommé Holloſin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paſſant une rivière. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de

ſon infanterie fût arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied ; il traverſe la rivière & le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie Suédoiſe.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenſtiern*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté : *Sylvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi* : & de l'autre, ce vers de Lucain, *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes chaſſés par-tout repaſſèrent le Boriſthène, qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre ; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars ; deſtinée commune aux places frontières.

Le Czar, qui vit alors ſon Empire, où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proye à une guerre capable de renverſer dans peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon Trône, ſongea à parler de paix : il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII.* accoûtumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on rapporta au Czar cette réponſe hautaine : » Mon frère *Charles*, dit-il, prétend » faire toûjours l'*Alexandre* ; mais je me flate qu'il ne trou» vera pas en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boristhène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toûjours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le Czar fuyait par ce chemin. Le Roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toûjours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toûjours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toûjours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Il les bat encore.

Le Roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six Régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son Régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks était cachés: ils parurent alors, & se jettèrent entre le Régiment où le Roi combattait & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant & Russes & Calmoucks entourèrent ce Régiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui: un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer

cuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jettait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, & sur lequel il compta toûjours. Enfin un Colonel nommé *Dardof* se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son Régiment; il arrive à tems pour dégager le Roi: le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval; & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toûjours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieuës Françaises: l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le Roi d'attendre que le Général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non-seulement le Roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieuës du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du Nord-Oueit au Sud-Est: la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitiéme degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack,

Description de l'Ukraine.

ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

L'Ukraine a toûjours aſpiré à être libre : mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du Grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a falu chercher un protecteur, & par conſéquent un Maître, dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette : elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilège d'élire un Prince ſous le nom de Général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le Palatinat de Podolie ; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, & avait pris à ſa Cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme Polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent : il reſta longtems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques : ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le Czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toûjours à ſa colère, l'appella traitre, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Ruſſie. C'était un hom-

me courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe ; il ſe ligua ſecrétement avec le Roi de Suède, pour hâter la chûte du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, & ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée Suédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne ſavaient rien du traité du Roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes, & des proviſions dans l'Ukraine, où il projettait de paſſer l'hyver, afin que s'étant aſſûré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printems ſuivant ; & cependant il s'avança vers la rivière de Deſna, qui tombe dans le Boriſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avait trouvés juſqu'alors dans la route, étaient légers en comparaiſon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il falut traverſer une forêt de cinquante lieuës pleine de marécages. Le Général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieuës de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de *Lagercron* : on ſe remit avec peine dans le chemin; mais preſque toute l'artillerie & tous les chariots reſtèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche ſi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient conſommé le peu de biſcuit qui leur reſtait, cette armée exténuée de laſſitude & de faim arrive ſur les bords de la Deſna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière ; le Roi fut étonné, mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient ſi eſcarpés, qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſèrent la rivière ſelon leur manière accoûtumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſ-

covites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne résista pas longtems, & cet obstacle fut encor surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route & de la fidélité de *Mazeppa :* ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert & prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avaient taillés en piéces : ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë ; ses villes étaient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au Roi de Suède saisies : à peine avait-il pu échaper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espérait au moins que son Général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa.*

Il avait deja passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieuës au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première disgrace de Charles.

Le Général Suédois, qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cent Moscovites.

La confuſion ſe mit dans l'armée du Czar ; on fuyait de tous côtés. L'Empereur des Ruſſes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il ſentait, que le ſalut de ſes Etats dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, ſi *Levenhaupt* joignait le Roi de Suède avec une armée victorieuſe.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des Coſaques & des Calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, ſi j'étais aſſez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ſes troupes lui-même, aidé du Prince *Menzikoff* & du Prince *Gallitſin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres preſſans de rejoindre ſon Maître, aima mieux continuer ſa marche que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre. *Belle action du Czar.*

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit ſon armée pour l'enveloper. Les Suédois firent face partout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indéciſe.

A quatre heures le Général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés, & pouſſés juſqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ſes troupes derrière ſes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes : il défendit aux Officiers, ſous peine d'être caſſés, & aux ſoldats, ſous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de ſon canon & mis le feu à ſes chariots.

Les Moſcovites arrivèrent aſſez à tems pour empêcher tout le convoi d'être conſumé par les flammes ; ils ſe ſaiſirent de plus de ſix mille chariots qu'ils ſauvèrent. Le Czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ſes Généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquiéme fois : ce Général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refuſa, & livra un cinquiéme combat, auſſi ſanglant que les premiers. De neuf mille ſoldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit ſurvenant, *Levenhaupt* après avoir ſoutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paſſa la Soſſa avec environ cinq mille combattans, qui lui reſtaient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & *Levenhaupt* celle de diſputer trois jours la victoire, & de ſe retirer ſans avoir été forcé dans ſon dernier poſte. Il vint donc au camp de ſon Maître avec l'honneur de s'être ſi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suède ſe trouva ainſi ſans proviſions & ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encore ſur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. *Charles* voulait braver les ſaiſons comme il faiſait ſes ennemis ; il oſait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid ſous ſes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantaſſins étaient ſans ſouliers & preſque ſans habits. Ils étaient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient : ſouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jetter preſque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant ſi floriſſante, était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un ſeul Officier ſe plaignit. » Eh quoi ! lui dit le Roi, vous ennuyez-

» vous d'être loin de votre femme ? ſi vous êtes un vrai ſol-
» dat, je vous ménerai ſi loin que vous pourrez à peine re-
» cevoir des nouvelles de Suède une fois en trois ans. «

Le Marquis de *Brancas*, depuis Ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au Roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre Général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la Ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'était une Princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, & implacable dans ſes vengeances. Il avait toûjours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cent lieuës à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le Général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoiſe périrait entiérement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il falait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſ-

penſion d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille Suédois. *Mazeppa* ſeul, ce Prince des Coſaques, les faiſait ſubſiſter; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſère. Le Czar dans cette conjonĉture fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidèle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la rouë, dont avaient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Peuple ſingulier. *Charles* avec ſes dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcou. Il alla vers la fin de Mai inveſtir Pultava, ſur la rivière Vorſkla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boriſthène; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens Ruſſes, Polonais & Tartares, faiſant tous profeſſion d'une eſpèce de Chriſtianiſme & d'un brigandage ſemblable à celui des Flibuſtiers. Ils éliſent un Chef, qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils ſont toûjours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges ſpacieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cent hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des Couronnes. Le Czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti; ils prirent ſon argent, & ſe déclarèrent pour *Charles XII.* par les ſoins de *Mazeppa*; mais ils ſervirent très peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs Chefs un matin au Roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point yvres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer

avec

avec de longues carabines ; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cent pas les ennemis, qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille Suédois faiſaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avait fait de Pultava un magazin. Si le Roi le prenait, il ſe rouvrait le chemin de Moſcou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encor de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſûra qu'il en ſerait bientôt le maître : l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le Roi s'apperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le Prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jetta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faiſait des ſorties, & quelquefois avec ſuccès ; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du Czar, qui s'avançait avec ſoixante & dix mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27. Mai, jour de ſa naiſſance, & battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encor près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'appercevant que le ſoulier de la botte du Prince était tout ſanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençait à être ſi cuiſante, qu'il falut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa tente. Les Chirurgiens viſitèrent ſa playe ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſterna-

tion de l'armée était inexprimable. Un Chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Charles est enfin vaincu à Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre, que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il falut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de rélations l'ont débité; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal *Renschild* dans sa tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renschild* ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis longtems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau: Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte *Piper* fut entré dans la tente: *Renschild* ne vous a-t-il rien appris? lui dit le Roi: Rien, répondit *Piper*: Eh bien, je vous apprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si desespérée; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son Maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le monde: *Charles XII.* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, prises pour former des troupes éga-

les aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : *Charles* aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déja donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du Roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avait passé la rivière à une lieuë de Pultava, du côté de l'Occident, & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les Généraux *Renschild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le Prince de *Wirtemberg* parent du Roi, & quelques autres, dont la plûpart avaient vû la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disaient aux soldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le Roi conduifait la marche, porté fur un brancart à la tête de fon infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par fon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'Occident, à la droite du camp Mofcovite ; le Prince *Menzikoff*, & le Comte *Gollowin* l'avaient difpofée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit fur cette cavalerie. Tous ceux qui ont fervi dans les troupes Suédoifes favent qu'il était prefque impoffible de réfifter à la fureur de leur premier choc. Les efcadrons Mofcovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier ; fon chapeau fut percé d'une balle de moufquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués fous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le Général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais fon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier fa cavalerie. Il fondit à fon tour fur celle du Roi, qui n'étant point foutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à fon tour. *Slipenbak* même fut fait prifonnier dans cet engagement. En même tems foixante & douze canons tiraient du camp fur la cavalerie Suédoife, & l'infanterie Ruffienne débouchant de fes lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le Prince *Menzikoff*, pour aller fe pofter entre Pultava & les Suédois ; le Prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promtitude l'ordre de fon Maître ; non feulement il coupa la communication entre l'armée Suédoife & les troupes reftées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réferve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruffie lui dut fon falut : fi le Czar l'ordonna, il était un digne adverfaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie Mofcovite fortait de fes lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie

Suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; & le Roi, aidé de son Velt-Maréchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le Czar disposait son armée de même ; il avait l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major-général, & semblait obéir au Général *Czermetoff* ; mais il allait comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancart de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une seconde volée mit le brancart en piéces, & renversa le Roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Russe qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains Suédois disent, qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les Officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII.* par le nombre d'hommes & par les ressources, qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Nerva fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déja le Prince de *Wirtemberg*, le Général *Renschild*, & plusieurs Officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle

il n'y avait plus de reſſource. Le Comte *Piper* avec quelques Officiers de la Chancellerie étaient ſortis de ce camp, & ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le Roi; ils couraient de còté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé *Bere* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouſſière & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarement d'eſprit naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le Roi ne voulut point fuir, & ne pouvait ſe défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le Général *Poniatowski*, Colonel de la garde Suédoiſe du Roi *Staniſlas*, homme d'un mérite rare, que ſon attachement pour la perſonne de *Charles* avait engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de ſa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toûjours ſon parti ſur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit ſigne à deux drabans, qui prirent le Roi par-deſſous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de ſa bleſſure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occaſion Général par néceſſité, rallia cinq cent cavaliers auprès de la perſonne du Roi: les uns étaient des drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de ſimples cavaliers; cette troupe raſſemblée & ranimée par le malheur de ſon Prince, ſe fit jour à travers plus de dix régimens Moſcovites, & conduiſit *Charles* au milieu des ennemis l'eſpace d'une lieuë juſqu'au bagage de l'armée Suédoiſe.

Le Roi fuyant & pourſuivi eut ſon cheval tué ſous lui; le Colonel *Gieta* bleſſé & perdant tout ſon ſang, lui donna le ſien. Ainſi on remit deux fois à cheval dans ſa fuite ce Conquérant, qui n'avait pû y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un ſi grand malheur; mais il falait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le caroſſe du Comte *Piper*, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boriſthène.

Le Roi qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le Comte *Piper?* Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le Général *Renschild*, & le Duc de *Wirtemberg?* ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowski. Prisonniers chez des Russes!* reprit *Charles* en haussant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encor environ seize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Cosaques, qui fuïaient vers le Boristhène, sous la conduite du Général *Levenhaupt.* Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carosse, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Il fuit chez les Turcs.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, & ce Roi vaincu était *Charles XII.* Presque tous les Officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on

périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boriſthène. *Charles* eût pris ſans doute cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa playe ſuppurait, il avait la fièvre ; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur, qui comme les autres vertus demandent une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, & qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraina comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout hazard juſqu'en cet endroit : on l'embarqua ſur un petit bateau ; le Roi ſe mit dans un autre avec le Général *Mazeppa*. Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à ſouffler, ce Coſaque jetta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, Chancelier du Roi, & le Comte *Poniatowski*, homme plus que jamais néceſſaire au Roi, par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgraces, paſſèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cent cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant & rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-deſſous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le Prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs bleſſures, de fatigue & de faim, montraient aſſez au Prince *Menzikoff* la route qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers généraux furent auſſi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du Roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'Empire Moſcovite, & euſſent péri juſqu'au dernier plutôt que de ſe rendre ; mais après une bataille perdue,

due, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel *Troutſetre*, qui voyant approcher les Moſcovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, eſpérant entrainer le reſte des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite priſonnière de guerre. Quelques ſoldats deſeſpérés de tomber entre les mains des Moſcovites ſe précipitèrent dans le Boriſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutſetre*, s'entretuèrent, le reſte fut fait eſclave. Ils défilèrent tous en préſence du Prince *Menzikoff*, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille Moſcovites avaient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le Roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers Moſcovites qu'il ne craignait pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les Etats du Czar, mais particuliérement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend juſqu'aux frontières de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enſeignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent ſi utiles & ſi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moſcou.

Le Comte *Piper*, premier-Miniſtre du Roi de Suède, fut longtems enfermé à Petersbourg. Le Czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce Miniſtre avait vendu ſon Maître au Duc de *Marlborough*, & avait attiré ſur la Moſcovie

les armes de la Suède qui auraient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignait que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le Czar.

L'Empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, Où est donc mon frère *Charles?*

Grandeur du Czar.

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général *Renschild* à combien les troupes du Roi son Maître pouvaient monter avant la bataille? *Renschild* répondit que le Roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda, comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toûjours été consultés, reprit le Général Suédois: mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui, » Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son Sou» verain. Alors prenant un verre de vin, A la santé, dit-il, » de mes maîtres dans l'art de la guerre. « *Renschild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre? » Vous Messieurs les Généraux Suédois, reprit le Czar. Vo» tre Majesté est donc bien ingrate, reprit le Comte, d'a» voir tant maltraité ses maîtres! « Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers-généraux, & les traita comme un Prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même Prince qui traita si bien les Généraux Suédois, fit

rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère : l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante caléche, ayant à son côté le Major-général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet. Le pays est situé au quarante-septiéme degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de *Mehemet* Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du Roi prisonnière avaient passé le Boristhène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakou en-

voya dire au Roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage : ce fut leur salut ; car les patrons des barques Turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Séraskier de Bender arrivait aussi, & le Roi eut la douleur de voir cinq cent hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq-cent hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les Officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender : car tel est l'usage des Turcs, non seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane. Charles *séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la Porte : ses desseins :* Auguste *remonte sur son Trône : le Roi de Dannemark fait une descente en Suède : tous les autres Etats de* Charles *sont attaqués : le Czar triomphe dans Moscou : affaire du Pruth : histoire de la Czarine, paysane devenue Impératrice.*

ACHMET III. gouvernait alors l'Empire de Turquie. Il avait été mis en 1703. sur le Trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la Couronne de *Jaques II.* à son gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'Empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frère tiré du Serrail pour devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goute de sang répandue. *Achmet* renferma le Sultan dé-

pofé dans le Serrail de Conftantinople, où il vécut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de fes Princes fuivre toûjours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompenfe d'une Couronne qu'il devait aux Miniftres, aux Généraux, aux Officiers des Janiffaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaffent une feconde. Par le facrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'Empire; mais il affermit fon Trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaffer des tréfors : c'eft le premier des Ottomans, qui ait ofé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprifes, de crainte d'un foulévement : car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent prefque jamais que fur les Officiers de l'Empire, qui, tels qu'ils foient, font efclaves domeftiques du Sultan; mais le refte des Mufulmans vit dans une fécurité profonde, fans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suède vint chercher un afyle. Il lui écrivit dès qu'il fut fur fes terres; fa lettre eft du 13. Juillet 1709. Il en courut plufieurs copies différentes, qui toutes paffent aujourd'hui pour infidèles : mais de toutes celles que j'ai vûes il n'en eft aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à fon courage qu'à fa fituation. Le Sultan ne lui fit réponfe que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit fentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'Empereur Turc, & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrétien, vaincu, & fugitif. Au refte, toutes ces lettres, que les Rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne font que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des Souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deffein d'armer l'Empire Ottoman contre fes ennemis. Il fe flattait de ramener la Pologne fous le joug, & de foumettre la Ruffie; il

avait un Envoyé à Conſtantinople ; mais celui qui le ſervit le plus dans ſes vaſtes projets fut le Comte *Poniatowski*, lequel alla à Conſtantinople ſans miſſion, & ſe rendit bientôt néceſſaire au Roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-Viſirs mêmes *p*).

Un de ceux qui ſecondèrent plus adroitement ſes deſſeins fut le Médecin *Fonſeca* Portugais, Juif établi à Conſtantinople, homme ſavant & délié, capable d'affaires, & le ſeul Philoſophe peut-être de ſa nation : ſa profeſſion lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & ſouvent la confiance des Viſirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vai raconter. Le Comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, & m'a écrit, qu'il avait eu l'adreſſe de faire tenir des lettres à la Sultane *Validé* mère de l'Empereur régnant, autrefois maltraitée par ſon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le Serrail. Une Juive, qui approchait ſouvent de cette Princeſſe, ne ceſſait de lui raconter les exploits du Roi de Suède, & la charmait par ſes récits. La Sultane, par une ſecrette inclination, dont preſque toutes les femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vûs, prenait hautement dans le Serrail le parti de ce Prince : elle ne l'appellait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au Sultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar ?* Elle paſſa même par-deſſus les loix auſtères du Serrail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au Comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encor au tems qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le Roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appellait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Coſaques échapés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui

p) C'eſt de lui dont je tiens non ſeulement les remarques qui ont été imprimées & dont le Chapelain *Norberg* a fait uſage, mais encor beaucoup d'autres manuſcrits concernant cette hiſtoire.

dix-huit cent hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraskier *Juſſuf* Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le Prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes Officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encor guéri de ſa bleſſure, il falut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toûjours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il faiſait toûjours marcher le Roi à ce jeu, il s'en ſervait plus que des autres piéces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif : car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cent écus par jour, qu'il recevait de la magnificence Ottomane, il tirait encor de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le Serrail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes Officiers & les Janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori & tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon Maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus, en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janiſſaires par les ordres généreux de Sa Majeſté, & le reſte mangé par moi : » Voila comme j'aime que » mes amis me rendent leurs comptes, dit ce Prince : *Mullern* me fait lire des pages entières pour des ſommes de dix » mille francs. J'aime mieux le ſtyle laconique de *Grothuſen*. «

Un

Un de ses vieux Officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnait tout à *Grothusen* : » Je ne donne de l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux » qui savent en faire usage. « Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses libéralités eût été aussi honorable, & plus utile ; mais c'était le défaut de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule ; tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : *C'est un vrai Musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron *Fabrice*, Gentilhomme du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plait aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons auteurs Français. Il fit lire au Roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*, & les ouvrages de *Despréaux*. Le Roi ne prit nul goût aux satyres de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces ; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satyre huitiéme, où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françaises, *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. *Fabrice* les endroits qui le frapaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. *Désaleurs*, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en Latin ; & sur ce que Mr. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de

cette langue, le Roi plutôt que de parler Français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vint à ſon ſecours. Son Envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au grand-Viſir, & *Poniatowski* les ſoutenait par le crédit qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réuſſit partout : il ne paraiſſait vêtu qu'à la Turque ; il ſe procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le grand-Viſir lui dit : *Je prendrai vôtre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le ménerai à Moſcou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand-Viſir s'appellait *Chourlouli Ali Pacha* ; il était fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connait point la nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient, uſage très-naturel & très-bon, ſi les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les Viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Le premier-Miniſtre changea bientôt d'avis. Le Roi ne pouvait que négocier, & le Czar pouvait donner de l'argent ; il en donna ; & ce fut de celui même de *Charles XII.* qu'il ſe ſervit. La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du Czar fut tout-puiſſant à la Porte ; elle accorda à ſon Envoyé des honneurs dont les Miniſtres Moſcovites n'avaient point encor joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un Serrail, c'eſt-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniſtres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrat le Général *Mazeppa*, comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Patkul. Chourlouli Ali-Pacha* ne ſavait plus rien refuſer à un Prince qui demandait en donnant des millions : ainſi ce même grand-Viſir, qui auparavant avait promis ſolemnellement de mener le Roi de Suède en Moſcovie avec deux cent mille hommes, oſa bien lui faire

proposer de consentir au sacrifice du Général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante & dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentèrenr, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'Ambassadeur du Czar à la Porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'Ambassadeur Moscovite disait même hautement, que les troupes Musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assûrer du Roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-Visir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à desespérer. Lui seul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, son grand-Visir: il résolut de les lui apprendre, & *Poniatowski* se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, espèce de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vuë du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encor moins à présenter des mémoires contre les Ministres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye sans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voye pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-Visir. Mr. de *Fériol*, alors Ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant

mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut, si longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'apperçut, & prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voye pour présenter au Sultan des mémoires contre ses Visirs : un Suédois nommé *Leloing*, en donna encor un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'Empire des Turcs était réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Quelques jours après le Sultan envoya au Roi de Suède, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avait porté Sa Hautesse, était couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faisait soupçonner que le Ministre n'avait rien fait que du consentement du Sultan. *Chourlouli*, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au Roi. *Charles* dit fiérement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre Maître, & dites lui, que je ne reçois point de présens de mes ennemis.*

Mr. *Poniatowsky* ayant déja osé faire présenter un mémoire contre le grand-Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce Visir déplaisait à la Sultane mère, que le Kislar Aga, Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires le haissaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante, de voir un Chrétien, un Polonais, un Agent sans caractère d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Viceroi de l'Empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à son Maître. *Poniatowsky* n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût couté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-Visir *Chourlouli.*

Le Sultan avait un jeune Favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le Prince *Eugène de Savoie.* Son nom était *Coumourgi Ali-Pacha.* Sa naissance n'était guères différente de celle de *Chourlouli* : il

était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie; car *Coumour* veut dire *charbon* en Turc. L'Empereur *Achmet II.* oncle d'*Achmet III.* ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son Serrail. Il plut à *Mustapha*, fils aîné & successeur de *Mahomet. Achmet III.* en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de Seliĉtar Aga, porte-épée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-Visir: mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce Favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun Prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Ministres; mais en cette occasion, il servait le Roi *Charles XII.* sans le vouloir; il s'unit avec la Sultane *Validé* & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïssaient tous. Ce vieux Ministre, qui avait longtems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses: on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier Sultan *Mustapha*: & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'est-à-dire le sceau de l'Empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau Visir était tel que les Chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc; homme d'une vertu infléxible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste & d'inutile; mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au Czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le Roi de Suéde. Il disait à son Maître: » La loi te défend d'at-
» taquer le Czar, qui ne t'a point offensé, mais elle t'ordonne
» de secourir le Roi de Suède, qui est malheureux chez toi. Il fit tenir à ce Prince huit cent bourses, (une bourse vaut cinq cent écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats, par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que Mr. *de Fériol*, Ambassadeur de France à

la Porte, offrait à *Charles* pour le tranſporter à Marſeille. Le Comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce Miniſtre, & acquit dans les négociations une ſupériorité que l'or des Moſcovites ne pouvait plus lui diſputer auprès d'un Viſir incorruptible. La faction Ruſſe crut que la meilleure reſſource pour elle était d'empoiſonner un négociateur ſi dangereux. On gagna un de ſes domeſtiques, qui devait lui donner du poiſon dans du caffé ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poiſon entre les mains du domeſtique dans une petite phiole, que l'on porta au Grand-Seigneur. L'empoiſonneur fut jugé en plein Divan & condamné aux galères, parce que la juſtice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toûjours perſuadé que tôt ou tard il réuſſirait à faire déclarer l'Empire Turc contre celui de Ruſſie, n'accepta aucune des propoſitions qui tendaient à un retour paiſible dans ſes Etats ; il ne ceſſait de repréſenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avait ſi longtems mépriſé : ſes émiſſaires inſinuaient ſans ceſſe que *Pierre Alexiowits* voulait ſe rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir ſubjugué les Coſaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ſes repréſentations animaient la Porte, tantôt les Miniſtres Ruſſes les rendaient ſans effet.

Tandis que *Charles XII.* faiſait ainſi dépendre ſa deſtinée des volontés des Viſirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une Puiſſance étrangère, qu'il faiſait préſenter des placets au Sultan, qu'il ſubſiſtait de ſes libéralités dans un déſert, tous ſes ennemis réveillés attaquaient ſes Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* & *Imhof* ſes Plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détronement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plûpart des Palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré

fidélité, avaient fait depuis les mêmes fermens à *Stanislas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguste*. *Siniawsky* même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire Roi, se contenta de rester Grand-Général de la Couronne. *Flemming*, son premier-Ministre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par son adresse à ramener à son Maître une grande partie de la Noblesse Polonaise.

Le Pape releva ses peuples du serment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du Saint-Père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguste*, fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des Rois. Chacun retournait volontiers sous la domination d'*Auguste*, & recevait sans répugnance une absolution inutile, que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix Têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination Suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chûte de *Charles* & son absence réveillèrent les intérêts & les jalousies de tous ces Princes, assoupies longtems par des traités, & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguste* à remonter sur le Trone. Cet Empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'Arbitre de la Pologne & du Nord ; mais il ne consultait que ses intérêts ; au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avait secouru ses alliés, & accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires : le Czar, se conduisant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui

cédérait la Livonie ; & que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toûjours.

Le Roi de Dannemark oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des Duchés de Holſtein & de Brême, ſur leſquels il renouvella ſes prétentions. Le Roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie Suédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſedât encor Wiſmar, la plus belle ville du Duché: ce Prince devait épouſer une niéce de l'Empereur Moſcovite ; & le Czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George* Electeur de Hanover cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'Evêque de Munſter aurait bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* poſſédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait ſe porter. Cet orage allarma l'Empereur & ſes Alliés. C'eſt une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ſes provinces, eſt réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réſerve du Czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV.* dont la puiſſance avait été quelque tems auſſi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du ſiécle, preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient paſſé le Danube, & les Suédois l'Oder ; ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avait auſſi humilié la France : toutefois la Suède avait encor des reſſources, & *Louis XIV.* faiſait la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Poméranie, & le Duché de Brème devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en ſouffrit, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV.* Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Almagne,

lemagne, *Anne* Reine d'Angleterre, les Etats Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, fur la fin de l'année 1709., un des plus finguliers traités que jamais on ait fignés.

Il fut ftipulé par ces Puiffances, que la guerre contre les Suédois ne fe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer partout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inférer un article auffi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient fortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour affûrer l'exécution de ce traité, on propofa d'affembler une armée confervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper fur le bord de l'Oder: c'eût été une nouveauté finguliére qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux mêmes qui devaient la foudoyer, avaient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ferait compofée des troupes de l'Empereur, du Roi de Pruffe, de l'Electeur de Hanover, du Landgrave de Heffe, de l'Evêque de Munfter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet: il ne fut point exécuté: les Princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, perfonne ne la garda; & tous les Princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le Roi de Suède, reftèrent en pleine liberté de fe difputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar, après avoir laiffé fes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le fiége de Riga, s'en retourna à Mofcou étaler à fes peuples un appareil auffi nouveau que tout ce qu'il avait fait jufqu'alors dans fes Etats: ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit fon entrée dans Mofcou le premier Janvier 1710. fous fept arcs triomphaux, dreffés dans les ruës ornées de tout ce que le climat peut fournir, &

de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pû apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les Officiers & par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès *q*), paraître le brancart de *Charles XII.* trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancart marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le Comte *Piper*, premier-Miniſtre de Suède, le célèbre Maréchal *Renſchild*, le Comte de *Levenhaupt*, les Généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les Officiers & les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le Czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les Généraux qui avaient eu part aux ſuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enſuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe faiſaient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cent pièces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'Empereur notre père*, à chaque pauſe que faiſait le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les Généraux s'emparèrent du reſte de la Livonie, & d'une partie de la

q) Mr. *Norberg*, Confeſſeur de *Charles XII.* reprend ici l'auteur, & aſſure que ce brancart était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vûes.

Finlande. En même tems le Roi de Dannemark vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suède : il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du Comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une Régence compoſée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockholm. Le Corps du Sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat ſouffrit de ces diviſions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le Roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient deſcendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helſimbourg, alors les jalouſies ceſſèrent, on ne ſongea qu'à ſauver la Suède. Elle commençait à être épuiſée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toûjours fait ſes grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la néceſſité de recruter continuellement ſes troupes, d'entretenir ſes garniſons, & les corps d'armée qu'il falait toûjours avoir ſur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent-cinquante mille ſoldats ; il ne reſtait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les ſeules reſſources de la Suède.

La nation eſt née belliqueuſe ; & tout peuple prend inſenſiblement le génie de ſon Roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuſes de *Charles*, & de ſes Généraux, & des vieux corps qui avaient combattu ſous eux à Narva, à la Duna, à Cliſſau, à Pultusk, à Holloſin. Les moindres Suédois en prenaient un eſprit d'émulation & de gloire. La tendreſſe pour le Roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payſans ſont eſclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faiſant un corps dans l'Etat, ſe regardaient comme des citoyens, & ſe formaient des ſentimens plus grands ; de ſorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général *Steinbock* se mit par ordre de la Régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendaient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieuës d'Helsimbourg le 10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoûtumer à l'ennemi ; mais tous ces païsans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des Officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Steinbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois ; & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en piéces le régiment des gardes du Roi de Dannemark, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court, que le Roi de Dannemark apprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suède ; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par

l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même tems les paysans de la Dalécatlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la Régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée, & on ne manqua pas d'en instruire le Roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-Visir *Couprougli*, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de Ministère. La petite Cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les Visirs, & qu'il gouvernait l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du Visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son prédécesseur ne payait point les Janissaires du Trésor Impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur : *Ton prédécesseur Chourlouli*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes*. Le grand-Visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir Ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du Serrail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut sû avec la disgrace de *Couprougli*. Ce Visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraye vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplait. On lui permit de se retirer dans l'isle de Négrepont. J'ai sû ces particularités par des lettres de Mr. *Bru* mon parent, premier Drogman à la Porte

Ottomane ; & je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie, qui avait déja été grand-Visir avant *Chourlouli.* Les *Baltagis* du Serrail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avait été Baltagi dans sa jeunesse, & en avait toûjours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que *Baltagi Mehemet* était valet dans le Serrail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince *Achmet*, alors prisonnier d'Etat sous l'empire de son frère *Mustapha* : on laisse aux Princes du sang Ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu Sultan donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet.* Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-Visir : une autre intrigue le déplaça : & une troisiéme le fit encor grand-Visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suède dominant dans le Serrail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi* favori du Grand-Seigneur, le Kislar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires, voulaient la guerre contre le Czar : le Sultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : *Ta Hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souvien-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assûra de son amitié, & le Visir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des ſept Tours l'Ambaſſadeur Moſcovite .La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur Muphti. Sur ce principe ils ſe croyent armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les Ambaſſadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrêtiens, & pour les Ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Conſuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encor au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le Kam eſt appellé par ſes ſujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang Ottoman dont les Kams ſont deſcendus, & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du Grand-Seigneur, rendent leur famille reſpectable au Sultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le Grand-Seigneur n'oſe détruire la race des Kams Tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces Princes ſur le Trône. Leur conduite eſt toûjours éclairée par les Pachas voiſins, leurs Etats entourés de Janiſſaires, leurs volontés traverſées par les

grands-Visirs, leurs desseins toûjours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte ; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime dont il est plutôt puni ; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il soit, passe dans leur pays, non seulement il est reçu partout, logé, & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maison, sa femme, ses filles, le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité, qu'ils ont conservé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand-Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paye ; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le Kam, gagné par les présens & par les intrigues du Roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes serait à Bender, même sous les yeux de *Charles XII.*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau Visir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toûjours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux Chrétiens : les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraichissent quelques semaines ; mais le grand-Visir, pour prévenir le Czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables

bles qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toûjours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la République de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal ſecourue par les Princes Chrétiens toûjours diviſés entr'eux.

Les Janiſſaires & les Spahis attaquent en deſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier: leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie Allemande: l'infanterie ne ſavait point encor faire un uſage avantageux de la bayonnette au bout du fuſil: de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'iſle de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté & dans le ſilence du Serrail, fait Viſir par faveur, & Général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes Moſcovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le Roi de Suède avait commiſe avec lui; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou, & ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontières de Pologne *r*) quatre-vingt mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

r) Le Chapelain *Norberg* prétend que le Czar força le quatriéme homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

La Moldavie était gouvernée alors par le Prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réunissait les talens des anciens Grecs, la science des lettres & celle des armes. On le faisait descendre du fameux *Timur*, connu sous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraissait plus belle qu'une Grecque ; on prouvait cette descendance par le nom de ce Conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à *Temir ;* le titre de Kan, que possédait *Timur* avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de *Cantemir ;* aussi le Prince *Cantemir* est descendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plûpart des généalogies.

De quelque Maison que fût *Cantemir*, il devait toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'investiture de sa Principauté, qu'il trahit l'Empereur Turc son bienfaiteur, pour le Czar, dont il espérait davantage. Il se flattait que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aisément d'un Visir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choisi pour son Kiaia, c'est-à-dire pour son Lieutenant, l'Intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ses gens se rangeraient de son parti ; les Patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un traité secret avec ce Prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-Visir eut appris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta aussi-tôt son camp, & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar, sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les Chrétiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toûjours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes

leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-Visir le marché même qu'ils avaient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection ; tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats désertaient par troupes, & bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misère. Le Czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant, que le Czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparat pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent-cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, » Me voila du moins » aussi mal que mon frère *Charles* l'était à Pultava.

Le Comte *Poniatowsky*, infatigable Agent du Roi de Suède, était dans l'armée du grand-Visir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du Czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au Roi de Suède, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si

mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur Prince & le desespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain Mr. *Poniatowsky* conseilla au grand-Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toûjours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, & des fantassins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le Général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, & qui redoublait toûjours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être ; ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution desespérée, mais nécessaire, encor moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret ; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus pré-

cieux. Les Officiers généraux ordonnaient déja la marche, & tâchaient d'inſpirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque ſoldat épuiſé de fatigue & de faim, marchait ſans ardeur & ſans eſpérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, pouſſaient des cris qui énervaient encor les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la ſervitude. Ce n'eſt point une exagération; c'eſt à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui ſervaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp Moſcovite une femme auſſi ſingulière peut-être que le Czar même. Elle n'était encor connue que ſous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſane, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, & qui était en ce tems-là ſous la domination de la Suède; jamais elle ne connut ſon père; elle fut baptiſée ſous le nom de *Marthe*. Le Vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg, chez un Miniſtre Luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon Suédois. Le lendemain de ſes nôces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, & ſans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le Général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le Maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon patiſſier, Général & Prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la miſère & dans le deſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le Prince *Menzikoff* que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707., non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déja répudié depuis longtems ſa première femme *Ottokeſa*, fille

d'un Boyard, accusée de s'oppoſer aux changemens qu'il faiſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du Czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner Impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'Empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vû avec ſurpriſe cette femme, qui ne fut jamais ni lire *s*) ni écrire, réparer ſon éducation & ſes faibleſſes par ſon courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le Czar, elle quitta la Religion Luthérienne, où elle était née, pour la Moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rit Ruſſien, & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un Conſeil avec les Officiers-généraux, & le vice-Chancelier *Schaffirof*, pendant que le Czar était dans ſa tente.

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le vice-Chancelier écrivit une lettre au grand-Viſir au nom de ſon Maître ; la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défenſe ; & ayant après bien des prières, des conteſtations & des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout ſon argent ; elle en emprunta même des Officiers-généraux ; & ayant compoſé de cet amas un préſent conſidérable, elle l'envoya à *Oſman* Aga, Lieutenant du grand-Viſir, avec la lettre ſignée par l'Empereur Moſco-

s) Le Sr. *la Motraye* prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait & écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde ; on ne ſouffre point en Livonie que les payſans apprennent à lire & à écrire, à cauſe de l'ancien privilège nommé le bénéfice des clercs, établi autrefois chez les nouveaux Chrétiens barbares, & ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait diſent d'ailleurs que la Princeſſe *Elizabeth*, depuis Impératrice, ſignait toûjours pour ſa mère dès ſon enfance.

vite. *Mehemet Baltagi* confervant d'abord la fierté d'un Vifir & d'un vainqueur, répondit : » Que le Czar m'envoye fon » premier Miniftre, & je verrai ce que j'ai à faire. « Le vice-Chancelier *Schaffirof* vint auffi-tôt, chargé de quelques préfens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-Vifir, affez confidérables pour lui marquer qu'on avait befoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du Vifir fut, que le Czar fe rendit avec toute fon armée à difcrétion. Le vice-Chancelier répondit que fon Maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, & que les Mofcovites périraient jufqu'au dernier, plutôt que de fubir des conditions fi infames. *Ofman* ajouta fes remontrances aux paroles de *Schaffirof.*

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les Janiffaires avaient été repouffés la veille ; *Ofman* lui perfuada aifément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une fufpenfion d'armes pour fix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du Traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident, qui peut faire connaitre que les Turcs font fouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de Mr. *Brillo*, Lieutenant-Colonel d'un régiment de grenadiers au fervice du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un Officier des Janiffaires. Le Turc indigné qu'on osât ainfi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, & les conduifit lui-même devant le grand-Vifir avec ces deux prifonniers.

Le Vifir renvoya ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le Kam des Tartares s'oppofait à la conclufion d'un traité qui lui ôtait l'efpérance du pillage : *Poniatowsky* fecondait le Kam par les raifons les plus preffantes : mais *Ofman* l'emporta fur l'impatience Tartare, & fur les infinuations de *Poniatowsky.*

Le Vifir crut faire affez pour le Grand-Seigneur fon Maî-

tre, de conclure une paix avantageuſe. Il exigea, que les Moſcovites rendiſſent Aſoph, qu'ils brûlaſſent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliſſent des citadelles importantes bâties ſur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereſſes demeuraſſent au Grand-Seigneur : que le Czar retirat ſes troupes de la Pologne : qu'il n'inquiétat plus le petit nombre de Coſaques qui étaient ſous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un ſubſide de quarante-mille ſequins par an, tribut odieux impoſé depuis longtems, mais dont le Czar avait affranchi ſon pays.

Enfin le Traité allait être ſigné, ſans qu'on eût ſeulement fait mention du Roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du Viſir, fut qu'on inſérât un article, par lequel le Moſcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII.*; & ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du Traité, qui fut commencé le 21. de Juillet 1711. & ſigné le premier Août.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas ſe retirait tambour battant & enſeignes déployées, arrive le Roi de Suède, impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieuës à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le tems que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieuës de là. *Charles XII.* qui ne faiſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au hazard de ſe noyer, & traverſa le camp Moſcovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée Turque, & deſcendit à la tente du Comte *Poniatowski*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le Comte s'avança triſtement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le

Le Roi outré de colère va droit à la tente du grand Visir ; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclurre. » J'ai droit, dit le grand-Visir d'un air calme, » de faire la guerre & la paix. » Mais, ajoute le Roi, » n'avais-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir ? » Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Visir, de » donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent notre » miséricorde. Eh t'ordonne-t-elle, insiste le Roi en colère, » de faire un mauvais traité, quand tu peux imposer telles » loix que tu veux ? Ne dépendait-il pas de toi d'amener » le Czar prisonnier à Constantinople ?

Le Turc poussé à bout répondit séchement : » Et qui gou- » vernerait son Empire en son absence ? Il ne faut pas que » tous les Rois soient hors de chez eux. *Charles* repliqua par un sourire d'indignation : il se jetta sur un sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le desespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encor quelque tems avec le grand-Visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier Dieu.

Fin du Livre cinquiéme.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane : le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles *de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

LA fortune du Roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses

tables. Tandis que le Roi bâtiſſait ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toûjours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avait envoyé le Réſident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un paſſage pour le Roi de Suède par les terres héréditaires de la Maiſon d'Autriche. Cet Envoyé avait rapporté en trois ſemaines de tems une promeſſe de la Régence Impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dûs, & de le conduire en toute ſûreté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, *Charles* ſucceſſeur de *Joſeph*, était en Eſpagne, où il diſputait la Couronne à *Philippe V.* Pendant que l'Envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-Viſir envoya trois Pachas au Roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il falait quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, & lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le Pacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre; ſon Chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon Maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand-Viſir ne ſe rebuta pas: il ordonna à *Iſmael* Pacha, nouveau Seraskier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce Seraskier était d'un tempérament doux & d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles*, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choſes, la punition de ſon grand-Viſir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet ſentait bien que *Charles* reſtait en Turquie pour le perdre; il eut ſoin de faire mettre des gardes

ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha ſon Thaïm, c'eſt-à-dire, la proviſion que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Celle du Roi de Suède était immenſe, conſiſtant en cinq cent écus par jour en argent, & dans une profuſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la ſplendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi ſut que le Viſir avait oſé retrancher ſa ſubſiſtance, il ſe tourna vers ſon grand Maître-d'hôtel, & lui dit : » Vous n'avez eu que deux tables juſqu'à préſent, je » vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoſſible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni proviſions, ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeſtiques, & des janiſſaires, devenus riches par les profuſions du Roi. Mr. *Fabrice*, l'Envoyé de Holſtein, *Jeffreys* Miniſtre d'Angleterre, leurs Secrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le Roi avec ſa fierté ordinaire, & ſans inquiétude du lendemain, ſubſiſtait de ces dons, qui n'auraient pas ſuffi longtems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer ſecrettement à Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refuſèrent d'en prêter à un Roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul Marchand Anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le Roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle Mr. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-Viſir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janiſſaire indigné de la faibleſſe du Viſir, & de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette rélation ; & ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, & alla

à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-Visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables : le Czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azoph ne venaient point ; le grand-Visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le Serrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les Cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de Ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toûjours tomber à Constantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'ancien Visir *Chourlouli*, & à *Osman* ce Lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la Czarine, & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moscovie ; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le Czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le Visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort : il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand Visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un Janissaire. Il fut longtems valet dans le Serrail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avait été esclave ; mais ce n'était qu'un fantôme de Ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; & *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'Empire aux volontés du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat : les Plénipotentiaires du Czar qui restaient à Constantinople, & comme Ministres, & comme ôtages, y furent mieux traités que jamais : le grand-Visir confirma avec eux la paix du Pruth : mais

ce qui mortifia le plus le Roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrettes qu'on prenait à Constantinople avec le Czar, étaient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrêtienté. Le Comte *Desaleurs*, Ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Stanislas* : le Ministre de l'Empereur Allemand les traversait : les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquaient, comme on a vû longtems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le Czar avait ouvert dans Petersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toûjours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les Ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des terres de l'Empire Turc ; soit que le Czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il était toûjours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Russes.

Le Roi de Suède sollicitait toûjours la Porte, de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes ; non plus comme un Roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le Sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les Rois adorateurs de JESUS, *redresseur des torts & des injures, & protecteur de la justice dans les ports & les Républiques du Midi & du Septentrion ; éclatant en majesté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre sublime*

Porte, Charles *Roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entreprises de bonheur.*

AUssi-tôt que le très-illustre Achmet, *ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre sceau impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toûjours victorieuses, cependant ce Prince, pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à nôtre* Sublime Porte, *ayant rendu à notre Empire le château & la ville d'Azoph, & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix, nous la lui avons accordée & donné à ses Plénipotentiaires qui nous restent pour otages notre ratification impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, *Ham de Budziack, de Crimée, de Nagay & de Circassie, & à notre très-sage Conseiller & généreux Seraskier de Bender,* Ismaël, *(que* DIEU *perpétue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable escorte, l'hyver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant soin de passer en ami par celles de la Pologne.*

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons surtout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun desordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous

accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Conſtantinople, le 14. de la Lune Rebyul Eurech 1214. *Ce qui revient au* 19. *Avril* 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'eſpérance au Roi de Suède : il écrivit au Sultan, qu'il ſerait toute ſa vie reconnaiſſant des faveurs dont Sa Hauteſſe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le Sultan trop juſte pour le renvoyer avec la ſimplé eſcorte d'un camp volant, dans un pays encor inondé des troupes du Czar. En effet, l'Empereur Ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait fait encor paſſer de nouvelles ; & ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le Grand-Seigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toûjours par vanité des Ambaſſadeurs des Princes Chrêtiens à Conſtantinople, & de ne pas entretenir un ſeul Agent dans les Cours Chrêtiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrettes du Sultan, & que le Divan eſt toûjours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les Chrêtiens.

Le Sultan, enfermé dans ſon Serrail parmi ſes femmes & ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-Viſir : ce Miniſtre auſſi inacceſſible que ſon Maître, occupé des intrigues du Serrail, & ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la premiére faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſécurité profonde de cette Cour, que ſi les Princes Chrêtiens ſe liguaient contre elle, leurs flottes ſeraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre ; mais les divers intérêts qui diviſeront toûjours la Chrêtienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un Aga, pour voir s'il était vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux Secrétaires du Roi de Suède, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-Visir : mais le Favori qui le protégeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace, & le soutint encor quelque tems dans le Ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le Visir, & secrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le Sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, & les Janissaires, qui font trembler souvent les Ministres, les Favoris, & les Sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le Serrail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le Grand-Seigneur fit mettre aux sept Tours les Ambassadeurs Moscovites, déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queuës de cheval arborées, les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre.

Pendant ce tems une Ambassade solemnelle envoyée au Grand-Seigneur de la part d'*Auguste* & de la République de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople ; le Palatin de Mazovie était à la tête de l'Ambassade, avec une suite de plus de trois cent personnes.

Tout ce qui composait l'Ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du Roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un Ministre public, homme sage & clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déja dans sa tête d'autres desseins, que de

diſputer des déſerts au Czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujourd'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier Viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus longtems le Roi de Suède, encor moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non ſeulement il voulait renvoyer ce Prince; mais il diſait ouvertement qu'il ne falait plus ſouffrir déſormais aucun Miniſtre Chrétien à Conſtantinople; que tous ces Ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les Viſirs, & donnaient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du Serrail; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un Conſul & non d'un Ambaſſadeur. Le grand-Viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au Favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément, qu'il s'était vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpérait ſe venger du Roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le Mouphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés: il avait conſeillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la voulait; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-Chancelier *Schafirof*, & le jeune *Czeremetof*, Plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-Viſir, qui ſavait bien que le Czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; & le Sultan content d'avoir en apparence impoſé des loix aux Ruſſes, reſta encor à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le Czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toûjours qu'on ferait partir le Roi de Suède. Le Sultan ne voulait point com-

mettre ſon honneur & celui de l'Empire Ottoman, en expoſant le Roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les Ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie répondraient de la ſureté de ſa perſonne; ces Ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs Maîtres, que ni le Czar, ni le Roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage; & que *Charles* de ſon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainſi réglé la deſtinée de *Charles*, *Iſmaël* Seraskier de Bender ſe tranſporta à Varnitza, où le Roi était campé, & vint lui rendre compte des réſolutions de la Porte, en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il falait partir.

Charles ne répondit autre choſe ſinon, que le Grand-Seigneur lui avait promis une armée & non une eſcorte, & que des Rois devaient tenir leur parole.

Cependant le Général *Flemming*, Miniſtre & Favori du Roi *Auguſte*, entretenait une correſpondance ſecrette avec le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender. *La Mare*, Gentilhomme Français, Colonel au ſervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dreſde, & tous ces voyages étaient ſuſpects.

Préciſément dans ce tems, le Roi de Suède fit arrêter, ſur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyait au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées: on les déchiffra: on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dreſde; mais elles étaient conçûes en termes ſi ambigus & ſi généraux, qu'il était difficile de démêler, ſi le but du Roi *Auguſte* était ſeulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le Kam livrât *Charles* à ſes Saxons en le reconduiſant en Pologne.

Il ſemblait difficile d'imaginer qu'un Prince auſſi généreux qu'*Auguſte* voulût, en ſaiſiſſant la perſonne du Roi de Suède, hazarder la vie de ſes Ambaſſadeurs, & de trois cent Gentishommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la ſureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on ſavait, que *Flemming*, Miniſtre abſolu d'*Auguſte*, était très délié & peu ſcrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suède, ſemblaient rendre

toute vengeance excufable ; & on pouvait penfer que fi la Cour de Drefde achetait *Charles* du Kam des Tartares, elle pourrait acheter aifément de la Cour Ottomane la liberté des ôtages Polonais.

Ces raifons furent agitées entre le Roi, *Mullern* fon Chancelier privé, & *Grothufen* fon favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureufe fituation où ils étaient les rendant plus foupçonneux, ils fe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus trifte.

Quelques jours après, le Roi fut confirmé dans fes foupçons par le départ précipité d'un Comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brufquement pour aller en Pologne fe jetter entre les bras d'*Augufte*. Dans toute autre occafion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent ; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inftances réïtérées qu'on lui fit alors de partir changèrent fes foupçons en certitude. L'opiniâtreté de fon caractère fe joignant à toutes ces vraifemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à fes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait fe tromper dans l'idée qu'il avait que le Roi *Augufte* avait marchandé fa perfonne avec les Tartares ; mais il fe trompait encor davantage en comptant fur le fecours de la Cour Ottomane. Quoi qu'il en foit, il réfolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvait partir fans avoir auparavant de quoi payer fes dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis longtems fon thaïm, fes libéralités l'avaient toûjours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il voulait ; le Roi répondit au hazard, mille bourfes, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte : le Sultan au lieu de mille bourfes qu'on lui demandait, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre fuivante.

LETTRE du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre impériale est pour vous faire savoir, que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delvet Gherai *Ham, à notre* Sublime Porte, *notre impériale magnificence a accordé mille bourses au Roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre* Mehemet *Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du Roi de Suède, dont* DIEU *dirige les pas; & lui être données alors, avec deux cent bourses de plus, comme un surcroit de notre libéralité impériale qui excède sa demande.*

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suède, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encor entre notre* Sublime Porte, *& le Royaume & la République de* Pologne; *en sorte que le Roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à sa Majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assurer les Ambassadeurs du Roi* Auguste, *& de la République, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien que quelques autres Nobles* Polonais, *si nous le requérons, pour ôtages & sureté de son passage.*

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai *pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le Roi de Suède avec ses gens.*

Qu'ainsi il plaise au seul DIEU *tout-puissant de diriger vos pas & les leurs; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de Spahis, & un autre de Janissaires; & en suivant nos ordres & nos intentions impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la con-*

tinuation de notre faveur impériale, auſſi-bien que des louanges & des récompenſes duës à tous ceux qui les obſervent.

Fait à notre Réſidence Impériale de Conſtantinople le 2. de la Lune de Cheval 1214. de l'Egire.

Pendant qu'on attendait cette réponſe du Grand-Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le Kam des Tartares ; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus le Miniſtère lui était contraire ; les lettres ne parvinrent point au Sultan ; le Viſir empêcha même Mr. *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce Miniſtre, qui agiſſait pour le Roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du Grand-Seigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cent bourſes furent arrivées, ſon Tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue Turque dans ce long ſéjour, alla voir le Pacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cent bourſes, & de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toûjours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti Suédois armerait enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothuſen dit au Pacha, que le Roi ne pouvait avoir ſes équipages prêts ſans argent ; » Mais, dit le Pacha, » c'eſt nous » qui ferons tous les fraix de votre départ ; votre Maître n'a » rien à dépenſer tant qu'il ſera ſous la protection du mien.

Grothuſen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falait avoir recours aux artiſans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'aſſûra que ſon Maître était diſpoſé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait ſon départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cent bourſes ; il vint quelques jours après demander au Roi, d'une manière très reſpectueuſe, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, & qu'il lui falait encor mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi, » Il m'en coutera la » tête, dit-il, pour avoir obligé ta Majesté : j'ai donné les » douze cent bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain. Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du Sultan. » Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon Maître ne » sait point excuser les fautes, il ne sait que les punir.

Ismael Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze cent bourses fussent données avant le départ du Roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cent bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai ; & ils supplièrent Sa Hautesse, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toûjours dans l'idée que le Kam & le Pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. *Funk*, alors son Envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encor mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari*, son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-Visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le Roi de Suède que par la dé-
» faite de Pultava, & par la prière qu'il m'a faite de lui ac-
» corder un azyle dans mon Empire : je n'ai, je crois, nul
» besoin de lui, & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le crain-
» dre ; cependant, sans consulter d'autres motifs que l'hospi-
» talité d'un Musulman, & ma générosité qui répand la rosée
» de ses faveurs sur les grands comme sur les petits, sur les
» étrangers comme sur mes sujets, je l'ai reçû & secouru de
» tout, lui, ses Ministres, ses Officiers, ses soldats, & n'ai
» cessé pendant trois ans & demi de l'accabler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable pour le con-
» duire dans ses Etats. Il a demandé mille bourses pour payer
» quelques fraix, quoique je les fasse tous : au lieu de mille,
» j'en ai accordé douze cent ; après les avoir tirées de la main
» du Seraskier de Bender, il en demande encor mille autres,
» & ne veut point partir, sous prétexte que l'escorte est trop
» petite, au lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer par
» un pays ami.

» Je demande donc, si c'est violer les loix de l'hospitalité,
» que de renvoyer ce Prince, & si les Puissances étrangères
» doivent m'accuser de violence & d'injustice, en cas qu'on
» soit réduit à le faire partir par force. « Tout le Divan ré-
pondit que le Grand-Seigneur agissait avec justice.

Le Mouphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux Musulmans envers les infidèles, encor moins envers les ingrats ; & il donna son Fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toûjours les ordres importans du Grand-Seigneur ; ces Fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, & un Chiaou Pacha premier huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares ; aussi-tôt il alla à Varnitza, demander si le Roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'était pas maître de sa colère, » Obéis à ton Maître, si tu l'oses, lui dit-il, & sors de ma » pré-

» présence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toûjours en courant : » Le Roi » ne veut point écouter la raison ; tu vas voir des choses » bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il falait quitter le camp du Roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, & laissèrent le Roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cent soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux Arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant: » Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du Roi.

Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cent Suédois : il y travailla lui-même ; son Chancelier, son Trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le Roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son Favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'Envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi Mr. *Jeffreys* Envoyé d'Angleterre auprès du Roi de Suède. Ces deux Ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre Médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam, & surtout le Pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce Monarque,

reçurent avec empreſſement les offres de ces deux Miniſtres : ils eurent enſemble à Bender deux conférences, où aſſiſtèrent cet Huiſſier du Serrail & le grand-Maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Monſieur *Fabrice t*) leur avoua que Sa Majeſté Suédoiſe avait de juſtes raiſons de croire qu'on voulait le livrer à ſes ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plûtôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au Roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les Ambaſſadeurs Ruſſes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au Roi de Suède. Enfin, ils ſe plaignirent amérement des ſoupçons outrageans que le Roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçû & ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrette correſpondance entre le Kam Tartare & le Roi *Auguſte* ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire ſortir *Charles XII.* des terres du Grand-Seigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſûra qu'il repréſenterait au Roi l'injuſtice de ces défiances. » Mais prétendez-vous le forcer à » partir ? ajouta-t-il. Oui, dit le Pacha ; tel eſt l'ordre de » nôtre Maître. Alors il les pria encor une fois de bien conſidérer, ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une Tête couronnée ? » Oui, repliqua le Kam en colère, ſi cette Tête cou» ronnée déſobéit au Grand-Seigneur dans ſon Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII.* paraiſſait inévitable, & l'ordre du Sultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le Pacha engagea le Kam à ſouffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteſſe.

t) Tout ce récit eſt rapporté par Mr. *Fabrice* dans ſes lettres.

Monfieur *Jeffreys*, & Mr. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi; ils arrivent avec l'empreffement de gens qui apportaient une nouvelle heureufe; mais ils furent très froidement reçus: il les appella médiateurs volontaires, & perfifta à foutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti étaient forgés, puifqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Miniftre Anglais fe retira, bien réfolu de ne fe plus mêler des affaires d'un Prince fi infléxible. Mr. *Fabrice* aimé du Roi, & plus accoutumé à fon humeur que le Miniftre Anglais, refta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie fi précieufe dans une occafion fi inutile.

Le Roi, pour toute réponfe, lui fit voir fes retranchemens, & le pria d'employer fa médiation feulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aifément des Turcs de laiffer paffer des provifions dans le camp du Roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le Kam même avait défendu à fes Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jufqu'à nouvel ordre. De forte que *Charles XII.* fortait quelquefois de fon camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laiffaient refpectueufement le paffage libre; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de réfifter.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu, de paffer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre réfiftance, & de ne pas épargner la vie du Roi, le Pacha eut la complaifance de montrer cet ordre à Mr. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort fur l'efprit de *Charles. Fabrice* vint faire auffi-tôt ce trifte raport. » Avez-vous vû l'ordre dont » vous parlez? dit le Roi. Oui, répondit *Fabrice*. Eh bien » dites-leur de ma part que c'eft un fecond ordre qu'ils ont » fuppofé, & que je ne veux point partir. *Fabrice* fe jetta à fes pieds, fe mit en colère, lui reprocha fon opiniâtreté: tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le Roi en fouriant; » s'ils m'attaquent, je faurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi fe mirent auffi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expofer à un maffacre certain les malheureux reftes de Pultava, & furtout fa perfonne facrée; l'af-

ſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers, qui l'avaient ſi longtems & ſi généreuſement ſecouru. Le Roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les priéres, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général *Hord* & le Général *Dardoff*, dont le ſentiment avait toûjours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au Roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice; & l'aſſûrant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. » Je ſais » par vos bleſſures & par les miennes, leur dit *Charles XII.* » que nous avons vaillamment combattu enſemble; vous avez » fait votre devoir juſqu'à préſent, faites-le encor aujour- » d'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'aſſaut ſe flattait en ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoutenir, avec trois cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte: ſon Chancelier *Mullern*, le Sécretaire *Empreus* & les clercs, devaient défendre la maiſon de la chancellerie; le Baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poſte: les palfreniers, les cuiſiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était ſoldat; il courait à cheval de ſes retranchemens à ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des Officiers, & aſſurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtems ſans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons ſonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, ſe faiſaient entendre de tous côtés. Le Baron de *Grothuſen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'appellaient ſeulement *Demirbash*, tête de fer. Auſſi-tôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs

des Janiſſaires, qui preſque tous avaient reçu de l'argent de lui.
» Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-
» vous maſſacrer trois cent Suédois ſans défenſe ? Vous, braves
» Janiſſaires, qui avez pardonné à cent mille Ruſſes, quand ils
» vous ont crié *Amman*, (pardon) avezvous oublié les bien-
» faits que vous avez reçûs de nous ? & voulez-vous aſſaſ-
» ſiner ce grand Roi de Suède que vous aimez tant, & qui
» vous a fait tant de libéralités ? Mes amis, il ne demande
» que trois jours, & les ordres du Sultan ne ſont pas ſi ſé-
» vères qu'on vous le fait croire. «

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les Janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le Roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut : les Janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jetter ſur leurs Chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au Roi de Suède : ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient ſuppoſés ; à cette ſédition inopinée le Pacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des Janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes Janiſſaires, perſuada au Kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender aſſembla tous les Officiers des Janiſſaires & les plus vieux ſoldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du Sultan & le Fetfa du Mouphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille préſens des mains du Roi, propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le Pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de long bâtons blancs,

ſeules armes des Janiſſaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrêtiens , de porter des épées en tems de paix , & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs égliſes.

Ils s'adreſſèrent au Baron de *Grothuſen* & au Chancelier *Mullern* ; ils leur dirent qu'ils venaient dans le deſſein de ſervir de fidèles gardes au Roi ; & que s'il voulait , ils le conduiraient à Andrinople , où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faiſaient cette propoſition , le Roi liſait des lettres , qui arrivaient de Conſtantinople , & que *Fabrice* , qui ne pouvait plus le voir , lui avait fait tenir ſecrettement par un Janiſſaire. Elles étaient du Comte *Poniatowski* , qui ne pouvait le ſervir à Bender , ni à Andrinople , étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte , depuis l'indiſcrette demande des mille bourſes. Il mandait au Roi que les ordres du Sultan pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne royale en cas de réſiſtance , n'étaient que trop réels : qu'à la vérité le Sultan était trompé par ſes Miniſtres , mais que plus l'Empereur était trompé dans cette affaire , plus il voulait être obéi : qu'il falait céder au tems , & plier ſous la néceſſité : qu'il prenait la liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des Miniſtres par la voye des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité , où il ne falait que de la douceur ; & d'attendre de la politique & du tems , le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux Janiſſaires , ni les lettres de *Poniatowski* , ne purent donner ſeulement au Roi l'idée , qu'il pouvait fléchir ſans deshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs , que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces Janiſſaires ſans les vouloir voir , & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient , il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive , s'en retournèrent en criant : » Ah la tête de fer ! puiſqu'il veut » périr , qu'il périſſe. « Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commiſſion , & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent

alors d'obéir aux ordres du Pacha fans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'affaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre eft donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déja, & les canons commençaient à tirer. Les Janiffaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un inftant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois-cent foldats furent envelopés & faits prifonniers fans réfiftance. Le Roi était alors à cheval entre fa maifon & fon camp, avec les Généraux *Hord*, *Dardoff*, & *Sparre* : voyant que tous fes foldats s'étaient laiffés prendre en fa préfence, il dit de fang froid à ces trois Officiers : » Allons défendre la maifon ; nous » combattrons, ajouta-t-il en fouriant, *pro aris & focis*.

Auffi-tôt il galope avec eux vers cette maifon, où il avait mis environ quarante domeftiques en fentinelle, & qu'on avait fortifié du mieux qu'on avait pû.

Ces Généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvaient fe laffer d'admirer qu'il voulût de fang froid, & en plaifantant, fe défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le fuivent avec quelques gardes, & quelques domeftiques, qui faifaient en tout vingt perfonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent affiégée de Janiffaires ; déja même près de deux cent Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réferve d'une grande falle, où les domeftiques du Roi s'étaient retirés. Cette falle était heureufement près de la porte par où le Roi voulait entrer avec fa petite troupe de vingt perfonnes ; il s'était jetté en bas de fon cheval le piftolet & l'épée à la main, & fa fuite en avait fait autant.

Les Janiffaires tombent fur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promeffe qu'avait fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient feulement touché fon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleffait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de fa perfonne. Un Janiffaire, qu'il avait bleffé, lui appuya fon moufqueton fur le vifage : fi le

bras du Turc n'avait fait un mouvement caufé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le Roi était mort: la balle gliffa fur fon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caffer le bras au Général *Hord*, dont la deftinée était d'être toûjours bleffé à côté de fon Maître.

Le Roi enfonça fon épée dans l'eftomac du Janiffaire ; en même tems fes domeftiques, qui étaient enfermés dans la grande falle, en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait fuivi de fa petite troupe ; on referme la porte dans l'inftant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette falle enfermé avec toute fa fuite, qui confiftait en près de foixante hommes, officiers, gardes, fécretaires, valets de chambre, domeftiques de toute efpèce.

Les Janiffaires & les Tartares pillaient le refte de la maifon, & rempliffaient les appartemens. » Allons un peu chaf» fer de chez moi ces barbares, dit-il ; & fe mettant à la tête de fon monde, il ouvrit lui-même la porte de la falle, qui donnait dans fon appartement à coucher ; il entre, & fait feu fur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la fubite apparition de ce Roi qu'ils étaient accoutumés à refpecter, jettent leurs armes, fautent par la fenêtre, ou fe retirent jufques dans les caves : le Roi profitant de leur défordre, & les fiens animés par le fuccès, pourfuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent, ou bleffent ceux qui ne fuyent point ; & en un quart d'heure nettoyent la maifon d'ennemis.

Le Roi apperçut dans la chaleur du combat deux Janiffaires, qui fe cachaient fous fon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* » Je » te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu » iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que tu as vû. « Le Turc promit aifément ce qu'on voulut ; & on lui permit de fauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maifon, refermèrent & barricadèrent encor les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baffe pleine de moufquets & de poudre avait échapé à la recherche tumultueufe des Janiffaires : on s'en fervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres

nêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cent en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous & ne renversait rien.

Le Kam des Tartares, & le Pacha, qui voulaient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des flèches entortillées de méches allumées ; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du Roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il falait se rendre. » Voila un étrange homme, dit le Roi, » qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brulé que d'être » prisonnier. « Un autre garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il falait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. » Voilà un vrai Suédois, s'écria le Roi : il embrassa ce garde, & le créa Colonel sur le champ. » Allons, mes amis, » dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de plomb » que vous pourrez, & gagnons la chancellerie l'épée à la » main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvan-

te, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encor plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en desespérés. *Charles* & ses principaux Officiers étaient armés d'épées & de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil, jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le Roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, & tomba : vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui ; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du Pacha ; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encor des suites singulières *u*).

u) Mr. *Norberg*, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de Mr. *de Voltaire* ; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, & n'a pû justifier la témerité de *Charles XII.* Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. *de Voltaire* au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'avanture du Sr. *Fréderic*, valet de chambre du Roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brulé dans la maison du Roi, & que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend aussi que le Roi de Suède ne dit point ces paroles : *Nous combattrons pro aris & focis* ; mais Mr. *Fabrice* qui était présent assûre que le Roi prononça ces mots, que la *Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de Latin.

Fin du sixième Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles *à Démirtash : le Roi* Stanislas *est pris dans le même tems : action hardie de Mr.* de Villelongue : *révolutions dans le Serrail : bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois :* Charles *part enfin pour retourner dans ses États : sa manière étrange de voyager : son arrivée à Stralsund : disgraces de* Charles *: succès de* Pierre le Grand *: son triomphe dans Petersbourg.*

LE Pacha de Bender attendait *Charles* gravement dans sa tente, ayant près de lui *Marco* un interprète. Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le supplia de se reposer sur un sopha; mais le Roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

» Le Tout-puissant soit béni, dit le Pacha, de ce que ta » Majesté est en vie; mon desespoir est amer d'avoir été réduit » par ta Majesté à exécuter les ordres de Sa Hautesse. Le Roi fâché seulement de ce que ses trois cent soldats s'étaient laissés

prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha : » Ah ! s'ils » s'étaient défendus comme ils devaient, on ne nous aurait » pas forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du cou- » rage bien mal employé. Il fit reconduire le Roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris ; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brulées ; on voyait sur les chemins les Officiers Suédois presque nuds, enchaînés deux à deux, & suivants à pied des Tartares ou des Janissaires. Le Chancelier, les Généraux n'avaient point un autre sort ; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismael Pacha ayant conduit *Charles XII.* dans son Serrail de Bender, lui céda son appartement, & le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des Janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il se jetta tout botté sur un sopha, & dormit profondément. Un officier qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le Roi jetta en se réveillant de son premier sommeil ; & le Turc voyait avec étonnement un Souverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin, *Ismael* introduisit *Fabrice* dans la chambre du Roi. *Fabrice* trouva ce Prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés ; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole : rassûré bientôt par la manière libre & douce dont le Roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On pré- » tend, dit *Fabrice*, que Votre Majesté a tué vingt Janissaires » de sa main. Bon, bon, dit le Roi, on augmente toûjours les » choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le Pacha présenta au Roi son Favori *Grothusen*, & le Colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'Envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rap-

porte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, & même de l'argent du Pacha, rachetèrent non seulement les Officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son Trésorier *Grothusen* était avec lui : le Chancelier *Mullern*, & quelques Officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval ; & lorsqu'ils jettaient les yeux sur le chariot où était le Roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le Pacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le Roi sans épée, & le pria de lui en donner une. » Dieu m'en préserve, dit le Pacha, il voudrait nous en couper » la barbe ; « cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier & desarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, & qui s'était vû l'Arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi *Stanislas* avait été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenait prisonnier à Bender, dans le tems même qu'on transferait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait Roi, se trouvant sans argent, & par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conserver son Royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû, les Etats de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède, pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems, le premier Roi de Prusse, Prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec *Auguste* & la République de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ses Etats, & une barriére opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce Traité, dont dépendait la tranquillité

publique, était l'abdication de *Stanislas*. Non seulement *Stanislas* l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la Couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il exposa au Roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le reméde: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenuë nécessaire par les conjonctures, & honorable par les motifs: il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colère au courier, en présence de plusieurs témoins: » Si mon ami ne veut pas être Roi, je saurai bien » en faire un autre.

Stanislas s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces tems étaient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il hazarda, pour abdiquer un Trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le Baron *Sparr*, qui a été depuis Ambassadeur en Angleterre & en France, & avec un autre Colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors Major au service de Suède; & qui est mort depuis Commandant de Dantzick. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois, & relâché sur un passeport obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoye à son armée le Baron *Sparr*, entre dans Yassy, capitale de la Moldavie; se croyant en sûreté dans un pays où le Roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est: il se dit Major d'un régiment au service de *Charles XII.* On l'arrête à ce seul nom; il est mené devant le Hospodar de Moldavie, qui sachant déja par les gazettes, que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du Roi, très-aisé à reconnaître, à un visage plein & aimable, & à un air de douceur assez rare.

Le Hofpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queftions captieufes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoife. *Staniflas* & le Hofpodar parlaient Latin. *Major fum*, lui dit *Staniflas*. *Imo Maximus es*, lui répondit le Moldave: & auffi-tôt lui préfentant un fauteuil, il le traita en Roi; mais auffi il le traita en Roi prifonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent Grec, dans lequel il fut obligé de refter, jufqu'à ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faifait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du Roi de Suède. Le Pacha le dit à *Fabrice:* celui-ci s'approchant du chariot de *Charles XII.* lui apprit qu'il n'était pas le feul Roi prifonnier entre les mains des Turcs, & que *Staniflas* était à quelques milles de lui, conduit par des foldats. » Courez à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, fans fe déconcerter d'un tel accident: » dites lui » bien qu'il ne faffe jamais de paix avec le Roi *Augufte*; & » affûrez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'infléxibilité de *Charles* dans fes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourfuivi dans fes propres Etats, tout captif dans une litière Turque, conduit prifonnier, fans favoir où on le menait, il comptait encor fur fa fortune, & efpérait toûjours un fecours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de fa commiffion, accompagné d'un Janiffaire, avec la permiffion du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de foldats qui conduifait *Staniflas*: il s'adreffa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Françaife & affez mal monté, & lui demanda en *Allemand* où était le Roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Staniflas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu fous ce déguifement. » Eh quoi! dit le Roi, » ne vous fouvenez-vous donc plus de moi? Alors *Fabrice* lui apprit le trifte était où était le Roi de Suède, & la fermeté inébranlable, mais inutile, de fes deffeins.

Quand *Staniflas* fut près de Bender, le Pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au Roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit *x*). Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient; mais le Divan irrité menaçait déja de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le Roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le Divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grèce; mais quelques mois après le Grand-Seigneur adouci le laissa partir.

Monsieur *Désaleurs*, qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. *Poniatowski*, dont on craignait toûjours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étaient en prison; le trône du Sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du Roi de Suède.

Le Marquis de *Fierville* envoyé secrettement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un Gentilhomme Français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Mr. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du Roi de Suède, dans lequel ce Monarque demandait vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les Têtes couronnées, & de la trahison vraye ou fausse, du Kam & du Pacha de Bender. On

x) Le bon Chapelain *Norberg* prétend qu'on se contredit ici, en disant, que le Roi *Stanislas* fut retenu en prisonnier & servi en Roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier?

On y accusait le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir jusqu'à Sa Hautesse, & d'avoir, par ses artifices, arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avait violé le droit des Nations, d'une manière si indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il falut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suède étaient si desespérées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le Baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du Roi: *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il irait à la Mosquée selon la coutume. On s'était déja servi d'une pareille voye pour présenter au Sultan des mémoires contre ses Ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son Maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, & avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la Mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit Franc, prit un vêtement à la

Grecque ; & ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la Moſquée où le Grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux hayes de Janiſſaires, entre leſquelles le Grand-Seigneur allait paſſer ; il laiſſait tomber exprès quelques piéces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le Sultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue* : il ſe jetta à genoux, & ſe débattit entre les mains des Janiſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc : il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le Grand-Seigneur, qui était déja proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *Amman ! Amman ! miſéricorde !* en tirant la lettre de ſon ſein. Le Sultan commanda qu'on le laiſſât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit, en lui diſant, *Sued Crall dan*, C'eſt le Roi de Suède qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la Moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du Serrail.

Le Sultan au ſortir de la Moſquée, après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de Mr. de *Villelongue* lui-même ; quand un ſi brave Officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc aſſuré, que le Sultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, & ſe déguiſa en Officier des Janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'iſle de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouït d'un honneur qu'aucun Ambaſſadeur Chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suède, d'accuſer les Miniſtres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le Grand-Seigneur malgré l'obſcu-

rité de la prifon, & il n'en fut que plus hardi dans la converfation. Le prétendu Officier des Janiffaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : » Chrétien, affure toi que le Sultan mon » Maître a l'ame d'un Empereur, & que fi ton Roi de Suède » a raifon, il lui fera juftice. « *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques femaines après un changement fubit dans le Serrail, dont les Suédois attribuèrent la caufe à cette unique conférence. Le Mouphti fut dépofé ; le Kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Seraskier Pacha de Bender relégué dans une ifle de l'Archipel.

La Porte Ottomane eft fi fujette à de pareils orages, qu'il eft bien difficile de décider fi en effet le Sultan voulait appaifer le Roi de Suède par ces facrifices. La manière dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreffât beaucoup à lui plaire.

Le Favori *Ali Coumourgi* fut foupçonné d'avoir fait feul tous ces changemens pour fes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender, fous prétexte qu'ils avaient délivré au Roi les douze cent bourfes malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit fur le Trône des Tartares le frère du Kam dépofé, jeune homme de fon âge, qui aimait peu fon frère, & fur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-Vifir *Juffuf*, il ne fut dépofé que quelques femaines après ; & *Soliman* Pacha eut le titre de premier Vifir.

Je fuis obligé de dire que Mr. *de Villelongue* & plufieurs Suédois m'ont affuré que la fimple lettre préfentée au Sultan au nom du Roi, avait caufé tous ces grands changemens à la Porte ; mais Mr. *de Fierville* m'a, de fon côté, affuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiftorien, c'eft de conter ingénûment le fait, fans vouloir pénétrer les motifs ; & de fe borner à dire précifément ce qu'il fait, au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le tranfporta de fon chariot au château fur un

ſopha ; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appellé Merizza. *Coumourgi* dit au Grand-Viſir *Soliman :* » Va, fais avertir le » Roi de Suède, qu'il peut reſter à Démotica toute ſa vie : » je te réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller de » lui-même ; mais ſurtout ne lui fai point tenir d'argent.

Ainſi on transféra le Roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui aſſigna un thaïm conſidérable de proviſions pour lui & pour ſa ſuite : on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas ; mais la bourſe de cinq cent écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec ſa petite cour, qu'on dépoſa le grand-Viſir *Soliman ;* ſa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connaiſſe plus particuliérement tous ces Vicerois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de *Charles* a ſi longtems dépendu.

Il avait été ſimple matelot à l'avénement du Sultan *Achmet III.* Cet Empereur ſe déguiſait ſouvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis ; il ſe gliſſait le ſoir dans les caffés de Conſtantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on diſait de lui, & pour recueillir par lui-même les ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux Turcs ne revenaient jamais avec des priſes, & qui jurait que s'il était Capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoiſe, & une galiote de Génes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine général de la mer, & enfin grand-Viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer

du Favori ; & pour ſe rendre néceſſaire, il projetta de faire la guerre aux Moſcovites ; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le Roi de Suède.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambaſſadeur de France. Le Roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet oſât l'envoyer chercher : il ordonna à ſon Chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place ; & de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, & ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce Prince, extrême en tout, ſe mit au lit, & réſolut de n'en pas ſortir, tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le Chancelier *Mullern*, *Grothuſen* & le Colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent ; tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de ſorte qu'il s'en falait bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe & de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : & ce fut le Chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII.* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le Général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encor quelque tems la réputation des armes Suédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le Roi poſſédait encor en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte & conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le Duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce Général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite riviére qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis

des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus ſanglans & des plus acharnés qui ſe fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du Roi *Auguſte* & de la Comteſſe de *Konigsmarck*, connu ſous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même Comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouïr du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une Souveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand Général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toûjours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premiéres lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat Suédois qui oſât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur Roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui appartient au Roi de Dannemark. Altena eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans ſon port d'aſſez gros vaiſſeaux. Le Roi de Dannemark favoriſait cette ville de beaucoup de privilèges ; ſon deſſein était d'y établir un commerce floriſſant : déja

même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vûes du Roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, & ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les Magiſtrats vinrent ſe jetter à ſes pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cent mille. Les Altenais ſupplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, & aſſurèrent que le lendemain ils apporteraient cette ſomme : le Général Suédois répondit qu'il falait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois, & un foſſé déja comblé, étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9. Janvier 1713. il faiſait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promtitude dans la ville, & à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant & en pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient

en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, & supplièrent qu'on leur ouvrit & qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les Ministres & les Généraux de Pologne & de Dannemark écrivirent au Comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevait contre lui le Ciel & la Terre.

Steinbock répondit, » qu'il ne s'était porté à ces extrémités » que pour apprendre aux ennemis du Roi son Maître à ne » plus faire une guerre de barbares, & à respecter le droit » des gens : qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs cruautés, dévasté cette belle province, & vendu près de cent » mille habitans aux Turcs : que les flambeaux qui avaient mis » Altena en cendres, étaient les represailles des boulets rouges » par qui Stade avait été consumée. «

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisaient la guerre. Si *Charles XII.* avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présence, étaient encor animées de son esprit ; mais l'absence du Chef est toûjours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Dannemark ; mais malgré ſes ruſes & ſes efforts, le pays fut perdu ; toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut priſonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'iſle de Rugen & de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des Alliés : elle fut ſéqueſtrée entre les mains du Roi de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons Danoiſes. Au même tems les Ruſſes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon Roi s'obſtinait à reſter à Démotica, & ſe repaiſſait encor de l'eſpérance de ce ſecours Turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce Viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vûës du Favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Viſir était devenue ſi dangereuſe, que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le Favori *Ali-Coumourgi* prit le titre de grand Viſir. Alors toutes les eſpérances du Roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce Favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême ſuccédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le Conſeil de Régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le Sénat vint en corps ſupplier la Princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur du Roi, de ſe charger de la Régence, pendant cette longue abſence de ſon frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le Sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemark qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette Princeſſe jugeant bien que ſon frère ne ratifierait jamais la paix, ſe démit de la Régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçut le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le deſpo-

tiſme qu'il avait ſucé en naiſſant lui faiſait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, & que le Sénat gouvernait anciennement le Royaume conjointement avec les Rois. Il ne regardait ce Corps que comme une troupe de domeſtiques, qui voulaient commander dans la maiſon en l'abſence du Maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoyerait une de ſes bottes, & que ce ſerait d'elle dont il faudrait qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre ſon autorité, & pour défendre enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au Grand-Viſir qu'il ſouhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Deſaleurs*, Ambaſſadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de ſa part. » Hé bien, dit le Viſir au Comte *Deſaleurs*, » n'avais-je pas bien dit, » que l'année ne ſe paſſerait pas ſans que le Roi de Suède de- » mandât à partir? Dites lui qu'il eſt à ſon choix de s'en aller » ou de demeurer; mais qu'il ſe détermine bien, & qu'il fixe » le jour de ſon départ, afin qu'il ne nous jette pas une ſe- » conde fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte *Deſaleurs* adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la miſére d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'Ambaſſadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingt perſonnes toutes ſuperbement vétuës.

Les reſſorts ſecrets qu'il falut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'Ambaſſade n'était pompeuſe.

Mr. *Deſaleurs* prêta au Roi quarante mille écus; *Grothuſen* avait des Agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cent piſtoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du Divan la brillante comédie de l'Ambaſſade Suédoiſe. *Grothuſen* reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambaſſa-

deurs extraordinaires des Rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du Grand-Visir; mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir repliqua séchement que son Maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter: qu'on fournirait au Roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait: que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714. le Roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce Prince demeurait depuis quelques jours: il lui présenta de la part du Grand-Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer Arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au Roi leur généalogie; c'est un usage établi depuis longtems chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin, & qui sont sans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, & trois cent chevaux, formaient le convoi. Le Capigi Pacha sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du Roi à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi Mahométane, il suppliait Sa Majesté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Résident, qu'il laisserait à Constantinople, de ne payer que le capital. » Non, dit le Roi, » si mes domestiques ont donné des billets de cent » écus, je veux les payer, quand ils n'en auraient reçu que dix. «

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assûrance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothusen* eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faiſaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du Roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité Turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le Roi prenait plaiſir à leur embarras, & diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontiéres des Turcs, *Staniſlas* en ſortait par un autre chemin, & allait ſe retirer en Allemagne dans le Duché de Deux-Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alſace, & qui appartenait aux Rois de Suède depuis que *Charles X.* ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la Couronne. *Charles* aſſigna à *Staniſlas* le revenu de ce Duché, eſtimé alors environ ſoixante & dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'eſpérances. *Staniſlas* voulait & aurait pû faire un traité avantageux avec le Roi *Auguſte ;* mais l'indomtable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ſes terres & ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de Roi.

Ce Prince reſta dans le Duché de Deux-Ponts juſqu'à la mort de *Charles ;* alors cette province retournant à un Prince de la Maiſon Palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace Françaiſe. Mr. *Sum*, envoyé du Roi *Auguſte*, en porta ſes plaintes au Duc d'Orléans Régent de France. Le Duc d'Orléans répondit à Mr. *Sum* ces paroles remarquables : » Monſieur, mandez au Roi votre Maître que la „ France a toûjours été l'azyle des Rois malheureux.

Le Roi de Suède étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, apprit que l'Empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéïſſance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avaient par avance marqué ſa route, faiſaient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos

même, avaient fait tant de bruit en Europe & en Afie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'effuyer toute cette pompe, ni de montrer en fpectacle le prifonnier de Bender; il avait réfolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé fes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits fur les frontières de la Tranfilvanie, après avoir congédié fon efcorte Turque, il affembla fa fuite dans une grange; & il leur dit à tous de ne fe mettre point en peine de fa perfonne, & de fe trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralfund en Poméranie fur le bord de la mer Baltique, environ à trois cent lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux Officiers, *Rofen* & *During*, & quitta toute fa fuite gayement, la laiffant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la trifteffe. Il prit une perruque noire pour fe déguifer, car il portait toujours fes cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un Officier Allemand, & courut la pofte à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans fa route, autant qu'il le put, les terres de fes ennemis déclarés & fecrets : prit fon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Weftphalie, & le Meckelbourg; ainfi il fit prefque le tour de l'Allemagne, & allongea fon chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru fans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceffives comme le Roi de Suède, s'évanouït en defcendant de cheval. Le Roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment fur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : „ Donne m'en „ la moitié, dit le Roi; je vois bien que tu n'es pas en état „ de me fuivre, j'achéverai la route tout feul. " *During* le fupplia de daigner fe repofer du moins trois heures, l'affûrant qu'au bout de ce tems il ferait en état de remonter à cheval & de fuivre Sa Majefté; il le conjura de penfer à tous les rifques qu'il allait courir. Le Roi inéxorable fe fit donner

les cinq cent écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du Roi, s'avisa d'un ſtratagême innocent : il tira à part le maître de la poſte, & lui montrant le Roi de Suède : „ Cet homme, lui dit-il, eſt mon couſin ; „ nous voyageons enſemble pour la même affaire ; il voit „ que je ſuis malade, & ne veut pas ſeulement m'attendre „ trois heures ; donnez lui, je vous prie, le plus méchant „ cheval de votre écurie, & cherchez moi quelque chaiſe „ ou quelque chariot de poſte.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au Roi un cheval rétif & boiteux : ce Monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot trainé par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettte ſur le chariot de *During* ; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charette la nuit, ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivérent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la ſentinelle, qu'il était un courier dépêché de Turquie par le Roi de Suède, qu'il falait qu'on le fit parler dans le moment au Général *Ducker* Gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le Gouverneur était couché, & qu'il falait attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le Gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le Gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des Généraux du Roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courier dans ſa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du Roi de Suède : le Roi le prenant par le bras, „ Eh quoi! dit-il, „ *Ducker*, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié? Le Général reconnut le Roi : il ne pouvait croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les ruës se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le Roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les ruës, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il falut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le Comte de *Croissy*, Ambassadeur auprès de ce Prince, après m'avoir été apprises par Mr. *Fabrice.*

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait si longtems déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'*Oxford* Ministre habile, & le Lord *Bolinbrooke*, un des plus brillans génies, & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux Duc de *Marlborough*, & engagèrent la Reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV.* La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paisiblement sur les débris de la Monarchie *Espagnole.* L'Empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes Etats. *Louis XIV.* n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne, Reine d'Angleterre, était morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuard*, Prince malheureux, exclus du Trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I.* Electeur de Hanover, fut reconnu unanimément Roi de la Grande Bretagne. Le Trône appartenait à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'Acte du Parlement de la nation.

George, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'Electeur de Hanover plûtôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la Royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, & le seul qui connût sur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux Monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses Rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le Roi de Suède.

Auguste était depuis longtems remonté sur le Trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du consentement de l'Empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui tous garans du Traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais

Mais *Auguste* ne jouïssait pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne, en reprenant son Roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, contrat sacré entre les Peuples & les Rois ; & semblait n'avoir rappellé son Maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas* ; son parti semblait anéanti ; & on ne se ressouvenait en Pologne du Roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entrainé la chûte du Duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Dannemark. Le Roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des Souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Fréderic Guillaume*, depuis peu Roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au Roi de Dannemark & au Czar.

George, Electeur de Hanover, devenu Roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemark lui avais mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles de *Charles XII.*, & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au Czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand-homme en tout genre. Déja Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carèlie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises

les Rois ancêtres de *Charles*, étaient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains; il était le meilleur charpentier, le meilleur Amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du Golfe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe & aux desseins d'un Empereur; & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au Généralat sur terre.

Tandis que le Prince *Gallitzin*, Général formé par lui, & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa, & battait les Suédois, cet Empereur se mit en mer, pour aller conquérir l'isle d'Aland, située dans la mer Baltique, à douze lieuës de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival *Charles XII.* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage: & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Russienne se trouva le 15. Juillet à la hauteur d'Aland; elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingt galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'Amiral *Apraxin* la commandait: l'Empereur Russe y servait en qualité de Contre-Amiral. La flotte Suédoise vint le 16. à sa rencontre, commandée par le Vice-Amiral *Erinchild;* elle était moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'*Erinchild*, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans

Aland ; & ayant pris plufieurs foldats Suédois, qui n'avaient pû encor s'embarquer fur la flotte d'*Erinchild*, il les amena prifonniers fur fes vaiffeaux. Il rentra dans fon port de Cronflot avec le grand vaiffeau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & fix galères, dont il s'était rendu maitre dans ce combat.

De Cronflot il arriva dans le port de Petersbourg, fuivi de toute fa flotte victorieufe & des vaiffeaux pris fur les ennemis. Il fut falué d'une triple décharge de cent-cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encor davantage que celle de Mofcou, parce qu'il recevait ces honneurs dans fa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cent maifons ; enfin, parce qu'il fe trouvait non feulement à la tête d'une marine victorieufe, mais de la première flotte Ruffienne qu'on eût jamais vûe dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On obferva à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Mofcou. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boyard Ruffien, nommé *Romanodowsky*, lequel repréfentait le Czar dans des occafions folemnelles, était affis fur un trône, ayant à fes côtés douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui préfenta la rélation de fa victoire, & on le déclara Vice-Amiral, en confidération de fes fervices ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la fubordination militaire était une des nouveautés que le Czar avait introduites.

L'Empereur Mofcovite enfin victorieux des Suédois fur mer & fur terre, & ayant aidé à les chaffer de la Pologne, y dominait à fon tour. Il s'était rendu Médiateur entre la République & *Augufte ;* gloire auffi flatteufe peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient paffé au Czar : il en jouïffait même plus utilement que n'avait fait fon rival ; car il faifait fervir tous fes fuccès à l'avantage de fon pays. S'il prenait une ville, les principaux artifans allaient porter à Petersbourg leur induftrie : il tranf-

portait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède : ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires ; ce qui de tous les Conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de miſère. Plus de cent mille Suédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du Czar, & preſque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement ; mais l'eſpérance renaquit, dès qu'on ſut le Roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étaient encor ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets, que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles *marie la Princesse sa sœur au Prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suède : entreprise du Baron de* Görtz *son premier Ministre : projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre :* Charles *assiége Friderichshal en Norwège : il est tué : son caractère :* Görtz *est décapité.*

LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au Prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La Reine douairiére, grand-mère de *Charles XII.* & de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du Roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les Rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère Généralissime

de ses armées en Suède. Ce Prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon Général ; qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemark, investirent la forte ville de Wismar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même tems vers Stralsund pour en former le siège. Les Rois de Dannemark & de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar était alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent-cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente ; tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsimbourg ; tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie ; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est la petite isle d'Usedom : cette place est très importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le Roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette isle, & s'en était saisi, aussi-bien que de Stetin, qu'il gardait en sequestre ; le tout, disait-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avaient repris l'isle d'Usedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la riviére. Le Roi de Suède n'avait pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cent cinquante soldats Poméraniens commandés par un vieil Officier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoye le 4. Août quinze cent hommes de pied, & huit cent dragons, pour débarquer dans l'isle: ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important: & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il falut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins, & de quatre cent cavaliers. Le 18. Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'isle & de s'introduire dans Pennamonder: il rendit la lettre au Commandant; elle était conçûe en ces termes: „ Ne faites aucun „ feu que quand les ennemis seront au bord du fossé; dé- „ fendez vous jusqu'à la dernière goute de votre sang; je „ vous recommande à votre bonne fortune. CHARLES.

Slerp ayant lû ce billet, résolut d'obéïr, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son Maître. Le 22. au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut: les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre: mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop superieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le Commandant ne songea alors qu'à vendre chérement sa vie, & à obéïr à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient: il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entiére, & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son Lieutenant & son Major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul Officier, demandèrent la vie, & furent faits prisonniers: on trouva dans la poche du Commandant

la lettre de ſon Maître, qui fut portée au Roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Uſedom, & les îles voiſines qui furent bientôt priſes, que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund; & cette place était déja aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le Roi de Suède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, défenduë par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le Roi de Suède lui-même. Les Rois de Dannemark & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de Pruſſiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII.* était un motif ſi preſſant, qu'on paſſa par deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. Le Roi de Suède, dans le commencement du ſiège, diſait, qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier: la terreur de ſes armes avait alors tout emporté; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſſèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un hazard très ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient, à la mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que lorſque les vents d'Occident ſouflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé

bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire ſa fortune : il déſerta & alla au quartier du Comte de *Wackerbarth*, Général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait paſſer la mer à gué, & pénétrer ſans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident ſouflant encore, le Lieutenant-Colonel *Koppen* entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cent hommes : deux mille s'avançaient en même tems ſur la chauſſée qui conduiſait à ce retranchement : toute l'artillerie des Pruſſiens tirait, & les Pruſſiens & les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois ſe crurent ſûrs de renverſer ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir ſi témérairement en apparence ſur la chauſſée ; mais tout à coup *Koppen* avec ſes dix-huit cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & ſurpris ne purent réſiſter : le poſte fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les aſſiégeans les y pourſuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre ſoldats Saxons étaient déja ſur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut ſauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralſund. Le ſiége fut pouſſé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier ſuccès. On canonna & on bombarda la ville preſque ſans relâche.

Vis-à-vis Stralſund dans la mer Baltique eſt l'île de Rugen, qui ſert de rempart à cette place, & où la garniſon & les bourgeois auraient pû ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette île était d'une conſéquence extrême pour *Charles :* il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre & par mer, & que ſelon toutes les apparences, il ſerait réduit ou à s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir pri-

ſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi longtems mépriſés, & auxquels il avait impoſé des loix ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faiſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette île, dont l'abord eſt très-difficile ; enfin ayant fait conſtruire des barques, le Prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes. Le Roi préſent partout était dans cette île ; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avait abordé ; il ſe met à leur tête, & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le Prince d'*Anhalt* avait déja retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les Officiers qui commandaient ſous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralſund ; mais le Prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'allarme eſt donnée auſſi-tôt dans le camp : les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le Roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé ; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ? je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles* : il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au hazard, ſervirent de faſcines. Le Roi, les Généraux qu'il

avait avec lui, les Officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois & les Prussiens; mais le nombre était trop inégal: les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, & repassèrent le fossé. Le Prince d'*Anhalt* les poursuivit alors dans la plaine; il ne savait pas que dans ce moment c'était *Charles XII.* lui-même qui fuyait devant lui. Ce Roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothusen* le Favori du Roi, & le Général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un Lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, » Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous » tuë. *Charles* avait à sa ceinture un pistolet: il le tira de la main gauche sur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mammelle gauche: le coup, qu'il appellait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le Roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le Comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encor maîtres. De là le Roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment

Français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du Roi *Auguste*, & de là à celui du Roi de Suède : la plûpart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du Prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatriéme maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même Comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de *Charles XII.* Il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le Roi après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vû à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles : la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche : les bombes pleuvaient sur les maisons : la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur Maître, dont les fatigues, la sobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces : le cabinet, où le Roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échapa des mains du secrétaire. » Qu'y a-t-il donc ? lui dit le Roi d'un air tranquille ; „ pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : „ Eh ! Sire, la bombe ! Eh bien ! reprit le Roi, „ qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dic- „ te ? continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suède. C'était un *Colbert*, Comte de

Croissy, Lieutenant-Général des armées de France, frère du Marquis de *Torcy* célèbre Ministre d'Etat, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en Ambassade auprès de *Charles XII.* c'était presque la même chose. Le Roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, sans que le Roi s'apperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suède & de Prusse; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le Comte de *Croissy* n'eut donc dans son Ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au Comte de *Croissy* : *Veni : maledicamus de Rege :* » Allons, » disons un peu de mal de *Charles XII.* C'est ce que cet Ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toûjours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte

de vaiſſeaux Moſcovites & Danois. On n'avait dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuſe, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix perſonnes ſeulement. Il falut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir *Charles* de Stralſund, & de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en paſſant à la vûë de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le Roi. Les matelots faiſaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles* ; un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralſund ſe rendit ; la garniſon fut faite priſonnière de guerre, & *Charles* aborda à Iſted en Scanie, & de là ſe rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent-vingt canons, pour aller donner les loix au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence ; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur : il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Weter en Oſtrogothie ; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelskroon, où il ſéjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon Royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même

en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il était encor plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer on donna des commissions à des armateurs, qui moyennant des privilèges excessifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaisseaux; ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il falut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du Roi; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le Royaume, que le Gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre Roi; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son Maître menait une vie encor plus dure & plus frugale que lui; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueuts que le Roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède; cette crainte était si bien fondée & si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaise avait déja paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres; & le Roi de Dannemark avait la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondraient en Suède au printems de 1716.

Ne pouvant faire la guerre au Czar; Ch. XII. va la faire en Norwège.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII.* quand au lieu de défendre son pays menacé par tant de Princes, il passa en Norwège au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor vû de Général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le

Prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvège que par des défilés aſſez dangereux : & quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers ; il falait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pû arrêter l'armée Suédoiſe ; mais on n'avait pas prévû cette invaſion ſubite. L'Europe fut encor plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une deſcente en Suède, comme il en était convenu avec ſes Alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le Baron *Henri de Gôrtz*, né en Franconie, & Baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des ſervices importans au Roi de Suède pendant le ſéjour de ce Monarque à Bender, était depuis devenu ſon Favori & ſon premier Miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches ; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité & le menſonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que ſon Maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; auſſi prit-il ſur *Charles XII.* un aſcendant qu'aucun Miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au Comte *Piper*, recevait alors des leçons du Baron *de Gôrtz*: d'autant plus ſoumis à ce Miniſtre, que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que *Gôrtz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suède, *George* Electeur de Hanover, Roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé ; que *George* était entré dans la querelle
ſous

ſous prétexte de l'appaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il ſemblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du Roi de Dannemark, à qui ils n'appartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira le Roi Staniſlas en Pologne, & le Prétendant en Angleterre.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le Czar était ſecrettement mécontent des Alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établiſſement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque, devenu trop dangereux, n'aſpirait qu'à mettre le pied. Wiſmar, la ſeule ville qui reſtât encor aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venait enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes Moſcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'eſprit du Czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une ſeule Puiſſance; & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par pluſieurs Alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs diviſions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714. le Czar eût pû faire une deſcente en Suède; mais ſoit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Pruſſe, Alliés juſtement jaloux; ſoit qu'il ne crût pas encor ſes troupes aſſez aguerries pour attaquer ſur ſes propres foyers cette même nation, dont les ſeuls payſans avaient vaincu l'élite des troupes Danoiſes; il recula toûjours cette entrepriſe.

Ce qui l'avait arrêté encor était le beſoin d'argent. Le Czar était un des plus puiſſans Monarques du Monde, mais un des moins riches: ſes revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres: il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établiſſait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des eſpérances; ſes provinces nouvellement conquiſes augmentaient ſa puiſſance & ſa gloire, ſans accroître encor ſes revenus. Il falait du tems pour fermer les playes de la Livonie, pays abondant, mais déſolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans,

& qui était alors à charge à ſon vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entrepriſes qu'il faiſait tous les jours, épuiſaient ſes finances. Il avait été réduit à la mauvaiſe reſſource de hauſſer les monnoies : remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui eſt ſurtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandiſes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens ſur leſquels *Gôrtz* bâtit le deſſein d'une révolution. Il oſa propoſer au Roi de Suède d'acheter la paix de l'Empereur Moſcovite à quelque prix que ce pût être ; lui faiſant enviſager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réunis, pourraient faire trembler le reſte de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le Czar, ſans céder une grande partie des provinces qui ſont à l'Orient & au Nord de la mer Baltique ; mais il lui fit conſidérer qu'en cédant ces provinces que le Czar poſſédait déja, & qu'on ne pouvait reprendre, le Roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Staniſlas* ſur le Trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II.* ſur celui d'Angleterre, & de rétablir le Duc de Holſtein dans ſes Etats.

Charles flatté de ces grandes idées, ſans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à ſon Miniſtre. *Gôrtz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autoriſait à tout ſans reſtriction, & le rendait Plénipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord ſonder la Cour de Moſcou par le moyen d'un Ecoſſais nommé *Areskins*, premier Médecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainſi que l'étaient preſque tous les Ecoſſais qui ne ſubſiſtaient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Médecin fit valoir au Prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéreſſé. Le Prince *Menzikoff* goûta ſes ouvertures, le Czar les approuva. Au lieu de deſcendre en Suède, comme il en était convenu avec les Alliés, il fit hyverner ſes troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même ſous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le Duc de Meckelbourg, & la Nobleſſe de ce pays ; mais pour-

ſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre ſa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche ; ils ne voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire Empereur, & en opprimer les Souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du Baron de *Gôrtz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrettes. Le Czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII.* cependant était en Norwège avec ſon beau-frère le Prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes ; la province n'était gardée que par onze mille Danois diviſés en pluſieurs corps, que le Roi & le Prince de Heſſe paſſèrent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiania, capitale de ce Royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du Monde ; mais jamais le Roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes. Une armée & une flotte Danoiſe approchaient pour défendre la Norwège. *Charles* qui manquait de vivres ſe retira en Suède, attendant l'iſſue des vaſtes entrepriſes de ſon Miniſtre.

Cet ouvrage demandait un profond ſecret & des préparatifs immenſes, deux choſes aſſez incompatibles. *Gôrtz* fit chercher juſques dans les mers de l'Aſie un ſecours, qui, tout odieux qu'il paraiſſait, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaiſſeaux.

Il y avait longtems que des pirates de toutes nations, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une aſſociation, infeſtaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Pourſuivis partout ſans quartier, ils venaient de ſe retirer ſur les côtes de Madagaſcar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes deſeſpérés, preſque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la juſtice pour être héroïques. Ils cherchaient un Prince qui voulût les recevoir ſous ſa protection ; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII.* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au Baron de *Gôrtz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal *Albéroni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II.* sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le Ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Régence de France au Duc d'Orléans, & la Couronne de la Grande-Bretagne au Roi *George*; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Gôrtz ayant ainsi dispersé à la Cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement qu'il méditait, alla secrettement en France, & de là en Hollande, où il vit les adhérans du Prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, & faisaient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte *de Gyllembourg*, Ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le Baron *de Górtz*, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du Prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables, que *Górtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrettement en France plusieurs Officiers, entr'autres le Chevalier *de Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaises, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au Roi de Suède, moins par des vûes intéressées que par le désir de servir sous un Roi qui avait une réputation si étonnante. Le Chevalier *de Folard* espérait d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en Philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur *Polybe*. Ses vûes furent goutées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le Chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce Gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du Baron *de Górtz*. Beaucoup d'Officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le Baron *de Górtz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le Czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficultés à applanir. Le Baron *Osterman*, Ministre d'Etat en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûes de *Górtz* ; il était aussi circonspect que le Ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir ; le génie impatient de l'autre

prétendait recueillir immédiatement après avoir femé. *Oſterman* craignait que l'Empereur fon Maître, ébloui par l'éclat de cette entreprife, n'accordât à la Suède une paix trop avantageufe; il retardait par fes longueurs & par fes obftacles la conclufion de cette affaire.

Le Czar voyage en France.

Heureufement pour le Baron *de Görtz*, le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son deffein était de paffer enfuite en France: il lui manquait d'avoir vû cette nation célèbre, qui eft depuis plus de cent ans cenfurée, enviée, & imitée par tous fes voifins; il voulait y fatisfaire fa curiofité infatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même tems fa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet Empereur; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en fix mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable: fes grands deffeins paraiffaient couverts d'un fecret impénétrable: il fe flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix: il difait hautement qu'il voulait regarder le Roi d'Angleterre comme le Pacificateur du Nord: il preffait même en apparence la tenue d'un Congrès à Brunfwick, où les intérêts de la Suède & de fes ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orléans Régent de France; il avait des efpions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier eft de vendre le fecret de leurs amis, & qui fubfifte de délations & fouvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France fous fon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'efpion de l'autre. Le Duc d'Orléans, lié avec le Roi d'Angleterre par des engagemens perfonnels, lui découvrit les menées qui fe tramaient contre lui.

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Görtz*, communiquèrent leurs foupçons au Miniftre Anglais. *Görtz* & *Gyllembourg* pourfuivaient leurs deffeins avec chaleur, lorfqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, Ambaffadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en confpirant contre le Prince auprès du-

quel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouie pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de *Görtz*. Ils chargèrent même le Comte *de Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. *Görtz* demanda au Comte de *Welderen*, s'il était connu de lui ? „ Oui, Monsieur, répondit le Hollandais. „ Hé bien, dit le Baron de *Görtz*, si vous me „ connaissez, vous devez savoir que je ne dis que ce que „ je veux. “ L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les Ambassadeurs, mais particulièrement le Marquis *de Monteléon* Ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Görtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse : ils avaient non seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier Ministre du Roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux ; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du Baron de *Görtz* & du Comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suède était alors dans la province de Scanie ; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlévement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes ? Il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à [illegible] Résident Anglais avec toute sa famille & ses do[illegible] [illegible]éfendit sa Cour au Résident Hollandais, qu'il [illegible] vûe. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le B[illegible]tz ; trop fier pour nier une entreprise qu'il ava[illegible], & trop sage pour convenir d'un dessein éven[illegible] pre[illegible]e dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Görtz*, il écrivit au Roi d'Angleterre une lon-

gue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſûrance d'une amitié ſincère ; le Roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie ; mais une conſpiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à viſiter les Académies, les Bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maiſons royales : il propoſa au Duc d'Orléans, Régent de France, un Traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moſcovite. Son deſſein était de ſe réunir avec le Roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le Roi *Staniſlas* aux priſes avec le Roi *Auguſte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouverait ſes avantages. Dans ces vûes, il propoſa au Régent de France la médiation entre la Suède & la Moſcovie, & de plus une alliance offenſive & défenſive avec ces Couronnes & celle d'Eſpagne. Ce Traité qui paraiſſait ſi naturel, ſi utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenait préciſément dans ce tems des engagemens tout contraires, il ſe liguait avec l'Empereur d'Allemagne & *George* Roi d'Angleterre. La [illegible] Etat changeait alors dans l'eſprit de tous les P[illegible] que le Czar était prêt de ſe déclarer con[illegible] Roi *Auguſte*, & d'embraſſer les querelles [illegible] mortel ennemi ; pendant que la France a[illegible] Allemands & des Anglais faire la guer[illegible] *[illegible]as XIV.* après l'avoir ſoutenu ſi longtems [illegible] ennemis aux dépens de tant de tréſors & [illegible] ce que le Czar obtint par des voies indirectes, [illegible] que le Régent interpoſât ſes bons offices pour l'élargiſſement du Baron de *Görtz* & du Comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ſes

ſes Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un Empereur, qui voyageait pour s'inſtruire: mais trop de Français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés; & le Légiſlateur, le Créateur d'une nation nouvelle, le grand-Homme, leur échapa.

Ce qu'il cherchait dans le Duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le Cardinal *Alberoni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Alberoni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du Prétendant, & comme Miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du Duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme Prêtre d'une Egliſe pour laquelle le père du Prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa Couronne.

Le Duc d'*Ormond*, auſſi aimé en Angleterre que le Duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du Roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du Roi d'Eſpagne & du Prétendant, trouver le Czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la Princeſſe *Anne Petrowna*, fille du Czar, en mariage pour le fils de *Jacques II.* y), eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le Baron de *Görtz* avait dans ſes projets deſtiné depuis longtems [illegible] ceſſe au Duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du Duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de [illegible], auſſi-bien que le Comte de *Gyllembourg* [illegible] de Suède eût daigné faire la moin-

y) [illegible] même a certifié la v[illegible] ces récits dans une lettre [illegible] remerciment à l'auteur. Au reſte Mr. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le Duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement de [illegible] *George I.* mais immédiatement après la mort de la Reine *Anne*; comme ſi *George I.* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette Reine.

dre excuſe au Roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon Miniſtre.

En même tems on élargit à Stockholm le Réſident Anglais & toute ſa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi déchainé, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encor celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du Czar; & ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince. D'abord il l'aſſûra qu'en moins de trois mois il léverait, avec un ſeul Plénipotentiaire de Moſcovie, tous les obſtacles qui retardaient la concluſion de la paix avec la Suède : il prit entre ſes mains une carte géographique que le Czar avait deſſinée lui-même: & tirant une ligne depuis Wibourg juſqu'à la mer glaciale, en paſſant par le lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon Maître à céder ce qui était a l'orient de cette ligne, auſſibien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : enſuite il jetta des propoſitions de mariage entre la fille de Sa Majeſté Czarienne & le Duc de *Holſtein*, le flattant que ce Duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vûës ambitieuſes du Monarque Moſcovite, ôtait au Prétendant la Princeſſe Czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre; & il rempliſſait toutes ſes vûës à la fois.

Le Czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon Miniſtre d'Etat *Oſterman* devait avoir avec le Baron de *Görtz*. On pria le Duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne voulait rompre, que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Petersbourg *Ir*[illegible]nfident du Duc d'*Ormond*, qui fut chargé des int[illegible] & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'[illegible]ſortait que de nuit, & ne voyait jamais les Miniſtres du Czar, que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'*Ormond* fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand

partiſan du Prétendant ; & le Baron de *Gôrtz* plein d'eſpérance retourna en Suède.

Il retrouva ſon Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au Roi que de l'argent : le crédit était épuiſé en dedans & en dehors du Royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les derniéres années de *Louis XIV.* n'en donnait plus ſous la Régence du Duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vûës toutes contraires. L'Eſpagne en promettait ; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de *Gôrtz* donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déja eſſayé avant d'aller en France & en Hollande ; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent ; de ſorte qu'une piéce de cuivre, dont la valeur intrinſéque eſt un demi-ſol, paſſait pour quarante ſols, avec la marque du Prince ; à peu près comme dans une ville aſſiégée les Gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpéces réelles. Ces monnoies fictrices, inventées par la néceſſité, & auxquelles la bonne foi ſeule peut donuer un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une République ; mais elles ruïnent preſque ſûrement une Monarchie : car les peuples manquant bientôt de confiance, le Miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouïſſent leur argent, & la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au Royaume de Suède.

Le Baron de *Gôrtz* ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandiſes & toutes les denrées ayant monté à un prix exceſſif, il fut forcé d'augmenter le nombre des eſpèces de cuivre. Plus elles ſe multipliérent, plus elles furent décréditées ; la Suède inondée

de cette fauſſe monnoie ne forma qu'un cri contre le Baron de *Gôrtz*. Les peuples, toûjours pleins de vénération pour *Charles XII.* n'oſaient preſque le haïr, & faiſaient tomber le poids de leur averſion ſur un Miniſtre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement aſſûré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre ſur le Clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop ſouvent joignent leur cauſe à celle de DIEU, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles eſpèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques Dieux de l'antiquité; on en prit occaſion d'appeller ces piéces de monnoie, *les Dieux du Baron de Gôrtz*.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des Miniſtres, implacable à meſure qu'elle était alors impuiſſante. La ſœur du Roi & le Prince ſon mari le craignaient comme un homme attaché par ſa naiſſance au Duc de Holſtein, & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suède ſur la tête. Il n'avait plu dans le Royaume qu'à *Charles XII.*; mais cette averſion générale ne ſervait qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les ſentimens s'affermiſſaient toûjours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui allait juſqu'à la ſoumiſſion: il lui laiſſa un pouvoir abſolu dans le gouvernement intérieur du Royaume, & s'en remit à lui ſans réſerve ſur tout ce qui regardait les négociations avec le Czar; il lui recommanda ſurtout de preſſer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gôrtz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient ſa préſence, il partit pour aller conſommer avec le Miniſtre du Czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gôrtz* après ſa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à la Suède tout le reſte; il s'uniſſait avec *Charles XII.* dans le deſſein de rétablir le Roi *Staniſlas* ſur le Trône de Pologne, & s'engageait à ren-

trer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même Roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au Roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses Etats de Hanover, & surtout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le Duc de Holstein, & forcé le Roi de Prusse à accepter un Traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si les armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avaient déja exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Altranstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un Prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La Noblesse Polonaise était confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement, il lui falait toûjours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar, Médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies & en allarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les Puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du Roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le Duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. Un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du Roi de Pologne. Il communiqua au Ministre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente Officiers Français déterminés enlever *Stanislas* dans son palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on appelle *Braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français ré-

fugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier Ecuyer, presque sous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'avanturier disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever *Stanislas*. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse, qu'en effet *Auguste* son rival avait raison de le craindre z).

Cependant *Charles* partit une seconde fois pour la conquête de la Norwège au mois d'Octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce Royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un Royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Dannemark, entre les villes de Bahus & d'Anslo, est située Frederickshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du Royaume. *Charles* en forma le siége au mois de Décembre. Le soldat transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageait leurs

z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de respect aux Têtes couronnées, comme si ce récit véritable contenait une injure, & comme si on devait aux Rois qui sont morts autre chose que la vérité. Pense-t-il que l'histoire doive ressembler aux sermons prêchés devant les Rois, dans lesquels on leur fait des complimens?

fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norwège au cœur de l'hyver sur de la paille, ou sur une planche, envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; & les autres presque gelés, voyant leur Roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encor combien de tems il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & descendit chez le Prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât *aa*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre, jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. Mr. *Megret*, Ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours: » Nous verrons, dit le Roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le bòyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

aa) *Norberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* essaya cette étrange abstinence. Le Confesseur *Norberg* est assurément un mauvais Médecin.

Les moindres circonſtances deviennent eſſentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*; ainſi je dois avertir que toute la converſation que tant d'écrivains ont rapportée entre le Roi & l'Ingénieur *Megret*, eſt abſolument fauſſe. Voici ce que je ſais de véritable ſur cet événement.

Le Roi était expoſé preſqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de ſa perſonne que deux Français; l'un était Mr. *Siquier*, ſon Aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à ſon ſervice en Turquie, & qui était particuliérement attaché au Prince de Heſſe; l'autre était cet Ingénieur. Le canon tirait ſur eux à cartouche; mais le Roi qui ſe découvrait davantage était le plus expoſé. A quelques pas derriére était le Comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le Comte *Poſſe* Capitaine aux gardes, & un Aide de camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le Roi de Suède qui tombait ſur le parapet en faiſant un grand ſoupir; ils s'approchèrent, il était déja mort. Une balle peſant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; ſa tête était renverſée ſur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière ſi ſubite, de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée, & était encor dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la pièce finie, allons ſouper.* *Siquier* court ſur le champ avertir le Comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le Prince de Heſſe en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du Roi; en cet état on tranſporta *Charles* ſous le nom du Capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient paſſer leur Roi mort, ſans ſe douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp,

camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber la Couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclurre le Duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi *Charles XII.* Roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les Rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède: ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté: & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pû immortaliſer un autre Prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il voulait gagner des Empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vû de Conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modeſtie, après la défaite que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la ſienne; homme unique plûtôt que grand homme, admirable plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux Rois combien un gouvernement pacifique & heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII. était d'une taille avantageuſe & noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréa-

ble, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lévres ; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé dans l'infléxibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la ſocieté. Il n'avait lû juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* & l'hiſtoire d'*Aléxandre ;* mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre & ſur ſes campagnes depuis 1700. juſqu'à 1709. Il l'avoua au Chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce Prince pour un bon Mathématicien ; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit ; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en Mathématique n'eſt pas bien concluante ; il voulait changer la manière de compter par dixaine, & il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant diviſé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de ſa Religion, quoique les ſentimens d'un Prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque auſſi peu inſtruit que *Charles*, ne ſoit d'aucun poids dans ces matiéres, cependant il faut ſatisfaire, ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce Prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII.* fut Luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux Philoſophe Mr. *Leibnitz*, qui penſait & parlait librement, & qui avait déja inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un Prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le Luthéraniſme dans la converſation de ce Philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais Mr. *Fabrice*, qui approcha de lui

familiérement ſept années de ſuite, m'a dit, que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vû plus de diverſes Religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le Comte *de Croiſſy* penſe de même, & m'a dit pluſieurs fois que ce Prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue, dogme qui favoriſait ſon courage, & qui juſtifiait ſes témérités. Le Czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la Religion & ſur la deſtinée; mais il en parlait plus ſouvent; car il s'entretenait familiérement de tout avec ſes Favoris, & avait par-deſſus *Charles* l'étude de la Philoſophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop ſouvent à la mort des Princes, que les hommes malins & crédules prétendent toûjours avoir été ou empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. *Siquier* lui-même qui avait tué le Roi de Suède. Ce brave Officier fut longtems deſeſpéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pû tuer le Roi de Suède; mais tel était mon reſpect pour ce Héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suède croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fiévre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le Roi de Suède; que même il avait dans ſon accès ouvert la fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque dans ſa guériſon il eut appris ce qu'il avait dit dans ſa maladie, il fut ſur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu revéler cette anecdote pendant ſa vie. Je le vis quelque tems avant ſa mort, & je peux aſſûrer que loin d'avoir tué *Charles XII.* il ſe ſerait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour ſervir quelque Puiſſance qui l'en aurait ſans doute bien récompenſé; il eſt mort très-pauvre en France, & même il y a eu beſoin du ſecours de ſes amis. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidère que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un piſtolet, & que *Siquier* n'aurait pû faire ce coup

déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit.

Après la mort du Roi, on leva le ſiége de Frederickshall; tout changea dans un moment : les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur Prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le Baron de *Görtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princeſſe ſœur de *Charles XII.* & l'obligèrent ſolemnellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des ſuffrages de la nation. Elle promit par des ſermens réitérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle ſacrifia depuis la jalouſie de la Royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la Couronne à ſon mari; & elle engagea les Etats à élire ce Prince, qui monta ſur le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de *Görtz* arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le Sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance, peut-être encor plus que de juſtice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suède admire encore.

Fin du huitième & dernier Livre.

TABLE
DES MATIERES,
contenues dans l'Histoire de CHARLES XII. Roi de Suède.

A.

D.

H.

I.

K.

P.

T.

Fin de la Table des Matières.

TABLE

des Piéces contenues en cette première portion du ſecond volume.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE L'EMPIRE

DE RUSSIE

SOUS

PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

298

PRÉFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

Qui aurait dit en 1700, qu'une Cour magnifique & polie serait établie au fond du golfe de Finlande, que les habitans du Solikam, de Casan & des bords du Volga & du Saïk, seraient au rang des troupes les mieux disciplinées, qu'ils remporteraient des victoires en Allemagne après avoir vaincu les Suédois & les Ottomans; qu'un Empire de deux mille lieuës, presque inconnu de nous jusqu'alors, serait policé en cinquante années; que son influence s'étendrait sur toutes nos Cours, & qu'en 1759. le plus zélé protecteur des Lettres en Europe serait un Russe? Qui l'aurait dit, eût passé pour le plus chimérique de tous les hommes. PIERRE LE GRAND *ayant fait & préparé seul toute cette révolution, que personne n'avait pu prévoir, est peut-être de tous les Princes celui dont les faits méritent le plus d'être transmis à la postérité.*

La Cour de Petersbourg a fait parvenir à l'historien chargé de cet ouvrage tous les documens autentiques. Il n'a écrit que sur des preuves incontestables.

Le public a quelques prétendues histoires de PIERRE LE GRAND. *La plûpart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes sous le nom du Boyard* Nestesuranoy, *est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne sous le nom de* Don Juan de Colmenar, *& l'histoire de* Louis XIV. *composée par le Jésuite* La Motte *sur de prétendus mémoires d'un Ministre d'Etat, & attribuée à* La Martinière; *telles sont l'histoire de l'Empereur* Charles VI. *& celle du Prince* Eugène, *& tant d'autres.*

C'est ainsi qu'on a fait servir le bel art de l'imprimerie au

plus méprisable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; & il se trouve malheureusement des écrivains que la nécessité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de là tous ces insipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public est surchargé : c'est un des vices les plus honteux de notre siécle.

Jamais l'histoire n'eut plus besoin de preuves autentiques que dans nos jours, où l'on trafique si insolemment du mensonge. L'auteur qui donne au public l'histoire de l'Empire de Russie sous le règne de PIERRE LE GRAND*, est le même qui écrivit il y a trente ans l'histoire de* Charles XII.*, sur les mémoires de plusieurs personnes publiques qui avaient longtems vécu auprès de ce Monarque. La présente histoire est une confirmation & un supplément de la première.*

On se croit obligé ici, par respect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajoûter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas longtems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine se faisait relire cet ouvrage à Commercy ; il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le sceau de son témoignage la créance que mérite l'historien ; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ses grands Officiers d'en dresser un acte autentique. *

Cet acte envoyé à l'auteur, lui causa une surprise d'autant plus agréable, qu'il venait d'un Roi aussi instruit de tous ces événemens que Charles XII. *lui-même, & qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai autant que par sa bienfaisance.*

On a une foule de témoignages aussi incontestables sur l'histoire du siécle de Louïs XIV.*, ouvrage non moins vrai & non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal ; ouvrage composé*

* Il est imprimé au commencement de ce volume, pag. 48. & 49.

ſans intérêt, ſans crainte & ſans eſpérance, par un homme que ſa ſituation met en état de ne flatter perſonne.

Il y a peu de citations dans le Siécle de Louïs XIV. *parce que les événemens des premières années connus de tout le monde, n'avaient beſoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toûjours ſes garants dans l'hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, & le premier de ces témoins c'eſt* PIERRE LE GRAND *lui-méme.*

§. II.

On ne s'eſt point fatigué dans cette hiſtoire de PIERRE LE GRAND *à rechercher vainement l'origine de la plûpart des peuples qui compoſent l'Empire immenſe de Ruſſie, depuis le Kamshatka juſqu'à la mer Baltique. C'eſt une étrange entrepriſe de vouloir prouver par des piéces autentiques que les Huns vinrent autrefois du Nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mémes ſont une colonie d'Egyptiens. Je ſais que des Philoſophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités entre ces peuples : mais on a trop abuſé de leurs doutes ; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.*

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens ſont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien Séſoſtris *alla juſqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très loin du Gange ; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée ; il eſt donc clair que* Séſoſtris *la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un. Enfin il eſt évident que les premiers Rois de la Chine ont porté les noms des anciens Rois d'Egypte : car dans le nom de la famille* Yu, *on peut trouver les caractères qui arrangés d'une autre façon forment le mot* Menès. *Il eſt donc inconteſtable que l'Empereur* Yu *prit ſon nom de* Menès *Roi d'Egypte, & l'Empereur* Ki *eſt évidemment le Roi* Atoës, *en changeant* k *en* a *&* i *en* toës.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pékin avait lû quelques-

uns de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus respectés dans le petit pays d'Occident nommé France, sont les Romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces livres autentiques déposent que Francus, *fondateur de la Monarchie des Francs, était fils d'*Hector ; *le nom d'*Hector *s'est toûjours conservé depuis dans la nation ; & même dans ce siècle, un de ses plus grands Généraux s'appellait* Hector de Villars.

*Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'*Arioste, *un des plus savants Italiens, avoüe dans son* Roland, *que les Chevaliers de* Charlemagne *combattaient pour avoir le casque d'*Hector. *Enfin, une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne ; & ces nouveaux Troyens ont toûjours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le Grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de Jésuites chez eux ; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques Jésuites expliquaient autrefois* Homère *aux jeunes lettrés.*

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais aussi un autre savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier Président d'un tribunal de Paris s'appellait Achille de Harlai. Achille *vient certainement de l'*Achille *Grec, &* Harlai *vient d'*Aristos, *en changeant* istos *en* lai. *Les champs Elisées qui sont encor à la porte de la ville, & le mont Olimpe qu'on voit près de Mezière, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes sont conservées dans Paris ; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les Généraux des armées sur les théatres comme dans Athènes ; & en dernier lieu le Maréchal* de Saxe *reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas don-*

née dans la cathédrale. Les Parisiens ont des Académies qui viennent de celles d'Athènes, une église, une liturgie, des paroisses, des diocèses, toutes inventions grecques, tous mots tirés du Grec; les maladies des Parisiens sont grecques, apoplexie, phtisie, péripneumonie, cachexie, dissenterie, jalousie *&c.*

Il faut avoüer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie Troyenne. Ces deux opinions seraient encor combattuës par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'Isis *fut établi au village d'Issy sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot* d'almanac, *d'*alembic, *d'*algèbre, *d'*amiral. *Les savants Chinois & Sibériens seraient très embarrassés à décider; & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.*

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles; plusieurs Barons Allemans se sont descendre en droite ligne d'Arminius : *on composa pour* Mahomet *une généalogie par laquelle il venait* d'Abraham *&* d'Agar.

Ainsi la Maison des anciens Czars de Russie venait du Roi de Hongrie Bela, *ce* Bela *d'*Attila, Attila *de* Turck *père des Huns, &* Turck *était fils de* Japhet. *Son frère* Rus *avait fondé le Trône de Russie; un autre frère nommé* Camari *établit sa puissance vers le Volga.*

Tous ces fils de Japhet *étaient, comme chacun sait, les petits-fils de* Noé, *de qui les trois enfans allèrent vite s'établir à mille lieües les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très peu d'années.*

Quantité de graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonois avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été longtems écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du Président de Thou, *& de* Rapin-Toyras.

§. III.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui re-

montent à la tour de Babel & au Déluge, il ne faut pas moins ſe défier de ceux qui particulariſent toute l'hiſtoire moderne, qui entrent dans tous les ſecrets des Miniſtres, & qui vous donnent malheureuſement la relation exacte de toutes les batailles dont les Généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'eſt donné depuis le commencement du dernier ſiècle près de deux cent grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharſale : mais très peu de ces actions ayant eu de grandes ſuites, elles ſont perdües pour la poſtérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en ſauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les ſyllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque ſoldat ſerait connu, & ſa généalogie paſſerait à la dernière poſtérité : mais dans cette longue ſuite à peine interrompüe de guerres ſanglantes que ſe ſont les Princes Chrétiens, les anciens intérêts qui tous ont changé, ſont effacés par les nouveaux ; les batailles données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours ; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain ; & preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire ; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuye ; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands Etats ; & c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *mérite d'être connüe.*

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats & de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats & à d'autres ſiéges, on en demande pardon au lecteur Philoſophe ; & on n'a d'autre excuſe ſinon que ces petits faits étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté Norberg *dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.*

§. IV.

§. IV.

On a fait l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *la plus courte & la plus pleine qu'on a pû. Il y a des hiſtoires de petites provinces, de petites villes, d'Abbayes même de moines en pluſieurs volumes in folio ; les mémoires d'un Abbé retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent huit tomes : un ſeul a ſuffi pour la vie d'*Alexandre.

Il ſe peut qu'il y ait encor des hommes enfans qui aiment mieux les fables des Oſiris, *des* Bacchus, *des* Hercules, *des* Théſées, *conſacrées par l'antiquité, que l'hiſtoire véritable d'un Prince moderne, ſoit parce que ces noms antiques d'*Oſiris *&* d'Hercule *flattent plus l'oreille que celui de* Pierre, *ſoit parce que des géants & des lions terraſſés plaiſent plus à une imagination faible que des loix & des entrepriſes utiles. Cependant il faut avouër que la défaite du géant d'Epidaure, & du voleur* Sinnis, *& le combat contre la truye de* Crommion, *ne valent pas les exploits du vainqueur de* Charles douze, *du fondateur de Petersbourg, & du Légiſlateur d'un Empire redoutable.*

Les anciens nous ont appris à penſer, il eſt vrai : mais il ſerait bien étrange de préférer le Scythe Anacarſis *parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le Légiſlateur de la Ruſſie doive céder à* Lycurgue *& à* Solon. *Les loix de l'un, qui recommandent l'amour des garçons aux bourgeois d'Athènes, & qui le défendent aux eſclaves ; les loix de l'autre, qui ordonnent aux filles de combattre toutes nües à coups de poing dans la place publique, ſont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la ſociété, qui a créé la diſcipline militaire ſur terre & ſur mer, & qui a ouvert à ſon pays la carrière de tous les arts ?*

Cette hiſtoire contient ſa vie publique, laquelle a été utile, non ſa vie privée, ſur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs aſſez connuës. Les ſecrets de ſon cabinet, de ſon lit, & de ſa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pû donner de tels mémoires, c'eût été un Prince Menzikoff, *un Général* Sheremeto, *qui*

l'ont vû si longtems dans son intérieur ; ils ne l'ont pas fait ; & tout ce qui aujourd'hui ne ferait appuyé que sur des bruits publics, ne mériterait point de créance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste Empire, que d'apprendre d'une manière très incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays. Suétone *rapporte ce que les premiers Empereurs de Rome avaient fait de plus secret ; mais avait-il vécu familiérement avec douze* Césars ?

§. V.

Quand il ne s'agit que de stile, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures ; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son tems à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables ; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui : c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du siècle de Louis XIV. *par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la Maison de France, & toute la Maison d'Autriche, & cent familles illustres de l'Europe dont les antichambres lui étaient aussi inconnües que les faits qu'il osait falsifier.*

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures & les calomnies.

Le Prêtre de l'Oratoire Le Vassor, *& le jésuite* La Motte, *l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain : l'un choisit le Roi de France* Louis XIII. *pour l'objet de sa satyre ; l'autre prit pour but* Louis XIV. *Leur qualité d'apostat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont*

chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un Prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré comme tant de particuliers à des faiblesses de l'humanité connües peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne ? Je veux que vous ayez pénétré dans ce mystère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans le secret de sa maison ? & par quelle raison publiez-vous ce scandale ? Pour flatter la curiosité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui sans cela ne serait pas lû. Vous n'êtes donc qu'un satirique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, & non pas un historien.

Si cette faiblesse d'un homme public, si ce vice secret que vous cherchez à faire connaître, a influé sur les affaires pupliques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir est de démêler ce petit ressort caché qui a produit de grands événemens ; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne soit cachée : *c'est une maxime qui peut souffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point :* Ne dites à la postérité que ce qui est digne de la postérité.

§. VI.

Outre le mensonge dans les faits, il y a encor le mensonge dans les portraits. Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. C'est Clélie *qui mit cette manie à la mode.* Sarrazin *dans l'aurore du bon goût fit l'histoire de la conspiration de* Valstein, *qui n'avait jamais conspiré ; il ne manque pas, en faisant le portrait de* Valstein *qu'il n'avait jamais vû, de traduire presque tout ce que* Saluste

dit de Catilina *que* Saluste *avait beaucoup vû. C'est écrire l'histoire en bel esprit ; & qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.*

Il convenait au Cardinal de Retz *de peindre les principaux personnages de son tems qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis ; il ne les a pas peints sans doute de ces couleurs fades dont* Maimbourg *enlumine dans ses histoires romanesques les Princes des tems passés. Mais était-il un peintre fidèle ? La passion, le goût de la singularité n'égaraient-ils pas son pinceau ? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainsi sur la Reine mère de* Louis XIV. : Elle avait de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de desintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de pieté que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus ?

Il faut avoüer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la Reine ; & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'historien déploye en parlant d'une Princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un Archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un Prince qui aurait vécu à six cent lieuës de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché longtems de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses Hé-

ros ce qu'ils auraient pû dire. Cette liberté surtout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un Prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisiéme espèce de mensonge, & la plus grossière de toutes, mais qui fut longtems la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encor quelques prédictions dans l'histoire de Charles douze *par* Norberg : *mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui ont écrit dans ce siècle ; les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyées à la fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la Philosophie.*

§ VII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des Couronnes. Oléarius *qui accompagnait en 1634 des Envoyés de Holstein en Russie & en Perse, rapporte au livre troisiéme de son histoire, que le Czar* Ivan Basilovitz *avait relégué en Sibérie un Ambassadeur de l'Empereur : c'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé : Il n'est pas vraisemblable que l'Empereur eût souffert une violation du Droit des Gens si extraordinaire & si outrageante.*

Le même Oléarius *dit dans un autre endroit :* „ *Nous partimes le 13 Février 1634 de compagnie avec un certain Ambassadeur de France, qui s'appellait* Charles de Tallerand, „ *Prince de Chalais, &c.* Louis *l'avait envoyé avec* Jaques Roussel *en Ambassade en Turquie & en Moscovie ; mais son collègue lui rendit de si mauvais offices auprès du Patriarche,* „ *que le grand Duc le rélégua en Sibérie.*

Au livre troisiéme, il dit que cet Ambassadeur, Prince de Chalais, & le nommé Roussel *son collégue qui était marchand, étaient envoyés de* Henri IV. *Il est assez probable que* Henri IV. *mort en 1610. n'envoya point d'Ambassade en Moscovie en 1634. Si* Louis XIII. *avait fait partir pour Ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de* Tallerand, *il ne*

lui eût point donné un marchand pour collègue ; l'Europe aurait été informée de cette Ambassade, & l'outrage singulier fait au Roi de France eût fait encor plus de bruit.

Ayant contesté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'Oléarius *avait pris quelque crédit, je me suis crû obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise* d'Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, *qui ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand Hollandais nommé* Rousfel, *député d'une Compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaisons avec le Ministère de France. Le Marquis de* Tallerand *se joignit avec lui pour aller voir la Perse ; & s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage,* Rousfel *le calomnia auprès du Patriarche de Moscou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le Secrétaire d'Etat, Mr.* Des-Noyers, *obtint sa liberté de la Cour de Moscou.*

Voila le fait mis au jour : il n'est digne d'entrer dans l'histoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques ; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius *n'est qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un Czar fit clouer le chapeau d'un Ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre & la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, & une erreur très pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.*

L'inadvertence nous rend encor sujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeller mensonges. Si dans la nouvelle Géographie d'Hubner *on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lec-*

teur instruit rectifie. Cette Géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts ; il est aisé alors de s'apercevoir que le tems a tout changé ; l'auteur a consulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'est plus aujourd'hui.

On se trompe encor en tirant des inductions. PIERRE LE GRAND *abolit le Patriarchat.* Hubner *ajoute qu'il se déclara Patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement ; ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.*

Ce que j'ai appellé mensonge historique est plus commun encore ; c'est ce que la flatterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux fait inventer. L'historien qui pour plaire à une famille puissante loue un Tyran, est un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon Prince est un monstre ; & le Romancier qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entiéres, ne serait pas lû aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas, qui inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce sont les serpens qui rongent la lime, il faut les laisser faire.

31c

HISTOIRE


PIERRE LE GRAND

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

AVANT-PROPOS.

DAns les premières années du ſiècle où nous ſommes, le vulgaire ne connaiſſait dans le Nord de Héros que *Charles XII.* Sa valeur perſonnelle qui tenait beaucoup plus d'un ſoldat que d'un Roi, l'éclat de ſes victoires & même de ſes malheurs, frappaient tous les yeux qui voyent aiſément ces grands événemens, & qui ne voyent pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entrepriſes du Czar *Pierre premier* puſſent ſe ſoutenir ; elles ont ſubſiſté, & ſe ſont perfectionnées, ſur-tout ſous l'Impératrice *Elizabeth* ſa fille, & encor plus ſous *Catherine ſeconde.* Cet Empire eſt aujourd'hui compté parmi les plus floriſſans Etats, & *Pierre* eſt dans le rang des plus grands Légiſlateurs. Quoique ſes entrepriſes n'euſſent pas beſoin de ſuccès aux yeux des ſages, ces ſuccès ont affermi pour jamais ſa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII.* méritait d'être le premier ſoldat de *Pierre le Grand.* L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à peu près ce jugement il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles.* Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie, me mettent en état de faire connaître cet Empire, dont les peuples ſont ſi anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts ſont d'une création nouvelle.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

L'Empire de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre Hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient, l'eſpace de plus de deux mille lieuës communes de France, & il a plus de huit cent lieuës du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la Mer Glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur, de l'Iſle de Dago à l'Occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent-ſoixante & dix degrés; de ſorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'Orient de l'Empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cent verſtes du Sud au Nord, ce qui fait huit cent cinquante de nos lieuës communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiécle paſſé, que lorſqu'en 1689. nous apprimes que les Chinois & les Ruſſes étaient en guerre, & que l'Empereur *Camhi* d'un côté, & de l'autre les Czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une Ambaſſade à trois cent lieuës de Pékin, ſur les limites des deux Empires, nous traitames d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie, ou des Ruſſies, eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe & que ne le fut jamais l'Empire Romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre* : car il contient plus de onze cent mille de nos lieuës quarrées. L'Empire Romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, & il n'y a pas un Royaume en Europe qui ſoit la douziéme partie de l'Empire Romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encor des ſiècles & des Czars tels que *Pierre le Grand*.

Un Ambaſſadeur Anglais qui réſidait en 1733. à Peters-

bourg, & qui avait été à Madrid, dit dans sa rélation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le Royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante personnes par chaque mille quarré, & que dans la Russie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce Ministre ne s'est pas abusé. Le plus grand des Ingénieurs & le meilleur des Citoyens, le Maréchal de *Vauban*, suppute qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cent habitans l'un portant l'autre. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes, mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Petersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmoucs & par le grand désert de Kobi ; & il est à remarquer que d'Arcangel à Petersbourg, & de Petersbourg aux extrémités de la France Septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du systême dans lequel on veut que les montagnes n'ayent été formées que par le roulement des flots de la mer : on suppose que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très longtems. Mais comment les flots qui dans cette supposition ont formé les Alpes, les Pirénées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieuës ? La Géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la Physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet Empire, était la résidence des Grands Ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou, la Russie blanche, & pourquoi *Hübner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encor que *Madiès* le Scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant nôtre Ere, ait porté

ſes armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait longtems avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres & intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encor d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, & qu'il faut encor une multitude de ſiécles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans nôtre Europe aujourd'hui ſi policée; l'art de l'écriture fut longtems inconnu dans tout le Nord: le Patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en Ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avouë que dans ces pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquiéme ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la ſource du Boriſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le Czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toûjours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la Terre ne connait ſon premier auteur, & que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand Empire. Celui de *Roxelans* qu'on leur donnait autrefois ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems employent le mot de *Ruſſiens*; mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné; & il m'a paru que le Peuple le plus étendu de la Terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres Nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet Empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands Gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels font ces feize Gouvernemens, dont plufieurs renferment des Provinces immenfes.

De la Livonie.

La Province la plus voifine de nos climats eft celle de la Livonie. C'eft une des plus fertiles du Nord. Elle était Payenne au douziéme fiècle. Des Négocians de Brême & de Lubeck y commercèrent, & des Religieux croifés, nommés *Porte-glaives*, unis enfuite à l'Ordre Teutonique, s'en emparèrent au treiziéme fiècle, dans le tems que la fureur des Croifades armait les Chrêtiens contre tout ce qui n'était pas de leur Religion. *Albert* Markgrave de Brandebourg, Grand-Maître de ces Religieux conquérans, fe fit Souverain de la Livonie & de la Pruffe Brandebourgeoife, vers l'an 1514. Les Ruffes & les Polonais fe difputèrent dès-lors cette Province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut longtems ravagée par toutes ces Puiffances. Le Roi de Suède *Guftave Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660. par la célèbre paix d'Oliva ; & enfin le Czar *Pierre* l'a conquife fur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiftoire.

La Courlande qui tient à la Livonie, eft toûjours Vaffale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruffie. Ce font là les limites occidentales de cet Empire dans l'Europe Chrêtienne.

Des Gouvernemens de Revel, de Petersbourg et de Vibourg.

Plus au Nord, fe trouve le Gouvernement de Révcl, & de l'Eftonie. Révcl fut bâtie par les Danois au treiziéme fiècle. Les Suédois ont poffédé l'Eftonie depuis que le pays fe fut mis fous la protection de la Suède en 1561. ; & c'eft encor une des conquêtes de *Pierre*.

Au bord de l'Eftonie eft le golphe de Finlande. C'eft à l'Orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'eft la ville de Petersbourg, la plus nouvelle

& la plus belle ville de l'Empire, bâtie par le Czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golphe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières, qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une isle formée par le grand cours de la Neva: sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'Amirauté, du chantier des galères, & plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes Eglises sont autant d'ornemens à la ville: & parmi ces Eglises il y en a cinq pour les étrangers, soit Catholiques-Romains, soit Reformés, soit Luthériens: ce sont cinq Temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien qu'on nomme celui d'Eté, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtimens élevés pour l'Amirauté, pour le corps des Cadets, pour les Colléges Impériaux, pour l'Académie des Sciences, la Bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la Cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval, & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sureté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs: il y en a une dont les jets d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702. c'était un marais impraticable. Petersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite Province conquise par *Pierre premier*. Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742. sont un autre Gouvernement.

ARCANGEL.

Plus haut en montant au Nord, est la Province d'Arcangel,

pays entiérement nouveau pour les Nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de *St. Michel l'Arcange*, sous la protection duquel il fut mis, longtems après que les Russes eurent reçu le Christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onziéme siécle. Ce ne fut qu'au milieu du seiziéme que ce pays fut connu des autres Nations. Les Anglais en 1533. cherchérent un passage par les mers du Nord & de l'Est, pour aller aux Indes Orientales. *Chancelor*, Capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Arcangel dans la mer blanche. Il n'y avait dans ce désert qu'un couvent avec la petite Eglise de *St. Michel l'Arcange.*

De ce port ayant remonté la riviére de la Duina, les Anglais arrivérent au milieu des terres, & enfin à la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, qui de la ville de Novogorod, où il se faisait par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est à la vérité inabordable sept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les Foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilège d'y commercer sans payer aucun droit, & c'est ainsi que toutes les Nations devraient peut-être négocier ensemble. Les Hollandais partagérent bien-tôt le commerce d'Arcangel, qui ne fut pas connu des autres Peuples.

Longtems auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appellée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du Monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite ; celui d'Arcangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, jusqu'au tems où *Pierre le Grand* a ouvert la Mer Baltique à ses Etats.

LAPONIE RUSSE,

Du Gouvernement d'Arcangel.

A l'Occident d'Arcangel, & dans son Gouvernement, est

la Laponie Ruſſe, troiſiéme partie de cette contrée ; les deux autres appartiennent à la Suède, & au Dannemark. C'eſt un très grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du Cercle Polaire au Cap Nord. Les Peuples qui l'habitent étaient confuſément connus de l'Antiquité, ſous le nom de Troglodites & de Pygmées Septentrionaux ; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, qui habitent des cavernes : ils ſont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres Peuples Septentrionaux ſoient blancs ; preſque tous petits, tandis que leurs voiſins & les Peuples d'Iſlande ſous le Cercle Polaire, ſont d'une haute ſtature ; ils ſemblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaſſés, robuſtes ; la peau dure, pour mieux réſiſter au froid ; les cuiſſes, les jambes déliées ; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre eſt toute couverte ; aimant paſſionnément leur patrie, qu'eux ſeuls peuvent aimer, & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, ſur la foi d'*Olaus*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils ſe ſont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choiſi des terres moins au Nord, où la vie eût été plus commode ? Pourquoi leur viſage, leur figure, leur couleur, tout, diffère-t-il entiérement de leurs prétendus ancêtres ? Il ſerait peut-être auſſi convenable de dire que l'herbe qui croit en Laponie, vient de l'herbe du Dannemark, & que les poiſſons particuliers à leurs lacs viennent des poiſſons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons ſont indigènes, comme leurs animaux ſont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreſſions de leurs voiſins, ce qui arrive à tous les Peuples. Mais quand deux Nations donnent aux choſes d'uſage, aux objets qu'elles voyent ſans ceſſe, des noms abſolument différens, c'eſt une grande préſomption qu'un de ces Peuples n'eſt pas une Colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *Karu*, & les Lapons *Muriet* : le Soleil en Finlandais ſe nomme *Auringa*, en langue Laponne *Beve*. Il n'y a là aucune analogie.

logie. Les habitans de Finlande & de la Laponie Suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac ;* & depuis le tems de *Gustave Adolphe*, auquel ils doivent le nom de Luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac.* Les Lapons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'Eglise Grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes Septentrionales du Cap Nord, se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les Peuples Nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très peu d'idées, & ils sont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire ; ils vivent contens & sans maladies, en ne beuvant guères que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les Peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du Nord au Sud, on arrive au milieu des terres à Moscou la capitale de l'Empire. Cette ville fut longtems le centre des Etats Russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscou située par le 55e degré & demi de Latitude, dans un terrain moins froid & plus fertile que Petersbourg, est au milieu d'une vaste & belle plaine, sur la rivière de Moska *a*), & de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, & vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était

a) En Russe *Moskwa.*

au treiziéme siècle qu'un assemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan.*

Le Cremelin *b*) qui fut le séjour des Grands Ducs, n'a été bâti qu'au quatorziéme siécle, tant les Villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Cremelin fut construit par des Architectes Italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût Gotique, qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Aristote* de Bologne, qui florissait au quinziéme siècle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou, est *Olearius*, qui en 1633. accompagna une Ambassade d'un Duc de Holstein, Ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des Czars, & d'une splendeur Asiatique qui régnait alors à cette Cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne, nulle Ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le Comte de *Carlisle*, au contraire, Ambassadeur de *Charles II.* en 1663. auprès du Czar *Alexis*, se plaint dans sa rélation, de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un Allemand du Nord, l'autre comme un Anglais; & tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des Boyards avaient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très peu d'artisans, encor étaient-ils grossiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indispensables. Ces Peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la Cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un Roi de Perse. Le Comte de *Carlisle* dit, qu'il ne vit qu'or & pierreries sur les robes du Czar & de ses Courti-

b) En Russe *Kremln.*

sans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou longtems auparavant, sous le règne du Czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, & qu'on voyait dans l'Église Patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands & des Italiens étaient des efforts passagers ; c'est l'industrie de tous les jours, & la multitude des Arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, & tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les Arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le Nord de l'Allemagne, & les beaux Arts n'y étaient guères plus connus au milieu du dix-septiéme siècle.

Quoique Moscou n'eût rien alors de la magnificence & des Arts de nos grandes villes d'Europe, cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appellée la Ville Chinoise, où les raretés de la Chine s'étalaient ; le vaste quartier du Cremelin, où est le Palais des Czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & singulières, & enfin le nombre de ses habitans qui monte à près de cinq cent mille ; tout cela faisait de Moscou une des plus considérables villes de l'Univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le Grand*, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de sa Cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embellissemens utiles. *Pierre* qui a tout fait, a eu soin de Moscou, en construisant Petersbourg ; il l'a fait paver ; il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures : enfin un Chambellan *c*) de l'Impératrice *Elizabeth* fille de *Pierre* y a été l'instituteur d'une Université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue ; tout ce qu'il

c) Mr. *De Showalow.*

m'a écrit, fait foi que ce n'eſt que par modeſtie qu'il m'a laiſſé le ſoin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'Occident du Duché de Moſcou, eſt celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européane. Les Duchés de Moſcovie & de Smolensko, compoſaient la Ruſſie blanche proprement dite. Smolensko qui appartenait d'abord aux grands Ducs de Ruſſie, fut conquiſe par le grand Duc de Lithuanie au commencement du quinziéme ſiécle, repriſe cent ans après par ſes anciens maîtres. Le Roi de Pologne *Sigiſmond III.* s'en empara en 1611. Le Czar *Aléxis*, père de *Pierre*, la recouvra en 1654. & depuis ce tems elle a fait toûjours partie de l'Empire de Ruſſie. Il eſt dit dans l'éloge du Czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'Académie des Sciences, que les Ruſſes avant lui n'avaient rien conquis à l'Occident & au Midi : il eſt évident qu'on s'eſt trompé.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Petersbourg & Smolensko eſt la Province de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étenduë dans le Nord-Eſt de l'Europe? *Sla* ſignifie un Chef, & *eſclave* appartenant au Chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouït longtems d'un floriſſant commerce, & fut une puiſſante alliée des villes Anſéatiques. Le Czar *Ivan Baſilovis d*) la conquit en 1467. & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuèrent à la magnificence de la Cour de Moſcou, preſqu'inconnuë juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la

d) En Ruſſe *Iwan Waſſiliewitſch.*

province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boristhène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du Nord & les graces de la langue Grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les Empereurs de Constantinople, qui en firent une Colonie : on y voit encor des inscriptions Grecques de douze cent années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siècles sans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands Ducs de Russie firent leur résidence dans l'onziéme siécle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scithie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople, qui ont dominé sur tant de Nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce d'y faire du bien aux hommes ; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encor plus de rapine ; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté ; & cependant ayant servi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654. sans trop se soumettre, & *Pierre* les a soumis.

Les autres Nations sont distinguées par leurs villes, & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix Régimens. A la tête de ces dix Régimens était un Chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce Capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un Seigneur de la Cour que les Souverains de Russie leur donnent pour *Hetman* ; c'est un véritable Gouverneur de province semblable à nos Gouverneurs de ces pays d'Etats qui ont encor quelques privilèges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des Payens & des Mahométans ; ils ont été batisés Chrêtiens de la Communion Romaine, quand ils ont servi la Pologne ; & ils sont aujour-

d'hui batifés Chrêtiens de l'Eglife Grecque, depuis qu'ils font à la Ruffie.

Parmi eux font compris ces Cofaques Zaporaviens, qui font à peu près ce qu'étaient nos Flibuftiers, des brigands courageux. Ce qui les diftingue de tous les autres peuples, c'eft qu'ils ne fouffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne fouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur fervent à peupler, demeurent dans d'autres Ifles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlent les enfans mâles dans leur milice, & laiffent les filles à leurs mères. Souvent le frère a des enfans de fa fœur & le père de fa fille. Point d'autres loix chez eux que les ufages établis par les befoins : cependant ils ont quelques Prêtres du rit Grec. On a conftruit depuis quelque tems le Fort Ste. Elizabeth fur le Borifthène pour les contenir. Ils fervent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

Des Gouvernemens de Belgorod, de Veronise et de Nischgorod.

Si vous remontez au Nord-Eft de la province de Kiovie entre le Borifthène & le Tanaïs, c'eft le Gouvernement de Belgorod qui fe préfente : il eft auffi grand que celui de Kiovie. C'eft une des plus fertiles provinces de la Ruffie ; c'eft elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieufe de ce gros bétail, qu'on connait fous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces font à l'abri des incurfions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Borifthène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encor au Nord, paffez le Tanaïs, vous entrez dans le Gouvernement de Véronife, qui s'étend jufqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronife *e*), à l'embouchure de la rivière de ce nom qui fe jette dans le Tanaïs, *Pierre le Grand* a fait conftruire fa première flotte ; entreprife dont on n'avait point encor d'idée

e) En Ruffie on écrit & on prononce *Voronefteh.*

dans tous ces vastes Etats. Vous trouvez ensuite le Gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette Province vous entrez au Midi dans le Royaume d'Astracan. Ce pays commence au 43e. degré & demi de latitude, sous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantiéme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; borné d'un côté par la Mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, & s'avançant encor au-delà de la Mer Caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de plusieurs autres rivières, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'Ingénieur Anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en servant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre : mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infesté, plutôt qu'habité, par des Tartares, qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toûjours vécu comme étrangers sur la Terre.

L'Ingénieur *Perri* employé par *Pierre le Grand* dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il falait commencer par domter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature, qui a été forcée dans le climat de Petersbourg.

Ce Royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & ensuite par *Tamerlan*; ces Tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le Czar *Jean Basilides*, petit-fils d'*Ivan Basilovis*, & le plus grand Conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug Tartare au seiziéme siècle, & ajouta le Royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la Mer Caspienne.

C'était encore un des grands projets de *Pierre le Grand* : il a été exécuté en partie. Tout un fauxbourg d'Aſtracan eſt habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au Sud-Eſt du Royaume d'Aſtracan eſt un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie en 1734. ſur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eſt hériſſé des branches du mont Caucaſe. Des forteresſes élevées de diſtance en diſtance, défendent les paſſages des montagnes & des rivières qui en deſcendent. C'eſt dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Perſans viennent dépoſer & cacher à la rapacité des brigands leurs effets échapés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le réfuge des Perſans & de leurs fortunes ; & s'eſt accruë de leurs calamités ; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au delà du Volga & du Jaïk, vers le Septentrion, eſt le Royaume de Caſan, qui comme Aſtracan tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & enſuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Baſilide.* Il eſt encor peuplé de beaucoup de Tartares Mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie ; il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante & riche autrefois ; elle a conſervé encor quelque opulence. Une Province de ce Royaume appellée la grande Permie, & enſuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe, & des fourures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoye au coin des premiers Califes, & quelques idoles d'or des Tartares *f*) ; mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déſerts ; il n'y avait plus au-

f) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par mes Mémoires Ruſſes.

aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vîte & trop aifément dans un pays ingrat, puifqu'elles font arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prifonnier Suédois *Stralemberg*, qui mit fi bien à profit fon malheur, & qui examina tous ces vaftes pays avec tant d'attention, eft le premier qui a rendu vraifemblable un fait qu'on n'avait jamais pû croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d'*Augufte*, un Roi des Suèves fit préfent à *Métellus Celer* de quelques Indiens jettés par la tempête fur les côtes voifines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé fur les mers Germaniques ? Cette avanture a paru fabuleufe à tous nos modernes, furtout depuis que le commerce de notre hémifphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-Efpérance. Mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays feptentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain paffer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perfe, s'embarquaient fur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eft le Volga, allaient jufqu'à la grande Permie par la Kama, & de là pouvaient aller s'embarquer fur la mer du Nord ou fur la Baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus furprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaftes provinces, vous jettez la vuë fur l'Orient, c'eft là que les limites de l'Europe & de l'Afie fe confondent encore. Il aurait falu un nouveau nom pour cette grande partie du Monde. Les anciens divifèrent en Europe, Afie & Afrique leur Univers connu ; ils n'en avaient pas vû la dixiéme partie ; c'eft ce qui fait que quand on a paffé les Palus-Méotides, on ne fait plus où l'Europe finit, & où l'Afie commence ; tout ce qui eft au delà du mont Taurus, était défigné par le mot vague de Scythie, & le fut enfuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ferait convenable, peut-être, d'appeller Terres Arctiques, ou Terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jufqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres Auftrales à la partie du Monde non moins vafte, fituée fous le Pole Antarctique, & qui fait le contrepoids du Globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBERIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIAKS.

Des frontières des provinces d'Arcangel, de Refan, d'Aftracan, s'étend à l'Orient la Sibérie, avec les terres ultérieures jufqu'à la Mer du Japon; elle touche au Midi de la Ruffie par le mont Caucafe; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cent lieuës de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui fert de limite, jufqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cent; ce qui eft la moindre largeur de l'Empire. Cette contrée produit les plus riches fourures; & c'eft ce qui fervit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas fous le Czar *Fédor Ivanovits*, mais fous *Ivan Bafilides* au feiziéme fiècle, qu'un particulier des environs d'Arcangel, nommé *Anika*, homme riche pour fon état & pour fon pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vétus d'une manière jufqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que perfonne n'entendait, defcendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, *g*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des cloux & des morceaux de verre, comme les premiers Sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Efpagnols; il les fit fuivre par fes enfans & par fes valets jufques dans leur pays. C'étaient des Samoyèdes, peuples qui paraiffent femblables aux Lapons, mais qui ne font pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'ufage du pain; ils ont comme eux le fecours des Rangifères ou Rennes, qu'ils attèlent à leurs traineaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges: *h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette efpèce d'hommes & celle des Lapons, des différences très-marquées. Leur mâchoire fupérieure plus avancée eft au niveau de leur nez, leurs oreilles font plus réhauffées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que fur la tête; le mammelon eft d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne font marqués à au-

g) Mémoires envoyés de Petersbourg. *h*) Ibid.

cun de ces signes. On m'a averti par des Mémoires envoyés de ces contrées si peu connuës, qu'on s'est trompé dans la belle histoire naturelle du jardin du Roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoyèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celles des Samoyèdes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de nôtre Continent : & si l'on fait attention aux mammelles noires des femmes Samoyèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui descend à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de nôtre espèce animale, varietés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyèdes ont dans leur Morale des singularités aussi grandes qu'en Physique : ils ne rendent aucun culte à l'Etre Suprême ; ils approchent du Manichéïsme, ou plutôt de l'ancienne Religion des Mages, en ce seul point, qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais Principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque manière excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encor permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces Sauvages, de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'Empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibélines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis *i*) ; on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le con-

i) En Russe *Irtisch.*

quit pour les Czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Méxique ; mais il ne conquit guères que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol *k*), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été longtems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du Nord de la Chine ? Les Tartares Usbecs ont succédé aux Huns, & les Russes aux Usbecs. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le Midi : on en juge par des tombeaux, & par des ruines.

Toute cette partie du Monde, depuis le soixantiéme degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la Zone tempérée ; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la Terre, ni les mêmes poissons dans les lacs & dans les rivières.

Au dessous de la contrée des Samoyèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoyèdes, sinon qu'ils sont comme eux, & comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs & pêcheurs : les uns sans Religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés ; les autres qui composent des hordes, ayant une espèce de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins ; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la Divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle de mouton, il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni lautre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus nôtre attention que leurs adora-

k) En Russe *Tobolskoy*.

teurs. On a fait chez eux quelques Chrêtiens vers l'an 1712.; ceux-là ſont Chrêtiens comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eſt preſque déſerte : pourquoi ſes habitans ſe feraient-ils établis ſi loin, & ſi mal ? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les Arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſurtout chez ces Oſtiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voiſins, qu'on trouve ſouvent dans la terre de cet yvoire dont on n'a jamais pû ſavoir l'origine : les uns le croyent un yvoire foſſile, les autres les dents d'une eſpèce d'éléphant dont la race eſt détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la Nature qui étonnent & qui confondent la Philoſophie ?

Pluſieurs montagnes de ces contrées ſont remplies de cet Amianthe, de ce lin incombuſtible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une eſpèce de papier.

Au Midi des Oſtiaks ſont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encor rendu Chrêtien. A l'Eſt il y a pluſieurs hordes qu'on n'a pû entiérement ſoumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiſſance du Calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du Soleil ; comme il neige réguliérement & longtems chaque hyver, ils diſent, Je ſuis âgé de tant de neiges, comme nous diſons, J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'Officier Suédois *Stralemberg*, qui ayant été pris à Pultava paſſa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière ; il dit qu'il y a encor des reſtes d'un ancien peuple dont la peau eſt bigarrée & tachetée, qu'il a vû des hommes de cette race ; & ce fait m'a été confirmé par des Ruſſes nés à Tobol. Il ſemble que la varieté des eſpèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races ſingulières, que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très peu de ces Maures blancs, ou de ces Albinos, dont un a été préſenté à l'Académie des Sciences de Paris, & que j'ai vû. Il en eſt ainſi de pluſieurs animaux dont l'eſpèce eſt très rare.

Quant aux Borandiens, dont il eſt parlé ſouvent dans la ſavante hiſtoire du jardin du Roi, mes mémoires diſent que ce peuple eſt abſolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eſt peuplé de nombreuſes hordes de Tartares. Les anciens Turcs ſont ſortis de cette Tartarie pour aller ſubjuguer tous les pays dont ils ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Les Calmouks, les Monguls, ſont ces mêmes Scythes, qui conduits par *Madiès* s'emparèrent de la haute Aſie, & vainquirent le Roi des Mèdes *Cyaxares*. Ce ſont eux que *Gengis-Kan* & ſes enfans menèrent depuis juſqu'en Allemagne, & qui formèrent l'Empire du Mogol ſous *Tamerlan*. Ces peuples ſont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les Nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, ſont devenues vaſſales de la Ruſſie.

Telle eſt une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la Mer Caſpienne. C'eſt là qu'on a trouvé en 1720. une maiſon ſouterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue equeſtre d'un Prince Oriental portant un Diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits, envoyé par *Pierre le Grand* à l'Académie des Inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Tibet: tous témoignages ſinguliers que les Arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le Grand* plus d'une fois, que les Arts avaient fait le tour du Monde.

DU KAMSHATKA.

La dernière Province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du Continent. Le Nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourures; les habitans s'en revêtaient l'hyver, & marchaient nuds l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoyèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'Empire de Ruſſie il y a plus de différentes

eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'Univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes Théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'iſle, d'une eſpèce d'Etre ſupérieur, qu'ils appellent *Kouthou.* Ces mémoires diſent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une Mythologie, & ils n'ont point de Religion; cela pourrait être vrai, & n'eſt guères vraiſemblable; la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes, & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noye. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire, qu'elle n'eſt pas même une vertu; que par une Philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la Providence, & qu'un homme deſtiné par le Ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les Barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe Philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification;* mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur Dieu *Kouthou?*

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples; les leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de Dieu, ils ont auſſi des Démons; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a

toûjours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine Phyſique nous éclairât. C'eſt donc partout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur nôtre curioſité & ſur nôtre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des Prophêtes, qui expliquent les ſonges; & il n'y a pas longtems que nous n'en avons plus.

Depuis que la Cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples en bâtiſſant cinq fortereſſes dans leur pays, on leur a annoncé la Religion Grecque. Un Gentilhomme Ruſſe très inſtruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puiſque le pain & le vin ſont néceſſaires à nos myſtères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'obſervations; je n'en ferai qu'une; c'eſt, que ſi on jette les yeux ſur les trois quarts de l'Amérique, ſur toute la partie méridionale de l'Afrique, ſur le Nord, depuis la Laponie juſqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'eſt pas au-deſſus des peuples du Kamshatka.

Dabord un Officier Coſaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701. par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuſe journée de Narva étendait encor ſes ſoins d'un bord du Continent à l'autre. Enſuite en 1725. quelque tems avant que la mort le ſurprit au milieu de ſes grands projets, il envoya le Capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka ſur les terres de l'Amérique, ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring* ne put réuſſir dans ſa première navigation. L'Impératrice *Anne* l'y envoya encor en 1733. *Spengenberg* Capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait falu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer, & les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au Nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'Iſles, & revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En

En 1741. *Béring* courut cette mer accompagné de l'Astronome *de l'Isle de la Croyère*, de cette famille *de l'Isle* qui a produit de si savants Géographes ; un autre Capitaine allait de son côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Ce passage si longtems cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua ; le scorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'espace de cent milles les rivages Septentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L'autre Capitaine se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage, ils ne reparurent plus. Le Capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & *de l'Isle* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers Septentrionales. On ne sait pas encor quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles & si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet Empire ont été unies en divers tems, comme dans tous les autres Royaumes du Monde ; des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des Czars : les Russes proprement dits sont les anciens Roxelans, ou Slavons.

Si l'on y fait reflexion, la plûpart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appellés Normands, de Germains septentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles descenduës des peuples du Nord, & l'on n'en connait aucune des anciens Romains. Le Souverain Pontife est souvent le rejetton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigots, de Vandales

incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont longtems à se civiliser, & même à former leur langage : les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, Finances, Armées, Usages, Religion. Etat de la Russie avant Pierre le Grand.

PLus un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les Empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la Terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur Gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité ; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siécles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cent années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étenduë, il s'en faut beaucoup ; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun Etat Chrêtien.

Je peux, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans presque toute

l'Europe. On compte en Ruſſie & en Pologne les richeſſes d'un Gentilhomme & d'un Eccléſiaſtique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs eſclaves.

Voici ce qui réſulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Payſans incorporés avec les Marchands & les ouvriers.	1950.
Payſans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas.	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus.	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la Couronne, environ	555000.
Employés aux mines de la Couronne, tant Chrêtiens que Mahométans & Payens.	64000.
Autres payſans de la Couronne travaillans aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200.
Nouveaux convertis à l'Egliſe Grecque.	57000.
Tartares & Oſtiaks Payens.	241000.
Mourſes, Tartares, Morduates & autres, ſoit Payens, ſoit Grecs, employés aux travaux de l'Amirauté.	7800.
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz &c.	28900.
	1656350.

De l'autre part.	1656350.
Serfs de plusieurs Marchands & autres privilégiés, lesquels sans posséder de terres peuvent avoir des esclaves.	9100.
Paysans des terres destinées à l'entretien de la Cour.	418000.
Paysans des terres appartenantes en propre à Sa Majesté, indépendamment du droit de la Couronne.	60500.
Paysans des terres confisquées à la Couronne. . . .	13600.
Serfs des Gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'assemblée du Clergé, & qui défrayent ses dépenses.	37500.
Serfs des Evêques.	116400.
Serfs des Couvents que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des Eglises cathédrales & paroissiales. . . .	23700.
Paysans travaillans aux ouvrages de l'Amirauté ou autres ouvrages publics, environ	4000.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
Paysans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la Couronne.	3000.
Bâtards élevés par des Prêtres.	40.
Sectaires appellés Raskolniky.	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond six millions six cent quarante mille mâles, payant la capitation. Dans ce dénombrement les en-

fans & les vieillards font comptés; mais les filles & les femmes ne le font point, non plus que les garçons qui naiffent depuis l'établiffement d'un cadaftre jufqu'à la confection d'un autre cadaftre. Triplez feulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'Etat Militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la Nobleffe de tout l'Empire, ni les Eccléfiaftiques qui font au nombre de deux cent mille, ne font foumis à cette capitation. Les étrangers dans l'Empire font tous exempts, de quelque profeffion & de quelque pays qu'ils foient. Les habitans des provinces conquifes, favoir la Livonie, l'Eftonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine, & les Cofaques du Tanaïs, les Kalmouks & d'autres Tartares, les Samoyèdes, les Lapons, les Oftiaks, & tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne font pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eft impoffible que le total des habitans de la Ruffie ne monte au moins à vingt-quatre millions d'habitans. A ce compte il y a huit perfonnes par mille quarré. L'Ambaffadeur Anglais dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas fans doute des mémoires auffi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruffie eft donc, proportion gardée, précifément cinq fois moins peuplé que l'Efpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eft à peu près auffi peuplé que la France, & que l'Allemagne: mais en confidérant fa vafte étendue, le nombre des peuples y eft trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire fur ce dénombrement, c'eft que de fix millions fix cent-quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenans au Clergé de la Ruffie, en n'y comprenant ni le Clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainfi fur fept perfonnes contribuables le Clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poffédant ce feptiéme, ils jouiffent de la feptiéme partie des revenus de l'Etat, comme

en tant d'autres Royaumes, où ils ont au moins la feptiéme partie de toutes les richeffes ; car leurs payfans payaient une capitation au Souverain ; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la Couronne de Ruffie, dont le Clergé ne touche rien.

Cette évaluation eft très différente de celle de tous les Ecrivains qui ont fait mention de la Ruffie ; les Miniftres étrangers qui ont envoyé des mémoires à leurs Souverains, s'y font tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'Empire.

Il eft très-vraifemblable que la Ruffie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les tems où la petite vérole venuë du fond de l'Arabie, & l'autre venuë d'Amérique, n'avaient pas encor fait de ravages dans ces climats où elles fe font enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde eft plus dépeuplé que par la guerre, font dûs l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriftophe Colomb*. La pefte originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les Peuples du Nord, depuis les Sarmates jufqu'aux Tartares qui font au-delà de la grande muraille, ayant inondé le Monde de leurs irruptions, cette ancienne pepinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vafte étenduë de pays, on compte environ fept mille quatre cent moines, & cinq mille fix cent religieufes, malgré le foin que prit *Pierre le Grand* de les réduire à un plus petit nombre, foin digne d'un Légiflateur dans un Empire, où ce qui manque principalement, c'eft l'efpèce humaine. Ces treize mille perfonnes cloitrées & perduës pour l'Etat ont eu (comme le Lecteur a pû le remarquer) fept cent-vingt mille ferfs pour cultiver leurs terres, & c'eft évidemment beaucoup trop. Cet abus fi commun & fi funefte à tant d'Etats n'a été corrigé que par l'Impératrice *Catherine feconde*. Elle a ofé venger la nature & la Religion en ôtant au Clergé & aux moines des richeffes odieufes : elle les a payés du tréfor public, & a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'Empire en 1725., en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous

les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cent hommes tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vétemens, les mœurs en Russie avaient toûjours plus tenu de l'Asie que de l'Europe Chrêtienne: telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les Ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour, & celle de ne se présenter ni dans l'Eglise ni devant le Trône avec une épée, coutume orientale opposée à nôtre usage ridicule & barbare d'aller parler à Dieu, aux Rois, à ses amis & aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vétement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse, avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le juste-au-corps, & plus convenables aux climats froids: mais cet ancien vétement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre, & moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'Ecrivains. *Albert Krants* parle d'un Ambassadeur Italien, à qui un Czar fit cloüer son chapeau sur la tête parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette avanture à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un Ambassadeur Français.

Oléarius prétend, que le Czar *Michel Fédérovits* rélégua en Sibérie un Marquis d'*Exideuil* Ambassadeur du Roi de France *Henri IV.* mais jamais assurément ce Monarque n'envoya d'Ambassadeur à Moscou. *l*) C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine

l) Voyez la préface.

eſt habitée ; ils ont eu de longues converſations avec des Samoyèdes, comme s'ils avaient pû les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eſt ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement reſſemblait à celui des Turcs par la milice des Strélits, qui comme celle des Janiſſaires, diſpoſa quelquefois du Trône, & troubla l'Etat preſque toûjours autant qu'il le ſoutint. Ces Strélits étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient diſperſés dans les Provinces ſubſiſtaient de brigandages ; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, & pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il falait les caſſer ; rien n'était ni plus néceſſaire ni plus dangereux.

L'Etat ne poſſédait pas cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était aſſez, quand *Pierre* parvint à la Couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il falait pour en ſortir, & pour ſe rendre conſidérable en Europe : mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées ſelon l'uſage des Turcs ; uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de Czar, il ſe peut qu'il vienne des Tzars ou Tchars du Royaume de Caſan. Quand le Souverain de Ruſſie *Jean*, ou *Ivan Baſilides*, eut au ſeiziéme ſiècle conquis ce Royaume ſubjugué par ſon ayeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre, qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilides* les Maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *Veliki Knès*, *grand Prince*, *grand Seigneur*, *grand Chef*, que les nations Chrêtiennes traduiſent par celui de grand-Duc. Le Czar *Michel Fédérovits* prit avec l'Ambaſſade Holſtenoiſe les titres de *grand Seigneur & grand Knès*, *Conſervateur de tous les Ruſſes*, *Prince de Volodimer*, *Moſcou*, *Novogorod*, *&c.* *Tzar de Caſan*, *Tzar d'Aſtracan*, *Tzar de Sibérie*. Ce nom des *Tzars* était donc le titre de ces Princes Orientaux ; il était donc vraiſemblable qu'il dérivait plutôt des *Tſhas* de Perſe que des *Céſars*

sars de Rome, dont probablement les Tzars Sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*Empereur*, qui ne signifiait que *Général d'armée*, devint le nom des Maîtres de la République Romaine : on le donne aujourd'hui aux Souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre Potentat, si on considère l'étendüe & la puissance de leur domination.

Religion.

La Religion de l'Etat fut toûjours, depuis le onziéme siècle, celle qu'on nomme Grecque, par opposition à la Latine: mais il y avait plus de pays Mahométans & de Payens que de Chrêtiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre ; & dans plus d'une province toute espèce de Religion était inconnüe.

L'Ingénieur *Perri* & le Baron de *Stralemberg*, qui ont été si longtems en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne-foi & de probité dans les Payens que dans les autres ; ce n'est pas le Paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une Princesse nommée *Olha* l'y introduisit à la fin du dixiéme siècle, comme *Clotilde*, niéce d'un Prince Arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Micislas* Duc de Pologne chez les Polonais, & la sœur de l'Empereur *Henri second* chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la Religion, & de persuader les autres hommes.

Cette Princesse *Olha*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople : on l'appella *Hélène* ; & dès qu'elle fut Chrêtienne, l'Empereur *Jean Zimiscès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'Em-

pereur. L'exemple de la Princeſſe *Olha* ou *Olga*, ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélites ; ſon fils qui régna longtems *m*) ne penſa point du tout comme ſa mère ; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'Empereur de Conſtantinople *Baſile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer ; c'eſt à cette époque de l'année 987. que le Religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un Patriarche de Conſtantinople nommé *Chryſoberge* envoya un Evêque baptiſer *Volodimer*, pour ajouter à ſon Patriarchat cette partie du Monde. *n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon ayeule. Un Grec fut premier Métropolitain de Ruſſie, ou Patriarche. C'eſt de là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du Grec ; ils y auraient gagné ſi le fond de leur langue, qui eſt la Slavone, n'était toûjours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur Liturgie, & leur Hiérarchie. Un des Patriarches Grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au Divan, & étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les Egliſes Ruſſes, & ſacra Patriarche l'Archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588. Depuis ce tems l'Egliſe Ruſſe fut auſſi indépendante que ſon Empire. Le Patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les Evêques Ruſſes, non par le Patriarche de Conſtantinople ; il eut rang dans l'Egliſe Grecque après celui de Jéruſalem ; mais il fut en effet le ſeul Patriarche libre & puiſſant, & par conſéquent le ſeul réel. Ceux de Jéruſalem, de Conſtantinople, d'Antioche, d'Aléxandrie, ne ſont que les chefs mercenaires & avilis d'une Egliſe eſclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jéruſalem ne ſont plus regardés comme Patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les Rabins des Synagogues établies en Turquie.

C'eſt d'un homme devenu Patriarche de toutes les Ruſſies que deſcendait *Pierre le Grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers Prélats voulurent partager l'autorité des Czars. C'é-

m) On l'appellait *Sowaſtoſlaw*.

n) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé, *Du Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie*.

tait peu que le Souverain marchat nuë tête une fois l'an devant le Patriarche, en conduiſant ſon cheval par la bride. Ces reſpects extérieurs ne ſervent qu'à irriter la ſoif de la domination. Cette fureur de dominer cauſa de grands troubles comme ailleurs.

Le Patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un Saint, & qui ſiégeait du tems d'*Aléxis*, père de *Pierre le Grand*, voulut élever ſa chaire au-deſſus du Trône; non-ſeulement il uſurpait le droit de s'aſſeoir dans le Sénat à côté du Czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix ſans ſon conſentement. Son autorité ſoutenue par ſes richeſſes & par ſes intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait ſon Maître dans une eſpèce de ſujétion. Il oſa excommunier quelques Sénateurs qui s'oppoſèrent à ſes excès; & enfin *Aléxis*, qui ne ſe ſentait pas aſſez puiſſant pour le dépoſer par ſa ſeule autorité, fut obligé de convoquer un Synode de tous les Evêques. On l'accuſa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le dépoſa; on le confina pour le reſte de ſes jours dans un cloître, & les Prélats élurent un autre Patriarche.

Il y eut toûjours, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme en Ruſſie, quelques ſectes, ainſi que dans les autres Etats; car les ſectes ſont ſouvent le fruit de l'ignorance, auſſi-bien que de la ſcience prétenduë. Mais la Ruſſie eſt le ſeul grand Etat Chrétien où la Religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La ſecte de ces *Roskolniki* compoſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il eſt fait mention dans le dénombrement *o*), eſt la plus ancienne; elle s'établit dès le douziéme ſiècle par des zélés qui avaient quelque connaiſſance du nouveau Teſtament; ils eurent, & ont encore la prétention de tous les ſectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres Chrêtiens de relâchement, ne voulant point ſouffrir qu'un Prêtre qui a bû de l'eau-de-vie, confere le batême, aſſurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, & ſurtout qu'un fidèle

o) Page 340.

peut ſe tuer pour l'amour de ſon Sauveur. C'eſt ſelon eux un très grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſocieté, d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée, ni plus ſévère dans ſes mœurs: ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres Chrêtiens dans leurs aſſemblées; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les Payens accuſèrent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargèrent les Gnoſtiques, dont les Catholiques ont chargé les Proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, & de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrettes ſans diſtinction de parenté, d'âge, ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés: ils ſe ſont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, & ſe ſont jettés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte Empire que vingt-huit ſiéges Epiſcopaux, & du tems de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux: ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe Ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite, que le Czar *Fédor* frère de *Pierre le Grand*, fut le premier qui introduiſit le plein chant chez elle.

Fédor, & ſurtout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs Conſeils ceux du rite Grec, Latin, Luthérien, Calviniſte: ils laiſſèrent à chacun la liberté de ſervir Dieu ſuivant ſa conſcience, pourvû que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet Empire de deux mille lieuës de longueur aucune Egliſe Latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles Catholiques dirigées par des Capucins; mais quand les Jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un Edit au mois d'Avril 1718. Il ſouffrait les Capucins comme des moines ſans conſéquence, & regardait les Jéſuites comme des politiques dangereux. Ces Jéſuites s'étaient établis en Ruſſie en 1685; ils furent expulſés quatre ans après: ils revinrent encor, & furent encor chaſſés.

L'Eglise Grecque est flattée de se voir étenduë dans un Empire de deux mille lieuës, tandis que la Romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite Grec ont voulu surtout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite Latin, & ont toûjours craint le zèle de l'Eglise de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglise Romaine très resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toûjours fait leur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglises Grecques la leur est la seule qui ne voye pas des Synagogues à côté de ses Temples.

Suite de l'état ou était la Russie avant Pierre le Grand.

La Russie qui doit uniquement à *Pierre le Grand* sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était Chrêtienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du tems d'*Héraclius* quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars Grecs. Mais le grand Knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encor ses Etats en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proye des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cent années. *Ivan Basilides* la délivra & l'aggrandit: mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en falait beaucoup avant *Pierre le Grand*, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie: & la Livonie seule vaut mieux que n'a valu longtems toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis; les peuples d'Astracan obéïssaient mal; le peu de commerce que l'on faisait était désavantageux.

La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Afoph, & la mer Cafpienne, étaient entiérement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiffeau, & qui même dans fa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût falu qu'être au-deffus des Tartares & des peuples du Nord jufqu'à la Chine, la Ruffie jouiffait de cet avantage; mais il falait s'égaler aux Nations policées, & fe mettre en état d'en furpaffer un jour plufieurs. Une telle entreprife paraiffait impraticable, puifqu'on n'avait pas un feul vaiffeau fur les mers, qu'on ignorait abfolument fur terre la difcipline militaire, que les manufactures les plus fimples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui eft le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du Gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'eft ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds un tréfor fupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceffaires montre affez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceffaires à leur tour quand on a tout le refte. On aurait pû envoyer quelques naturels du pays s'inftruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs, & de la Religion s'y oppofaient; une loi même d'Etat & de Religion, également facrée & pernicieufe, défendait aux Ruffes de fortir de leur patrie, & femblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poffédaient les plus vaftes Etats de l'Univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* nâquit, & la Ruffie fut formée.

Heureufement, de tous les grands Légiflateurs du Monde *Pierre* eft le feul dont l'hiftoire foit bien connue. Celles des *Théfées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés, font mêlées de fables abfurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui pafferaient pour des fables, fi elles n'étaient atteftées.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ANCÊTRES DE PIERRE LE GRAND.

LA famille de *Pierre* était fur le Trône depuis l'an 1613. La Ruffie avant ce tems avait effuyé des révolutions qui éloignaient encor la réforme & les arts. C'eft le fort de toutes les focietés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun Royaume. Le Tyran *Boris Godonou* fit affaffiner en 1597. l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & ufurpa l'Empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le Prince échapé aux affaffins, & fecouru des Polonais & d'un grand parti que les Tyrans ont toûjours contre eux, il chaffa l'ufurpateur, & ufurpa lui-même la Couronne. On reconnut fon impofture dès qu'il fut Maître, parce qu'on fut mécontent de lui: il fut affaffiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette fuite d'impoftures, fuppofait un pays tout en défordre. Moins les hommes font civilifés, plus il eft aifé de leur en impofer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confufion & le malheur public. Les Polonais qui avaient commencé les révolutions en établiffant le premier faux *Démétri*, furent fur le point de régner en Ruffie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent auffi au Trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une affemblée compofée des principaux Boyards, élut pour Souverain en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiffait pas un moyen fûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano p*), grand-père du Czar *Pierre*, fils de l'Archevêque

p) Les Ruffes écrivent *Romanow*: les Français ne fe fervent point du *w*. On prononce auffi *Romanof*.

de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, & d'une religieuſe; âllié par les femmes aux anciens Czars.

Il faut ſavoir que cet Archevêque était un Seigneur puiſſant que le Tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien uſage des Tyrans occidentaux Chrêtiens Latins: celui des Chrêtiens Grecs était de crever les yeux. Le Tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'Archevêché de Roſtou, & l'envoya Ambaſſadeur en Pologne. Cet Ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*, fils de cet Archevêque, fut élu Czar. On échangea ſon père contre des priſonniers Polonais, & le jeune Czar créa ſon père Patriarche: ce vieillard fut Souverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du Czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les Monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Cazan & Aſtracan, ils ſuivirent preſque en tout les coutumes Aſiatiques, & principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encor plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un Czar, on faiſait venir à la Cour les plus belles filles des provinces; la grande Maîtreſſe de la Cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément, & les faiſait manger toutes enſemble. Le Czar les voyait, ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu; & le jour marqué on préſentait un habit de nôce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé: on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe* fille d'un pauvre Gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le Czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le Trône. Le nom de cette Princeſſe eſt en-

encor cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, & n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire, qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le Prince *Ladiſlas*, fils du Roi de Pologne *Sigiſmond trois*. Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave Adolphe*: ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vû ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un Monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le Roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un Royaume électif: mais la race maſculine des anciens Souverains ayant manqué, ſix Czars, ou prétendants, ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il falut, comme on l'a vû, élire un Monarque: & cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne ſe ſoutiennent jamais longtems. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une trêve de quatorze ans. La Pologne par cette trêve demeura en poſſeſſion du Duché de Smolensko, dans lequel le Boriſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, & privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet Empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui corrompit ni qui perfectionnât l'adminiſtration. Après ſa mort arrivée en 1645, ſon fils *Aléxis Michaelovits*, ou fils de *Michel*, âgé de ſeize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les Czars étaient ſacrés par le Patriarche ſuivant quelques rites de Conſtantinople, à cela près que le Patriarche de Ruſſie était aſſis ſur la même eſtrade avec le Souverain, & affectait toûjours une égalité qui choquait le pouvoir ſuprême.

ALEXIS MIKAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis ſe maria comme ſon père, & choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du Boyard *Miloslauski* en 1647, & enſuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de Viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'Empire, & que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz & le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le règne d'*Aléxis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangères. Un Chef des Coſaques du Tanaïs nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire Roi d'Aſtracan; il inſpira longtems la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échaffaut. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices: & de ces ſupplices affreux naiſſait la ſervitude & la fureur ſecrette de la vengeance.

Aléxis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, & terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'Empire étaient toûjours très reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne & menaçaient les pays du Czar, voiſins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kerſonèſe Taurique. Ils prirent en 1671. la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Coſaques de l'Ukraine qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Ruſſie. Le Sultan *Mahomet IV.* vainqueur des Polonais, & qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le Czar évacuat tout

ce qu'il possédait en Ukraine, & fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le Sultan dans sa lettre ne traitait le Souverain des Russies, que de *Hospodar Chrétien*, & s'intitulait *très glorieuse Majesté, Roi de tout l'Univers*. Le Czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de Mahométan, & que son cimeterre valait bien le sabre du Grand-Seigneur.*

Aléxis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe Chrétienne. Il envoya des Ambassadeurs au Pape, & à presque tous les grands Souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte Ottomane. Ses Ambassadeurs ne réussirent dans Rome, qu'à ne point baiser les pieds du Pape, & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuissans; les querelles des Princes Chrêtiens, & les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toûjours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la Chrêtienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjugner la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le Czar *Aléxis* la secourut du côté de la Crimée, & le Général de la Couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célèbre bataille de Choksim, qui lui fraya le chemin au Trône. En 1674. *Aléxis* disputa ce Trône & proposa d'unir ses vastes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très digne, dit-on, de ce nouveau Royaume par la manière dont il gouvernait les siens. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de Loix, quoiqu'imparfait; il introduisit des manufactures de toile & de soye, qui à la vérité ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des deserts vers le Volga & la Kama de familles Lithuaniennes, Polonaises & Tartares, prises dans ses guerres; tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Aléxis* en fit des cultivateurs: il mit autant qu'il put la discipline dans ses armées; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le Grand;*

mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677. selon nôtre Calendrier, qui avance toûjours de onze jours sur celui des *Russes*.

FOEDOR ALEXIOVITS.

Après *Aléxis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux Princes & six Princesses. L'aîné *Fœdor* monta sur le trône âgé de quinze ans, Prince d'un tempéramment faible & valétudinaire mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. *Aléxis* son père l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usèrent les Rois de France depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Louis le jeune*, & tant d'autres Souverains.

Le second des fils d'*Aléxis* était *Ivan*, ou *Jean*, encor plus mal traité par la nature que son frère *Fœdor;* presque privé de la vûe & de la parole, ainsi que de santé, & attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la Princesse *Sophie*, distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connuë encor par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le Grand.*

Aléxis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes fille du Boyard *Nariskin*, laissa *Pierre* & la Princesse *Nathalie*. *Pierre* né le 30. May 1672. & suivant le nouveau stile, 10. Juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit son père. On n'aimait pas les enfans d'un second lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de *Romano* fut toûjours de policer l'Etat; tel fut encore le caractère de *Fœdor.* Nous avons déja remarqué en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les Boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui

continuait toûjours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un Prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'ayant perduë au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme en 1682. *Marthe Mateona*, fille du Secretaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laiſſa point d'enfans. Comme les Czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (du moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme, & d'héritier du Souverain, dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'uſage de cet Empire était bien ſupérieur aux coutumes des Etats les plus civiliſés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que ſon frère *Ivan*, trop diſgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſies ſon ſecond frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faiſait déja concevoir de grandes eſpérances. Avril 1682.

Si la coutume d'élever les ſujettes au rang de Czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des Czars ſe mariaient alors rarement; la plûpart paſſaient leur vie dans un monaſtère.

La Princeſſe *Sophie*, la troiſième des filles du premier lit du Czar *Aléxis*, Princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vû qu'il reſtait à ſon frère *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent; & ſe trouvant entre ſes deux autres frères, qui ne pouvaient gouverner, l'un par ſon incapacité, l'autre par ſon enfance, elle conçut le deſſein de ſe mettre à la tête de l'Empire: elle voulut dans les derniers tems de la vie du Czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joüa autrefois *Pulcherie* avec l'Empereur *Théodoſe* ſon frère.

CHAPITRE QUATRIEME.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des Strélitz.

A Peine *Fœdor* fut-il expiré *q*) que la nomination d'un Prince de dix ans au Trône, l'excluſion de l'aîné & les intrigues de la Princeſſe *Sophie* leur ſœur, excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obſèques du Czar *Fœdor*, ils courent en armes au Krémelin, c'eſt, comme on ſait, le palais des Czars à Moſcou ; ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs Colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le Miniſtère eſt obligé de caſſer les Colonels, & de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens ; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle *des Batogues* : voici comme on inflige ce ſupplice.

On dépouille nud le patient ; on le couche ſur le ventre, & deux bourreaux le frappent ſur le dos avec des baguettes, juſqu'à ce que le Juge diſe, *c'eſt aſſez*. Les Colonels ainſi traités par leurs ſoldats, furent encor obligés de les remercier, ſelon l'uſage oriental des criminels, qui après avoir été punis baiſent la main de leurs juges ; ils ajoutèrent à leurs remerciemens une ſomme d'argent ; ce qui n'était pas d'uſage.

Tandis que les ſtrélitz commençaient ainſi à ſe faire craindre, la Princeſſe *Sophie* qui les animait ſous main, pour les conduire de crime en crime, convoquoit chez elle une aſ-

q) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou & de Petersbourg.

ſemblée des Princeſſes du ſang, des Généraux d'armée, des Boyards, du Patriarche [illegible] vêques, & même des principaux marchan[illegible] elle leur repréſent[illegible] que le Prince *Ivan*, par ſon dro[illegible] [illegible] & par ſon mérite, devait avoir l'Empire, dont elle eſpérait en ſecret tenir les rênes. Au ſortir de l'aſſemblée elle fait promettre aux ſtrélitz une augmentation de paye & [illegible]es préſens. Ses émiſſaires excitent ſurtout la ſoldateſque cont[illegible] la famille des [illegible]*ariskins*, & principalement contre le[illegible] [illegible]eux [illegible]*iskins* fr[illegible] de la jeune Czarine douairiére, m[illegible] de *Pierre premier*. On perſuade aux ſtrélitz qu'un de c[illegible] [illegible]s nommé *Jean* a pris la robe du Czar, qu'il s'eſt n[illegible] [illegible]e, & qu'il a voulu étouffer le Prince *Ivan*; on a[illegible] [illegible]malheureu[illegible] médecin Hollandais nommé *Daniel Va*[illegible] [illegible]poiſonné [illegible] Czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre [illegible]tre [illegible] [illegible] [illegible]ne liſte de quarante Seigneurs qu'elle appelle leurs ennem[illegible] & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent m[illegible]crer. Rien ne reſſemble plus aux proſcriptions de *Sylla* [illegible] des Tr[illegible]nvirs de Rome. *Chriſtiern ſecond* les avait [illegible]ées en [illegible]annemark & en Suède. On voit par là que [illegible] [illegible]reurs [illegible]t de tout pays dans les tems de trouble & d'anar[illegible].

On jette d'abord par les fenêtres les Knès *Dolgorouki* & *Maſſeu r*) : les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les trainent ſur la grande place; auſſi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du Czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune Czarine; ils le maſſacrent de la même manière; ils forcent les portes d'une Egliſe voiſine, où trois proſcrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle, que voyant paſſer un jeune Seigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelqu'un d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils por-

r) Ou *Matheoff*, c'eſt *Mathieu* dans notre langue.

tèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer ; & le père malheureux . loin [illegible] plaindre , leur donna des récompenſes pou[illegible] [illegible] corps ſanglant de ſon fils. Sa fem[illegible] ſes filles [illegible] mort , en pleurs , lui reprochèren[illegible] ſa faibleſſe. [illegible] *le tems de la vengeance* , leur dit [illegible] [illegible]llard ; quelques [illegible] entendirent ces paroles , ils rent[illegible] furieux [illegible] [illegible]mbre , trainent le père par les cheve[illegible] [illegible] [illegible]rte [illegible] ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vo[illegible] [illegible] médecin Hollandais *Vangad* ; ils renco[illegible]trent ſ[illegible] fils , [illegible] [illegible]mandent où eſt ſon père ; le jeune [illegible]omme en trembla[illegible] [illegible] l'ignore , & ſur cette répo[illegible] il eſt égo[illegible] [illegible] un autre médecin Allemand ; T[illegible] es mé[illegible] [illegible]ent-ils ; ſi » tu n'as pas empoiſonn[illegible] [illegible]tre [illegible] tu en as em- » poiſonné d'autres ; tu [illegible] [illegible] « & ils le tuent.

Enfin ils trouvent [illegible]landais qu'ils ch[illegible]rchaient ; il s'était déguiſé en mendiant [illegible] trainent devant [illegible]lais ; les Princeſſes qui aimaient ce[illegible] [illegible]n homme & qui [illegible] confiance en lui , demandent [illegible] ce a[illegible] [illegible]litz , [illegible]nt qu'il eſt un fort bon médecin , & qu[illegible] [illegible] leur frère *Fédor*. Les ſtrélitz répondent que [illegible] mérite la mort comme médecin , mais auſſi comme ſorcier , & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché & u[illegible] peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livre[illegible] jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours , qu'il eſt ſûrement caché dans le palais , qu'ils [illegible]ettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres Princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le Patriarche le confeſſe , lui donne le viatique & l'extrême-onction ; apres quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les Princeſſes en larmes entourent *Nariskin* , ſe mettent à genoux devant les ſoldats , les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des Princeſſes , ils le trainent au bas de l'eſcalier avec *Vangad* ; alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal ; ils appliquent à la queſtion *Naris-*

Nariski, & le Médecin. Un d'entre eux qui savait écrire, dresse [illegible] procès verbal ; ils condamnent [illegible] deux [illegible] à être hachés en piéces, [illegible] en Tartarie [illegible] les [illegible] dix [illegible] & *Van-gad* [illegible] leurs mains sur les [illegible]

Pendant [illegible] aux yeux des Princesses, d'a[illegible] qui leur étaient odieux, [illegible]

On [illegible] proclame Souverains les deux [illegible] associant leur sœur *Sophie* [illegible] approuva tous leurs crimes, [illegible] les biens des proscrits & le [illegible] même [illegible] un monument [illegible] les noms de ceux qu'ils avaient ma[illegible] patrie ; elle leur donna enfin des [illegible] elle les remerciait de leur zèle [illegible] Juin 1682.

C[illegible] CINQUIEME.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Ce mon[illegible] de Religion. Conspiration.

VOila [illegible] malgré la Princesse *Sophie* monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée Czarine, & voila les premiers exemples qu'eut Pierre Premier devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une Souveraine ; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la première place au Conseil, & surtout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa

s) Tiré tout entier des Mémoires envoyés de Petersbourg.

langue, écrivait & parlait bien : une figure agréable relevait encor tant de talens. Son ambition seule les ternit.

Elle maria son fr[illegible] la coutume dont nous avons vu tant d'exemples [illegible], de la maison de ce même *Soltikof* qu[illegible] assassin fut choisie au milieu de la Sibérie [illegible] dans une forteresse, pour être [illegible] Moscou. Sa beauté l'emporta sur [illegible] rivales. *Ivan* l'épousa en 1684. Il s[illegible] Czar qu'on lise l'histoire d'*Assuéru*[illegible]

Au milieu des fêtes [illegible] rent un nouveau soulèvemen[illegible] la Religion, c'était pou[illegible] ne soldats, ils ne feraient pas d[illegible] étaient bourgeois de Moscou. [illegible] extrémités de l'Europe, quiconque [illegible] de parler avec autorité à la po[illegible] cte ; & c'est ce qu'on a vu dans [illegible] que la fureur du dogme est [illegible] & le joug des imbécilles.

On avait déja essuyé [illegible] ssie, dans les tems où l'on disputait si [illegible] e donner avec trois doigts, ou avec deux. Un [illegible] *am* Archiprêtre avait dogmatisé à Moscou sur le [illegible] qui selon l'Evangile doit illuminer tout fidèle ; [illegible] les premiers Chrêtiens, sur ces paro[illegible] de JESUS [illegible] *a parmi vous ni premier ni dernier.* Plusieurs citoye[illegible] s strélitz embrassèrent les opinions d'*Abakum* : le parti [illegible] ssia : un certain *Raspop* en fut le Chef. Les sectair[illegible] n entrèrent dans la cathédrale, où le Patriarche & son [illegible] rgé officiaient : ils le [illegible] assèrent lui & les siens à coups de pierres, & se mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils appellaient le Patriarche *loup ravisseur dans le bercail*, titre que toutes les Communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la Princesse *Sophie*, & les deux jeunes Czars, de ces désordres ; on fit dire aux autres strélitz qui soutenaient la bonne cause, que les Czars & l'Eglise étaient en danger. Le parti des strélitz & bourgeois pa-

1682. 16. Juillet n. st.

triarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu, dès qu'on parla de convoquer un Concile. Aussi-tôt un Concile s'assemble dans une salle du Palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le Patriarche & un Evêque disputèrent contre *Raspop*, & au second syllogisme on se jetta des pierres au visage. Le Concile finit par couper le cou à *Raspop* & à quelques-uns de ses fidéles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois Souverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

Dans ce tems de trouble il y avait un Knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la Princesse *Sophie*, voulait pour prix de ses services partager le Gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raspopites* persécutés ; il souleva encor une partie des strélitz & du peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l'entousiasme de *Raspop*. Un ambitieux hypocrite va toûjours plus loin qu'un simple fanatique. *Chovanskoy* ne prétendait pas moins que l'Empire ; & pour n'avoir désormais rien à craindre, il résolut de massacrer & les deux Czars, & *Sophie*, & les autres Princesses, & tout ce qui était attaché à la famille Czarienne. Les Czars & les Princesses furent obligés de se retirer au monastère de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'était à la fois un couvent, un palais & une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les Chrêtiens du rite Latin. Ce monastère de la Trinité appartient aux moines Basiliens ; il est entouré de larges fossés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuse. Les moines possédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille Czarienne y était en sûreté, plus encor par la force que par la sainteté du lieu. De là *Sophie* négotia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête, ainsi qu'à un de ses fils & à trente-sept strélitz qui l'accompa- 1682.
gnaient.

Le corps des strélitz à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité ; il menace de tout exterminer : la famille Czarienne se fortifie ; les Boyards arment

leurs vaſſaux ; tous les gentilshommes accourent ; une guerre civile ſanglante commençait. Le Patriarche appaiſa un peu les ſtrélits : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils paſſèrent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle ſoumiſſion ; changement ordinaire à la multitude. Trois mille ſept cent des leurs, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, ſe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendre. Ces malheureux ſe rendirent devant le monaſtère, portant deux à deux un billot & une hache ; ils ſe proſternèrent à terre, & attendirent leur ſupplice ; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moſcou, en béniſſant leurs Maîtres, & prêts ſans le ſavoir à renouveller tous leurs attentats à la première occaſion.

Après ces convulſions l'Etat reprit un extérieur tranquille ; *Sophie* eut toûjours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à ſon incapacité, & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter ſa puiſſance, elle la partagea avec le Prince *Baſile Galitzin*, qu'elle fit Généraliſſime, Adminiſtrateur de l'Etat & Garde des ſceaux, homme ſupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette Cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue Latine preſque totalement ignorée en Ruſſie : homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiècle, & capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le tems & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *La Neuville*, envoyé, pour lors, de Pologne en Ruſſie ; & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects.

Ce Miniſtre contint la milice des Strélitz, en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne longtems rivale de la Ruſſie céda en 1686. toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer en 1687. une Ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire, par les conquêtes, & les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*,

par ſa magnificence & ſurtout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encor aucune correſpondance avec la Ruſſie, ou ne la connaiſſait pas; & l'Académie des Inſcriptions célébra par une médaille cette Ambaſſade, comme ſi elle fût venuë des Indes: mais malgré la médaille, l'Ambaſſadeur *Dolgorouki* échoüa; il eſſuïa même de violens dégouts par la conduite de ſes domeſtiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la Cour de *Louis XIV.* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toûjours reſſerré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne ſa nouvelle alliée, continuellement en allarmes vers la Tartarie Crimée, & en méſintelligence avec la Chine pour les frontiéres.

Ce qui était le plus intolérable pour cet Empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encor à une adminiſtration vigoureuſe & régulière, c'eſt que le Kam des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de ſoixante mille roubles, comme la Turquie en avait impoſé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée eſt cette même Kerſonèſe Taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encor par leurs fables; contrée fertile & toûjours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers Kans, qui s'appellaient *Crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'eſt pour s'affranchir & ſe venger de la honte d'un tel tribut que le premier Miniſtre *Galitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuſe. Ces armées ne reſſemblaient en rien à celles que le Gouvernement entretient aujourd'hui; point de diſcipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice à la vérité endurcie au travail & à la diſette, mais une profuſion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévaſtés & dans des déſerts, nuiſit aux entrepriſes ſur la Crimée. On ſe trouva dans de vaſtes ſoli-

1687.
1688.

tudes ſur la rivière de Samare, ſans magaſins. *Galitzin* fit dans ces deſerts, ce qu'on n'a point, je penſe, fait ailleurs: il employa trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année ſuivante, toute de bois à la vérité, avec deux maiſons de briques, & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie, & en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant, *Sophie* régnait: *Ivan* n'avait que le nom de Czar, & *Pierre* âgé de dix-ſept ans avait déja le courage de l'être. L'envoyé de Pologne *La Neuville*, Réſident alors à Moſcou, & témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* & *Galitzin* engagèrent le nouveau Chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune Czar: il paraît au moins que ſix cent de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la Cour de Ruſſie m'a confiés, aſſurent que le parti était pris de tuer *Pierre Premier*: le coup allait être porté, & la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçüe depuis. Le Czar fut encor obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité, réfuge ordinaire de la Cour menacée de la ſoldateſque. Là il convoque les Boyards de ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux Capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques Allemans établis dans Moſcou depuis longtems, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déja les étrangers. *Sophie* & *Ivan* reſtés dans Moſcou conjurent le corps des ſtrélitz de leur demeurer fidèles; mais la cauſe de *Pierre*, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne & contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une Princeſſe & d'un Czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une ſévérité à laquelle le pays était alors auſſi accoutumé qu'aux attentats: quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le ſuplice du knout, ou des battoks. Le Chef des ſtrélitz périt de cette manière: on coupa la langue à d'autres qu'on ſoupçonnait. Le Prince *Galitzin*, qui avait un de ſes parens auprès du Czar *Pierre*, obtint la vie; mais dépouillé de tous ſes biens qui étaient immenſes, il fut relégué ſur le chemin d'Arcangel. *La Neuville*

préſent à toute cette cataſtrophe, dit qu'on prononça la ſentence à *Galitzin* en ces termes : *Il t'eſt ordonné par le très-clément Czar, de te rendre à Karga ville ſous le Pôle, & d'y reſter le reſte de tes jours. La bonté extrême de Sa Majeſté t'accorde trois ſous par jour.*

Il n'y a point de ville ſous le pôle. Karga eſt au ſoixante & deuxiéme degré de latitude, ſix degrés & demi ſeulement plus au Nord que Moſcou. Celui qui aurait prononcé cette ſentence eût été mauvais Géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

Enfin, la Princeſſe *Sophie* fut reconduite dans ſon monaſtère de Moſcou, après avoir régné longtems : ce changement était un aſſez grand ſupplice. 1689.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir ſon nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIerre *le Grand* avait une taille haute, dégagée, bien formée, le viſage noble, des yeux animés, un tempéramment robuſte, propre à tous les exercices & à tous les travaux ; ſon eſprit était juſte, ce qui eſt le fonds de tous les vrais talens, & cette juſteſſe était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre, & à tout faire. Il s'en falait beaucoup que ſon éducation eût été digne de ſon génie : l'intérêt de la Princeſſe *Sophie* avait été ſurtout de le laiſſer dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès, que la jeuneſſe, l'oiſiveté, la coutume, & ſon rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il En Juin avait épouſé, comme tous les autres Czars, une de ſes ſu- 1689. jettes, fille du Colonel *Lapuchin* ; mais étant jeune, & n'a-

yant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du Trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le Ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur : cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire, & au gouvernement : on devait déja en lui reconnaître le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encor moins qu'un Prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il falait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva, le faisait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'Allemand & de Hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemans & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déja dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son Empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toûjours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689. par une trêve qui ne dura que peu de tems.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeller les arts dans sa patrie.

Son père *Aléxis* avait eu déja les mêmes vûes ; mais ni la fortune ni le tems ne le secondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus dévelopé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Aléxis avait fait venir de Hollande à grands frais le *t*) constructeur

t) Mémoires de Petersbourg & de Moscou.

ſtructeur *Bothler* patron de vaiſſeau, avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande frégate & un yacht; ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan; on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Raſin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conſerver pour ſon intérêt : il maſſacra le Capitaine : le reſte de l'équipage ſe ſauva en Perſe, & de là gagna les terres de la Compagnie Hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier bon conſtructeur reſta dans la Ruſſie, & y fut longtems ignoré.

Un jour *Pierre* ſe promenant à Iſmael-of, une des maiſons de plaiſance de ſon ayeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe Anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée : il demanda à l'Allemand *Timmerman* ſon maître de Mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vûs ſur la Moska? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune Prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il falait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conſtructeur *Brant*; il était retiré à Moſcou : il mit en état la chaloupe & la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin longtems après en 1694. il alla à Arcangel, & ayant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer Glaciale qu'aucun Souverain ne vit jamais avant lui; il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre Hollandais commandé par le Capitaine *Jolſon*, & ſuivi de tous les navires marchands abordés à Arcangel. Déja il apprenait la manœuvre, & malgré l'empreſſement des courtiſans à imiter leurs maîtres, il était le ſeul qui l'apprit.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & diſciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers eſſais de marine ſur un lac avant ſon voyage d'Arcangel ſemblèrent ſeulement des amuſemens de l'enfance d'un homme de génie; & ſes premières tentatives pour former des troupes ne

parurent auſſi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*; & ſi on eût ſoupçonné ce jeu d'être ſérieux, il eût pû lui être funeſte.

Il donna ſa confiance à un étranger; c'eſt ce célèbre *Le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont tranſplantée depuis près de deux ſiécles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui ſeul a rendu conſidérable cette ville, autrefois connüe uniquement par la controverſe.

Son génie qui le portait à de plus grandes choſes, lui fit quitter la maiſon paternelle dès l'âge de quatorze ans; il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille; de-là il paſſa en Hollande, ſervit quelque tems volontaire, & fut bleſſé au ſiége de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte que le Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre reprit ſur *Louis XIV*. en 1674. Cherchant enſuite ſon avancement partout où l'eſpérance le guidait, il s'embarqua en 1675. avec un Colonel Allemand nommé *Verſtin*, qui s'était fait donner par le Czar *Aléxis* père de *Pierre*, une commiſſion de lever quelques ſoldats dans les Pays-bas, & de les amener au port d'Arcangel. Mais quand on y arriva, après avoir eſſuyé tous les périls de la mer, le Czar *Aléxis* n'était plus; le gouvernement avait changé, la Ruſſie était troublée; le Gouverneur d'Arcangel laiſſa longtems *Verſtin*, *Le Fort* & toute ſa troupe dans la plus grande miſère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie; chacun ſe ſauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moſcou, & ſe préſenta au Réſident de Dannemarck nommé *de Horn*, qui le fit ſon ſecretaire; il y apprit la langue Ruſſe; quelque tems après il trouva le moyen d'être préſenté au Czar *Pierre*. L'ainé *Ivan* n'était pas ce qu'il lui falait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *Le Fort* avait-il ſervi, il n'était point ſavant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vû avec le talent de bien voir; ſa conformité avec le Czar était de devoir tout à ſon génie; il ſavait d'ailleurs le Hollandais & l'Allemand que *Pierre* aprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ſes deſſeins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui;

les plaisirs commencèrent la faveur, & les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un Czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des strélitz. Il en avait couté la vie au grand Sultan ou Padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les Janissaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques ; quelques enfans de Boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces Boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la Compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Russes avaient toûjours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des Seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés ; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le seul *Pierre*, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le régiment des Gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des Gardes Semenousky.

Il y avait déja un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le Général *Gordon* Ecossais, & composé presque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout ; cinq Colonels furent établis sous lui ; il se vit tout d'un coup Général de cette petite armée, levée en effet contre les strélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, *u*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'Edit de Nantes & ses suites avaient coûté peu d'hommes à

u) Manuscrits du Général *Le Fort*.

la France, c'eſt que le tiers de cette armée appellée Régiment fut compoſé de Français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en tems de paix. On conſtruiſit un fort, qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, *x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. *Le Fort* qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglants devaient aguerrir les troupes; cependant il falut de longs travaux, & même de longs malheurs, pour en venir à bout. Le Czar mêla ces fêtes guerriéres aux ſoins qu'il ſe donnait pour la marine; & comme il avait fait *Le Fort* Général de terre ſans qu'il eût encor commandé, il le fit Amiral ſans qu'il eût jamais conduit un vaiſſeau: mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il eſt vrai que cet Amiral était ſans flotte, & que ce Général n'avait d'armée que ſon régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des Boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs payſans; c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'Empire Romain dans ſa décadence, & qui euſſent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions Romaines diſciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'Amiral *Le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit conſtruire par des Hollandais & des Vénitiens des barques longues, & même deux vaiſſeaux d'environ trente piéces de canon, à l'embouchure de la Véroniſe qui ſe jette dans le Tanaïs; ces vaiſſeaux pouvaient deſcendre le fleuve, & tenir en reſpect les Tartares de la Crimée. Les hoſtilités avec ces peuples ſe renouvellaient tous les jours. Le Czar avait à choiſir en 1689 entre la Turquie, la Suède, & la Chine, à qui il

x) Manuſcrits du Général *Le Fort*.

ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE SEPTIEME.

Congrès et Traité avec les Chinois. *y*)

ON doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'Empire Chinois & de l'Empire Russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Kalmouks blancs, Kalmouks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres; on avance vers le 130e. degré de longitude, & au 52e. de latitude sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au Nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'espace de cinq cent lieües dans la Sibérie & dans la Tartarie Chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer, on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la machoire est d'un yvoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faisait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, & que c'est la raison pour laquelle on en trouve encor plusieurs morceaux enfouïs dans les campagnes. C'est ce qu'on a dit de plus vraisemblable sur cet yvoire fossile dont nous avons déja parlé; car il paraît chimérique de prétendre qu'autrefois il y a eu des éléphans en Sibérie.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares Mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était *z*) dans ces pays si longtems inconnus, que la Chine

y) Tiré des Mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Petersbourg & des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par *Du Halde*.

z) Mémoires des Jésuites *Pereira* & *Gerbillon*.

& la Russie se disputaient les limites de leurs Empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cent lieües de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois & les Russes, au sujet de ces forts : enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts ; l'Empereur *Camhi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept Ambassadeurs à Niptchou, l'un de ces établissements. Ces Ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était là le faste Asiatique ; mais ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'Empire, d'une Ambassade vers une autre Puissance : ce qui est encor unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'Empire. Deux fois subjugués par les Tartares qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appellons *droit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des Ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts ? Deux Jésuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les Ambassadeurs Chinois, leur aplanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en Latin avec un Allemand de l'Ambassade Russe, qui savait cette langue. Le Chef de l'Ambassade Russe était *Golovin* Gouverneur de Sibérie ; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de son Empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissants sur la Terre. Les deux Jésuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en couta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà

des limites ; on jura une paix éternelle ; & après quelques contestations, les Russes & les Chinois la jurèrent a) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrette de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur Souverain de toutes choses, qui connait les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule commune à des Chinois & à des Chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première, que le gouvernement Chinois n'est ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde que tous les peuples qui cultivent leur raison, reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en Latin dans deux exemplaires. Les Ambassadeurs Russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; & les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de Couronne à Couronne. On observa un autre usage des nations Asiatiques, & des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres, qui furent posés pour servir de bornes aux deux Empires. Trois ans après le Czar envoya le Danois *Ilbrand Ide* en Ambassade à la Chine, & le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie & la Chine en 1722. ; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

a) 1689. 8. Septembre n. st. Mémoires de la Chine.

CHAPITRE HUITIEME.

EXPEDITION VERS LES PALUS MEOTIDES.

CONQUÊTE D'ASOPH.

Le Czar envoye des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le tems même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise ac-

cablée par eux commençait à ſe relever. Le même *Moroſini* qui avait rendu Candie aux Turcs leur prenait le Péloponèſe, & cette conquête lui mérita le ſurnom de *Péloponéſiaque*, honneur qui rapellait le tems de la République Romaine. l'Empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques ſuccès contre l'Empire Turc en Hongrie ; & les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, & pour ſe donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire. Le Général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Aſoph, avec ſon grand régiment de cinq mille hommes ; le Général *Le Fort* avec le ſien de douze mille, un corps de ſtrélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaires de Pruſſe, un corps
1694. de Coſaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance ſous les ordres du Maréchal *Sheremeto b*) au commencement de l'été 1695. vers Aſoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le Czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant longtems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'aſſaut deux tours que les Turcs avaient bâties ſur les deux bords du fleuve.

L'entrepriſe était difficile ; la place aſſez bien fortifiée était défendue par une garniſon nombreuſe. Des barques longues ſemblables aux ſaïques Turques, conſtruites par des Vénitiens, & deux petits vaiſſeaux de guerre Hollandais, ſortis de la Véroniſe, ne furent pas aſſez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Aſoph. Tout commencement éprouve toûjours des obſtacles. Les Ruſſes n'avaient point encor fait de ſiége régulier. Cet eſſai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzig dirigeait l'artillerie ſous le commandement du Général *Shein* ; car on n'avait guères que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par ſon Général *Shein* Pruſſien. Le commandement alors

b) *Sheremetow*, ou *Sheremetof*.

alors ſemblait affermi par ces rigueurs. Les Ruſſes s'y ſoumettaient malgré leur penchant pour les ſéditions ; & après ces châtimens ils ſervaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois penſait autrement ; il voulut ſe venger ; il encloua le canon, ſe jetta dans Aſoph, embraſſa la Religion Muſulmane, & défendit la place avec ſuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruſſie eſt préférable aux anciennes ſévérités, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuſe ont pris des ſentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceſſaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice *Elizabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que ſon père commença par les loix. Cette indulgence a été même pouſſée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon règne perſonne ne ferait puni de mort, & a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première Souveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condannés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat ; inſtitution non moins ſage qu'humaine. Partout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchants pour la plûpart fainéants, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Aſoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre.* Il conduiſit une armée plus conſidérable encor devant Aſoph au printems de 1696. Le Czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de Czar, elle l'avait toûjours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'Empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'Electeur de Brandebourg, pour en obtenir des

ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des Kalmouks, dont la cavalerie est très utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le Czar fut celui de sa petite flotte, qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les saïques Turques envoyées de Constantinople, & en prit quelques-unes. Le siége fut poussé réguliérement par tranchées, non pas tout-à-fait selon nôtre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28e.
1696. Juillet n. st. sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeans.

Le Czar voulut d'abord en fortifiant Asoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mitridate*. Il laissa trente-deux saiques armées devant Asoph, *c*) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante piéces de canon, & de quarante & un portant depuis trente jusqu'à cinquante piéces d'artillerie. Il exigea que les plus grands Seigneurs, les plus riches négocians contribuassent à cet armement: & croyant que les biens des Ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le Patriarche, les Evêques, les Archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie & pour l'avantage de la Chrétienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers, auxquels ils sont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être allarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir ensuite un grand commerce aisé, & libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette

c) Mémoires de *Le Fort.*

Kerſonèſe Taurique que le Czar ſemblait devoir ſoumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les ſaïques Vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le Maréchal *Sheremeto*, les Généraux *Gordon* & *Shein*, l'Amiral *Le Fort*, les autres Officiers généraux précédèrent dans cette pompe le Souverain, qui diſait n'avoir point encor de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire ſentir à toute la Nobleſſe, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouïr.

Ce triomphe ſemblait tenir en quelque choſe des anciens Romains : il leur reſſembla ſurtout en ce que les triomphateurs expoſaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort; les eſclaves faits dans cette expédition ſuivaient l'armée; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un chariot ſur lequel on avait dreſſé une potence, à laquelle il fut enſuite attaché après avoir ſouffert le ſuplice de la rouë.

On frappa alors la première médaille en Ruſſie. La légende Ruſſe eſt remarquable : *Pierre Premier Empereur de Moſcovie toûjours auguſte*. Sur le revers eſt Aſoph avec ces mots, *Vainqueur par les flammes & les eaux.*

Pierre était affligé dans ce ſuccès de ne voir ſes vaiſſeaux & ſes galères de la mer d'Aſoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encor autant d'envie d'avoir un port ſur la mer Baltique, que ſur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de Mars 1697. ſoixante jeunes Ruſſes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plûpart à Veniſe, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la conſtruction des galères; il en fit partir quarante autres *d*) pour s'inſtruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaiſſeaux : d'autres furent envoyés en Allemagne, pour ſervir dans les armées de terre & pour ſe former à la diſci-

d) MSS. du Général *Le Fort*.

pline Allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses Etats, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent desir de s'instruire par ses yeux, & même par ses mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu, en Dannemark, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, & que la hauteur de *Louis XIV.* qui avait choqué tant de Potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plûpart de toutes les Puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il se souvenait encor avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV.* avait eu pour l'Ambassade de 1687. qui n'eut pas autant de succès que de célébrité: & enfin il prenait déja le parti d'*Auguste* Electeur de Saxe, à qui le Prince de *Conti* disputait la Couronne de Pologne.

CHAPITRE NEUVIEME.

VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

1697. LE dessein étant pris de voir tant d'Etats & tant de Cours, en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois Ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses Généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

e) Les trois Ambassadeurs étaient le Général *Le Fort*, le Boyard *Aléxis Gollovin* Commissaire général des guerres & Gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les Plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet Empire; & *Vonitsin*, Diak ou Sécretaire d'E-

e) Mémoires de Petersbourg & Mémoires de *Le Fort.*

tat, longtems employé dans les Cours étrangères. Quatre premiers Sécretaires, douze Gentilshommes, deux Pages pour chaque Ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs Officiers, tous du régiment *Préobazinski*, compoſaient la ſuite principale de cette Ambaſſade; il y avait en tout deux cent perſonnes: & le Czar ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée, & un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouie dans l'hiſtoire du Monde, qu'un Roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes Royaumes, pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs & les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan* ſon frère, la clôture de la Princeſſe *Sophie*, & plus encor le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes Etats pendant ſon abſence. Il confia la régence au Boyard *Strechnef*, & au Knès *Romadonouski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres Boyards.

Les troupes formées par le Général *Gordon* reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les Strélitz qui pouvaient la troubler furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Aſoph, & pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvû à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager & de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi longtems le Czar dans tous ſes grands projets, & enfin les ſeconda, qui détrôna le Poi de Pologne *Auguſte*, donna la Couronne à *Stanislas* & la lui ôta, qui fit du Roi de Suède *Charles XII.* le premier des Conquérants pendant neuf années, & le plus malheureux des Rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le Sultan *Muſtapha ſecond* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne faiſait de grands efforts, ni contre l'Empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le Czar qui venait de lui enlever Aſoph

& qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèse.

Jean Sobiesky Roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chocsim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17e Juin 1696. & cette couronne était déja disputée par *Auguste* Electeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* Prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élû.

Avril 1697. La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles onze*, premier Souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un Roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le Trône *Charles XII.* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du Czar; il pouvait s'agrandir sur le Golphe de Finlande, & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire : des établissemens sur les Palus-Méotides, & vers la mer Caspienne, ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce & de puissance; la gloire même que tout réformateur desire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans nôtre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin, *Pierre* ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs Turques, ni les Persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, & la Hollande contre le seul *Louis XIV.* était prête de conclure la paix, & les Plénipotentiaires étaient déja assemblés au château de Risvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* & son Ambassade prirent leur route au mois d'Avril 1697. par la grande Novogorod. De là on voyagea par l'Estonie & par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le Czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le Comte d'*Alberg* Gouverneur de Riga en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'Ambassade. Cette con-

duite ne servit pas à refroidir dans le cœur du Czar le desir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse Brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse Polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la Brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'Electeur, qui se fit donner depuis le titre de Roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'Ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure Française que la Cour de Berlin affectait, avec les longues robes Asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet singulier. Le Czar était vêtu à l'Allemande. Un Prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence: c'est le même qui fut pris à la journée de Narva, & qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. *f*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori *Le Fort*; mais il témoigna le même regret de cet emportement passager, qu'*Aléxandre* en eut du meurtre de *Clitus*; il demanda pardon à *Le Fort*. Il disait qu'il voulait réformer sa nation, & qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le Général *Le Fort*, dans son manuscrit, louë encor plus le fonds du caractère du Czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'Ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déja puissante, mais non pas aussi opulente & aussi sociable qu'elle l'est devenuë depuis. On tourne vers Minden; on passe la Vestphalie; & enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

f) Mémoires MSS. de *Le Fort*.

Le Czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'Ambaſſade ; il logea d'abord dans la maiſon de la Compagnie des Indes, mais bien-tôt il choiſit un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on conſtruiſait alors beaucoup plus de vaiſſeaux encor qu'aujourd'hui. Ce village eſt auſſi grand, auſſi peuplé, auſſi riche, & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le Czar admira cette multitude d'hommes toûjours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuſe à conſtruire un vaiſſeau, & à le munir de tous ſes agrès, & cette quantité incroyable de magaſins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus ſûr. Le Czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé ; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, & dans leſquels on ſcie le ſapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément *Maître Pierre*, *Peterbas*, & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un Souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, & de la double nomination de l'Electeur *Auguſte* & du Prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auſſi-tôt trente mille hommes au Roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

1697. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares,
11. Août. aſſez près d'Aſoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or, ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un Art ; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre Anatomiſte *Ruiſch* ; il faiſait des opérations de chirurgie, qui en un beſoin pouvaient le rendre utile à ſes Officiers, ou à lui-même. Il s'inſtruiſait de la Phyſique naturelle dans la maiſon du Bourguemeſtre

guemeſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme, & par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du Monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'Univers, & frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* Roi d'Angleterre & Stadthouder des Provinces-Unies. Le Général *Le Fort* était ſeul en tiers avec les deux Monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes Ambaſſadeurs, & à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux Députés des Etats, ſix cent des plus belles martres zibelines; & les Etats outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaine d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois caroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les Ambaſſadeurs Plénipotentiaires qui étaient au Congrès de Riſvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non ſeulement parce que le Czar prenait le parti du Roi *Auguſte* contre le Prince de *Conti*, mais parce que le Roi *Guillaume* dont il cultivait l'amitié ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam il y reprit ſes premières occupations, & acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante piéces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Arcangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il faiſait engager à ſon ſervice des réfugiés Français, des Suiſſes, des Allemans; mais il faiſait partir des artiſans de toute eſpèce pour Moſcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vû travailler lui-même. Il eſt très peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondit dans les détails: il ſe plaiſait ſurtout à réformer les cartes des Géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les poſitions des villes & des fleuves de ſes Etats peu connus. On a conſervé la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Caſpienne & de la mer Noire, qu'il avait déja projettée, & dont il avait chargé un Ingénieur Allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditer-

ranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Afoph & la Cafpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiffemens dans ce pays lui paraiffaient d'autant plus convenables, que fes fuccès lui donnaient de nouvelles efpérances.

Ses troupes commandées par le Général *Shein* & par le Prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Afoph fur les Tartares, & même fur un corps de Janiffaires que le Sultan *Muftapha* leur avait envoyé. Ce fuccès fervit à le faire refpecter davantage de ceux qui blâmaient un Souverain d'avoir quitté fes Etats pour exercer des métiers dans Amfterdam. Ils virent que les affaires du Monarque ne fouffraient pas des travaux du philofophe voyageur & artifan.

Juillet *1696.*

Il continua dans Amfterdam fes occupations ordinaires de conftructeur de vaiffeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyficien pratique, jufqu'au milieu de Janvier 1698. & alors il partit pour l'Angleterre, toûjours à la fuite de fa propre Ambaffade.

Le Roi *Guillaume* lui envoya fon yacht, & deux vaiffeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était prefcrite dans Amfterdam, & dans Sardam. Il fe logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guères qu'à s'inftruire. Les conftructeurs Hollandais ne lui avaient enfeigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre; les vaiffeaux s'y bâtiffaient fuivant des proportions mathématiques. Il fe perfectionna dans cette fcience, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla felon la méthode Anglaife à la conftruction d'un vaiffeau, qui fe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déja perfectionné à Londres attira fon attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le Capitaine & Ingénieur *Perri*, qui le fuivit de Londres en Ruffie, dit que depuis la fonderie des canons, jufqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obfervât & auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver fon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artifans, il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé fi aifément à Amfterdam,

des Mathématiciens. *Ferguſſon* Ecoſſais, bon Géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes, au neuviéme ſiècle ; l'Empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après ; c'eſt le ſort de tous les Arts ; ils ont fait lentement le tour du Monde. Deux jeunes gens de l'école des Mathématiques accompagnèrent *Ferguſſon*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il obſervait & calculait les éclipſes avec *Ferguſſon*. L'Ingénieur *Perri*, quoique très mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que *Pierre* s'était inſtruit dans l'Aſtronomie : il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, & avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déja familière à un Souverain de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la Terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du Czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caſpienne, & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians Anglais, à la tête deſquels ſe mit le Marquis de *Carmarthen* Amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le Patriarche par une ſévérité mal entendue avait proſcrit cet objet de commerce ; l'Egliſe Ruſſe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux inſtruit, & qui parmi tous les changemens projettés méditait la réforme de l'Egliſe, introduiſit ce commerce dans ſes Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le Roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le Czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *Royal Tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois Capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau nommés auſſi Capitaines, quarante Lieutenants, trente Pilotes, trente Chirurgiens, deux cent cinquante canonniers, & plus de trois cent artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre, paſſa de Hollande à Arcangel avec le *Royal Tranſport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Narva, qui apartenait à la Suède.

Pendant qu'il faiſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans ſon pays, les Officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient auſſi quelques artiſtes. Son Général *Sheremeto*, qui était à la tête de ſon Ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe ; & le Czar paſſa à Vienne avec les autres Ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemans après les flottes Anglaiſes, & les atteliers de Hollande. La politique avait encor autant de part au voyage que l'inſtruction. L'Empereur était l'allié néceſſaire du Czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognitò. Les deux Monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête qui ſe nomme *Wurtchafft* ſe célèbre de cette manière. L'Empereur eſt l'hôtelier, l'Impératrice l'hôtelière, le Roi des Romains, les Archiducs, les Archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vétues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui ſont apellés à la fête tirent au ſort des billets. Sur cha-

cun de ces billets eſt écrit le nom de la nation, & de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de Mandarin Chinois, l'autre de Mirza Tartare, de Satrape Perſan, ou de Sénateur Romain; une Princeſſe tire un billet de jardinière, ou de laitière; un Prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte & l'hôteſſe & ſa famille ſervent à table. Telle eſt l'ancienne inſtitution: *g*) mais dans cette occaſion le Roi des Romains *Joſeph* & la Comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens; l'Archiduc *Charles* & la Comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamands du tems de *Charles-Quint*. L'Archiducheſſe *Marie Elizabeth* & le Comte de *Traun* étaient en Tartares; l'Archiducheſſe *Joſéphine* avec le Comte de *Vorkla* étaient à la Perſane; l'Archiducheſſe *Mariamne* & le Prince *Maximilien* de Hanovre en payſans de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toûjours du Grand Czar de Ruſſie. Ce ſont de très petites particularités, mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

g) MSS. de Petersbourg & de *Le Fort.*

CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des Strélitz abolie. Changemens dans les Uſages, dans les Mœurs, dans l'Etat & dans l'Egliſe.

IL avait pourvû à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il faiſait de grand & d'utile pour ſon pays, fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux Boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des Prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacrilèges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la Princesse *Sophie* se réveilla. Une de ses sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même Monastère, ne servit pas peu à exciter les esprits : on représentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la Nation. *h*) Enfin, qui le croirait ? la permission que le Czar avait donnée de vendre du tabac dans son Empire malgré le Clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition qui dans toute la terre est un fléau si funeste, & si cher aux peuples, passa du peuple Russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie : ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le Trône & de fermer le retour à un Czar qui avait violé les usages, en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieuës de Moscou : mais cette supériorité d'un Général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrollés, irrita encor la Nation.

Pour étouffer ces troubles, le Czar part secrettement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognitò le Roi *Auguste*, avec lequel il prend déja des mesures pour s'agrandir du côté
Septemb. de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, & surprend
1698. tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers & quelques prêtres, furent condamnés à la mort ; *i*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz ; *k*) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, & surtout autour du monastère où résidaient

h) MSS. de *Le Fort.*
i) Mémoires du Capitaine & Ingénieur *Perri* employé en Russie par *Pierre le Grand.* MSS. de *Le Fort.*
k) MSS. de *Le Fort.*

les Princeſſes *Sophie* & *Eudoxe.* On érigea des colonnes de pierre, où le crime & le châtiment furent gravés. Un très grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moſcou furent diſperſés avec leur famille dans la Sibérie, dans le Royaume d'Aſtracan, dans le pays d'Aſoph : par là, du moins, leur punition fut utile à l'Etat ; ils ſervirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être ſi le Czar n'avait pas eu beſoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ſtrélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, ſurtout dans un pays où la population demandait tous les ſoins d'un Légiſlateur : mais il crut devoir étonner & ſubjuguer pour jamais l'eſprit de la nation par l'appareil & par la multitude des ſupplices. Le corps entier des ſtrélitz, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'aurait oſé ſeulement diminuer, fut caſſé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement ſe fit ſans la moindre réſiſtance, parce qu'il avait été préparé. Le Sultan des Turcs *Oſman*, comme on l'a déja remarqué, fut dépoſé dans le même ſiécle & égorgé, pour avoir laiſſé ſeulement ſoupçonner aux Janiſſaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ſes meſures. Il ne reſta de toute cette grande milice des ſtrélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conſervant encor leur ancien eſprit ſe révoltèrent dans Aſtracan en 1705. mais furent bientôt réprimés.

Autant que *Pierre* avait déployé de ſévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après ſon favori *Le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-ſix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands Souverains. Il aſſiſta lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les Capitaines au rang de Lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du Général, enſeignant à la fois à ſa Nobleſſe à reſpecter le mérite & les grades militaires.

12. Mars *1699.* n. ſt.

On connut après la mort de *Le Fort*, que les changemens

préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du Czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *Le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modèle Allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vétus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinski étaient déja formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le Czar jeune encor avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du tems que sa sœur *Sophie* gouvernait l'Etat; & l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses Boyards & de ses Knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise & vers Asoph, & il falut qu'ils fissent l'aprentissage de matelot. On n'osait refuser un Maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans son Conseil d'Etat, dans les finances, dans l'Eglise, dans la societé même, furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque Boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs; le Czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des Bourguemestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il falut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'Eglise, qu'on croit partout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les Patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du Trône, ainsi que les strélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim* un des successeurs de *Nicon* avec souplesse. Les Evêques s'étaient arrogé le droit du glaive

glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'esprit de la Religion & au Gouvernement : cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le Patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siécle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entiérement abolie; les grands biens affectés au Patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le Czar ne se fit pas le Chef de l'Eglise Russe, comme les Rois de la Grande Bretagne le sont de l'Eglise Anglicane, il en fut en effet le Maître absolu, parce que les Synodes n'osaient ni désobéir à un Souverain despotique, ni disputer contre un Prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jetter les yeux sur le préambule de l'édit de ses réglemens ecclésiastiques donné en 1721. pour voir qu'il agissait en Législateur & en Maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-haut, si après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre spirituel &c. A ces causes, suivant l'exemple des plus anciens Rois dont la pieté est célèbre, nous avons pris sur nous le soin de donner de bons réglemens au Clergé.* Il est vrai qu'il établit un Synode pour faire exécuter ses loix ecclésiastiques; mais les membres du Synode devaient commencer leur ministère par un serment dont lui-même avait écrit & signé la formule : ce serment était celui de l'obéissance : en voici les termes : *Je jure d'être fidèle & obéissant serviteur & sujet à mon naturel & véritable Souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a : Je reconnais qu'il est le Juge suprême de ce Collège spirituel : je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce serment dans toute la force & le sens que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.* Ce serment est encor plus fort que celui de Suprématie en Angleterre. Le Monarque Russe n'était pas à la vérité un des Pères du Synode, mais il dictait leurs loix; il ne touchait point à l'encensoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses Etats qui avaient besoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien usage de l'Eglise Russe est que les Prêtres séculiers se marient au moins une fois; ils y sont même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu

leur femme, ils ceſſaient d'être Prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloître d'être inutiles, & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereux ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères : mais pour la dignité de Patriarche, elle n'a jamais été rétablie ; les grands revenus du Patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'Antechriſt, parce qu'il ne voulait point de Patriarche : & l'art de l'imprimerie que le Czar encourageait ſervit à faire imprimer contre lui des libelles : mais auſſi un autre prêtre répondit que ce Prince ne pouvait être l'Antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, & qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à ſon Egliſe qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le Clergé plus régulier & plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois Collèges, où l'on aprend les langues, & où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires, était l'abolition, ou du moins l'adouciſſement de trois grands Carêmes ; ancien aſſujettiſſement de l'Egliſe Grecque, auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du Sabat. Auſſi le Czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes & ſes ouvriers de ces Carêmes, dans leſquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'uſage de s'enyvrer. Il les diſpenſa même de l'abſtinence les jours maigres ; les aumoniers de vaiſſeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent ſans répugnance.

Le Calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la Terre par les Chefs de la Religion ; non ſeulement à cauſe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'Aſtronomie n'était guères connüe que des prêtres. L'année

commençait au 1er. de Septembre chez les Ruſſes ; il ordonna que déſormais l'année commencerait au premier Janvier, comme dans nôtre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700. à l'ouverture du ſiécle, qu'il fit célébrer par un Jubilé & par de grandes ſolemnités. La populace admirait comment le Czar avait pû changer le cours du ſoleil. Quelques obſtinés, perſuadés que Dieu avait créé le Monde en Septembre continuèrent leur ancien ſtile : mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, & bientôt dans tout l'Empire. *Pierre* n'adoptait pas le Calendrier Grégorien, que les Mathématiciens Anglais rejettaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquiéme ſiécle, tems auquel on avait connu l'uſage des lettres, on écrivait ſur des rouleaux, ſoit d'écorce, ſoit de parchemin, & enſuite ſur du papier. Le Czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que ſelon nôtre uſage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages ſe faiſaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perſe, où l'on ne voit celle qu'on épouſe que lorſque le contrat eſt ſigné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet uſage eſt bon chez des peuples où la polygamie eſt établie, & où les femmes ſont renfermées ; il eſt mauvais pour les pays où l'on eſt réduit à une femme, & où le divorce eſt rare.

Le Czar voulut accoutumer ſa nation aux mœurs & aux coûtumes des nations chez leſquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les Maîtres qui inſtruiſaient alors la ſienne.

Il était utile que les Ruſſes ne fuſſent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enſeignaient les arts ; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenüe par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du Polonais, du Tartare, & de l'ancien Hongrois, était, comme on l'a dit, très noble ; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple reſſemblait à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture qu'on donne encor à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations ; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art ; on laiſſait croître ſa barbe par la même raiſon.

Le Czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations & la coutûme de fe rafer à fa Cour : mais le peuple fut plus difficile ; on fut obligé d'impofer une taxe fur les habits longs & fur les barbes. On fufpendait aux portes de la ville des modèles de juft'aucorps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gayement, & cette gayeté même prévint les féditions.

L'attention de tous les Légiflateurs fut toûjours de rendre les hommes fociables ; mais pour l'être, ce n'eft pas affez d'être raffemblés dans une ville, il faut fe communiquer avec politeffe : cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le Czar introduifit les *affemblées*, en Italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces affemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de focieté. Ainfi jufqu'à la civilité de fes fujets, tout fut fon ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut, efclave*, dont les Ruffes fe fervaient quand ils pouvaient parler aux Czars, & quand ils préfentaient des requêtes ; il ordonna qu'on fe fervît du mot de *raad*, qui fignifie *fujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiffance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établiffement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jufqu'à faire placer fur le chemin de Mofcou à Véronife, des poteaux peints qui fervaient de colomnes milliaires de verfte en verfte, c'eft-à-dire, à la diftance de fept cent cinquante pas, & fit conftruire des efpèces de caravanferais de vingt verftes en vingt verftes.

En étendant ainfi fes foins fur le peuple, fur les marchands, fur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans fa Cour, haiffant le fafte dans fa perfonne, & le croyant néceffaire aux autres. Il inftitua l'Ordre de *St. André l*) à l'imitation de ces Ordres dont toutes les Cours de l'Europe font remplies. *Golovin*, fucceffeur de *Le Fort* dans la dignité de grand Amiral, fut le premier Chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenfe. C'eft un aver-

l) 10. Septembre 1698. On fuit toûjours le nouveau ftile.

tiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple ; cette marque d'honneur ne coûte rien à un Souverain, & flatte l'amour propre d'un ſujet ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, & les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trêve avantageuſe avec l'Empire Turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontiéres d'un autre côté. *Muſtapha ſecond* vaincu par le Prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697. ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, & n'ayant pû défendre Aſoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs ; elle fut concluë à Carlovits entre 1699.
Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes dé- 26. Janv.
faites. Temiſvar fut la borne des poſſeſſions Allemandes, & des domaines Ottomans. Kaminiek fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque tems ; & *Pierre Premier* demeura maître d'Aſoph & de quelque forts conſtruits dans les environs. Il n'était guères poſſible au Czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant diviſées, & maintenant réunies, feraient tombées ſur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiſſemens ſur la mer Caſpienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc ſes deſſeins vers la mer Baltique, ſans abandonner la marine du Tanaïs, & du Volga.

CHAPITRE ONZIEME.

GUERRE CONTRE LA SUEDE.

BATAILLE DE NARVA.

IL s'ouvrait alors une grande ſcène vers les frontières de la Année
Suède. Une des principales cauſes de toutes les révolutions 1700.

1700. qui arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, & qui désolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans *Charles onze* Roi de Suède, père de *Charles douze*. On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les Trônes & à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Estonie entière, avait été abandonnée par la Pologne au Roi de Suède *Charles onze*, qui succéda à *Charles dix* précisément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses privilèges. *Charles onze* les respecta peu. *Jean Reinold Patkul*, Gentilhomme Livonien, vint à Stockolm en 1692. à la tête de six députés de la Province, porter aux pieds du Trône des plaintes respectueuses & fortes : *m*) pour toute réponse on mit les six députés en prison, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & resta quelque tems dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il aprit qu'*Auguste* Electeur de Saxe avait promis à son avénement au Trône de Pologne de recouvrer les Provinces arrachées au Royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, & de se venger sur un Roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même tems le Czar *Pierre* pensait à se saisir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces Provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans les tems des faux *Démétrius* : ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. *Patkul* alla de Dresde à Moscou ; & animant deux Monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient & au midi de la Finlande.

Précisément dans le même tems le nouveau Roi de Dannemark *Fréderic IV.* se liguait avec le Czar & le Roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Pat-*

m) *Norberg* Chapelain & Confesseur de *Charles XII.* dit dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie.* C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû remarquer qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

kul eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de presser le siége en qualité de Général-Major. 1700.

Le Czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande armée il n'y avait guères que douze mille soldats bien aguerris qu'il avait disciplinés lui-même, tels que ses deux régimens des gardes, & quelques autres; le reste était des milices mal armées; il y avait quelques Cosaques, & des Tartares Circassiens: mais il traînait après lui cent quarante-cinq piéces de canon. Il mit le siége devant Narva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; & il était très vraisemblable que la place serait bientôt emportée.

Septemb. Toute l'Europe sait comment *Charles douze*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Dannemark, finit la guerre de Dannemark en moins de six semaines, envoya du secours à Riga, en fit lever le siége, & marcha aux Russes devant Narva au milieu des glaces au mois de Novembre.

18. Nov. Le Czar comptant sur la prise de la ville était allé à Novogorod, amenant avec lui son favori *Menzikoff*, alors Lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinski, devenu depuis Felt-Maréchal & Prince, homme dont la singulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étenduë.

Pierre laissa son armée & ses instructions pour le siége au Prince *de Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était passé à *n*) son service. Le Prince *Dolgorouki* fut le Commissaire de l'armée. La jalousie entre ces deux Chefs, & l'absence du Czar, furent en partie cause de la défaite inouïe de Narva. *Charles douze* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ses troupes au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Révei, défait dans ces quartiers un corps avancé de Russes. Il marche, & en bat encor un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déja au mois de Novembre. Narva quoique mal assiégée était prête de

n) Voyez l'histoire de *Charles XII.*

1700. ſe rendre. Le jeune Roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix piéces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les rélations de ce tems-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée Ruſſe devant Narva à quatre-vingt mille combatans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec ſa petite troupe cette armée ſi ſupérieure; & profitant d'un vent violent & d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes, il fondit dans leurs
30. Nov. retranchemens à l'aide de quelques piéces de canon avantageuſement poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le tems de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le Duc *de Croy* voulut donner des ordres, & le Prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les Officiers Ruſſes ſe ſoulèvent contre les Officiers Allemands; ils maſſacrent le Secretaire du Duc, le Colonel *Lyon*, & pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répand dans toute l'armée. Les troupes Suédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jetter dans la rivière de Narva, & une foule de ſoldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le Duc *de Croy*, le Général *Allard*, les Officiers Allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au Comte *Steinbock*; le Roi de Suède Maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jettant les armes, défilant devant lui nuë tête. Le Knès *Dolgorouki* & tous les autres Généraux Moſcovites ſe rendent à lui comme les Généraux Allemands; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils aprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du Roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockolm; on l'ap-

l'appellait *Mittelesky*, *Czarovits*, fils de Czar : ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de Czar ou Tzar ne tirait point ſon origine des Céſars Romains. 1700.

Du côté de *Charles XII.* il n'y eut guères que douze cent ſoldats tués dans cette bataille. Le journal du Czar qu'on m'a envoyé de Petersbourg dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Narva & dans la bataille, & qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; & ſi on en croit *Norberg o*), le Comte *Piper*, qui fut depuis priſonnier des Ruſſes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des priſonniers avait excédé huit fois celui de l'armée Suédoiſe. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait ſoixante & douze mille priſonniers. On voit par-là combien il eſt rare d'être inſtruit des détails. Ce qui eſt inconteſtable & ſingulier, c'eſt que le Roi de Suède permit à la moitié des ſoldats Ruſſes de s'en retourner déſarmés, & à l'autre moitié de repaſſer la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au Czar des troupes, qui enfin étant diſciplinées devinrent redoutables. *p*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII.* les eut, magazins immenſes, bateaux de tranſport chargés de proviſions, poſtes évacués ou pris, tout le pays à la diſcrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Ruſſes ne ſe montrant pas, toute la contrée ouverte juſqu'à Pleskou, le Czar parut ſans reſſource pour ſoutenir la guerre; & le Roi de Suède vainqueur en moins d'une année des Monarques de Dannemark, de Pologne, & de Ruſſie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'oſent encor prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans ſon

o) Page 439. tome premier, édition in 4°. à la Haye.

p) Le Chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Narva, le grand Turc écrivit auſſi-tôt une lettre de félicitation au Roi de Suède, en ces termes : *Le Sultan Baſſa par la grace de Dieu au Roi Charles XII. &c.* La lettre eſt datée de l'ére de la création du monde.

1700. caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un Evêque de Russie composa une prière *q*) à *St. Nicolas*, au sujet de cette défaite; on la récita dans la Russie. Cette piéce qui fait voir l'esprit du tems & de quelle ignorance *Pierre* a tiré son pays, disait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des sorciers : on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *St. Nicolas*. Les Evêques Russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles piéces : & sans faire tort à *St. Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il falait s'adresser.

q) Elle est imprimée dans la plûpart des journaux & des piéces de ce tems-là, & se trouve dans l'histoire de *Charles XII.* Roi de Suède.

CHAPITRE DOUZIEME.

Ressources après la bataille de Narva; ce desastre entiérement réparé. Conquête de Pierre *auprès de Narva même. Ses travaux dans son Empire. La personne qui fut depuis Impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de* Pierre; *son triomphe à Moscou. r*)

ANNÉES 1701, & 1702.

LE Czar ayant quitté son armée devant Narva sur la fin de Novembre 1700. pour se concerter avec le Roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles XII.* était intrépide & opiniâtre. Il différa ses conférences avec *Auguste* pour apporter un promt remède au desordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou sur le lac Peipus.

r) Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du journal de *Pierre le Grand* envoyé de Petersbourg.

C'était beaucoup de ſe tenir ſur la défenſive après un ſi rude échec ; Je ſais bien, diſait-il, que les Suédois ſeront longtems ſupérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre. 1701.

Pierre après avoir pourvû aux premiers beſoins, après avoir ordonné partout des levées, court à Moſcou, faire fondre du canon. Il avait perdu tout le ſien devant Narva ; on manquait de bronze ; il prend les cloches des égliſes & des monaſtères. Ce trait ne marquait pas de ſuperſtition, mais auſſi il ne marquait pas d'impieté. On fabrique donc avec des cloches, cent gros canons, cent quarante-trois piéces de campagne depuis trois juſqu'à ſix livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoye à Pleskou. Dans d'autres pays un Chef ordonne, & on exécute ; mais alors il falait que le Czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négotie avec le Roi de Dannemark, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie ; engagement que ce Roi n'oſa remplir.

A peine ce traité eſt-il ſigné, qu'il revole vers le théâtre de la guerre ; il va trouver le Roi *Auguſte* à Birzen ſur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il falait fortifier ce Prince dans la réſolution de ſoutenir la guerre contre *Charles XII.* Il falait engager la Diète Polonaiſe dans cette guerre. On ſait aſſez qu'un Roi de Pologne n'eſt que le Chef d'une République. Le Czar avait l'avantage d'être toûjours obéï ; mais un Roi de Pologne, un Roi d'Angleterre, & aujourd'hui un Roi de Suède, négocient toûjours avec leurs ſujets. *Patkul* & les Polonais partiſans de leur Roi aſſiſtèrent à ces conférences. *Pierre* promit des ſubſides, & vingt mille ſoldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la Diète voulût s'unir à ſon Roi & l'aider à recouvrer cette province : mais les propoſitions du Czar firent moins d'effet ſur la Diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de ſe voir gênés par les Saxons & par les Ruſſes, & ils redoutaient encor plus *Charles XII.* Ainſi le plus nombreux parti conclut à ne point ſervir ſon Roi, & à ne point combattre. 27. Févr.

Les partiſans du Roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire ; & enfin de ce qu'*Auguſte* avait voulu rendre

1701. à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce Royaume une guerre civile.

Février. *Pierre* n'avait donc dans le Roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes Saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait partout *Charles XII.* réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

1. Mars. Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le Prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complette; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, & que la faction Polonaise ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le Général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers Allemans, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du Général *Le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le Czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats Allemans ou Livoniens ou Polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Narva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais surtout pour former des matelots. *Pierre* pendant toute l'année 1701. fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes

chacune ; d'autres barques furent armées en guerre ſur le lac 1701.
Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ſes nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697. ſur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait ſouvent ces ouvrages pour aller à Moſcou & dans ſes autres provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les Princes qui ont employé le loiſir de la paix à conſtruire des ouvrages publics, ſe ſont fait un nom : mais que *Pierre* après l'infortune de Narva s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702. qu'il commença à creuſer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce ſecond projet était encor fort éloigné, puiſque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en ſa puiſſance.

Charles dévaſtait la Pologne, & *Pierre* faiſait venir de Pologne & de Saxe à Moſcou des bergers & des brebis pour avoir des laines avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps; il établiſſait des manufactures de linge, des papéteries : on faiſait venir par ſes ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ſes Etats & à les defendre.

Charles pourſuivait le cours de ſes victoires, & laiſſait vers les Etats du Czar aſſez de troupes pour conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déjà pris de détrôner le Roi *Auguſte*, & de pourſuivre enſuite le Czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toûjours ſupérieurs, & dans les rencontres mêmes où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin un an après la bataille de Narva le Czar avait déja des troupes ſi bien diſciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs Généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point

1702. 11. Janv. un étranger, mais un Ruffe, qui les défit. Son Général *Sheremeto* enleva près de Derpt, fur les frontières de la Livonie, plufieurs quartiers au Général Suédois *Slippembac*, par une manœuvre habile ; & enfuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux Suédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théatres de batailles navales ; les Suédois y avaient le même avantage que fur terre, celui de la difcipline & d'un long ufage ; cependant les Ruffes combattirent quelquefois avec fuccès fur leurs demi-galères ; & dans un combat général fur le lac May. Peipus, le Velt-Maréchal *Sheremeto* prit une frégate Suédoife.

C'était par ce lac Peipus que le Czar tenait continuellement la Livonie & l'Eftonie en allarme ; fes galères y débarquaient fouvent plufieurs régimens ; on fe rembarquait quand le fuccès n'était pas favorable, & s'il l'était, on pourfuivait fes avantages. Juin & Juillet. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Les Ruffes dans toutes ces actions étaient toûjours fupérieurs en nombre : c'eft ce qui fit que *Charles XII.* qui combattait fi heureufement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des fuccès du Czar ; mais il dut confidérer que ce grand nombre s'aguerriffait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on fe bat fur terre & fur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Eftonie, le Czar apprend qu'une flotte Suédoife eft deftinée pour aller ruiner Arcangel ; il y marche ; on eft étonné d'entendre qu'il eft fur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Mofcou. Il met tout en état de défenfe, prévient la defcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pofe la première pierre, retourne à Mofcou, & de là vers le théatre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruffes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le Maréchal *Sheremeto* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slippembac* ; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, & la gagne : il prend feize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au 1er. Dé-

cembre 1701. & le journal de *Pierre le Grand* le place au 19. Juillet 1702. 1702.

Il avance, il met tout à contribution, il prend la petite ville de Mariembourg ſur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'avanture de l'Impératrice *Catherine*. 6. Août.

Cette petite ville s'étant renduë à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités détruiſirent la ville & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le Miniſtre Luthérien du lieu nommé *Gluck*; elle fut du nombre des captives; c'eſt celle-là même qui devint depuis la Souveraine de ceux qui l'avaient priſe, & qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'Impératrice *Catherine*.

On avait vû auparavant des citoyennes ſur le Trône; rien n'était plus commun en Ruſſie, & dans tous les Royaumes de l'Aſie, que les mariages des Souverains avec leurs ſujettes; mais qu'une étrangère priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée ſoit devenüe la Souveraine abſolüe de l'Empire où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La ſuite de ce ſuccès ne ſe démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères Ruſſes ſur le lac Ladoga, contraignit celle des Suédois de ſe retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac: de là ils purent voir à l'autre bout le ſiége de la forteresse de Notebourg, que le Czar fit entreprendre par le Général *Sheremeto*. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne penſait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conſtant des deſſeins de *Pierre*.

Notebourg était une place très forte, bâtie dans une iſle du Lac Ladoga, & qui dominant ſur ce lac rendait ſon poſſeſſeur Maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battüe nuit & jour depuis le 18. Septembre juſqu'au 12. Octobre. Enfin les Ruſſes montèrent à l'aſſaut par trois brèches. La garniſon Suédoiſe était réduite à cent ſoldats en état de ſe défendre; & ce qui eſt bien étonnant, ils ſe défendirent, &

1702. ils obtinrent ſur la brèche même une capitulation honorable; encor le Colonel *Slippembac* qui commandait dans la place, ne voulut ſe rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux Officiers Suédois du poſte le plus voiſin pour examiner les brèches, & pour rendre compte au Roi ſon Maître,
16. Oct. que quatre-vingt-trois combattans qui reſtaient alors, & cent cinquante-ſix bleſſés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière, que quand il était impoſſible de combattre plus long-tems, & de conſerver la place. Ce trait ſeul fait voir à quels ennemis le Czar avait à faire, & de quelle néceſſité avaient été pour lui ſes efforts & ſa diſcipline militaire.

Il diſtribua des médailles d'or aux officiers, & récompenſa tous les ſoldats; mais auſſi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un aſſaut: leurs camarades leur crachèrent au viſage, & enſuite les arquebuſèrent, pour joindre la honte au ſupplice.

Notebourg fut reparé; ſon nom fut changé en celui de *Shluſſelbourg, ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier Gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très bon officier, & qui s'étant ſignalé dans le ſiége mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

Après cette campagne de 1702. il voulut que *Sheremeto*, & tous les officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe
17. Dec. dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans cette campagne marchèrent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendarts des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entrepriſes qu'elle célébrait.

Ces ſolemnités devaient inſpirer l'émulation, ſans quoi elles euſſent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Narva il mépriſait ſes ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.

CHA-

CHAPITRE TREIZIEME.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux succès. Fondation de Petersbourg. Pierre *prend Narva, &c.*

LE peu de séjour que le Czar fit à Moscou au commencement de l'hyver 1703. fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil, ainsi que le militaire; ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vüe qu'il fit inviter tous les Boyards & les Dames aux nôces d'un de ses boufons: il exigea que tout le monde y parût vétu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seiziéme siécle. *s*) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux: cette coutume fut sévérement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour là d'autre boisson: on se plaignit en vain, il répondait en raillant, » Vos ancêtres en usaient » ainsi, les usages anciens sont toûjours les meilleurs. « Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toûjours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures: & il y a encor des Nations qui auraient besoin d'un tel exemple. Année 1703.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères Russes & Latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions Russes de quelques livres sur la morale & les arts. *Fergusson* établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

s) Tiré du journal de *Pierre le Grand.*

1703. Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe & qui perpétuent la miſère, mais tel que le Czar en avait vû dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, & il y fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingt piéces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau & le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres & des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Aſoph; induſtrie à peu près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs, il revole
30. Mars. contre les Suédois; il va voir les vaiſſeaux qu'il faiſait conſtruire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y reſpirait la guerre, tandis qu'il faiſait fleurir à Moſcou les arts de la paix: une ſource d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz augmenta ſa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shluſſelbourg.

Nous avons déja dit qu'il avait voulu paſſer par tous les grades militaires: il était Lieutenant de bombardiers ſous le Prince *Menzikoff*, avant que ce Favori eût été fait Gouverneur de Shluſſelbourg. Il prit alors la place de Capitaine, & ſervit ſous le Maréchal *Sheremeto.*

Il y avait une fortereſſe importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était néceſſaire de s'en rendre maître, pour s'aſſurer ſes conquêtes, & pour favoriſer ſes deſſeins. Il falut l'aſſiéger par terre, & empêcher que les ſecours ne vinſſent par eau. Le Czar ſe chargea lui-même de conduire des barques chargées de ſoldats, & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremeto* conduiſit les tranchées; la cita-
12. May. delle ſe rendit. Deux vaiſſeaux Suédois abordèrent trop tard pour la ſecourir; le Czar les attaqua avec ſes barques, & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompenſe de ce ſervice, *le Capitaine des bombardiers fut créé Chevalier de l'Or-*

dre de St. André, *par l'Amiral* Golovin, *premier Chevalier de l'Ordre.* 1703.

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Petersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golphe de Finlande.

Les affaires du Roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au Czar environ vingt mille Russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux méconteus le prétexte de se joindre au Roi de Suède: mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguste* perdait ses Etats. Ce renfort, & surtout la possession de Nya, le mirent en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain desert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jetta *t*) les premiers fondemens de Petersbourg, au soixantiéme degré de latitude, & au quarante-quatriéme & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Niantz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des Isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient abórder; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, & enfin la petite Isle de Cronslot qui est devant la ville, devenir en 1704. une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages qui semblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; & des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il falut raffermir & élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissent à chaque pas en tout genre

t) 1703. 27. May, jour de la Pentecôte, fondation de Petersbourg.

1703. de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il falait alors; la constance & le tems ont fait le reste. Il n'y avait encor que cinq mois que Petersbourg était fondée, lorsqu'un vaisseau
Novemb. Hollandais y vint trafiquer; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Petersbourg.

Pierre en dirigeant cette colonie la mettait en sureté tous les jours par la prise des postes voisins. Un Colonel Suédois nommé *Croniort* s'était posté sur la rivière Sestra, & mena-
9. Juillet. çait la ville naissante. *Pierre* court à lui avec ses deux régimens des gardes, le défait, & lui fait repasser la rivière. Ayant ainsi mis sa ville en sureté, il va à Olonits comman-
Septemb. der la construction de plusieurs petits vaisseaux, & retourne à Petersbourg sur une frégate qu'il a fait construire avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce tems-là même, il tend toûjours la main au Roi de
Novemb. Pologne; il lui envoye douze mille hommes d'infanterie, & un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de nôtre monnoye. Nous avons déja remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Asoph, Arcangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encor de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce tems là en Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le Czar lui dit qu'il avait encor trois cent mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Petersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à *Menzikoff* le soin de faire exécuter l'ouvrage

ſur ſon modèle. De là il va paſſer l'hyver à Moſcou, pour y établir inſenſiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les mœurs, dans les uſages. Il règle ſes finances, & y met un nouvel ordre; il preſſe les ouvrages entrepris ſur la Véroniſe, dans Aſoph, dans un port qu'il établiſſait ſur les Palus-Méotides ſous le fort de Taganrok. 1703. 5. Nov.

La Porte allarmée lui envoya un Ambaſſadeur pour ſe plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ſes Etats, comme le grand Seigneur dans les ſiens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Ruſſie reſpectable ſur le Pont-Euxin. 1704. Janvier.

Retourné à Petersbourg, il trouve ſa nouvelle citadelle de Cronſlot, fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il falait pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la diſgrace eſſuiée devant Narva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce ſiége, une petite flotte de brigantins Suédois parait ſur le lac Peipus, pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Les demi-galères Ruſſes vont à ſa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on aſſiége Narva par terre & par mer, & ce qui eſt plus ſingulier, on aſſiége en même tems la ville de Derpt en Eſtonie. 30. Mars. Avril.

Qui croirait qu'il y eût une Univerſité dans Derpt? *Guſtave Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'eſt connu que par l'époque de ces deux ſiéges. *Pierre* va inceſſamment de l'un à l'autre preſſer les attaques & diriger toutes les opérations. Le Général Suédois *Slippembac* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cent hommes.

Les aſſiégés attendaient le moment où il allait jetter du ſecours dans la place. *Pierre* imagina une ruſe de guerre dont on ne ſe ſert pas aſſez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie & à un de cavalerie, des uniformes, des étendarts, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées; les Ruſſes feignent de fuir; la garniſon trompée par l'apparence fait une ſortie; alors les faux attaquants & les attaqués ſe réuniſſent, ils fondent ſur la garniſon dont la moitié eſt tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slippembac* ar- 27. Juin.

1704. rive bientôt en effet pour la ſecourir, & il eſt entiérement battu.
23. Juill. Enfin Derpt eſt contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un aſſaut général.

Un aſſez grand échec que le Czar reçoit en même tems ſur le chemin de ſa nouvelle ville de Petersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir ſa ville, ni de preſſer le ſiége de Narva. Il avait, comme on l'a vû, envoyé des troupes & de l'argent au Roi *Auguſte* qu'on détrônait ; ces deux ſecours furent également inutiles. Les Ruſſes joints aux Lithuaniens du
31. Juill. parti d'*Auguſte*, furent abſolument défaits en Courlande, par le Général Suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Eſtonie, & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du Czar, & lui faire perdre tout le fruit de ſes grandes entrepriſes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y oppoſait pas aſſez ; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12. Juillet 1704. un ſimple Colonel Suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau Roi par la Nobleſſe Polonaiſe dans le champ d'élection nommé *Kolo* près de Varſovie. Un Cardinal Primat du Royaume, & pluſieurs Evêques, ſe ſoumettaient aux volontés d'un Prince Luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du Pape : tout cédait à la force. Perſonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniſlas Leczinsky*, & comment *Charles XII.* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le Roi détrôné ; il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux ; & pendant que ſon ennemi faiſait des Rois, il battait les Généraux Suédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie ; il courait au ſiége de Narva, & faiſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms, on les appellait *la victoire*, *l'honneur*, & *la gloire*. Le Czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les aſſiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Ruſſes.

20. Août. *Pierre* donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ſes nouveaux ſujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le maſſacre, arrache des femmes des mains de ſes

ſoldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéiſſaient pas à ſes ordres, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens ſe réfugiaient en foule ; là poſant ſon épée ſanglante ſur la table, » Ce n'eſt pas du ſang des habitans, dit-il, que cette » épée eſt teinte, mais du ſang de mes ſoldats que j'ai verſé » pour vous ſauver la vie. 1704.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le Grand, *tandis que* Charles douze *triomphe ailleurs. Elévation de* Menzikoff. *Petersbourg en ſureté. Deſſeins toûjours exécutés malgré les victoires de* Charles.

MAître de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de Prince & le rang de Général-Major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtiſſier devînt Général, Gouverneur & Prince : mais *Pierre* avait déja accoutumé ſes ſujets à ne ſe pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la ſeule nobleſſe. *Menzikoff* tiré de ſon premier état dans ſon enfance, par un hazard heureux qui le plaça dans la maiſon du Czar, avait appris pluſieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant ſçû d'abord ſe rendre agréable à ſon Maître, il ſçut ſe rendre néceſſaire. Il hâtait les travaux de Petersbourg ; on y bâtiſſait déja pluſieurs maiſons de briques & de pierres, un arſenal, des magaſins ; on achevait les fortifications ; les palais ne ſont venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Narva, qu'il offrit de nouveaux ſecours au Roi de Pologne détrôné : il promit encor

NB. Les Chapitres précédens & tous les ſuivans ſont tirés du Journal de *Pierre le Grand*, & des Mémoires envoyés de Petersbourg, confrontés avec tous les autres Mémoires.

1704. des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déja
19. Août. envoyés, & en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le Général *Repnin* avec six mille hommes de cavalerie & six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vuë sa colonie de Petersbourg un seul moment; la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates se construi-
11. Oct. saient dans les chantiers d'Olonits; il alla les faire achever, & les conduisit à Petersbourg.

Tous ses retours à Moscou étaient marqués par des entrées triomphantes: c'est ainsi qu'il y revint cette année, &
30. Déc. il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingt piéces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente, sur la Véronise.

1705. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut
May. à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontières de la Lithuanie au secours d'*Auguste*: mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte Suédoise s'avançait pour détruire Petersbourg & Cronslot, à peine bâtis; elle était composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre piéces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brulots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite Isle de Kotin. Un Colonel Russe nommé *Tolboguin* ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout-à-
17. Juin. coup, & le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cent prisonniers.

Cependant leur flotte restait toûjours dans ces parages, & menaçait Petersbourg. Ils firent encor une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le Général Suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encor fait *Charles douze*, sur les Etats que *Pierre* avait
25. Juin. conquis ou créés; les Suédois furent repoussés partout, & Petersbourg resta tranquille.

Pierre de son côté avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII.* achevait de soumettre la Pologne au

au nouveau Roi qu'il lui avait donné. Le Czar était encor à Vilna en Lithuanie, & fon Maréchal *Sheremeto* s'approchait de Mittau capitale de la Courlande ; mais il y trouva le Général *Levenhaupt*, déja célèbre par plus d'une victoire. Il fe donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavershof, ou Gémavers. 1705.

Dans ces affaires où l'expérience & la difcipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toûjours l'avantage : les Ruffes furent entiérement défaits, toute leur artillerie prife. *Pierre* après trois batailles ainfi perduës, à Gémavers, à Jacobftad, à Narva, réparait toûjours fes pertes, & en tirait même avantage. 28. Juill.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, affiége la citadelle, & y entre par capitulation. 14. Sept.

Les troupes Ruffes avaient alors la réputation de fignaler leurs fuccès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les Nations. *Pierre* avait à la prife de Narva tellement changé cet ufage, que les foldats Ruffes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands Ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refufèrent d'en prendre poffeffion, & exigèrent auparavant qu'on fît venir un Colonel Suédois reconnaître l'état des lieux ; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce défordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'Empire que le Czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encor plus de tort que cette bataille même. Un refte d'anciens ftrélitz, en garnifon dans Aftracan, s'enhardit fur cette fauffe nouvelle à fe révolter ; ils tuèrent le Gouverneur de la ville, & le Czar fut obligé d'y envoyer le Maréchal *Sheremeto* avec des troupes pour les foumettre & les punir.

Tout confpirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles XII.* les malheurs d'*Augufte*, la neutralité forcée du Dannemark, les révoltes des anciens ftrélitz, les murmures d'un peuple qui ne fentait alors que la gêne de la réforme & non

1705. l'utilité, les mécontentements des Grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un seul moment ; il étouffa la révolte ; & ayant mis en sureté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau malgré *Levenhaupt* vainqueur qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie, & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII.* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança jusqu'à Tikoczin ; ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le Roi *Auguste* ; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* sur des partis de troupes de son rival ; ils allèrent ensuite à Grodno capitale de la Lithuanie, & y restèrent jusqu'au 15. Décembre. *Pierre* en partant lui laissa de l'argent & une armée, & selon sa coutume alla passer
30. Dec. quelque tems de l'hyver à Moscou, pour y faire fleurir les Arts & les Loix, après avoir fait une campagne très difficile.

CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que Pierre *se soutient dans ses conquêtes, & police ses Etats, son ennemi* Charles XII. *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles XII. *Il renonce à la Couronne ; il livre* Patkul *Ambassadeur du Czar ; meurtre de* Patkul, *condamné à la roue.*

1706. PIerre à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII.* partout victorieux s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée ; le Roi *Auguste* avait été obligé de fuïr de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons Russes ; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite ; le Czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine ex-

trême en Lithuanie, le célèbre *Shulembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire, par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille Saxons & six mille Russes tirés des troupes que le Czar avait confiées à ce malheureux Prince. *Shulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII.* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois sous le Général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt sur les frontières de Pologne, il trouva le Maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille. 1706.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déja dit dans l'histoire de *Charles XII.* je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée Saxonne un régiment Français, qui ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochsted, avait été forcé de servir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français frappés de la gloire de *Charles XII.* & mécontens du service de Saxe, *6. Fevr.* posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement & le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons Russes, & encor tous les soldats qui échapèrent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fit quartier à personne. Le Chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout*: mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de Dieu. Le Czar même assure dans un de ses manifestes *u*), que beaucoup de prisonniers Russes, Cosaques, Calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les Généraux à ces cruautés: il ne s'en

u) Manifeste du Czar en Ukraine 1709.

1706. commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un Officier Russe qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, & que le Général Suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perduës par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII.* en Pologne. Les troupes du Czar qui étaient dans Grodno couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être envelopées de tous côtés; il sçut heureusement les rassembler & même les augmenter; il falait à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le Prince *Menzikoff* vers l'Orient, & de là au Midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait il se rend à Shlusselbourg, à Narva, à sa colonie de Petersbourg, met tout en sureté; & des bords de la mer Baltique il court à ceux du Boristhène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toûjours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII.* qu'il n'avait pû empêcher, préparant même déja une conquête nouvelle; c'était celle de Vibourg capitale de la Carélie, sur le golphe de Finlande. Il alla l'assiéger: mais cette fois elle résista à ses armes: les secours vinrent à propos; & il leva le siége. Son rival *Charles XII.* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles; il poursuivait alors le Roi *Auguste* en Saxe, toûjours plus occupé d'humilier ce Prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

(Marginal notes: Août. — beside "va, à sa colonie de Petersbourg"; Octobre. — beside "Finlande. Il alla l'assiéger")

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du Roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la Couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion; ce

traité était secret ; il falait le cacher aux Généraux du Czar, 1706.
avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII.* donnait des loix dans Leipsick, & régnait dans tout son Electorat. Déja était signé par ses Plé- 14. Sept.
nipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la Couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de Roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du Czar son bienfaicteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles XII.* l'Ambassadeur du Czar, *Jean Reinold Patkul*, Général des troupes Russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons ; & contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure u[illegible] traité : non-seulement il y perdait sa Couronne & sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du P[illegible] *Menzikoff* en Posnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le Prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée Suédoise renforcée des Polonais du parti du nouveau Roi *Stanislas*, commandée par le Général *Maderfeld* ; & ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa refuser ; la bataille se donna auprès 19. Oct.
de Kalish, dans le Palatinat même du Roi *Stanislas* ; ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnerent contre les Suédois : le Prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit ; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puissant ; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti Polonais contre le Roi *Auguste* était si fort, & enfin *Auguste* était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là ; il écrivit à son Envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa vic-

1706. toire, *proteſtant que la bataille s'était donnée malgré lui ; que les Ruſſes & les Polonais de ſon parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce deſſein des mouvemens pour abandonner* Menzikoff, *que* Maderfeld *aurait pû le battre, s'il avait profité de l'occaſion ; qu'il rendrait tous les priſonniers Suédois, ou qu'il romprait avec les Ruſſes ; & qu'enfin il donnerait au Roi de Suède toutes les ſatisfactions convenables*, pour avoir oſé battre ſes troupes.

Tout cela eſt unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves Princes de l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève, ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & l'abus que *Charles douze* faiſait de ſon bonheur ; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau Roi *Stanislas* ; le ſecond fut horrible ; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet Ambaſſadeur, ce Général du Czar. L'Europe ſçait aſſez que ce Miniſtre fut depuis roué vif à Caſimir au mois de Septembre 1707. Le Chapelain *Norberg* avouë que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de Juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave, qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie à la tête de ſix Gentilshommes Livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les loix, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu Ambaſſadeur d'un des plus grands Monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.

CHAPITRE SEIZIEME.

On veut faire un troisiéme Roi en Pologne. Charles douze *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du Czar. Succès de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

CHarles *douze* jouïssait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les Princes Protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les Puissances lui envoyaient des Ambassadeurs. L'Empereur *Joseph* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors voyant que le Roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au Trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisiéme Roi. 1707.

On proposa plusieurs Palatins dans une Diète à Lublin : on mit sur les rangs le Prince *Ragotski*; c'était ce même Prince *Ragotski* longtems retenu en prison dans sa jeunesse par l'Empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très loin, & il s'en falut peu qu'on ne vit trois Rois de Pologne à la fois. Le Prince *Ragotski* n'ayant pû réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand Général de la République *Siniauski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire. Janvier.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toûjours. *Besseval* Envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le Czar & le Roi de Suède. On pensait alors à la Cour de France, que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Russes, ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'Empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des loix dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le Czar dans Mos-

1707. cou. C'eſt alors que *Pierre* dit : » Mon frère *Charles* veut faire » l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas en moi un *Darius*.

Cependant les Ruſſes étaient encor en Pologne, & même à Varſovie, tandis que le Roi donné aux Polonais par *Charles douze* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichiſſait ſon armée des dépouilles des Saxons.

22. Août. Enfin il partit de ſon quartier d'Altranſtadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il ſemblait que ſon ennemi ne dût jamais réſiſter, puiſqu'il l'avait entiérement défait avec huit mille à Narva.

27. Août. Ce fut en paſſant ſous les murs de Dreſde qu'il alla faire au Roi *Auguſte* cette étrange viſite, *qui doit cauſer de l'admiration à la poſtérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins cauſer quelque étonnement. C'était beaucoup riſquer que de ſe mettre entre les mains d'un Prince auquel il avait ôté un Royaume. Il repaſſa par la Siléſie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévaſté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choiſiſſait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le paſſage. Six mille payſans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles* ; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il diſait, on prit le parti de le tuer aux yeux du Prince au milieu de ſa harangue. Les payſans deſeſpérés ſe retirèrent & s'armèrent. On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou & d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le Chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le recuſer ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieuës de Grodno en Lithuanie ; on lui dit que le Czar eſt en perſonne dans cette ville avec
1708. quelques troupes ; il prend avec lui ſans délibérer huit cent
6. Fevr. gardes ſeulement, & court à Grodno. Un officier Allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles douze* qu'il ne

ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de 1708.
le disputer ; l'allarme se répand dans la ville ; chacun croit que l'armée Suédoise est entrée : le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en piéces par la garde Suédoise ; tous les officiers confirment au Czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. *Pierre* se retire audelà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le Czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques Jésuites dont on avait pris la maison pour loger le Roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du Czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Aussi-tôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde Suédoise : on combat dans les ruës, dans les places : mais déja l'armée du Roi arrivait. Le Czar fut enfin obligé de céder & de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens Etats, & pour Moscou même. Il falait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandües de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à 8. Avril.
chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Petersbourg.

Charles en dominant chez les Polonais ne lui prenait rien ; mais *Pierre* en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il détruisit, & en 21. Mai.
faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles longtems retenu dans la Lithuanie par des pluyes continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Berézine à quelques lieuës du Boristhène. Rien ne put résister à son activité ; il jetta un pont à la vüe des Russes ; il battit le dé-

1708. tachement qui gardait ce paſſage, & arriva à Holozin ſur la riviere de Vabis. C'était là que le Czar avait poſté un corps conſidérable qui devait arrêter l'impétuoſité de *Charles*. La petite rivière de Vabis *x*) n'eſt qu'un ruiſſeau dans les ſécheresſes; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, groſſi par les pluyes. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Ruſſes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieüe, défendu par un large foſſé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageuſement diſpoſés dans ces lignes. Le paſſage de la rivière paraiſſait impoſſible.

Les Suédois ſelon l'uſage de la guerre préparèrent des pontons pour paſſer, & établirent des batteries de canons pour favoriſer la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuſſent prêts; ſon impatience de combattre ne ſouffrait jamais le moindre retardement. Le Maréchal de *Shwerin*, qui a longtems ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois, qu'un jour d'action il diſait à ſes Généraux occupés du détail de ſes diſpoſitions, *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* & il s'avançait alors le premier à la tête de ſes Drabans: c'eſt ce qu'il fit ſurtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, & on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien ſervie, & que les bataillons euſſent tiré à propos, il ne ſerait pas échapé un ſeul Suédois.

25. Juill. Le Roi après avoir traverſé la rivière, paſſa encor le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vüe des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, & les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptiéme. On ne leur prit que douze piéces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens Suédois.

Il était donc viſible que le Czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holozin, en comblant *Charles XII.* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dan-

x) En Ruſſe *Bibitſch*.

gers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés: 1708.
on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il falait combattre: mais les Suédois accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Charles XII. *paſſe le Boriſthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ſes meſures. Une de ſes armées eſt défaite par* Pierre le Grand: *Ses munitions ſont perdues. Il s'avance dans des déſerts. Avantures en Ukraine.*

ENfin *Charles* arriva ſur la rive du Boriſthène, à une petite ville nommée Mohilo *y*). C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait ſa route à l'orient vers Moſcou ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ſes ennemis, ſes amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le ſuivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine; cette étrange réſolution lui fut inſpirée par *Mazeppa*, Hetman des Coſaques; c'était un vieillard de ſoixante & dix ans, qui n'ayant point d'enfans ſemblait ne devoir penſer qu'à finir tranquillement ſa vie: la reconnaiſſance devait encor l'attacher au Czar, auquel il devait ſa place; mais ſoit qu'il eût en effet à ſe plaindre de ce Prince, ſoit que la gloire de *Charles XII.* l'eût ébloui, ſoit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi ſon bienfaiteur, & s'était donné en ſecret au Roi de Suède, ſe flattant de faire avec lui révolter toute ſa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'Empire Ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes feraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer: à ce puiſſant ſe-

y) En Ruſſe *Mogilew*.

1708. cours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le Général *Levenhaupt*, conduiſant après elle une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le Czar était à portée de tomber ſur cette armée, & de la priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce Coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, & s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur; & en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur & ſur ſa fortune. L'armée Suédoiſe avança donc au-delà du Boriſthène vers la Deſna, & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de Ruſſes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe.

11. Sept. *Menzikoff* à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du Roi, la mit en deſordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encor plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles* qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant longtems ſa vie, & en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les ſoldats Suédois voyant leur Roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur diſette, ne ſe décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le Roi à *Levenhaupt* de marcher avec ſon armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonſtance. *Levenhaupt* marchait enfin: *Pierre* le laiſſa paſſer le Boriſthène; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il paſſa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ſes corps raſſemblés qui ſe ſuivaient preſque en échelons. La bataille ſe donna entre le Boriſthène & la Soſſa z).

z) En Ruſſe *Soeza*.

Le Prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII*; le Général *Baur* le suivait, & *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; & on le crut longtems sur la foi de leur rélation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du Czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises. 1708.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée Suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, & conserva son bagage; le lendemain il 7. Oct. falut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux; c'est là que le Czar voyant ses troupes en desordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisiéme fois; ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, & on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entiérement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le Czar fit prisonniers cinquante-six officiers, & près de neuf cent soldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le Czar défit en personne dans une bataille rangée ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son Général *Apraxin* venait de remporter un 17. Sept. avantage en Ingrie à quelques lieuës de Narva; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée.

1708. *Charles XII.* apprit toutes ces funeftes nouvelles, lorfqu'il était prêt de paffer la Defna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provifions immenfes, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du fecours, qu'en Prince qui venait en donner. Ce Cofaque avait marché en effet avec quinze à feize mille des fiens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le Roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans fa marche, & que le Czar leur aurait une éternelle obligation d'un fi grand fervice.

A quelques milles de la Defna il leur déclara enfin fon projet ; mais ces braves gens en eurent horreur ; ils ne voulurent point trahir un Monarque dont ils n'avaient point à fe plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui après l'avoir quitté ne pourrait plus les défendre, & qui les laifferait à la difcrétion des Ruffes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toûjours leurs ennemis ; ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au Czar de la défection de leur Chef ; il ne refta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à fes gages.

Il était encor maître de quelques places dans l'Ukraine, & furtout de Bathurin, lieu de fa réfidence, regardée comme la capitale des Cofaques ; elle eft fituée près des forêts fur la rivière Defna, mais fort loin du champ de bataille, où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt.* Il y avait toûjours quelques régimens Ruffes dans ces quartiers. Le Prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du Czar ; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les paffages, il ne les connaiffait pas même ; il avait négligé de s'emparer du pofte important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers fept ou huit lieuës de forêts que la Defna traverfe. Son ennemi avait toûjours fur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* paffa aifément avec le Prince *Galitzin* ; on fe présenta devant Bathurin, elle fut prife prefque fans réfiftance, 14. Nov. faccagée & réduite en cendres ; un magazin deftiné pour le Roi de Suède, & les tréfors de *Mazeppa* furent enlevés ; les Cofaques élurent un autre Hetman, nommé *Skoropasky*, que le Czar agréa ; il voulut qu'un appareil impofant fit fentir au

peuple l'énormité de la trahiſon ; l'Archevêque de Kiovie, & deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa* ; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ſes complices moururent par le ſupplice de la rouë. 1708. 22. Nov.

Cependant *Charles XII.* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-ſept mille Suédois, ayant encor reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toûjours ſéduit par l'eſpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paſſa la Deſna loin de Bathurin & près du Boriſthène, malgré les troupes du Czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes ſuivaient ſon arriére-garde, & les autres répanduës au-delà de la riviére s'oppoſaient à ſon paſſage. 15. Nov.

Il marchait, mais par des deſerts, & ne trouvait que des villages ruinés & brulés. Le froid ſe fit ſentir dès le mois de Décembre avec une rigueur ſi exceſſive, que dans une de ſes marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ſes yeux ; les troupes du Czar ſouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de ſecours ; celles de *Charles* manquant preſque de vêtemens, étaient plus expoſées à l'âpreté de la ſaiſon.

Dans cet état déplorable, le Comte *Piper*, Chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conſeils à ſon Maître, le conjura de reſter, de paſſer au moins le tems le plus rigoureux de l'hyver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait ſe fortifier, & faire quelques proviſions par le ſecours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repaſſer la Deſna & le Boriſthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ſes troupes des quartiers dont elles avaient beſoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abſolument néceſſaire, de ſoutenir le Roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguſte* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce ſerait fuir devant le Czar, que la ſaiſon deviendrait plus favorable, qu'il falait ſubjuguer l'Ukraine & marcher à Moſcou. *a*)

Les armées Ruſſes & Suédoiſes furent quelques ſemaines

a) Avoüé par le Chapelain *Norberg*. Tom. II. pag. 263.

1709. Janvier. dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709.; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, *Charles* attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage; il falait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt lieües à la ronde la subsistance des paysans. *Pierre* sans se hâter veillait sur ses marches & le laissait se consumer.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivières qu'ils passèrent ne se trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les Géographes connaissent ces pays comme nous connaissons l'Italie, la France & l'Allemagne; la Géographie est encor de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné, & l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

Contentons nous de savoir, que *Charles* enfin traversa toute l'Ukraine au mois de Février, brulant partout des villages, & en trouvant que les Russes avaient brulés. Il s'avança au Sud-Est, jusqu'aux déserts arides bordés par les montagnes qui séparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs: c'est à l'orient de ces montagnes que sont les autels d'*Alexandre.* Il se trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Russie; & quand il fut là, il falut retourner sur ses pas pour subsister: les habitans se cachaient dans des tanières avec leurs bestiaux; ils disputaient quelquefois leur nourriture aux soldats qui venaient l'enlever; les paysans dont on put se saisir furent mis à mort; ce sont là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois transcrire ici quelques lignes du Chapelain *Norberg. b) Pour faire voir,* dit-il, *combien le Roi aimait la justice, nous insérerons un billet de sa main au Colonel* Hielmen; » *Monsieur le Colonel, je suis bien* » *aise qu'on ait attrappé les paysans qui ont enlevé un Suédois;* » *quand on les aura convaincus de leur crime, on les punira sui-* » *vant l'exigence du cas, en les faisant mourir.* CHARLES, & plus » bas *Budis.* « Tels sont les sentimens de justice & d'humanité du confesseur d'un Roi; mais si les paysans de l'Ukraine avaient pû

b) Tom. II. pag. 279.

pû faire pendre des payſans d'Oſtrogotie enrégimentés, qui 1709.
ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans; les Confeſſeurs & les Chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pû bénir leur juſtice?

Mazeppa négociait depuis longtems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boriſthène, & dont une partie habite les Iſles de ce fleuve. c) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes & ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs iſles pendant l'hyver, & les allant vendre au printems dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un Hetman particulier, & cet Hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa*; ces deux barbares s'abouchèrent, faiſant porter chacun devant eux une queüe de cheval & une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet Hetman des Zaporaviens & ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent, à l'Hetman Zaporavien, & à ſes principaux Officiers: quand ces Chefs furent yvres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'Evangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles douze*; après quoi ils emportèrent la vaiſſelle & tous les meubles: le maître d'hôtel de la maiſon courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'Evangile ſur lequel ils avaient juré; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle; les Zaporaviens s'attroupèrent; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on faiſait à de ſi braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître d'hôtel pour le punir ſelon les loix; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens ſelon les loix ſe jettèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir

c) Voyez le Chapitre premier, pag. 326.

1709. *Charles douze ;* il en compoſa un régiment de deux mille hommes, le reſte marcha par troupes ſéparées contre les Coſaques & les Calmouks du Czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, & pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes ; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au Nord ; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert ; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieües au-deſſous dans le Boriſthène. On peut aller de Pultava au Septentrion gagner le chemin de Moſcou par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares ; cette route eſt difficile ; les précautions du Czar l'avaient rendüe preſque impraticable ; mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles ;* & il comptait toûjours prendre le chemin de Moſcou après s'être emparé de Pultava ; il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de May.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

BATAILLE DE PULTAVA.

C'Etait là que *Pierre* l'attendait ; il avait diſpoſé ſes corps d'armée à portée de ſe joindre & de marcher tous enſemble aux aſſiégeans ; il avait viſité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie, où coule la Deſna, devenüe célèbre par ſa victoire, & où cette rivière eſt déja profonde ; le pays de Bolcho, dans lequel l'Occa prend ſa ſource ; les déſerts & les montagnes qui conduiſent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Aſoph, & là il faiſait nettoyer le port, conſtruire des vaiſſeaux, fortifier la citadelle de Taganroc, mettant ainſi à profit pour l'avantage de ſes Etats le tems qui s'écoula entre les batailles de Deſnoi & de Pultava.

Dès qu'il ſait que cette ville eſt aſſiégée, il raſſemble ſes

quartiers. Sa cavalerie, ſes dragons, ſon infanterie, Coſaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à ſon armée, ni gros canon, ni piéces de campagne, ni munitions de toute eſpèce, ni vivres, ni médicamens; c'était encor une ſupériorité qu'il s'était donnée ſur ſon rival. 1709.

Le 15e. Juin 1709. il arrive devant Pultava avec une armée d'environ ſoixante mille combattans; la rivière Vorskla était entre lui & *Charles*. Les aſſiégeans au Nord-oueſt, les Ruſſes au Sud-eſt.

Pierre remonte la rivière au-deſſus de la ville, établit ſes ponts, fait paſſer ſon armée, & tire un long retranchement, 3. Juillet. qu'on commence & qu'on achève en une ſeule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors ſi celui qu'il mépriſait & qu'il comptait détrôner à Moſcou, entendait l'art de la guerre. Cette diſpoſition faite, *Pierre* poſta ſa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de pluſieurs redoutes garnies d'ar- 6. Juillet. tillerie. Toutes les meſures ainſi priſes, il va reconnaître le camp des aſſiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du deſtin de la Ruſſie, de la Pologne, de la Suède & des deux Monarques ſur qui l'Europe avait les yeux. On ne ſavait chez la plûpart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux Princes, ni quelle était leur ſituation: mais après avoir vû partir de Saxe *Charles douze* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir ſçu qu'il pourſuivait partout ſon ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des loix en Dannemark, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le Cremelin de Moſcou les conditions de la paix, & faire un Czar, après avoir fait un Roi de Pologne. J'ai vû des lettres de pluſieurs Miniſtres, qui confirmaient leurs Cours dans cette opinion générale.

Le riſque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un Héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Ruſſie ceſſaient alors d'être dévaſtées; la Pologne reprenait avec ſa tranquillité ſon Roi légitime déja réconcilié avec le Czar ſon bienfaicteur.

La Suède enfin épuiſée d'hommes & d'argent pouvait trou-

1709. ver des motifs de consolation : mais si le Czar périssait ; des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste Empire de la Terre retombait dans le cahos dont il était à peine tiré.

Quelques corps Suédois & Russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles* dans une de
27. Juin. ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied ; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer ; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens ; il sortit des siens en se faisant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le Grand* avoüe que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoise maîtresse des deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le Chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être,) prétend que c'est une calomnie ; mais que les Suédois ayent crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent partout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le Czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* faisait dans son armée la fonction de Général Major ; le Général *Baur* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremeto* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses Drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, & mit le brancard en piéces. *Charles* se fit alors porter sur des piques ; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau ; ces deux Princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois

furent partout enfoncés ; la confuſion ſe mit parmi eux, & *Charles douze* fut obligé de fuïr devant celui qu'il avait tant mépriſé. On mit à cheval dans ſa fuite ce même Héros qui n'avait pû y monter pendant la bataille ; la néceſſité lui rendit un peu de force ; il courut en ſouffrant d'extrêmes douleurs, devenües encor plus cuiſantes par celle d'être vaincu ſans reſſource. Les Ruſſes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts ſur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille priſonniers, ſurtout dans la cavalerie. 1709.

Charles douze précipitait ſa fuite avec environ quatorze mille combattans, très peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boriſthène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol *d*), dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boriſthène en cet endroit ſont de grands déſerts qui conduiſent aux frontiéres de la Turquie. *Norberg* aſſure que les vainqueurs n'oſèrent pourſuivre *Charles* ; cependant il avoue que le Prince *Menzikoff* ſe préſenta ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie conſidérable, quand le Roi paſſait le Boriſthène.

Quatorze mille Suédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille Ruſſes ; *Levenhaupt* qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au Czar les Zaporaviens, qui ayant combattu pour ſon Roi ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille & par la capitulation, furent le Comte *Piper* premier Miniſtre, avec deux Sécretaires d'Etat & deux du cabinet ; le Feldt-Maréchal *Renſchild*, les Généraux *Levenhaupt*, *Shlippembac*, *Rozen*, *Stakelber*, *Creutz*, *Hamilton* ; trois aides de camp Généraux, l'auditeur Général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'Etat Major, cinq Colonels, parmi leſquels était un Prince de *Virtemberg* ; ſeize mille neuf cent quarante-deux ſoldats ou bas-officiers ; enfin, en y comprenant les domeſtiques du Roi & d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cent quarante-ſix au pouvoir du vainqueur ; ce qui joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui paſ- 12. Juill.

d) Ou Pſol.

1709. ſèrent le Boriſthène à la ſuite du Roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. *e*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de ſeize mille de Livonie; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante; & d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvüe d'une artillerie formidable: auſſi l'accuſa-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux Officiers & douze cent quatre-vingt-treize ſoldats; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un Miniſtre envoyé à la Cour du Czar prétend dans ſes mémoires, que *Pierre* ayant appris le deſſein de *Charles douze* de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réſolution deſeſpérée & de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les Princes Chrêtiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, & de terminer leurs différends par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug, qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des Etats du Grand Seigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déja en Turquie, & rapporta la lettre à ſon Maître. Le Miniſtre ajoute qu'il tient ce *f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance, mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le Grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a con-

e) On a imprimé à Amſterdam en 1730. les mémoires de *Pierre le Grand* par le prétendu Boyard *Ivan Neſteruzanoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le Roi de Suède avant de paſſer le Boriſthène envoya un officier Général offrir la paix au Czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

f) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée au devant des anecdotes de Ruſſie, pag. 23.

fiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre-humain, puiſqu'elle a donné au Czar la liberté de policer une grande partie du Monde. 1709.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cent batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiécle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées & les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités, & repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles & paſſagers; on a fait les plus petites choſes avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a réſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte Empire de la Terre.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suites de la victoire de Pultava. Charles douze *réfugié chez les Turcs.* Auguſte *détrôné par lui rentre dans ſes Etats. Conquêtes de* Pierre le Grand.

CEpendant on préſentait au vainqueur tous les principaux priſonniers; le Czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à ſa table. Il eſt aſſez connu qu'en buvant à leur ſanté il leur dit: » Je bois à la ſanté de mes maîtres dans l'art de » la guerre: « mais la plûpart de ſes maîtres, du moins tous les officiers ſubalternes & tous les ſoldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes & les Suédois: le Czar en avait propoſé un avant le ſiége de Pultava; *Charles* le refuſa, & ſes Suédois furent en tout les victimes de ſon indomptable fierté.

C'eſt cette fierté toûjours hors de ſaiſon, qui cauſa toutes

1709. les avantures de ce Prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un Roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand Visir selon l'usage, & il crut que ce ferait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les Ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au tems ni aux lieux. *g*)

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. *Charles*, quand il donnait des loix, avait exigé de l'Empereur d'Allemagne *Joseph*, qu'on dépouillât les Catholiques de cent-cinq Eglises, en faveur des Siléfiens de la Confession d'Augsbourg ; les Catholiques reprirent presque tous les temples Luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur Elec-
8. Août. teur Roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du Czar, il s'empressa de remonter sur le Trône de Pologne. La Suède consternée, crut longtems son Roi mort, & le Sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire : il fait partir le Maréchal *Sheremeto* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce Général s'était signalé tant de fois. Le Prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la Noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le Compétiteur qu'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour dissiper quelques troupes Suédoises qui restaient encore sous le Général Suédois *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les Palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se

g) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII.* au grand Visir, mais cette lettre est fausse, comme la plûpart des récits de ce voyageur mercénaire ; & *Norberg* lui-même avoue que le Roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand Visir.

ſe concerte avec le Général de la Lithuanie ; il voit enſuite 1709.
les troupes de la Couronne, qui prêtent ferment de fidélité au 18. Sept.
Roi *Auguſte ;* de là il ſe rend à Varſovie, & jouït à Thorn du
plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remer- 7. Oct.
cimens d'un Roi auquel il rendait ſes Etats. C'eſt là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les Rois de Dannemark, de Pologne & de Pruſſe. Il s'agiſſait déja de reprendre toutes les conquêres de *Guſtave - Adolphe. Pierre* faiſait revivre les anciennes prétentions des Czars ſur la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, & ſur une partie de la Finlande ; le Dannemark revendiquait la Scanie, le Roi de Pruſſe la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainſi tous les édifices que la valeur heureuſe de *Guſtave - Adolphe* avait élevés. La Nobleſſe Polonaiſe venait en foule confirmer ſes ſermens à ſon Roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné ; preſque tous reconnaiſſaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du Czar, à ces traités, à cette révolution ſubite, *Staniſlas* n'eut à oppoſer que ſa réſignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Univerſal*, dans lequel il dit qu'il eſt prêt de renoncer à la Couronne ſi la République l'exige.

Pierre après avoir tout concerté avec le Roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Dannemark, partit incontinent pour achever ſa négotiation avec le Roi de Pruſſe. Il n'était pas encor en uſage chez les Souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs Ambaſſadeurs : ce fut *Pierre* qui introduiſit cette coutume nouvelle & peu ſuivie. L'Electeur de Brandebourg, premier Roi de Pruſſe, alla conferer avec le Czar à Marienverder, petite ville ſituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les Chevaliers Teutoniques, & enclavée dans la liſière de la Pruſſe devenue Royaume. Ce Royaume était petit & pauvre, mais ſon nouveau Roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus faſtueuſe : c'eſt dans cet éclat qu'il avait deja reçu *Pierre* à ſon premier paſſage, quand ce Prince quitta ſon Empire pour aller s'inſtruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII.* avec encor plus de ma-
gnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le Roi de Pruſſe qu'un 20. Oct.
traité défenſif, mais qui enſuite acheva la ruine des affaires de Suède.

1709. Nul inftant n'était perdu. *Pierre* après avoir achevé rapidement des négociations qui partout ailleurs font fi longues, va joindre fon armée devant Riga la capitale de la Livonie, com-
21. Nov. mence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, enfuite forme un blocus; & fûr que Riga ne lui peut échaper, il va veiller aux ouvrages de fa ville de Petersbourg, à la conftruction des maifons, à fa flotte, pofe de
3. Dec. fes mains la quille d'un vaiffeau de cinquante-quatre canons, & part enfuite pour Mofcou. Il fe fit un amufement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale : il ordonna toute la fête, travailla lui-même, difpofa tout.

1710. L'année 1710. commença par cette folemnité néceffaire alors
1. Janv. à fes peuples, auxquels elle infpirait des fentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leur murs ceux dont on triomphait; on vit paffer fous fept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendarts, le brancard de leur Roi, les foldats, les Officiers, les Généraux, les Miniftres prifonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, & de cent piéces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui fe faifaient entendre quand les canons fe taifaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les Généraux à la tête, & *Pierre* à fon rang de Général-Major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choifie des jeunes enfans de Boyards vétus à la Romaine, qui préfentèrent des lauriers au Monarque victorieux.

A cette fête publique fuccéda une cérémonie non moins fatisfaifante. Il était arrivé en 1708. une avanture d'autant plus défagréable, que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof* fon Ambaffadeur à Londres auprès de la Reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de juftice au nom de quelques marchands Anglais, & conduit chez un Juge de paix pour la fureté de leurs créances. Les marchands Anglais prétendaient que les loix du commerce devaient l'emporter fur les privilèges des Miniftres: L'Ambaffadeur du Czar, & tous les Miniftres publics qui fe joignirent à lui, difaient que leur perfonne doit être toûjours inviolable. Le Czar de-

manda fortement juſtice par ſes lettres à la Reine *Anne ;* mais 1710.
elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux marchands de pourſuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les Miniſtres publics de cette pourſuite. Le meurtre de *Patkul* Ambaſſadeur du Czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles douze*, enhardiſſait le peuple d'Angleterre à ne pas reſpecter un caractère ſi cruellement prophané : les autres Miniſtres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui du Czar ; & enfin tout ce que put faire la Reine en ſa faveur, ce fut d'engager le Parlement à paſſer un acte par lequel doreſnavant il ne ſerait plus permis de faire arrêter un Ambaſſadeur pour ſes dettes : mais après la bataille de Pultava il falut faire une ſatisfaction plus autentique. La Reine lui fit des excuſes publiques par une Ambaſſade ſolemnelle. Monſieur de *Widvorth* choiſi 16. Fev.
pour cette cérémonie, commença ſa harangue par ces mots : *Très-haut & très-puiſſant Empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en priſon ceux qui avaient oſé arrêter ſon Ambaſſadeur, & qu'on les avait déclaré infames ; il n'en était rien, mais il ſuffiſait de le dire ; & le titre d'Empereur que la Reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait aſſez la conſidération qu'il avait en Europe. On lui donnait déja communément ce titre en Hollande, & non ſeulement ceux qui l'avaient vû travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéreſſaient davantage à ſa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appellaient à l'envi du nom d'Empereur, & célébraient ſa victoire par des fêtes en préſence du Miniſtre de Suède.

Cette conſidération univerſelle qu'il s'était donnée par ſa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing eſt d'abord aſſiégée ; c'eſt une ville Anſéatique de la Pruſſe Royale en Pologne ; les Suédois y avaient encor une garniſon. Les Ruſſes montent à l'aſſaut, entrent dans 11. Mars.
la ville, & la garniſon ſe rend priſonnière de guerre ; cette place était un des grands magazins de *Charles douze :* on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-ſept mortiers. Auſſi-tôt *Pierre* ſe hâte d'aller de Moſcou à Petersbourg : à peine arrivé il s'embarque ſous ſa 2. Avril.

1710. nouvelle forteresse de Cronslot, côtoye les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête il amène sa flote devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, & le blocus de la capitale de la Livonie est 23. Juin. resserré. Vibourg se rend bientôt après la brèche faite, & une garnison composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonnière malgré la capitulation. *Pierre* se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes ; il falut sur cette affaire demander les ordres du Roi de Suède toûjours infléxible, & ces soldats que *Charles* aurait pû délivrer restèrent captifs. C'est ainsi que le Prince d'Orange Roi d'Angleterre *Guillaume trois* avait arrêté en 1695. le Maréchal de *Bouflers* malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, & il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siége de Riga devint bientôt un siége régulier, poussé avec vivacité : il falait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au Nord les murs de la ville. La contagion qui désolait depuis quelque tems ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, & lui enleva neuf mille hommes : cependant le siége ne fut point ral-
15. Juill. lenti ; il fut long, & la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers & soldats Livoniens resteraient au service de la Russie comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles douze* avaient usurpé ; les privilèges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au service du Czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* son Ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privilèges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cent bouches à feu.

Il manquait pour être entiérement maître de la Carélie la

forte ville de Kexkſolm ſur le lac Ladoga, ſituée dans une 1710.
iſle, & qu'on regardait comme imprenable; elle fut bombar- 19. Sept.
dée quelque tems après & bientôt rendüe. L'iſle d'Oeſel dans 23. Sept.
la mer qui borde le nord de la Livonie fut ſoumiſe avec la même rapidité.

Du côté de l'Eſtonie, province de la Livonie vers le Septentrion & ſur le golfe de Finlande, ſont les villes de Pernau & de Revel; ſi on en était maître, la conquête de la Livonie
était achevée. Pernau ſe rendit après un ſiége de peu de jours, 25. Août.
& Revel ſe ſoumit ſans qu'on tirat contre la ville un ſeul coup 10. Sept.
de canon; mais les aſſiégés trouvèrent le moyen d'échaper au vainqueur dans le tems même qu'ils ſe rendaient priſonniers de guerre: quelques vaiſſeaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garniſon s'embarqua, ainſi que la plupart des bourgeois; & les aſſiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déſerte. Quand *Charles douze* remportait la victoire de Narva, il ne s'attendait pas que ſes troupes auraient un jour beſoin de pareilles ruſes de guerre.

En Pologne *Stanislas* voyant ſon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui reſtait à *Charles douze; Auguſte* régnait, & il était difficile de décider ſi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du Roi de Suède étaient encor plus malheureux que lui; cette maladie contagieuſe qui avait ravagé toute la Livonie, paſſa en Suède, & enleva trente mille perſonnes dans la ſeule ville de Stokholm; elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de ſuite la plupart étaient ſortis du pays pour aller périr à la ſuite de leur Maître.

Sa mauvaiſe fortune le pourſuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille combattans; le Czar, le Roi de Dannemark, celui de Pruſſe, l'Electeur d'Hanovre, le Duc de Holſtein, s'unirent tous enſemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le Général *Craſſau* qui la commandait à la neutralité. La Régence de Stokholm ne recevant point de nouvelles de ſon Roi, ſe crut trop heureuſe, au milieu de la contagion qui dévaſtait la ville, de ſigner cette neutralité, qui ſemblait du moins de-

1710. voir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'Empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée Suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son Monarque : il fut même résolu dans l'Empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple ; c'est que l'Empereur qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée Suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Estonie & de la Carélie.

Charles douze, qui pendant tout ce tems-là faisait jouër de Bender à la Porte Ottomane tous les ressorts possibles pour engager le Divan à déclarer la guerre au Czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son Sénat de Stokholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encore pour la succession du Roi d'Espagne *Charles second*, & tout le Nord était armé contre *Charles douze*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque *Pierre* était au plus haut point de sa gloire, & précisément parce qu'il y était.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DU PRUTH.

LE Sultan *Achmet III.* déclara la guerre à *Pierre premier*; mais ce n'était pas pour le Roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le Kam des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides, & sur la mer Noire, de la ville d'Asoph fortifiée, du port de Taganroc déja célèbre; enfin de tant de grands succès, & de l'ambition que les succès augmentent toûjours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que la Porte Ottomane ait fait la guerre au Czar vers les Palus - Méotides, parce qu'un vaisseau Suédois avait pris sur la mer Baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un Ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'Empire Turc, que la lettre fut portée à *Charles XII.* en Turquie, que *Charles* l'envoya au Divan, & que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le

1710. Kam des Tartares plus inquiet encor que le Divan de Conſtantinople, du voiſinage d'Aſoph, fut celui qui par ſes inſtances obtint qu'on entrerait en campagne. *a*)

La Livonie n'était point encor toute entiére au pouvoir du Czar, quand *Achmet III.* prit dès le mois d'Août la réſolution de ſe déclarer. Il pouvait à peine ſavoir la reddition de Riga. La propoſition de rendre en argent les effets perdus par le Roi de Suède à Pultava, ſerait de toutes les idées la plus ridicule, ſi celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romaneſque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du Divan eût été plus romaneſque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novemb. Le Kam des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans ſa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puis qu'Aſoph eſt frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le Kam de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiſſement du Czar; mais ce Kam ne commandait point les armées du Grand Seigneur; il était comme les Princes feudataires d'Allemagne, qui ont ſervi l'Empire avec leurs propres troupes, ſubordonnées au Général de l'Empereur Allemand.

29. Nov. La première démarche du Divan fut de faire arrêter dans les ruës de Conſtantinople l'Ambaſſadeur du Czar *Tolstoy*, & trente de ſes domeſtiques, & de l'enfermer au château des ſept Tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toûjours des Miniſtres étrangers, réſidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoyent

a) Ce que raporte *Norberg* ſur les prétentions du Grand Seigneur, n'eſt ni moins faux ni moins puérile: il dit que le Sultan *Achmet* envoya au Czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, ſelon le confeſſeur de *Charles douze*, de renoncer à ſon alliance avec le Roi *Auguſte*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce Prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette piéce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée *Mémoires ſatiriques, hiſtoriques & amuſans*. *Norberg* puiſa dans cette ſource. Il parait que ce confeſſeur n'était pas le confident de *Charles douze*.

voyent jamais d'Ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens, comme des Conſuls de marchands; & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les Chrétiens que pour les Juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce. 1710.

Le célèbre Viſir *Achmet Couprogli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV.* avait traité le fils d'un Ambaſſadeur de France avec outrage, & ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le fraper l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louïs XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti, qu'en envoyant un autre Miniſtre à la Porte. Les Princes Chrétiens très délicats entre eux ſur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais Souverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes Miniſtres que le Czar de Ruſſie. Il vit dans l'eſpace de peu d'années ſon Ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes; ſon Plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif ſur un ordre du Roi de Suède; ſon Miniſtre à la Porte Ottomane ſaiſi & mis en priſon dans Conſtantinople comme un malfaiteur.

La Reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vû, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul*, fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le Czar fut obligé de quitter le théatre de la guerre en Occident, pour aller combattre ſur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la *b*) Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au Maréchal *Sheremeto* de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée, & laiſſant le Prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir. 1711. Janvier.

Un Sénat de régence eſt établi; ſes régimens des gardes ſe 18. Janv.

b) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

1711. mettent en marche ; il ordonne à la jeune Nobleſſe de venir aprendre ſous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'Amiral *Apraxin* va dans Aſoph commander ſur terre & ſur mer. Toutes ces muſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle Czarine ; c'était cette même perſonne faite priſonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696. *Eudoxia Lapoukin c)* ſon épouſe, dont il avait deux enfans. Les loix de ſon Egliſe permettent le divorce ; & ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune priſonnière de Marienbourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe & de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractère, que le Czar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans ſes courſes & dans ſes travaux pénibles, partageant ſes fatigues, adouciſſant ſes peines par la gaieté de ſon eſprit, & par ſa complaiſance ; ne connaiſſant point cet apareil de luxe & de molleſſe, dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des beſoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſinguliére, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, & que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colère du Czar, & le rendit plus grand encor en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint ſi néceſſaire, qu'il l'épouſa ſecrettement en 1707. Il en avait déja deux filles, & il en eut l'année ſuivante une Princeſſe qui épouſa depuis le Duc de Holſtein. Le mariage ſecret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le
17. Mars. Czar *d)* partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'Empire Ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'Hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déja ravageaient l'Ukraine dès le mois de Fevrier ; l'armée Ruſſe avançait vers le Nieſter ; un autre corps de troupes ſous le Prince *Galitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables ; car *Galitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Coſaques, & à quelques Polonais du parti de *Staniſlas*,

c) Ou *Lapouchin.*

d) Journal de *Pierre le Grand.*

& même de Suédois, il les défit entiérement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déja fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encor augmentée par les troupes du Roi de Pologne. Ce Prince qui devait tout au Czar vint le trouver le 3. Juin 1714. à Jaroslau sur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux Rois : mais la Diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguste* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du Czar d'avoir dans le Roi *Auguste* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même. 1711.

La Moldavie & la Valachie devaient secoüer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiétèrent longtems l'Empire Romain; *Trajan* les soumit; le premier *Constantin* les rendit Chrétiens. La Dacie fut une province de l'Empire d'Orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en servant sous les *Odoacres* & sous les *Théodorics*.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'Empire Grec; & quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées & oprimées par des Princes particuliers. Enfin elles ont été entiérement soumises par le Padicha ou Empereur Turc, qui en donne l'investiture. Le Hospodar, ou Vaivode, que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toûjours un Chrétien Grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le Prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de présens au Visir, ainsi qu'elle confère le Patriarchat Grec de Constantinople. C'est quelquefois un Dragoman, c'est-à-dire, un interprète du Divan, qui obtient cette place. Rarement la Molda-

1711. vie & la Valachie ſont réunies ſous un même Vaivode ; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus ſûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faiſait deſcendre ce Vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un Kam Tartare ; & du nom de *Timurkan*, venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fit deſcendre d'un Conquérant Tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant, par la protection du Czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le Hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration, dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'Evêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au Czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au Roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole.

Le Général *Sheremeto* s'avança juſqu'à Jaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en Prince ; mais il n'agit en Prince qu'en publiant un manifeſte contre l'Empire Turc. Le Hoſpodar de Valachie qui démêla bientôt ſes vûes ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir. L'Evêque de Jéruſalem craignant juſtement pour ſa tête, s'enfuit & ſe cacha ; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte Ottomane ; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée Ruſſe, les allèrent porter à l'armée Turque.

Déja le Viſir *Baltagi-Méhémet* avait paſſé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Jaſſi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hieraſe, qui tombe dans le Danube, & qui eſt à peu près la frontière de la Moldavie & de la Beſſarabie. Il envoya alors le Comte *Poniatousky*, Gentilhomme Polonais attaché à la fortune du Roi de Suède, prier ce Prince de venir lui rendre viſite, & voir ſon armée. *Charles*

ne put s'y résoudre ; il exigeait que le Grand Visir lui fit sa première visite dans son asyle près de Bender ; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatousky* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de *Charles XII. Je m'attendais bien*, dit le Visir au Kam des Tartares, *que ce fier Payen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque qui aliéne toûjours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du Roi de Suède : il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux, & non pas pour lui. 1711.

Tandis que l'armée Ottomane passait le Danube, le Czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Boristhène, pour aller dégager le Maréchal *Sheremeto*, qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. *Pierre* avant de passer le Boristhène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible ; mais *Catherine* regarda cette attention du Czar comme un outrage à sa tendresse & à son courage ; elle fit tant d'instances que le Czar ne put se passer d'elle ; l'armée la voyait avec joye à cheval à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il falut marcher au delà du Boristhène par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encor un autre désert avant d'arriver à Jassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gayeté, envoyait des secours aux Officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats.

On arriva enfin à Jassi, où l'on devait établir des magazins. 4 Juillet.
Le Hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du Czar, lui proposa la paix, quoique le grand Visir ne l'en eût point chargé ; on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne ; ses provisions que *Cantemir* avait promises, & qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretems ; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent : l'eau

1711. manquait fouvent dans la marche fous un foleil brulant & dans des déferts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, fe trouvait, par une fatalité finguliére, à portée de *Charles XII*; car Bender n'eft éloigné que de vingt-cinq lieuës communes de l'endroit où l'armée Ruffe campait auprès de Jaffi. Des partis de Cofaques pénétrèrent jufqu'auprès de la retraite de *Charles*; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le Roi de Suède à couvert d'une furprife. Il attendait avec impatience & fans crainte dans fon camp l'événement de la guerre.

Pierre fe hâta de marcher fur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magazins. Le point décifif était d'empêcher les Turcs, poftés au-deffous, fur la rive gauche, de paffer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie ; il envoya le Général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'opofer à ce paffage des Turcs ; mais ce Général n'arriva que dans le tems même qu'ils paffaient fur leurs pontons : il fe retira ; & fon infanterie fut pourfuivie jufqu'à ce que le Czar vint lui-même le dégager.

L'armée du grand Vifir s'avança donc bientôt vers celle du Czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes ; celle des Ruffes n'était alors que d'environ trente-fept mille combattans. Un corps affez confidérable fous le Général *Renne*, était au delà des montagnes de la Moldavie, fur la rivière de Sireth ; & les Turcs coupèrent la communication.

Le Czar commençait à manquer de vivres, & à peine fes troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau ; elles étaient expofées à une nombreufe artillerie, placée par le grand Vifir fur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait fans ceffe fur les Ruffes. Il parait par ce récit très détaillé & très fidèle, que le Vifir *Baltagi-Méhémet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont repréfenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paffer le Pruth à la vûe d'un ennemi, le contraindre à reculer & le pourfuivre,

couper tout d'un coup la communication entre l'armée du Czar 1711.
& un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité & sans prévoyance.

Pierre alors se trouva dans une plus mauvaise position que *Charles douze* à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, & s'étant fié comme lui aux promesses d'un Prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Jassi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche, 20. Juill.
que les Turcs tombent sur son arrièregarde au point du jour. Le régiment des gardes *Préobasinski* arrêta longtems leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encor les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très longtems, 21. Juill.
qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée Ottomane deux Officiers du Roi de Suède, l'un le Comte *Poniatousky*, l'autre le Comte de *Sparre*, avec quelques Cosaques du parti de *Charles douze*. Mes mémoires disent que ces Généraux conseillèrent au grand Visir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand Visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante qui périssait déja par la disette. La première idée parait plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des Généraux élevés par *Charles douze*.

Le fait est que le grand Visir tomba sur l'arrière-garde, au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cent hommes; on se forma avec célérité. Un Général Allemand nommé *Alard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée Ottomane sans perdre de terrain.

1711. La discipline à laquelle le Czar avait accoutumé ses troupes, le paya bien de ses peines. On avait vû à Narva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; & ici on voit une arrière-garde d'environ huit mille Russes soutenir les efforts de ceut cinquante mille Turcs, leur tuer sept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat, les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée Russe restait toûjours enfermée, privée de provisions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait aprocher du fleuve; car si-tôt que quelques soldats hazardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de Turcs posté à la rive opposée faisait pleuvoir sur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée Turque qui avait attaqué les Russes, continuait toûjours de son côté à la foudroyer par son canon.

Il était probable qu'enfin les Russes allaient être perdus sans ressource par leur position, par l'inégalité du nombre & par la disette. Les escarmouches continuaient toûjours; la cavalerie du Czar presque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattit à pied; la situation paraissait desespérée. Il ne faut que jetter les yeux sur cette carte exacte du camp du Czar, & de l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible, qu'il falait remporter une victoire complette, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclave des Turcs.

Toutes les rélations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le Czar incertain s'il tenterait le lendemain le sort d'une nouvelle bataille, s'il exposerait sa femme, son armée, son Empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui semblait inévitable, se retira dans sa tente, accablé de douleur, & agité de convulsions dont il était quelquefois attaqué, & que ses chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que personne fût témoin de son état, il défendit qu'on entrât dans sa tente. Il vit alors quel était son bonheur d'avoir permis à sa femme de le suivre. *Catherine* entra malgré la défense.

Une



Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expofée comme un autre au feu d'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perfuada fon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eft la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux Souverains, ou à leurs repréfentans, de ne les aborder qu'avec des préfens. *Catherine* raffembla le peu de pierreries qu'elle avait aportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliffes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaffa fut deftiné pour le Kiaia. Elle choifit elle-même un

1711. officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les préſens au grand Viſir, & enſuite faire conduire au Kiaia en ſureté, le préſent qui lui était réſervé. Cet Officier fut chargé d'une lettre du Maréchal *Sheremeto* à *Méhémet-Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine*; mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même donnée en 1723. quand il fit couronner *Catherine* Impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très grand ſecours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où nôtre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le Czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer; le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit *e*) de *Pierre le Grand* dit, que le jour même du grand combat du 20. Juillet, il y avait trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & ſix mille ſix cent quatre-vingt-douze de cavalerie, preſque tous démontés; il aurait donc perdu ſeize mille deux cent quarante-ſix combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires aſſurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus conſidérable que la ſienne, & qu'attaquant en foule & ſans ordre, aucun des coups tirés ſur eux ne porta à faux. S'il eſt ainſi, la journée du Pruth du 20. au 21. Juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vûe depuis pluſieurs ſiécles.

Il faut ou ſoupçonner *Pierre le Grand* de s'être trompé, lorſqu'en couronnant l'Impératrice, il lui témoigne ſa reconnaiſſance, *d'avoir ſauvé ſon armée réduite à vingt-deux mille combattans;* ou accuſer de faux ſon journal, dans lequel il eſt dit que le jour de cette bataille, ſon armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait ſur le Sireth, *montait à trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à ſix mille ſix cent quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les hiſtoriens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont raporté juſqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu; &

e) Page 177. du journal de *Pierre le Grand.*

cela est très ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toûjours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une & l'autre ont coûté. 1711.

A quelque petit nombre que l'armée Russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide & si opiniâtre en imposerait au grand Visir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte Ottomane, que ce traité en rendant le Visir agréable à son Maître ne serait pas trop humiliant pour l'Empire de Russie. Le grand mérite de *Cathèrine* fut, ce semble, d'avoir vû cette possibilité dans un moment où les Généraux paraissaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII.* raporte une lettre du Czar au grand Visir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à Sa Hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble Général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, & je vous suplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de vôtre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté, ainsi que la plûpart des piéces raportées au hazard par *Norberg* : elle est datée du 11. Juillet nouveau stile ; & on n'écrivit à *Baltagi-Méhémet* que le 21. nouveau stile. Ce ne fut point le Czar qui écrivit, ce fut le Maréchal *Sheremeto* ; on ne se servit point, dans cette lettre, de ces expressions, *le Czar a eu le malheur de déplaire à Sa Hautesse ;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître ; il n'est point question d'ôtage ; on n'en envoya point ; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremeto* dans sa lettre, faisait seulement souvenir le Visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les Ministres d'Angleterre & de Hollande, lorsque le Divan demandait la cession de la citadelle & du port de Taganroc, qui étaient les vrais sujets de la guerre.

Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du grand Visir. On craignait que le porteur n'eût été tué par

1711. 21. Juill. le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courier avec un duplicata, & on tint conseil de guerre en présence de *Catherine*. Dix officiers Généraux signèrent le résultat que voici :

» Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions qu'on lui » offre, & s'il demande que nous posions les armes, & que » nous nous rendions à discrétion, tous les Généraux & les » Ministres sont unanimement d'avis de se faire jour au tra- » vers des ennemis. «

En conséquence de cette résolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança jusqu'à cent pas de l'armée Turque, lorsqu'enfin le grand Visir fit publier une suspension d'armes.

Tout le parti Suédois a traité dans ses mémoires ce Visir de lâche & d'infame, qui s'était laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le Comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du Duc de *Marlborough*, pour engager le Roi de Suède à continuer la guerre contre le Czar, & qu'on a imputé à un Ministre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très-rare que des premiers Ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les régistres qui en font foi. Un Ministre est toûjours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toûjours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de Viceroi de l'Empire Ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un si haut point dans les tentes de *Baltagi-Méhémet*, la simplicité, & surtout la disette étaient si grandes dans l'armée du Czar, que c'était bien plutôt au grand Visir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des pelisses & quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les Cours, ou plutôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi-Méhémet* semble confondre les accusations dont on a

ſouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le Vice-Chancelier *Shaffiroff* alla dans ſa tente avec un grand apareil ; tout ſe paſſa publiquement, & ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au Roi de Suède, & domeſtique du Comte *Poniatousky*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète ; & les articles furent rédigés publiquement par le premier Secretaire du Viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le Comte *Poniatousky* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on faiſait au Kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie ; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux ; on ſe fit des préſens réciproques ; rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le Viſir à conclure, c'eſt que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le Général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garniſon nombreuſe, commandée par un Pacha. Le Czar avait encor un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eſt de plus très-vraiſemblable que le Viſir ne fut pas inſtruit de la diſette que ſouffraient les Ruſſes. Le compte des vivres & des munitions n'eſt pas communiqué à ſon ennemi ; on ſe vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on ſouffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Ruſſes ; la différence des vétemens, de la religion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaiſſent point, comme nous, la déſertion : auſſi le grand Viſir ne ſavait pas au juſte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*. 1711.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que ſon expédition était aſſez heureuſe s'il remettait aux mains du grand Seigneur les villes & les ports pour leſquels il combattait ; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruſſie, l'armée victorieuſe du Général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Boſphore Cimmérien, la mer Noire, à un Prince entreprenant ; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au riſque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le deſeſpoir pouvait gagner contre la force :) il avait vû ſes janiſſaires repouſſés la veille,

1711. & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand; telles furent ses raisons : ni les officiers de *Charles* qui étaient dans son armée, ni le Kam des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontières de Russie & de Pologne. L'intérêt de *Charles XII.* était de se venger du Czar; mais le Général, le premier Ministre de l'Empire Ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un Prince Chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le raporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le Visir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le Czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'est sur quoi *Poniatousky* insistait; mais il était au fonds convenable à l'Empire Turc que la Pologne restât désunie & impuissante; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes Russes des frontières. Le Kam des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins : ce point fut longtems débattu, & ne passa point.

Le Visir demanda longtems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le Roi de Suède s'était fait livrer *Patkul. Cantemir* se trouvait précisément dans le même cas où avait été *Mazeppa.* Le Czar avait fait à *Mazeppa* son procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainsi; ils ne connaissent ni les procès par contumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigie, sont d'autant moins en usage chez eux, que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de *Cantemir. Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-Chancelier *Shaffiroff.*

» J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Cursk; il me restera l'espérance de le recouvrer : mais la perte de ma foi est irréparable, je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur; y renoncer c'est cesser d'être Monarque.

Enfin le traité fut conclu & ſigné près du village nommé *Falkſen* ſur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Aſoph & ſon territoire ſeraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvû avant que le Czar l'eût pris en 1696., que le port de Taganroc ſur la mer de Zabache ſerait démoli, ainſi que celui de Samara ſur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suède, & cet article même faiſait aſſez voir combien le Viſir était mécontent de lui. Il fut ſtipulé que ce Prince ne ſerait point inquiété par le Czar, s'il retournait dans ſes Etats, & que d'ailleurs le Czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie. 1711.

Il eſt bien évident par la rédaction ſingulière de cet article, que *Baltagi-Méhémet* ſe ſouvenait des hauteurs de *Charles XII.* Qui ſait même ſi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix? La perte du Czar était la grandeur de *Charles*, & il n'eſt pas dans le cœur humain de rendre puiſſans ceux qui nous mépriſent. Enfin ce Prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du Viſir, quand il avait beſoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes ſes eſpérances, allait être conſommé. Le Viſir n'alla point à ſa rencontre, & ſe contenta de lui envoyer deux Bachas; il ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque diſtance de ſa tente.

La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du Viſir au Roi, quand ce Prince lui reprocha d'avoir pû prendre le Czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille; *Si j'avais pris le Czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon Empire?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *Il ne faut pas que tous les Rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand Viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le Viſir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, & en cela il était très ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce Monarque, dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la

1711. grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du Czar & du ſien; car ce Viſir *Baltagi-Méhémet* avait été fendeur de bois dans le Serrail, comme ſon nom le ſignifie; & loin d'en rougir, il s'en faiſait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le Sultan & tout Conſtantinople furent d'abord très contens de la conduite du Viſir: on fit des réjouïſſances publiques une ſemaine entière; le Kiaia de *Méhémet*, qui porta le traité au Divan, fut élevé incontinent à la dignité de Boujouk Imraour, grand Ecuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il parait que *Norberg* connaiſſait peu le Gouvernement Ottoman, puiſqu'il dit, *que le grand Seigneur ménageait ſon Viſir, & que Baltagi-Méhémet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux Sultans; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul Viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon Maître, & *Méhémet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire, que d'aſſurer dans la même page, que les janiſſaires étaient irrités contre *Méhémet*, & que le Sultan craignait ſon pouvoir.

Le Roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la Cour Ottomane. On vit un Roi qui avait fait des Rois, s'occuper à faire préſenter au Sultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un Miniſtre auprès de ſon Maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le Viſir *Méhémet* & contre tous ſes ſucceſſeurs; tantôt on s'adreſſait à la Sultane Validé par une Juive; tantôt on employait un eunuque: il y eut enfin un homme qui ſe mêlant parmi les gardes du grand Seigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du Roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon Thaim, c'eſt-à-dire la ſubſiſtance que la générosité de la Porte lui fourniſſait par jour, & qui ſe montait à quinze cent livres monnoie de France. Le grand Viſir au lieu de Thaim, lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie,

Char-

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toûjours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'Empire Russe avec une armée Ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin en 1714. l'issuë de son audace inflexible; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis & de Tartares, avec ses secretaires, ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité; qu'il retourna ensuite déguisé en courier dans ses Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avoüer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes. 1711.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE L'AFFAIRE DU PRUTH.

IL est utile de rapeller ici un fait déja raconté dans l'histoire de *Charles XII*. Il arriva pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares surprirent deux officiers Italiens de l'armée du Czar, & vinrent les vendre à un officier des janissaires; le Visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens, dans la personne de l'Ambassadeur *Tolstoy*, que le même grand Visir avait fait arrêter dans les ruës de Constantinople? Il y a toûjours une raison des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi-Méhémet* était piqué contre le Kam des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; & il voulut lui faire sentir qu'il était le maitre.

Le Czar après la paix signée se retira par Jassi jusques sur la frontière, suivi d'un corps de huit mille Turcs, que le Visir envoya, non-seulement pour observer la marche de l'armée Russe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

1711. *Pierre* accomplit d'abord le traité, en faisant démolir la forteresse de Samara & de Kamienska; mais la reddition d'Asoph & la démolition de Tangaroc souffrit plus de difficultés: il falait aux termes du traité distinguer l'artillerie & les munitions d'Asoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le Czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place. Le Gouverneur traina en longueur cette négociation, & la Porte en fut justement irritée. Le Sultan était impatient de recevoir les clefs d'Asoph; le Visir les promettait; le Gouverneur différait toûjours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes graces de son Maitre, & sa place; le Kam des Tartares & ses autres ennemis prévalurent contre lui: il fut envelopé dans la disgrace de plusieurs Bachas; mais le Grand Seigneur qui connaissait
Novemb. sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, & surtout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce Visir avait été corrompu par l'argent du Czar.

Norberg dit que le Bostangi Bachi qui vint lui redemander le Bul de l'Empire, & lui signifier son arrêt, le déclara *traitre & désobéissant à son Maitre, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du Roi de Suède.* Premiérement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie: les ordres du Sultan sont donnés en secret & exécutés en silence. Secondement si le Visir avait été déclaré *traitre*, *rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce Prince aurait eu en effet à la Porte Ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres Ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés; mais au contraire, *Jussuf Pacha*, Aga des janissaires, qui succéda à *Méhémet Baltagi* dans le Visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce Prince; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; & quand *Poniatousky*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint compli-

menter ce Visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit; *Payen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jetter dans la mer, une pierre au cou.* 1711.

Ce compliment que le Comte *Poniatousky* raporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma requisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que *Charles XII.* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a raporté des affaires de Turquie, parait d'un homme passionné, & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, & parmi les mensonges politiques, tout ce qu'il avance sans preuve de la prétendue corruption d'un grand Visir, c'est-à-dire, d'un homme qui disposait de plus de soixante millions par an, sans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le Comte *Poniatousky* écrivit au Roi *Stanislas* immédiatement après la paix du Pruth: il reproche à *Baltagi-Méhémet* son éloignement pour le Roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa facilité: mais il se garde bien de l'accuser de corruption; il savait trop ce que c'est que la place d'un grand Visir, pour penser que le Czar pût mettre un prix à la trahison du Viceroi de l'Empire Ottoman.

Shaffiroff & *Sheremeto* demeurés en ôtage à Constantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le Sultan de concert avec le Visir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'Ambassadeur *Tolstoy* étant sorti des sept Tours immédiatement après la paix du Pruth, les Ministres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau Visir pour l'exécution des articles.

Asoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte Ottomane n'entre guères dans les différens des Princes Chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne & le Roi de Suède: elle voulait que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses Etats, afin que les Princes Chrétiens fussent continuellement divisés; mais jamais elle n'eut l'intention de

Nnn ij

1711. lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toûjours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les Chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des Ministres Anglais & Hollandais prévalurent contre le parti oposé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le Czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, & que l'Empereur Turc renverrait incessamment *Charles XII.*

On peut juger, par ce nouveau traité, si le Roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau Visir *Jussuf Pacha*, ainsi que par *Baltagi-Méhémet*. Ses historiens n'ont eu d'autre ressource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations tant de fois renouvellées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti obligé d'avouer les faits en altère les circonstances & les motifs ; & malheureusement c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guères démêler la vérité du mensonge.

CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du Czarovitz, & déclaration solemnelle du mariage de Pierre *avec* Catherine, *qui reconnait son frère.*

CEtte malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au Czar, que ne l'avait été la bataille de Narva ; car après Narva il avait sû tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII.* Mais après avoir perdu par le traité de Falksen avec le Sultan ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, il falut

renoncer à l'empire sur la mer Noire. Il lui restait un champ assez vaste pour ses entreprises ; il avait à perfectionner tous ses établissemens en Russie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le Roi *Auguste* à raffermir en Pologne, & ses alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré sa santé ; il falut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohême ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faisait attaquer la Poméranie ; Stralsund était bloqué, & cinq petites villes étaient prises. 1711.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par la Prusse & la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer Baltique : elle eut presque de siécle en siécle différens maîtres. *Gustave Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée solemnellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'Evêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement apartenir à l'Electeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les Ducs de Poméranie. La race de ces Ducs s'était éteinte en 1637. par conséquent, suivant les loix de l'Empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province ; mais la nécessité, la première des loix, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, & depuis ce tems, la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur Suédoise.

Le projet du Czar était de dépouiller la Couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne ; il falait pour remplir ce dessein, s'unir avec les Electeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Dannemark. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projettait avec ces Puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis*, avec la Princesse de *Volsembutel* sœur de l'Impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI.* ; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux. 25. Oct.

I · Czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle

1711. était alors confinée dans un couvent à Sufdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le premier Mars 1690. était dans fa 22e année. Ce Prince n'était pas encor connu en Europe. Un Miniftre dont on a imprimé des mémoires fur la Cour de Ruffie, dit dans une lettre écrite à fon Maître, datée du 25. Août 1711.
» que ce Prince était grand & bien fait, qu'il reffemblait
» beaucoup à fon père, qu'il avait le cœur bon, qu'il était
» plein de piété, qu'il avait lû cinq fois l'Ecriture fainte, qu'il
» fe plaifait fort à la lecture des anciennes hiftoires Grecques:
» il lui trouve l'efprit étendu & facile; il dit que ce Prince
» fait les mathématiques, qu'il entend bien la guerre, la na-
» vigation, la fcience de l'hydraulique, qu'il fait l'Allemand,
» qu'il aprend le Français; mais que fon père n'a jamais voulu
» qu'il fit ce qu'on appelle fes exercices.

Voilà un portrait bien différent de celui que le Czar lui-même fit quelque tems après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur fon père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce Miniftre admire en lui.

C'eft à la poftérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir facrifier les fentimens de la nature au bien de fon Empire. Si le Miniftre n'a pas mieux connu l'efprit d'*Alexis* que fa figure, fon témoignage a peu de poids : il dit que ce Prince était grand & bien fait : les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg, difent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine fa belle-mère n'affifta point à ce mariage; car quoiqu'elle fût regardée comme Czarine, elle n'était point reconnuë folemnellement en cette qualité, & le titre d'*Alteffe* qu'on lui donnait à la Cour du Czar lui laiffait encor un rang trop équivoque, pour qu'elle fignât au contract, & pour que le cérémonial Allemand lui accordât une place convenable à fa dignité d'époufe du Czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn
1712. dans la Pruffe Polonaife. Le Czar envoya d'abord les deux
9. Janv. nouveaux époux à Volfembutel, & reconduifit bientôt la Czarine à Pétersbourg, avec cette rapidité & cette fimplicité d'apareil qu'il mettait dans tous fes voyages.

Ayant fait le mariage de fon fils, il déclara plus folem-

nellement le sien, & le célébra à Petersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un tems où les finances étaient dérangées par la guerre soutenuë contre les Turcs, & par celle qu'on faisait encor au Roi de Suède. Le Czar ordonna seul la fête, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut reconnuë publiquement Czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée. 1712. 19. Fevr.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient sincères : mais les aplaudissemens des sujets aux actions d'un Prince absolu sont toûjours suspects : ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même tems, d'un côté, l'héritier de cette vaste Monarchie n'ayant de gloire que celle de sa naissance, marié à une Princesse ; & de l'autre un Conquérant, un Législateur partageant publiquement son lit & son trône avec une inconnuë, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenuë plus générale, à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime & circonspecte, qui aprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espèce de grandeur & de puissance, & à réserver les respects véritables pour les talens, & pour les services.

Je dois fidélement raporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du Comte de *Bassevitz*, Conseiller aulique à Vienne, & longtems Ministre de Holstein à la Cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres. » La Czarine » avait été non-seulement nécessaire à la gloire de *Pierre*, » mais elle l'était à la conservation de sa vie. Ce Prince était » malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on » croyait être l'effet d'un poison qu'on lui avait donné dans » sa jeunesse. *Catherine* seule avait trouvé le secret d'apaiser » ses douleurs par des soins pénibles, & des attentions recher- » chées, dont elle seule était capable, & se donnait toute » entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'Etat

1712. » qu'à elle-même. Ainſi le Czar ne pouvant vivre ſans elle, » la fit compagne de ſon lit & de ſon trône. « Je me borne à raporter ſes propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de ſcènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'Impératrice *Catherine* de l'abaiſſement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la ſervit encor ſinguliérement quelques années après la ſolemnité de ſon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuſcrit curieux d'un homme qui était alors au ſervice du Czar & qui parle comme témoin.

Un envoyé du Roi *Auguſte* à la Cour du Czar, retournant à Dreſde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraiſſait dans la miſère, & à qui on faiſait l'accueil inſultant que cet état n'inſpire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainſi s'il pouvait parvenir à être préſenté au Czar, & que peut-être il aurait dans ſa Cour de plus puiſſantes protections qu'on ne penſait.

L'Envoyé du Roi *Auguſte* qui entendit ce diſcours eut la curioſité d'interroger cet homme, & ſur quelques réponſes vagues qu'il en reçut, l'ayant conſidéré plus attentivement, il crut démêler dans ſes traits quelques reſſemblances avec l'Impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dreſde, d'en écrire à un de ſes amis à Petersbourg. La lettre tomba dans les mains du Czar. Ce Prince envoya ordre au Prince *Repnin* Gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le Prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mittau en Courlande; on découvrit l'homme; il s'appellait *Charles Scavronski*; il était fils d'un Gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, & qui avait laiſſé deux enfans au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choſes. *Scavronski* ſéparé de ſa ſœur dès la plus tendre enfance, ſavait ſeulement qu'elle avait été priſe dans Marienbourg en 1704. & il la croyait encor auprès du Prince *Menzikoff*, où il penſait qu'elle avait fait quelque fortune.

Le

Le Prince *Repnin*, ſuivant les ordres exprès de ſon Maitre, fit conduire à Riga *Scavronski*, ſous prétexte de quelque délit dont on l'accuſait; on fit contre lui une eſpèce d'information, & on l'envoya ſous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter ſur la route. 1712.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maitre d'hôtel du Czar, nommé *Shepleff*. Ce maitre d'hôtel inſtruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières ſur ſon état, & lui dit enfin que l'accuſation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très grave, mais qu'il obtiendrait juſtice, qu'il devait préſenter une requête à ſa Majeſté, qu'on dreſſerait cette requête en ſon nom, & qu'on ferait enſorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le Czar alla diner chez *Shepleff*; on lui préſenta *Scavronski*: ce Prince lui fit beaucoup de queſtions, & demeura convaincu par la naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère de la Czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronski* aux queſtions du Czar, ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance & des premiers malheurs de ſa vie.

Le Czar ne doutant plus de la vérité, propoſa le lendemain à ſa femme d'aller diner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit venir au ſortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vétu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le Czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel ſa mauvaiſe fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encore devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme eſt ton frère: allons, Charles, baiſe la main de l'Impératrice, & embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la rélation ajoute que l'Impératrice tomba en défaillance, & que lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le Czar lui dit: *Il n'y a là rien que de ſimple; ce Gentilhomme eſt mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, & que cette grandeur eſt très peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* reſta longtems chez *Shepleff*, qu'on

1712. lui affigna une penfion confidérable, & qu'il vécut très retiré. Il ne pouffe pas plus loin le récit de cette avanture, qui fervit feulement à découvrir la naiffance de *Catherine* : mais on fait d'ailleurs que ce Gentilhomme fut créé Comte, qu'il époufa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers Seigneurs de Ruffie. Je laiffe au peu de perfonnes qui peuvent être inftruites de ces détails, à démêler ce qui eft vrai dans cette avanture, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manufcrit ne parait pas avoir raconté ces faits dans la vuë de débiter du merveilleux à fes lecteurs, puifque fon mémoire n'était point deftiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vû. Il fe peut qu'il fe trompe fur quelques circonftances, mais le fonds parait très vrai; car fi ce Gentilhomme avait fû qu'il était frère d'une perfonne fi puiffante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour fe faire reconnaitre. Cette reconnaiffance, toute fingulière qu'elle parait, n'eft pas fi extraordinaire que l'élévation de *Catherine* : l'une & l'autre font une preuve frapante de la deftinée, & peuvent fervir à nous faire fufpendre nôtre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins oppofés peut-être à l'ordre commun des chofes que toute l'hiftoire de cette Impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de fon fils & le fien, ne furent pas des divertiffemens paffagers, qui épuifent le tréfor, & dont le fouvenir refte à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'Amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaiffeaux furent conftruits; il creufa des canaux; la bourfe & les magazins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans fa vigueur. Il ordonna que le Sénat de Mofcou fût tranfporté à Pétersbourg; ce qui s'exécuta au mois d'Avril 1712. Par là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'Empire. Plufieurs prifonniers Suédois furent employés aux embelliffemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

Pierre se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les Princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'île de la Scandinavie; il portait toutes ses vuës sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Asoph longtems refusées au Bacha qui devait entrer dans cette place au nom du Grand Seigneur, avaient été enfin renduës; & malgré tous les soins de *Charles XII.*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la Cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix. 1712.

Charles XII. restait toûjours obstinément à Bender, & faisait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand Visir, tandis que le Czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Dannemark & Hanovre, était prêt de faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le Czar, & les Rois de Pologne, de Dannemark & de Prusse, & l'Electeur de Hanovre devenu bientôt après Roi d'Angleterre, & l'Empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'Empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encor en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui.

1712. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier Roi de Prusse *Fréderic*, Electeur de Brandebourg, qui avait des droits très légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une Puissance préponderante : ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit Royaume de Prusse presque désert, & l'Electorat de Brandebourg, deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement, & résolu de rompre, plûtôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses Etats étaient presqu'épuisés d'hommes & d'argent ; cependant on obéit : Le Sénat de Stokholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII.* semblèrent animer tous ses sujets, presqu'aussi malheureux que leur Maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui aidé des Tartares de Crimée pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le Roi *Stanislas* sur le Trône ; son espérance d'engager la Porte Ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au Divan qu'il devait envoyer deux cent mille hommes à son secours, sous prétexte que le Czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* Septemb. mena son épouse à cette expédition. Déja le Roi de Dannemark s'était emparé de Stade, ville maritime du Duché de Brême ; les armées Russe, Saxonne, & Danoise étaient devant Stralsund.

Octob. Ce fut alors que le Roi *Stanislas* voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le Trône de Pologne, & tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les Généraux Suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule & dernière ressource de la Suède dans ces provinces.

Il leur proposa un accommodement avec le Roi *Auguste*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en Français ; voici

les propres paroles dont il se servit, & qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf Officiers Généraux, entre lesquels il se trouvait un *Patkul*, cousin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII.* avait fait expirer sur la rouë. 1712.

» J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des armes de » la Suède ; je ne prétens pas être le sujet funeste de leur » perte. Je me déclare de sacrifier ma couronne *f*) & mes » propres intérêts à la conservation de la personne sacrée du » Roi, ne voyant pas humainement d'autre moyen pour le re- » tirer de l'endroit où il se trouve.

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, & de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le tems même que *Charles*, après avoir promis au Sultan de quitter son azile, & ayant reçu l'argent & l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester & à braver les Turcs & les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. *Stanislas* arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainsi deux Rois Chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le Maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siécle l'alliée de la Suède ; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encor à Bender ce qui se passait en France.

f) On a cru devoir laisser la déclaration du Roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue : *je me déclare de sacrifier* n'est pas Français ; mais la piéce en est plus autentique, & n'en est pas moins respectable.

1712. La Régence de Stokholm hazarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un tems où *Louis XIV.* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un Comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au Marquis de *Torci* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée Suédoise qui restait à *Charles XII.* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale, qu'à la vérité *Charles XII.* dans ses victoires avait trop négligé le Roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV.* était aussi grande que les malheurs de *Charles.* Le Ministre Français fit voir au Suédois l'impuissance où l'on était de secourir son Maître, & *Sparre* desespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* desespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la Cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprises; c'était un homme enyvré d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le Ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hazardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le Banquier fit délivrer au Comte de *Sparre* six cent mille livres; après quoi il alla chez le Ministre Marquis de *Torci*, & lui dit, » J'ai donné en vôtre nom deux cent mille écus à la » Suède; vous me les ferez rendre quand vous pourrez.

Le Comte de *Steinbock*, Général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner, & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être envelopé par trois armées, de Russes, de Danois, de Saxons, il demanda un armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il falait au moins gagner du tems & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courier à Bender, pour représenter au Roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, & de ses

troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cet armistice, qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encore, quand *Steinbock* reçut ces deux cent mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours, avec lequel on remédie à tout; il encouragea son armée; il eut des munitions, des recruës; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre. 1712.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710. après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contre eux avec de simples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandolières, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres Généraux de *Charles XII.* actif & intrépide; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier Polonais du parti du Czar qui se jettait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce Prince tenait embrassé pour lui sauver la vie; *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du Prince, comme il est rapporté dans la vie de *Charles XII.* & le Roi *Stanislas* a dit à l'auteur, qu'il aurait cassé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par son respect & par sa reconnaissance pour le Roi de Suède.

Le Général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée Danoise & Saxonne, qui précédait les Russes éloignés de trois lieuës. Le Czar envoye trois couriers coup sur coup au Roi de Dannemark, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le Roi de Dannemark ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre: il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encor à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups. 9. Dec.

1712. *Steinbock* remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille ; il reçut quelques jours après la réponſe du Roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice ; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il falait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déja prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut ſemblable à celle qui avait conſolé un moment le Roi *Auguſte*, quand dans le cours de ſes infortunes, il gagna la bataille de Caliſh contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Caliſh ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguſte*, & celle de Gadebush recula ſeulement la perte de *Steinbock* & de ſon armée.

Le Roi de Suède en apprenant la victoire de *Steinbock* crut ſes affaires rétablies : il ſe flatta même de faire déclarer l'Empire Ottoman, qui menaçait encor le Czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette eſpérance, il ordonna à ſon Général *Steinbock* de ſe porter en Pologne, croyant toûjours, au moindre ſuccès, que le tems de Narva & ceux où il faiſait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confonduës par l'affaire de Bender, & par ſa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans, & de manufacturiers ; ville ſans défenſe, qui n'ayant point pris les armes ne devait point être sacrifiée : elle fut entiérement détruite ; pluſieurs habitans expirèrent dans les flammes ; d'autres échapés nuds à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues aux portes de Hambourg *g*). Tel a été ſouvent le ſort de pluſieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruſſes, les Danois, les Saxons le pourſuivirent ſi vivement après ſa victoire, qu'il fut obligé de demander un azile dans Toninge, fortereſſe du Holſtein, pour lui & pour ſon armée.

Le

g) Le Chapelain Confeſſeur *Norberg* dit froidement dans ſon hiſtoire que le Général *Steinbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

Le pays de Holſtein était alors un des plus dévaſtés du Nord, & ſon Souverain un des plus malheureux Princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour ſon père, beau-frère de ce Monarque, que *Charles* avait porté ſes armes juſques dans Copenhague avant la bataille de Narva : c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les Ducs de Holſtein étaient rentrés dans leurs droits. 1712.

Ce pays eſt en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands, qui conquirent la Neuſtrie en France, l'Angleterre entière, Naples, & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en état de faire des conquêtes que l'eſt cette partie de l'ancienne Cherſonèſe Cimbrique : deux petits Duchés la compoſent ; Sleſvig appartenant au Roi de Dannemark & au Duc en commun ; Gottorp, au Duc de Holſtein ſeul. Sleſvig eſt une Principauté ſouveraine, Holſtein eſt membre de l'Empire d'Allemagne qu'on appelle Empire Romain.

Le Roi de Dannemark & le Duc de Holſtein-Gottorp étaient de la même maiſon ; mais le Duc neveu de *Charles XII.* & ſon héritier préſomptif, était né l'ennemi du Roi de Dannemark qui accablait ſon enfance. Un frère de ſon père, Evêque de Lubeck, adminiſtrateur des Etats de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée Suédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, & l'armée Ruſſe, Danoiſe & Saxonne qui menaçaient. Il falait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII*, ſans choquer le Roi de Dannemark, devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'Evêque adminiſtrateur du Holſtein était entiérement gouverné par ce fameux Baron de *Goertz*, *h*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte & fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets ; ſachant plaire, ſachant perſuader, & entrainant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII.* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'Evêque adminiſtrateur du Holſtein, & l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il

h) Nous prononçons *Gueurts.*

1712. eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre Souverain qui jamais ait été ſur le trône.

i) *Goertz* s'aboucha ſecrétement à Uſum avec *Steinbock*, &
21. Janv. lui promit qu'il lui livrerait la forteresſe de Toninge, ſans compromettre l'Evêque adminiſtrateur ſon Maître ; & dans le même tems, il fit aſſurer le Roi de Dannemark qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent ; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des Miniſtres conſiſtant uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steinbock ſe préſenta devant Toninge ; le Commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le Roi de Dannemark hors d'état de ſe plaindre de l'Evêque adminiſtrateur ; mais *Goertz* fait donner un ordre au nom du Duc mineur, de laiſſer entrer l'armée Suédoiſe dans Toninge. Le Secrétaire du Cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du Duc de Holſtein : par là *Goertz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encor le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le Roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'Evêque adminiſtrateur ſon Maître, qui parait ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée Suédoiſe. Le Commandant de Toninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Goertz* ſe juſtifia comme il put auprès du Roi de Dannemark, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

k) L'armée Suédoiſe retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le Général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers & ſoldats, pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vain-

i) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*. *k*) Mémoires de *Steinbock*.

queur irrité. Le jeune Duc fut l'objet de la vengeance du Roi de Dannemark, pour prix de l'abus que *Goertz* avait fait de son nom; les malheurs de *Charles XII.* retombaient sur toute sa famille. 1712.

Goertz voyant ses projets évanouïs, toûjours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avait euë d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le Roi de Dannemark était près d'entrer dans Toninge. *George* Electeur de Hanovre voulait avoir les Duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau Roi de Prusse *Fréderic Guillaume* jettait la vuë sur Stetin. *Pierre I.* se disposait à se rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII.* hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager; comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Goertz* négotia en même tems avec tous les Princes qui avaient intérêt à ce partage: il courait jour & nuit d'une province à une autre; il engagea le Gouverneur de Brême & de Verden à remettre ces deux Duchés à l'Electeur de Hanovre en sequestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux: il fit tant qu'il obtint du Roi de Prusse, qu'il se chargerait conjointement avec le Holstein du séquestre de Stetin & de Vismar; moyennant quoi le Roi de Dannemark laisserait le Holstein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était assurément un étrange service à rendre à *Charles XII.* que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais: mais *Goertz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède: il faisait entrer dans ses vuës le Roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix: enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les Princes. Il disposait du bien de *Charles XII.* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un Evêque de Lubec, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII.*

1713. Tel a été ce *Goertz*, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vû des premiers Ministres de grands États, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Alberoni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le Conseiller privé d'un Evêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe.

Juin. Il réussit d'abord : il fit un traité avec le Roi de Prusse, par lequel ce Monarque s'engageait, en gardant Stetin en sequestre, à conserver à *Charles XII.* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Goertz* fit proposer au Gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au Roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, Gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, Gouverneur de Toninge : mais les officiers de *Charles XII.* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son Maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII.* captif à Demirtash, après son avanture de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il falait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Goertz voyant que le Gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité ni de sequestre, se mit dans la tête non-seulement de faire sequestrer cette ville de Stetin, mais encor Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le Roi de Pologne Electeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'Electeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois, de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le Roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces sequestres. Le Dannemark lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Goertz*; il gagna absolument l'esprit du Prince *Menzikoff*, Général & favori du Czar : il lui persuada qu'on

pourrait céder le Holſtein à ſon Maître ; il flatta le Czar de l'idée de percer un canal du Holſtein dans la mer Baltique, entrepriſe ſi conforme au goût de ce fondateur, & ſurtout d'obtenir une puiſſance nouvelle, en voulant bien être un des Princes de l'Empire d'Allemagne, & en acquerant aux Diètes de Ratisbonne un droit de ſuffrage qui ſerait toûjours ſoutenu par le droit des armes. 1713.

On ne peut ni ſe plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différentes, ni jouër plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla juſqu'à engager le Prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait ſauver, à la bombarder, afin de forcer le Commandant *Mayerfeld* à la remettre en ſequeſtre ; & il oſait ainſi outrager le Roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la ſuite pour ſon malheur.

Quand le Roi de Pruſſe vit qu'une armée Ruſſe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perduë pour lui, & ne reſtât à la Ruſſie. C'était où *Goertz* l'attendait. Le Prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le Roi de Pruſſe ; il fit parler enſuite au Gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres ſous la domination de la Ruſſie, ou de la confier au Roi Pruſſe qui la rendra au Roi votre Maître ?* Le Commandant ſe laiſſa enfin perſuader ; il ſe rendit ; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du Roi de Pruſſe, qui pour la forme y laiſſa entrer deux bataillons de Holſtein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès - lors le ſecond Roi de Pruſſe, ſucceſſeur d'un Roi faible & prodigue, jetta les fondemens de la grandeur où ſon pays parvint dans la ſuite, par la diſcipline militaire, & par l'œconomie.

Le Baron de *Goertz* qui fit mouvoir tant de reſſorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnaſſent à la province de Holſtein, ni qu'ils renonçaſſent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraiſſait être ſon premier but, mais il réuſſit à tout le reſte, & ſurtout à devenir un perſonnage important dans le Nord, ce qui était en effet ſa vuë principale.

1713. Déja l'Electeur de Hanovre s'était assûré de Brême & de Verden dont *Charles XII.* était dépouillé ; les Saxons étaient devant sa ville de Vismar ; Stetin était entre les mains du Roi de
Septemb. Prusse ; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, & ceux-ci etaient déja dans l'isle de Rugen ; & le Czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité & sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses Alliés, & au Prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de May sur la mer Baltique, & montant un vaisseau de cinquante canons qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de quatre-vingt douze galères, & de cent dix demi-galères, qui portaient seize mille combatans.

22. May. La descente se fit à Elsinford, qui est dans la partie la plus méridionale de cette froide & stérile contrée, par le soixante & uniéme degré.

Cette descente reussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le Czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource ; car c'était dans ce tems-là même que l'armée Suédoise commandée par *Steinbock* se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces desastres de *Charles XII.* furent suivis, comme nous l'avons vû, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie ; & enfin le Roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie ; cependant il n'était pas encor détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre *Stanislas* sur le Trône, & de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE CINQUIEME.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII. *dans ses Etats.*

Pierre suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, faisait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers, & des vuës opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, sur les golphes de Finlande & de Botnie. 1714.

L'un de ses Généraux de terre, le Prince *Galitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford où le Czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus : c'était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens Suédois, avec huit mille hommes de milice le défendaient. Il falut livrer une bataille ; les Russes 13. Mars. la gagnèrent entiérement ; ils dissipèrent toute l'armée Suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vaza ; de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingt lieuës de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis longtems de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingt galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'isle l'Aland, & les autres isles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'à travers des rochers. C'était une supériorité que le Czar ne devait qu'à son seul génie. Il servait dans sa flotte en qualité de Contre-Amiral, & recevait les ordres de l'Amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'isle d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieuës. Il

1714. falait paſſer à la vuë de la flotte des Suédois : ce deſſein hardi fut exécuté ; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi, qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland ; & comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque toute entière, le Czar fit tranſporter à bras quatre-vingt petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de *Hango*, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſchild* Contre-Amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aiſément, ou couler à fond ces quatre-vingt galères ; il avança de ce côté pour les reconnaitre ; mais il fut reçu avec un feu ſi vif, qu'il vit tomber preſque tous ſes ſoldats & tous ſes matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaiſſeau qu'il montait ; il ſe ſauvait dans une chaloupe,
8. Août. mais il y fut bleſſé ; enfin obligé de ſe rendre, on l'amena ſur la galère où le Czar manœuvrait lui-même. Le reſte de la flotte Suédoiſe regagna la Suède. On fut conſterné dans Stokholm, & on ne s'y croyait pas en ſureté.

Pendant ce tems là-même, le Colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la ſeule fortereſſe qui reſtait à prendre ſur les côtes occidentales de la Finlande, & la ſoumettait au Czar malgré la plus opiniâtre réſiſtance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuſe de la vie de *Pierre*. Maitre de la Finlande dont il laiſſa le gouvernement au Prince *Galitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus reſpecté que ja-
15. Sept. mais de ſes alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la ſaiſon devenuë très orageuſe ne lui permit plus de reſter ſur les mers de Finlande & de Botnie. Son bonheur voulut encor qu'en arrivant dans ſa nouvelle capitale, la Czarine accoucha d'une Princeſſe, mais qui mourut un an après. Il inſtitua l'Ordre de Ste. *Catherine* en l'honneur de ſon épouſe, & célébra la naiſſance de ſa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenuë la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères Suédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, & le vaiſſeau du Contre-Amiral *Erenſchild*.

Le vaiſſeau Amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons,

nons, des drapeaux, & des étendarts pris dans la conquête 1714.
de la Finlande. On aporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le Czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires: les vainqueurs passèrent sous cet arc triomphal; l'Amiral *Apraxin* marchait à leur tête, ensuite le Czar en qualité de Contre-Amiral, & tous les autres officiers selon leur rang; on les présenta tous au Vice-Roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies représentait le Maître de l'Empire. Ce Vice-Czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, & l'Amiral *Erenschild* suivait immédiatement le Czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le Vice-Czar était, l'Amiral *Apraxin* lui présenta le Contre-Amiral *Pierre*, qui demanda à être créé Vice-Amiral pour prix de ses services: on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les assistans, & qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le Czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

» Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût pensé il y » a vingt ans, qu'il combattrait avec moi sur la mer Balti» que, dans des vaisseaux construits par vous-mêmes, & que » nous serions établis dans ces contrées, conquises par nos » fatigues & par notre courage? . . . . . On place l'ancien » siége des sciences dans la Grèce; elles s'établirent ensuite » dans l'Italie, d'où elles se répandirent dans toutes les par» ties de l'Europe; c'est à présent notre tour, si vous voulez » seconder mes desseins, en joignant l'étude à l'obéissance. » Les arts circulent dans le monde, comme le sang dans le » corps humain; & peut-être ils établiront leur empire par» mi nous pour retourner dans la Grèce leur ancienne patrie. » J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les nations les » plus civilisées, par nos travaux & par notre solide gloire. »

C'est là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions: mais le plus

1714. grand mérite de cette harangue éloquente eſt d'avoir été prononcée par un Monarque victorieux, fondateur & légiſlateur de ſon Empire.

Les vieux Boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens uſages, que d'admiration pour la gloire de leur Maître; mais les jeunes en furent touchés juſqu'aux larmes.

Ces tems furent encor ſignalés par l'arrivée des Ambaſſadeurs Ruſſes, qui revinrent de Conſtantinople, avec la con-
15. Dec. firmation de la paix avec les Turcs. Un Ambaſſadeur de Perſe était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Uſſin;* il avait amené au Czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même tems une Ambaſſade du Kam des Usbecks, *Méhémet Bahadir*, qui lui demandait ſa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Aſie & de l'Europe tout rendait hommage à ſa gloire.

La Régence de Stokholm deſeſpérée de l'état déplorable de ſes affaires & de l'abſence de ſon Roi qui abandonnait le ſoin de ſes Etats, avait pris enfin la réſolution de ne le plus conſulter; & immédiatement après la victoire navale du Czar, elle avait demandé un paſſeport au vainqueur pour un officier chargé de propoſitions de paix. Le paſſeport fut envoyé; mais dans ce tems-là même la Princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur de *Charles XII.* reçut la nouvelle que le Roi ſon frère ſe diſpoſait enfin à quitter la Turquie, & à revenir ſe défendre. On n'oſa pas alors envoyer au Czar le négociateur qu'on avait nommé en ſecret: on ſupporta la mauvaiſe fortune, & l'on attendit que *Charles XII.* ſe préſentât pour la réparer.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de ſéjour en Turquie, en partit ſur la fin d'Octobre 1714. On ſait qu'il mit dans ſon voyage la même ſingularité qui caractériſait toutes ſes actions. Il arriva à Stralſund le 22. Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le Baron de *Goertz* ſe rendit auprès de lui; il avait été l'inſtrument d'une partie de ſes malheurs; mais il ſe juſtifia avec tant d'adreſſe, & lui fit concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'il gagna ſa confiance comme il avait gagné celle de tous les Miniſtres, & de tous les Princes

avec lesquels il avait négocié ; il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du Czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Goertz* eut sur l'esprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le Comte *Piper*. 1714.

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stokholm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser à un Prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets & les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre ;* elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; & c'en était assez pour que les nations fussent frapées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.

CHAPITRE SIXIEME.

ETAT DE L'EUROPE, AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund &c.

LOrsque *Charles XII.* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714. il trouva l'Europe Chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La Reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV.* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'Empereur d'Allemagne *Charles VI.* & les Hollandais à souf-

1714. crire à une paix néceſſaire ; ainſi toutes les affaires du Midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encor plus changées ; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'Electeur de Hanovre appellé au Royaume d'Angleterre, voulait agrandir ſes terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines Allemands que par les conquêtes du grand *Guſtave*. Le Roi de Dannemark prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le Roi de Pruſſe, héritier des Ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté la Maiſon de *Holſtein* opprimée par le Roi de Dannemark, & le Duc de Meklembourg en guerre preſqu'ouverte avec ſes ſujets, imploraient la protection de *Pierre premier*. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe déſirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne ; ainſi de l'Elbe juſqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'apui de tous les Princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du Czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage ; & *Goertz* devenu tout d'un coup ſon premier Miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle ; ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des Gouvernemens. Mais dès le mois d'Avril 1715. les vaiſſeaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs Suédois qui ſe mirent en mer ; & une armée Ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois & les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII.* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Demirtash & de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

On a déja vû dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralſund tous ſes ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été

tués ou blessés dans le siége, le Colonel Baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde sur le rempart; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du Roi, & tant de fatigues si intolérables & si inutiles; le Roi qui l'entendit courut à lui, & se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui; » Vous » n'en pouvez plus, lui dit-il, mon cher *Reichel;* j'ai dormi » une heure, je suis frais, je vais monter la garde pour vous; » dormez, je vous éveillerai quand il en sera tems. « Après ces mots il l'envelopa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde. 1715.

Ce fut pendant ce siége de Stralsund, que le nouveau Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre acheta du Roi de Dannemark la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur *Charles XII.* Il en coûta au Roi *George* huit cent mille écus d'Allemagne. On Octobre.
trafiquait ainsi des États de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut Decemb.
en sureté, son Général *Duker* rendit ces ruines au Roi de Prusse.

Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII.* ce Prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. » J'aimais trop votre gloire, lui répondit *Duker*, » pour vous faire l'affront de tenir dans une ville dont votre » Majesté était sortie. Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721. aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siége de Stralsund, *Charles* reçut encor une mortification, qui eût été plus douloureuse, si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier Ministre, le Comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toûjours fidèle à son Prince, (quoi qu'en ayent dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé

1715. en Sibérie comme tant d'autres, ſon état était à plaindre. Les finances du Czar n'étaient point alors adminiſtrées auſſi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ſes nouveaux établiſſemens exigeaient des dépenſes auxquelles il avait peine à ſuffire ; il devait une ſomme d'argent aſſez conſidérable aux Hollandais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brulés ſur les côtes de la Finlande. Le Czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, & voulut engager le Comte *Piper* à ſe charger de cette dette : on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg, on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suède environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stokholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, que le Roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en ſoit, le Comte *Piper* fut enfermé dans la forteresse de Shluſſelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de ſoixante & dix ans. On rendit ſon corps au Roi de Suède, qui lui fit faire des obſéques magnifiques ; triſtes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin ſi déplorable.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, & d'y avoir ajouté encor preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frère avec le Duc de Meklembourg *Charles Léopold*, au mois d'Avril de la même année, de ſorte que tous les Princes du Nord étaient ſes alliés ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du Roi *Auguſte* : une de ſes armées d'environ dix-huit mille hommes y diſſipait ſans effort toutes ces confédérations ſi ſouvent renaiſſantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fidèles enfin aux traités, laiſſaient à ſa puiſſance & à ſes deſſeins toute leur étenduë.

Dans cet état floriſſant preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix ; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

8. Nov. Il fondait une Académie de marine à Pétersbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine, par

la Sibérie. Des Ingénieurs levaient des cartes dans tout l'Empire ; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Petershof ; & dans le même tems on élevait des forts ſur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés. 1715.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui nâquit un fils de ſa femme *Catherine*, & un héritier de ſes Etats dans un fils du Prince *Alexis*. Mais l'enfant que lui donna la Czarine fut bientôt enlevé par la mort ; & nous verrons que le ſort d'*Alexis* fut trop funeſte pour que la naiſſance d'un fils de ce Prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la Czarine interrompirent les voyages qu'elle faiſait continuellement avec ſon Epoux ſur terre & ſur mer ; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courſes nouvelles.

CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux Voyages du Czar.

VIſmar était alors aſſiégée par tous les alliés du Czar. Cette ville qui devait naturellement apartenir au Duc de Meklembourg, eſt ſituée ſur la mer Baltique, à ſept lieuës de Lubeck, & pourrait lui diſputer ſon grand commerce ; elle était autrefois une des plus conſidérables villes Anſéatiques, & les Ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la ſouveraineté. C'était encor un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veſtphalie. Il falut enfin ſe rendre comme Stralſund ; les alliés du Czar ſe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ſes troupes fuſſent arrivées ; mais *Pierre* étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été

1716. Fevrier. faite ſans lui, fit la garniſon priſonnière de guerre. Il fut indigné que ſes alliés laiſſaſſent au Roi de Dannemark une ville qui devait apartenir au Prince auquel il avait donné ſa nièce; & ce refroidiſſement dont le Miniſtre *Goertz* profita bientôt, fut la première ſource de la paix qu'il projetta de faire entre le Czar & *Charles XII.*

Goertz dès ce moment fit entendre au Czar que la Suède était aſſez abaiſſée, qu'il ne falait pas trop élever le Dannemark & la Pruſſe. Le Czar entrait dans ſes vuës; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII.* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; & *Charles XII.* malheureux partout en Allemagne, réſolut, par un de ces coups deſeſpérés que le ſuccès ſeul peut juſtifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le Czar cependant voulut faire en Europe un ſecond voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu inſtruire des arts; il fit le ſecond en Prince, qui cherchait à pénétrer le ſecret de toutes les Cours. Il mena ſa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neuſtadt; il vit le Roi de Pruſſe dans la petite ville d'Aversberg; de là il paſſèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brulée, & qu'on rebâtiſſait. Deſcendant l'Elbe juſqu'à Stade, ils paſſèrent par Brême, où le Magiſtrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le deſſein formait en cent en-
17. Dec. droits ces mots: *Notre Liberateur vient nous voir.* Enfin il revit Amſterdam, & cette petite chaumière de Sardam, où il avait apris l'art de la conſtruction des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années: il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable & commode, qui ſubſiſte encor, & qu'on nomme la *maiſon du Prince.*

On peut juger avec quelle idolatrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait apris chez eux à gagner des batailles navales; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu Empereur.

Il

Il parait dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII.* que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées; & c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant nôtre curiosité. 1717.

L'Epouse du Czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le Czar en Hollande: les douleurs la surprirent à Vesel, où elle accoucha d'un 14. Janv. Prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches: la Czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam: elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le Czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allèrent sans apareil, sans suite, avec deux domestiques, diner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où *Pierre* voulait aller. La Czarine & lui écoutèrent avec plaisir l'avanture de ce jeune homme, que je ne raporterais pas, si elle ne faisait connaitre des mœurs entiérement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père, pour y apprendre le Français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fit à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau*; il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de Marquis & de Comte, à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine Gentilshommes. Ce ridicule a toûjours été toléré par le Gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la Noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant

1717. Seigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avaient acheté chérement des offices. Enfin les noms de Marquis, de Comte, ſans Marquiſat & ſans Comté, comme de Chevalier ſans Ordre, & d'Abbé ſans Abbaye, ſont ſans aucune conſéquence dans la nation.

Les amis & les domeſtiques de *Kalf* l'appellèrent toûjours *le Comte du Veau*; il ſoupa chez les Princeſſes, & joüa chez la Ducheſſe de *Berri*: peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes Marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du Comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeur de vaiſſeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot Hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute la ſimplicité antique, qu'il avait repriſe, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le Czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'avanture de *Kalf*. La Haye depuis la paix de Nimègue, de Riſvick & d'Utrecht avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des Miniſtres de toutes les Cours, & par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jettait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le Czar informé des commencemens de ces orages prolongea ſon ſéjour dans les Pays-bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE HUITIEME.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Goertz. *Réception de* Pierre *en France.*

IL voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, & qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toûjours inévitables entre des Princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encor moins qu'ils démoliſſent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le Duc de Meklembourg, mari de ſa nièce, & qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la Nobleſſe du pays; & le Roi d'Angleterre protégeait la Nobleſſe. Enfin il commençait à être très mécontent du Roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier Miniſtre le Comte *Flemming*, qui voulait ſecoüer le joug de la dépendance, impoſé par les bienfaits & par la force.

Les Cours d'Angleterre, de Pologne, de Dannemark, de Holſtein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716. & au commencement de 1717. *Goertz*, qui, comme le diſent les mémoires de *Baſſevitz*, était las de n'avoir que le titre de Conſeiller de Holſtein, & de n'être qu'un Plénipotentiaire ſecret de *Charles XII.*, avait fait naître la plûpart de ces intrigues, & il réſolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son deſſein était de raprocher *Charles XII.* du Czar, non ſeulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Staniſlas* ſur le Trône de Pologne, & d'ôter au Roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même

1717. le Trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépoüilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même tems un Ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France : c'était le Cardinal *Alberoni*, plus maître alors en Espagne que *Goertz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux, & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un Royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnoyes de cuivre.

Goertz des bords de la mer Baltique se lia bientôt avec la Cour de Madrid. *Alberoni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la Maison *Stuard*. *Goertz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du Roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le Cardinal *Alberoni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expression d'*Alberoni*.

Goertz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuards* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vûes, il était nécessaire d'ôter au Roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le Régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un Roi d'Angleterre, contre le petit-fils de *Louis XIV.* que cette même France avait mis sur le Trône d'Espagne aux prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était sorti alors de sa route naturelle ; & les intérêts du Régent n'étaient pas les intérêts du Royaume. *Alberoni* ménagea dèslors une conspiration en France, contre ce même Régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jettés presque aussi-tôt que le plan en eut été formé. *Goertz* fut le premier dans ce secret, & devait alors aller deguisé en Italie pour s'aboucher avec le Prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le Czar, & terminer tout auprès du Roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est si instruit de ce qu'il avance, que *Goertz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues. 1717.

Goertz était revenu en Hollande à la fin de 1716. muni des lettres de change d'*Alberoni*, & du plein-pouvoir de *Charles*. Il est très certain que le parti du Prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvège dans le Nord d'Ecosse. Ce Prince qui n'avait pû conserver ses Etats dans le Continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la prison de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralsund, on eût pû le voir couronner le fils de *Jaques second* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le Czar qui savait une partie des entreprises de *Goertz*, en attendait le dévelopement, sans entrer dans aucun de ses plans, & sans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII.*, *Goertz* & *Alberoni*; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en Législateur, en vrai politique; & peut-être *Alberoni*, *Goertz* & *Charles* même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes avantures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes: peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Goertz* fut à la Haye, le Czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats Généraux, ses amis, attachés au Roi d'Angleterre. Ses Ministres ne virent *Goertz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances, sans prendre aucun engagement, & sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pû descendre en Scanie avec sa flotte & celle de Dannemark, à son réfroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échapaient à leurs Cours, & enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717. un paquebot Suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête

1717. de relâcher en Norvège, les lettres furent prises. On trouva dans celles de *Goertz* & de quelques Ministres, de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La Cour de Dannemark communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le Ministre Suédois *Gillembourg;* on saisit ses papiers, & on y trouve une partie de sa correspondance avec les *Jacobites.*

Fevrier. Le Roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que suivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats Généraux à leur sureté commune, le Baron de *Goertz* soit arrêté. Ce Ministre qui se faisait partout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent; il était déja dans Arnheim sur les frontières, lorsque les officiers & les gardes qui couraient après lui, ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le Secretaire *Stank*, celui-là même qui avait contrefait le seing du Duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le Comte de *Gillembourg* envoyé de Suède en Angleterre, & le Baron de *Goertz* avec des lettres de Ministre Plénipotentiaire de *Charles XII.* furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les Ministres des Souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les tems bien des atteintes. On a chassé plusieurs Ministres des Cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encor on n'avait interrogé des Ministres étrangers comme des sujets du pays. La Cour de Londres & les Etats passèrent par-dessus toutes les règles, à la vuë du péril qui menaçait la Maison de *Hanovre*: mais enfin ce danger étant découvert, cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa Cour, pour essayer de faire entendre que le Roi de Suède n'était pas entré très avant dans le complot.

L'affront fait à ses Ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le Roi d'Angleterre. Cependant il falut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il desavouât ses Ministres auprès du Régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au Roi *George*. *Goertz* & *Gillembourg* ses Ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance. 1717.

Pierre au milieu de tant d'allarmes & tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du tems, & ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage ; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près, en quels termes était le Régent de France avec l'Angleterre, & si ce Prince était affermi.

Pierre le Grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le Maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de Seigneurs, un escadron des gardes, & les carosses du Roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déja à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les Princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-Chancelier Baron *Shaffiroff*, pour l'Ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuié tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette Cour devait être magnifiquement logée & servie ; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuier de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, & qui consumaient un tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais, ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au Maréchal de *Villeroi*, où il fut traité, & défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le Régent de France 8. May. vint le saluer à cet hôtel : le surlendemain on lui amena le

1717. Roi encor enfant, conduit par le Maréchal de *Villeroi* fon Gouverneur, de qui le père avait été Gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au Czar la gêne de rendre la vifite immédiatement après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle ; il reçut les refpects du Corps de Ville, & alla le foir voir le Roi : la maifon du Roi était fous les armes : on mena ce jeune Prince jufqu'au caroffe du Czar. *Pierre* étonné, & inquiété de la foule qui fe preffait autour de ce Monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans fes bras.

Des Miniftres plus rafinés que judicieux ont écrit que le Maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au Roi de France la main & le pas, l'Empereur de Ruffie fe fervit de ce ftratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de fenfibilité : c'eft une idée abfolument fauffe : la politeffe Française, & ce qu'on devait à *Pierre le Grand*, ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial confiftait à faire pour un grand Monarque & pour un grand homme, tout ce qu'il eût defiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des Empereurs *Charles IV*, *Sigifmond* & *Charles V*. en France ayent eu une célébrité comparable à celle du féjour qu'y fit *Pierre le Grand* : ces Empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés puffent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le Grand* alla diner chez le Duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieües de Paris, & qu'à la fin du repas il vit fon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la falle, il fentit que les Français favaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte fi digne.

Il fut encor plus furpris, lorfqu'allant voir fraper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artiftes du Roi font honorablement logés, une médaille qu'on frapait étant tombée, & le Czar s'empreffant de la ramaffer, il fe vit gravé fur cette médaille, avec une renommée fur le revers, pofant un pied fur le globe, & ces mots de *Virgile* fi convenables à *Pierre le Grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : allufion également

lement fine & noble, & également convenable à ses voyages 1717.
& à sa gloire; on lui présenta de ces médailles d'or, à lui, & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvres, & on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lisses des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du Roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du Roi.

Pierre était méchanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'Académie des Sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de Géographie dans les cartes qu'on avait de ses Etats, & surtout dans celles de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette Académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores*, & aux *Anacarsis*, pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un Empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur, ce transport, dont il fut saisi, en voyant le tombeau du Cardinal de *Richelieu*; peu frapé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un Ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perduë après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa sa statuë, & qu'il s'écria, *Grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre Madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louïs XIV.* & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louïs XIV.* & le sien, excitait vivement sa curiosité: mais il y avait entre le Roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louïs XIV.* n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La Czarine n'était pas de ce voyage: il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une Cour peu faite pour sentir le mérite d'une

1717. femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son Epoux sur mer & sur terre.

CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du Cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques Docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent assez que le Christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, que c'est en Orient qu'il est né, que les premiers Pères, les premiers Conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit Grec, & qui n'atteste encor aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'Empire Romain ayant été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux Religions, comme deux Empires, & qu'on ne vît entre les Chrétiens d'Orient & d'Occident le même schisme qu'entre les Osmanlis & les Persans.

C'est ce schisme que quelques Docteurs de l'Université de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le Grand.* Le Pape *Léon IX.* & ses successeurs n'avaient pû en venir à bout avec des Légats, des Conciles, & même de l'argent. Ces Docteurs auraient dû savoir que *Pierre le Grand*, qui gouvernait son Eglise, n'était pas homme à reconnaître le Pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise Gallicane, dont le Czar ne se souciait guères; en vain ils dirent que les Papes doivent être soumis aux Conciles, & que le jugement d'un Pape n'est point une règle

de foi ; ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la Cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'Empereur de Russie ni à l'Eglise Russe. 1717.

Il y avait dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plait. Il s'agissait du St. Esprit qui procède du Père & du Fils selon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils selon les Grecs, après n'avoir longtems procédé que du Père : ils citaient *St. Epiphane*, qui dit *que le St. Esprit n'est pas frère du Fils ni petit-fils du Père.*

Mais le Czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de *St. Epiphane.* Il reçut avec bonté le mémoire des Docteurs. Ils écrivirent à quelques Evêques Russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion, qu'il institua quelque tems après la fête comique du Conclave, lorsqu'il eut chassé les Jésuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa Cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait apris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre* qui adoucissait quelquefois les chagrins du Gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encor entiérement reformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa Knés Papa, avec deux mille roubles d'apointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares ; des boufons l'installèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des Cardinaux, & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré Collège était yvre d'eau de vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé Pape. Moscou & Pétersbourg ont vû trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le Chef avait anatématisé tant de Rois. Le Czar vengeait en riant vingt Empereurs d'Allemagne, dix Rois de France, & une foule de Sou-

1717. verains. C'eſt là tout le fruit que la Sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Egliſes Grecque & Latine.

Le voyage du Czar en France fut plus utile par ſon union avec ce Royaume commerçant, & peuplé d'hommes induſtrieux, que par la prétenduë réunion de deux Egliſes rivales, dont l'une maintiendra toûjours ſon antique indépendance, & l'autre ſa nouvelle ſupériorité.

Pierre ramena à ſa ſuite pluſieurs artiſans Français, ainſi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez leſquelles il voyagea, ſe firent un honneur de le ſeconder dans ſon deſſein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette eſpèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ſes Miniſtres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être ſigné par l'Ambaſſadeur de France *Chateauneuf*, que le 15. Août 1717. à la Haye. Ce traité ne concernait pas ſeulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le Roi de France, l'Electeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était aſſez faire ſentir au Roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les eſpérances de *Goertz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour ſuſciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au Cardinal *Alberoni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le Baron de *Goertz* vit alors publiquement à la Haye les Miniſtres du Czar; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclurre la paix de la Suède.

Le Czar laiſſait *Goertz* préparer toutes leurs batteries ſans y toucher, prêt à faire la paix avec le Roi de Suède, mais auſſi à continuer la guerre; toûjours lié avec le Dannemark, la Pologne, la Pruſſe, & même en aparence avec l'Electeur de Hanovre.

Il parait évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des Princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, & que ſouvent il ne reſte

aucune trace de tant d'efforts de politique. Une feule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un Etat, que vingt traités. 1717.

Pierre ayant rejoint fa femme qui l'attendait en Hollande, continua fes voyages avec elle. Ils traverférent enfemble la Veftphalie, & arrivèrent à Berlin fans aucun apareil. Le nouveau Roi de Pruffe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le Monarque de Ruffie. C'était un fpectacle inftructif pour l'étiquette de Vienne & d'Efpagne, pour le *ponctilio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un Roi qui ne fe fervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en fimple foldat, & qui s'était interdit toutes les délicateffes de la table, & toutes les commodités de la vie.

Le Czar & la Czarine menaient une vie auffi fimple & auffi dure, & fi *Charles XII.* s'était trouvé avec eux, on eût vû enfemble quatre têtes couronnées, entourées de moins de fafte qu'un Evêque Allemand, ou qu'un Cardinal de Rome. Jamais le luxe & la molleffe n'ont été combattus par de fi nobles exemples.

Il faut avoüer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la confidération, & ferait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en fa vie par curiofité, la cinquiéme partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de fes Etats. De Berlin il va à Dantzick avec fa femme ; il protège à Mittau la Ducheffe de Courlande fa niéce devenüe veuve : il vifite toutes fes conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Mofcou, y fait rebâtir des maifons de particuliers tombées en ruine : de là il fe tranfporte à Czarifin fur le Volga pour arrêter les incurfions des Tattares de Cuban : il conftruit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de diftance en diftance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compofé : une chambre de Juftice eft établie pour examiner la conduite de fes Miniftres, & pour remettre de l'ordre dans les finances ; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres ; le Prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent befoin de fa clémence : mais un juge-

1717. ment plus févère qu'il fe crut obligé de rendre contre fon propre fils, remplit d'amertume une vie fi glorieufe.

CHAPITRE DIXIEME.

CONDAMNATION DU PRINCE ALEXIS PETROVITZ.

Pierre le Grand avait en 1689. à l'âge de dix-fept ans, époufé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin*. Elevée dans tous les préjugés de fon pays, & incapable de fe mettre au deffus d'eux comme fon époux; les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un Empire & former des hommes, vinrent de fa femme; elle était dominée par la fuperftition, fi fouvent attachée à fon fexe. Toutes les nouveautés utiles lui femblaient des facrilèges, & tous les étrangers dont le Czar fe fervait pour exécuter fes grands deffeins, lui paraiffaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partifans des anciens ufages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes fi graves. Enfin le Czar fut obligé de la répudier en 1696. & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile fous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690. nâquit malheureufement avec le caractère de la mère, & ce caractère fe fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires difent qu'elle fut confiée à des fuperftitieux qui lui gâtèrent l'efprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impreffions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né fans ouverture d'efprit; il parlait & écrivait bien l'Allemand; il deffinait; il apprit un peu de mathématique: mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés affurent que la lecture des livres eccléfiaftiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faifait fon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il fe laiffa gouverner par les prêtres.

Ils lui perſuadaient que toute la nation avait les entrepriſes de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du Czar ne lui promettaient pas une longue vie ; que ſon fils ne pouvait eſpérer de plaire à la nation, qu'en marquant ſon averſion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conſeils ne formaient pas une faction ouverte, une conſpiration ; mais tout ſemblait y tendre, & les eſprits étaient échauffés. 1717.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707. & les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'eſprit du jeune Prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener ; il le mit même à la tête de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria en 1711. à la fin de la campagne du Pruth, avec la Princeſſe de *Brunſvic*, ainſi que nous l'avons raporté. Ce mariage fut très malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans ſe livra à toutes les débauches de la jeuneſſe & à toute la groſſiéreté des anciennes mœurs, qui lui étaient ſi chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme mépriſée, maltraitée, manquant du néceſſaire, privée de toute conſolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur, en 1715. le premier de Novembre.

Elle laiſſait au Prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'Empire, ſuivant l'ordre naturel. *Pierre* ſentait avec douleur, qu'après lui tous ſes travaux ſeraient détruits par ſon propre ſang. Il écrivit à ſon fils après la mort de la Princeſſe, une lettre également pathétique & menaçante ; elle finiſſait par ces mots : *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir ſi vous voulez vous corriger ; ſinon, ſachez que je vous priverai de la ſucceſſion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous repoſez par ſur le titre de mon fils unique ; car ſi je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner ? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encor plus d'un Légiſlateur ; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres Royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux pères le droit

1717. de deshériter leurs fils ; & le Czar croyait surtout avoir la prérogative de disposer d'un Empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'Impératrice *Catherine* accoucha d'un Prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattit le courage d'*Alexis*, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçait à la Couronne, & à toute espérance de régner. *Je prens Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure sur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une seconde fois. » Je remarque, dit-il, » que vous ne parlez dans vôtre lettre que de la succession, comme si j'avais besoin de votre consentement. Je vous ai remontré quelle douleur vorre conduite m'a causée pendant tant d'années, & vous ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne vous touchent point. Je me suis déterminé à vous écrire encor pour la dernière fois. Si vous méprisez mes avis de mon vivant, quel cas en ferez-vous après ma mort ? Quand vous auriez présentement la volonté d'être fidèle à vos promesses, ces grandes barbes pourront vous tourner à leur fantaisie, & vous forceront à les violer......... Ces gens-là ne s'apuyent que sur vous. Vous n'avez aucune reconnaissance pour celui qui vous a donné la vie. L'assistez-vous dans ses travaux, depuis que vous êtes parvenu à un âge mur ? Ne blâmez-vous pas, ne détestez-vous pas tout ce que je peux faire pour le bien de mes peuples ? J'ai sujet de croire, que si vous me survivez, vous détruirez mon ouvrage. Corrigez vous, rendez vous digne de la succession, ou faites vous moine. Répondez, soit par écrit, soit de vive voix, sinon j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur.

Cette lettre était dure ; il était aisé au Prince de répondre qu'il changerait de conduite ; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son père, qu'il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle ; & il parait étrange que le Czar voulût voyager, en laissant dans ses Etats un fils si mécontent & si obstiné : mais aussi ce voyage même

même prouve que le Czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils. 1717.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France ; le Prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands ſermens, qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le Czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, & partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du Trône, & que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il falait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du Prince lui perſuadèrent qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, & alla ſe mettre entre les mains de l'Empereur *Charles VI.* ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du Czar.

C'était à peu près la même avanture que celle de *Louis XI.* lorſqu'étant encor Dauphin, il quitta la Cour du Roi *Charles VII.* ſon père, & ſe retira chez le Duc de Bourgogne. Le Dauphin était bien plus coupable que le Czarovitz, puiſqu'il s'était marié malgré ſon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il ſe retirait chez un Prince naturellement ennemi de *Charles VII*, & qu'il ne revint jamais à ſa Cour, quelque inſtance que ſon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du Czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne ſe retirait point chez un Prince ennemi, & retourna aux pieds de ſon père ſur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* ſut que ſon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tyrol, & enſuite à Naples, qui appartenait alors à l'Empereur *Charles VI*, il dépêcha le Capitaine aux Gardes *Romanzoff* & le Conſeiller privé *Tolſtoy*, chargés d'une lettre écrite de ſa main, datée de Spa du 21. Juillet n. ſt. 1717. Ils trouvèrent le Prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes :

.... » Je vous écris pour la dernière fois, pour

1717. » vous dire que vous ayez à exécuter ma volonté, que *Tolſtoy* » & *Romanzoff* vous annonceront de ma part. Si vous m'obéiſſez, je vous aſſure & je promets à Dieu que je ne vous » punirai pas, & que ſi vous revenez, je vous aimerai plus » que jamais; mais que ſi vous ne le faites pas, je vous donne » comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de Dieu, » ma malédiction éternelle; & comme vôtre Souverain, je » vous aſſure que je trouverai bien les moyens de vous punir; en quoi j'eſpère que Dieu m'aſſiſtera, & qu'il prendra » ma juſte cauſe en main.

» Au reſte, ſouvenez-vous que je ne vous ai violenté en » rien. Avais-je beſoin de vous laiſſer le libre choix du parti » que vous voudriez prendre. Si j'avais voulu vous forcer, » n'avais-je pas en main la puiſſance? Je n'avais qu'à commander, & j'aurais été obéi.

Le Viceroi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'Empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune Prince aucun engagement, dont le Czar eût à ſe plaindre. *Alexis* avait voyagé avec ſa maîtreſſe *Aphroſine*; il revint avec elle.

On pouvait le conſidérer comme un jeune homme mal conſeillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette ſeule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait Dieu à témoin, que non-ſeulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit ſur cette aſſurance; mais par l'inſtruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du Czar, il parait que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conſeillé, & qu'il exécutât ſon ſerment de renoncer à la ſucceſſion.

Il ſemblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre ſerment que le Czar avait fait dans ſa lettre d'aimer ſon fils plus que jamais. Peut-être que le père combattu entre l'amour paternel & la raiſon du Souverain, ſe bornait à aimer ſon fils retiré dans un cloître; peut-être eſpérait-il encor le ramener à ſon devoir, & le rendre digne de cette ſuc-

ceſſion même, en lui faiſant ſentir la perte d'une Couronne. 1718.
Dans des conjonctures ſi rares, ſi difficiles, ſi douloureuſes, il eſt aiſé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le Prince arrive le 13. Fevrier 1718. n. ſt. à Moſcou, où le Czar était alors. Il ſe jette le jour même aux genoux de ſon père; il a un très long entretien avec lui: le bruit ſe répand auſſi-tôt dans la ville, que le père & le fils ſont réconciliés, que tout eſt oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour; on fait ſonner la groſſe cloche de Moſcou. Les Boyards, les Conſeillers privés ſont mandés dans le château; les Evêques, les Archimandrites & deux Religieux de *St. Baſile*, profeſſeurs en Théologie, s'aſſemblent dans l'Egliſe cathédrale. *Aléxis* eſt conduit ſans épée & comme priſonnier dans le château, devant ſon père. Il ſe proſterne en ſa préſence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ſes fautes, ſe déclare indigne de lui ſuccéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le Czar après l'avoir relevé, le conduiſit dans un cabinet, où il lui fit pluſieurs queſtions. Il lui déclara que s'il célait quelque choſe touchant ſon évaſion, il y allait de ſa tête. Enſuite on ramena le Prince dans la ſalle où le Conſeil était aſſemblé; là on lut publiquement la déclaration du Czar déja dreſſée.

Le père, dans cette piéce, reproche à ſon fils tout ce que nous avons détaillé, ſon peu d'application à s'inſtruire, ſes liaiſons avec les partiſans des anciennes mœurs, ſa mauvaiſe conduite avec ſa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus baſſe extraction, du vivant de ſon épouſe.* Il eſt vrai que *Pierre* avait répudié ſa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite ſupérieur, & il était juſtement mécontent de ſa femme qui était ſa ſujette. *Alexis* au contraire avait négligé ſa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que ſa beauté. Juſques-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre & qu'il peut pardonner.

1717. Il lui reproche enſuite d'être allé à Vienne, ſe mettre ſous la protection de l'Empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié ſon père*, en faiſant entendre à l'Empereur *Charles VI.* qu'il était perſécuté, qu'on le forçait à renoncer à ſon héritage; qu'enfin il a prié l'Empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'Empereur aurait pû faire la guerre au Czar pour un tel ſujet, & comment il eût pû interpoſer autre choſe que des bons offices entre le père irrité & le fils déſobéiſſant. Auſſi *Charles VI.* s'était contenté de donner une retraite au Prince, & on l'avait renvoyé, quand le Czar inſtruit de ſa retraite l'avait redemandé.

Pierre ajoute dans cette piéce terrible, qu'*Alexis* avait perſuadé à l'Empereur, *qu'il n'était pas en ſureté de ſa vie*, s'il revenait en Ruſſie. C'était en quelque façon juſtifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après ſon retour, & ſurtout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour quelle cauſe le Czar fit enſuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande aſſemblée un Souverain abſolu plaider contre ſon fils.

» Voilà, dit-il, de quelle manière nôtre fils eſt revenu; & » quoiqu'il ait mérité la mort par ſon évaſion, & par ſes ca- » lomnies, cependant nôtre tendreſſe paternelle lui pardonne » ſes crimes : mais conſidérant ſon indignité & ſa conduite » déréglée, nous ne pouvons en conſcience lui laiſſer la ſuc- » ceſſion au Trône, prévoyant trop qu'après nous ſa conduite » dépravée détruirait la gloire de la nation, & ferait perdre » tant d'Etats reconquis par nos armes. Nous plaindrions ſur- » tout nos ſujets, ſi nous les rejettions par un tel ſucceſſeur » dans un état beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.

» Ainſi par le pouvoir paternel, en vertu duquel, ſelon les » droits de nôtre Empire, chacun même de nos ſujets peut » deshériter un fils comme il lui plait, & en vertu de la qua- » lité de Prince Souverain, & en conſidération du ſalut de » nos Etats, nous privons nôtre dit fils *Alexis* de la ſucceſ- » ſion après nous à nôtre Trône de Ruſſie, à cauſe de ſes » crimes & de ſon indignité, quand même il ne ſubſiſterait » pas une ſeule perſonne de nôtre famille après nous.

» Et nous conſtituons & déclarons ſucceſſeur audit Trône

» après nous, nôtre fecond fils *l*) *Pierre*, quoiqu'encor jeune, 1718.
» n'ayant pas de fucceffeur plus âgé.

» Donnons à notre fufdit fils *Alexis* nôtre malédiction paternelle, fi jamais, en quelque tems que ce foit, il prétend » à la dite fucceffion, ou la recherche.

» Défirons auffi de nos fidéles fujets de l'état eccléfiaftique » & féculier, & de tout autre état, & de la nation entière, » que felon cette conftitution, & fuivant nôtre volonté, ils » reconnaiffent & confidèrent notre dit fils *Pierre*, défigné » par nous à la fucceffion, pour légitime fucceffeur, & qu'en » conformité de cette préfente conftitution, ils confirment le » tout par ferment devant le faint Autel, fur les Sts. Evangiles, en baifant la Croix.

» Et tous ceux qui s'oppoferont jamais, en quelque tems » que ce foit, à nôtre volonté, & qui dès aujourd'hui oferont » confidérer nôtre fils *Alexis* comme fucceffeur, ou l'affifter à » cet effet, nous les déclarons traitres envers nous & la patrie; & avons ordonné que la préfente foit partout publiée, » afin que perfonne n'en prétende caufe d'ignorance. Fait à » Mofcou le 14. Fevrier 1718. n. ft. Signé de nôtre main & » fcellé de nôtre fceau.

Il parait que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreffés avec une extrême célérité, puifque le Prince *Alexis* était revenu le 13. & que fon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eft du 14.

Le Prince de fon côté figna qu'il renonçait à la fucceffion. » Je reconnais, dit-il, cette exclufion pour jufte; je l'ai mé- » ritée par mon indignité, & je jure, au Dieu tout-puiffant » en Trinité, de me foumettre en tout à la volonté pater- » nelle, &c.

Ces actes étant fignés, le Czar marcha à la cathédrale; on les y lut une feconde fois, & tous les Eccléfiaftiques mirent leurs approbations & leurs fignatures au bas d'une autre copie. Jamais Prince ne fut déshérité d'une manière fi autentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ferait d'au-

l) C'eft ce même fils de l'Impératrice *Catherine* qui mourut en 1719. le 15. Avril.

1718. cune valeur ; mais en Ruſſie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver ſon fils de ſa ſucceſſion, & ce droit était plus fort dans un Souverain que dans un ſujet, & ſurtout dans un Souverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le Prince contre ſon père, & conſeillé ſon évaſion, ne tâchaſſent d'anéantir une renonciation impoſée par la force, & de rendre au fils ainé la Couronne transférée au cadet d'un ſecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la deſtruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il falait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruſſie, & un ſeul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaitre les mal-intentionnés ; & le Czar menaça encor une fois ſon fils de mort, s'il lui cachait quelque choſe. En conſéquence le Prince fut donc interrogé juridiquement par ſon père, & enſuite par des commiſſaires.

Une des charges qui ſervirent à ſa condamnation fut une lettre d'un Réſident de l'Empereur nommé *Beyer*, écrite de Péterſbourg après l'évaſion du Prince ; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée Ruſſe, aſſemblée dans le Meklembourg, que pluſieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle Czarine *Catherine* & ſon fils, dans la priſon où était la Czarine repudiée, & de mettre *Alexis* ſur le Trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une ſédition dans cette armée du Czar, mais elle fut bientôt reprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune ſuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : La lettre n'était point adreſſée au Prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accuſation plus grave fut une minute de ſa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux Sénateurs & aux Archévêques de Ruſſie : les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai eſſuyés ſans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en eſt falu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je ſuis ſous la protection d'un grand Prince. Je vous prie de ne me*

point abandonner à présent. Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, & ensuite remis de sa main, & puis rayé encore ; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient jamais parvenues à leur destination, & la Cour de Vienne les retint ; preuve assez forte que cette Cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, & soutenir à main armée le fils contre le père. 1718.

On confronta au Prince plusieurs témoins ; l'un d'eux nommé *Afanassief* soutint qu'il lui avait entendu dire autrefois, *Je dirai quelque chose aux Evêques, qui le rediront aux Curés, les Curés aux paroissiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maitresse *Aphrosine* déposa contre lui. Toutes les accusations n'étaient pas bien précises ; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encor moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui se plaignait de son père, qui le fuyait, & qui espérait sa mort ; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaste Monarchie de notre hémisphère, & dans sa situation & dans sa place, il n'y avait point de petite faute.

Accusé par sa maitresse, il le fut encor au sujet de l'ancienne Czarine sa mère, & de *Marie* sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mère sur son évasion, & d'en avoir parlé à la Princesse *Marie.* Un Evêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, & déposa que ces deux Princesses prisonnières dans un couvent, avaient espéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs conseils engagé le Prince à la fuite. Plus leurs ressentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet Evêque, & quelle avait été sa conduite.

Alexis nia d'abord plusieurs faits de cette nature, & par cela même il s'exposait à la mort, dont son père l'avait menacé, en cas qu'il ne fit pas un aveu général & sincère.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputait contre son père, & il s'excusa sur la colère & sur l'yvresse.

1718. Le Czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatriéme était ainsi conçu.

Quand vous avez vû par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joye ; je crois que vous aviez quelque vûe, & que vous vous seriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le Prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avoüer à un père dont les conseils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiser aisément ; il n'était pas obligé d'ouvrir son ame ; cependant il répondit par écrit : *Si les rebelles m'avaient appellé de vôtre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts.*

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, & il serait aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné sur l'aveu d'une idée qu'il aurait pû avoir un jour dans un cas qui n'est point arrivé.

A cet étrange aveu de ses plus secrettes pensées qui ne s'étaient point échapées au-delà du fond de son ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne sont pas admises au tribunal de la justice humaine.

Le Prince accablé, hors de ses sens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait servir à le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'était accusé devant Dieu, à l'Archiprêtre *Jaques*, d'avoir souhaité la mort de son père, & que le confesseur *Jaques* lui avait répondu, *Dieu vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession, sont inadmissibles par les canons de notre Eglise ; ce sont des secrets entre Dieu & le pénitent. L'Eglise Grecque ne croit pas, non plus que la Latine, que cette correspondance intime & sacrée entre un pécheur & la Divinité soit du ressort de la justice humaine ; mais il s'agissait de l'Etat & d'un Souverain. Le prêtre *Jaques* fut appliqué à la question, & avoua ce

ce que le Prince avait révélé. C'était une chose rare dans 1718.
ce procès de voir le confesseur accusé par son pénitent, & le pénitent par sa maitresse. On peut encor ajouter à la singularité de cette avanture, que l'Archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du Czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune Czarovitz, ce Prince avoüa dans ses interrogatoires, qu'il comptait sur ce Prélat; & ce même Archevêque de Rézan fur à la rête des Juges Ecclésiastiques, consultés par le Czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôr.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès, très mal digeré dans la grossière histoire de *Pierre premier* par le prétendu Boyar *Nesterusanoy*; & cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son père, il avoüe que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'Empereur, il s'adressa au Comte de *Schonborn*, Chambellan; que ce Chambellan lui dit: *L'Empereur ne vous abandonnera pas; & quand il en sera tems, après la mort de vôtre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accusé, *Je ne demande pas cela; que l'Empereur m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'Empereur pour aller tenter de détrôner son père; & personne n'eût osé faire ni au Prince *Eugène*, ni au Conseil, ni à l'Empereur une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de Fevrier; & quatre mois après au 1r. Juillet, dans le cours & sur la fin de ces procédures, on fait dire au Czarovirz, dans ses dernières réponses par écrit:

» Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à par-
» venir à la succession de quelque autre manière que ce fût,
» *excepté de la bonne façon.* Je la voulais avoir par une assis-
» tance étrangère; & si j'y étais parvenu, & que l'Empereur
» eût mis en exécution *ce qu'il m'avait promis*, de me pro-
» curer la Couronne de Russie, même à main armée, je n'au-
» rais rien épargné pour me mettre en possession de la succession.

1718. » Par exemple, si l'Empereur avait demandé en échange des » troupes de mon pays pour son service, contre qui que ce » fût de ses ennemis, ou de grosses sommes d'argent, j'au- » rais fait tout ce qu'il aurait voulu, & j'aurais donné de » grands présens à ses Ministres & à ses Généraux. J'aurais » entretenu à mes dépens les troupes auxiliaires qu'il m'au- » rait données pour me mettre en possession de la Couronne » de Russie; & en un mot rien ne m'aurait coûté pour ac- » complir en cela ma volonté.

Cette dernière déposition du Prince parait bien forcée; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable: ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'Empereur lui avait promis de lui *procurer la Couronne à main armée* : cela était faux. Le Comte de *Schonborn* lui avait fait espérer qu'un jour après la mort du Czar, l'Empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance; mais l'Empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à disputer son héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être soumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pû faire un jour, & qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal; le voila qui s'accuse deux fois des pensées secrettes qu'il a pû concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vû auparavant dans le monde entier un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venües dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son père en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion; sa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'é-

tait plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine, qu'il fût possible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité; & il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'Empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat. 1718.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres; le Czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux Juges & aux Evêques.

» Quoique selon toutes les loix divines & humaines, & » surtout suivant celles de Russie, qui excluent toute jurisdiction entre un père & un enfant parmi les particuliers, nous » ayons un pouvoir assez abondant & absolu de juger nôtre » fils, suivant ses crimes, selon nôtre volonté, sans en de» mander avis à personne; cependant comme on n'est point » aussi clair-voyant dans ses propres affaires que dans celles » des autres, & comme les médecins même les plus experts » ne risquent point de se traiter eux-mêmes, & qu'ils en ap» pellent d'autres dans leurs maladies; craignant de charger » ma conscience de quelque péché, je vous expose mon état, » & je demande du remède; car j'appréhende la mort éter» nelle, si ne connaissant peut-être point la qualité de mon » mal, je voulais m'en guérir seul, vû principalement, que » j'ai juré sur les jugemens de Dieu, & que j'ai promis par » écrit le pardon de mon fils, & je l'ai ensuite confirmé de » bouche, au cas qu'il me dit la vérité.

» Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois pour » ne m'écarter en rien de mes obligations, je vous prie de » penser à cette affaire & de l'examiner avec la plus grande » attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne me flattez point; » n'appréhendez pas, que s'il ne mérite qu'une légère puni» tion, & que vous le jugiez ainsi, cela me soit desagréable; » car je vous jure par le grand Dieu & par ses jugemens, » que vous n'avez absolument rien à en craindre.

» N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous devez juger » le fils de vôtre Souverain: mais sans avoir égard à la per» sonne, rendez justice, & ne perdez pas vôtre ame & la

1718. » mienne. Enfin, que nôtre conſcience ne nous reproche rien » au jour terrible du jugement, & que notre patrie ne ſoit » point lézée.

Le Czar fit au Clergé une déclaration à peu près ſemblable; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande autenticité, & *Pierre* mit dans toutes ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand Empire, dura depuis la fin de Fevrier juſqu'au 5 Juillet n. ſt. Le Prince fut interrogé pluſieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait: nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier Juillet le Clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le Czar en effet ne lui demandait que ſon ſentiment, & non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

» Cette affaire, diſent les Evêques & les Archimandrites, » n'eſt point du tout du reſſort de la juriſdiction eccléſiaſtique, & le pouvoir abſolu établi dans l'Empire de Ruſſie » n'eſt point ſoumis au jugement des ſujets; mais le Souve- » rain y a l'autorité d'agir ſuivant ſon bon plaiſir, ſans qu'au- » cun inférieur y intervienne.

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il eſt dit que celui qui aura maudit ſon père ou ſa mère, ſera puni de mort; & l'Evangile de *St. Matthieu*, qui rapporte cette loi ſévère du Lévitique. On finit, après pluſieurs autres citations, par ces paroles très remarquables.

» Si Sa Majeſté veut punir celui qui eſt tombé, ſelon ſes » actions, & ſuivant la meſure de ſes crimes, il a devant lui » des exemples de l'ancien Teſtament; s'il veut faire miſéri- » corde, il a l'exemple de JESUS-CHRIST même, qui reçoit » le fils égaré revenant à la repentance; qui laiſſe libre la » femme ſurpriſe en adultère, laquelle a mérité la lapidation » ſelon la Loi; qui préfère la miſéricorde au ſacrifice; il a » l'exemple de *David*, qui veut épargner *Abſalon* ſon fils & » ſon perſécuteur; car il dit à ſes Capitaines qui voulaient » l'aller combattre, *Epargnez mon fils Abſalon:* le père le voulut » épargner lui-même, mais la juſtice divine ne l'épargna point.

» Le cœur du Czar eſt entre les mains de Dieu; qu'il choi- » ſiſſe le parti auquel la main de Dieu le tournera.

Ce ſentiment fut ſigné par huit Evêques, quatre Archimandrites, & deux Profeſſeurs; & comme nous l'avons déja dit, le Métropolite de Rézan, avec qui le Prince avait été en intelligence, ſigna le premier. 1718.

Cet avis du Clergé fut incontinent préſenté au Czar. On voit aiſément que le Clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi Judaique, miſe ſous les yeux d'un père qui faiſait le procès à ſon fils.

Le jour même, on interrogea encor *Alexis* pour la dernière fois; & il mit par écrit ſon dernier aveu; c'eſt dans cette confeſſion qu'il s'accuſe, » d'avoir été bigot dans ſa jeuneſſe, » d'avoir fréquenté les prêtres & les moines, d'avoir bû avec » eux, d'avoir reçu d'eux les impreſſions qui lui donnèrent » de l'horreur pour les devoirs de ſon état, & même pour la » perſonne de ſon père.

S'il fit cet aveu de ſon propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conſeil de clémence que venait de donner ce même Clergé qu'il accuſait; & cela prouve encor davantage combien le Czar avait changé les mœurs des prêtres de ſon pays, qui de la groſſiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en ſi peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illuſtres Pères de l'Egliſe n'auraient deſavoué ni la ſageſſe ni l'éloquence.

C'eſt dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déja raporté, qu'il voulait arriver à la ſucceſſion, *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il ſemblait par cette dernière confeſſion, qu'il craignit de ne s'être pas aſſez chargé, aſſez rendu criminel dans les premières, & qu'en ſe donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant eſprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un ſoin pénible à juſtifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5. Juillet. Il ſe trouvera dans toute ſon étendue à la fin de cette hiſtoire. On ſe contentera d'obſerver ici, qu'il commence, comme l'avis du Clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des ſujets, mais au ſeul Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de

1718. Dieu ſeul. Enſuite après avoir expoſé toutes les charges contre le Prince, les Juges s'expriment ainſi : *Que penſer de ſon deſſein de rébellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon Souverain, comme père de la patrie, & père ſelon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du Czar ; car aſſurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le Czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce Prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour, d'avoir ſouhaité la mort à ſon père & à ſon Souverain. Mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrette, n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre Juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit Anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce tems là, porte, que ſi un tel procès avait été jugé au Parlement d'Angleterre, il ne ſe ſerait pas trouvé parmi cent quarante-quatre Juges, un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pû être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr ſon fils, & il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les loix ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un Prince de Galles, qui comme Pair du Royaume eſt maître d'aller où il veut. Les loix de la Ruſſie ne permettent pas au fils du Souverain de ſortir du Royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet, ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle, & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer ; mais c'était un crime capital, dans l'héritier d'un vaſte Empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le Czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du Czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne ; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation ; ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce Prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en faiſant imprimer & traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la Terre. 1718.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique avanture. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune Prince accuſé par ſon père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon Empire.

On publia dans pluſieurs livres que le Czar avait fait venir d'Eſpagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il eſt faux qu'on eût jamais fait le procès à *Don Carlos.* La conduite de *Pierre I.* fut entiérement différente de celle de *Philippe.* L'Eſpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raiſon il avait fait arrêter ſon fils, ni comment ce Prince était mort. Il écrivit à ce ſujet des lettres au Pape & à l'Impératrice, abſolument contradictoires. Le Prince d'Orange, *Guillaume*, accuſa publiquement *Philippe* d'avoir ſacrifié ſon fils & ſa femme à ſa jalouſie, & d'avoir moins été un juge ſévère qu'un mari jaloux & cruel, & un père dénaturé & parricide. *Philippe* ſe laiſſa accuſer, & garda le ſilence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait ſa nation à ſon propre fils, s'en remit au jugement du Clergé & des Grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eſt que la Czarine *Catherine*, haïe du Czarovitz, & menacée ouvertement du ſort le plus triſte ſi jamais ce Prince régnait, ne contribua pourtant en rien à ſon malheur, & ne fut ni accuſée ni même ſoupçonnée par aucun Miniſtre étranger réſidant à cette Cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eſt vrai

1718. qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui : mais tous les mémoires de ce tems là, & furtout ceux du Comte de *Baffevitz*, affurent unanimement qu'elle plaignit fon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un Miniftre public, où je trouve ces propres mots : » J'étais préfent quand le Czar dit au Duc » de Holftein, que *Catherine* l'avait prié d'empêcher qu'on ne » prononçât au Czarovitz fa condamnation. *Contentez-vous*, » me dit-elle, *de lui faire prendre le froc, parce que cet op-* » *probre d'un arrêt de mort fignifié, rejaillira fur votre petit-fils.*

Le Czar ne fe rendit point aux prières de fa femme ; il crut qu'il était important que la fentence fût prononcée publiquement au Prince, afin qu'après cet acte folemnel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiefcé lui-même, & qui le rendant mort civilement le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la Couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, fi un parti puiffant fe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au Prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulfion à ces mots ; *Les loix divines & eccléfiaftiques, civiles & militaires, condamnent à mort fans miféricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur Souverain font manifeftes.* Ses convulfions fe tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu fes fens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier fon père de venir le voir. Le Czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné ; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiftrée folemnellement au malade agonizant. Il mourut en préfence de toute la Cour, le lendemain de cet arrêt funefte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépofé dans un cercueil ouvert. Il y refta quatre jours expofé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'Eglife de la citadelle, à côté de fon époufe. Le Czar & la Czarine affiftèrent à la cérémonie.

On eft indifpenfablement obligé ici d'imiter, fi on ofe le dire, la conduite du Czar, c'eft-à-dire, de foumettre au jugement

gement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, & non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti* le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les piéces originales & autentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes: » La Czarine craignant toûjours pour ſon fils, » n'eut point de relâche qu'elle n'eût porté le Czar à faire » au fils ainé le procès, & à le faire condamner à mort; ce » qui eſt étrange, c'eſt que le Czar après lui avoir donné » lui-même le knout, qui eſt une queſtiòn, lui coupa auſſi » lui-même la tête. Le corps du Czarovitz fut expoſé en pu» blic, & la tête tellement adaptée au corps, que l'on ne pou» vait pas diſcerner qu'elle en avait été ſéparée. Il arriva quel» que tems après, que le fils de la Czarine vint à décéder, » à ſon grand regret, & à celui du Czar. Ce dernier qui avait » décollé de ſa propre main ſon fils ainé, réfléchiſſant qu'il n'a» vait point de ſucceſſeur, devint de mauvaiſe humeur. Il fut » informé dans ce tems là, que la Czarine avait des intrigues » ſecrettes & illégitimes avec le Prince *Menzikoff*. Cela joint » aux réflexions que la Czarine était la cauſe qu'il avait ſacrifié » lui-même ſon fils ainé, il médita de faire raſer la Czarine, » & de l'enfermer dans un couvent, ainſi qu'il avait fait ſa » première femme, qui y était encore. Le Czar avait accou» tumé de mettre ſes penſées journalières ſur des tablettes; » il y avait mis ſon dit deſſein ſur la Czarine. Elle avait gagné » des Pages qui entraient dans la chambre du Czar. Un de » ceux-ci qui était accoutumé à prendre les tablettes ſous la » toilette, pour les faire voir à la Czarine, prit celles où il » y avait le deſſein du Czar. Dès que cette Princeſſe l'eut » parcouru, elle en fit part à *Menzikoff;* & un jour ou deux » après le Czar fut pris d'une maladie inconnuë & violente, » qui le fit mourir. Cette maladie fut attribuée au poiſon, » puiſqu'on vit manifeſtement qu'elle était ſi violente & ſubi» te, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle ſource qu'on dit » être aſſez uſitée en Moſcovie. 1718.

1718. Ces accusations consignées dans les mémoires de *Lamberti*, se répandirent dans toute l'Europe. Il reste encor un grand nombre d'imprimés & de manuscrits qui pourraient faire passer ces opinions à la dernière postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Russie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne résidait point dans cet Empire, au tems de la catastrophe du Czarovitz; il en était absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vû *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voye par cet exemple combien il était plus aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsqu'avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un Prince odieux au monde, & pour perpétuer son oprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pû faire que le Czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction, en présence de toute la Cour? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même. En quel tems put-on recoudre cette tête à son corps? Le Prince ne fut pas laissé seul un moment, depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les Médecins avouent que la chose est possible.

Si le Czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par là le fruit de tout ce qu'il

avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation devenaient ſuſpects, & le Czar ſe condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt, n'en était-il pas le maître abſolu ? Un homme prudent, un Monarque, ſur qui la terre a les yeux, ſe réſoud-il à faire empoiſonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la juſtice ? Veut-on ſe noircir dans la poſtérité par le titre d'empoiſonneur & de parricide, quand on peut ſi aiſément ne ſe donner que celui d'un Juge ſévère ? 1718.

Il parait qu'il réſulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus Roi que père, & qu'il ſacrifia ſon propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un légiſlateur, & à ceux de ſa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, ſans cette ſévérité malheureuſe. Il eſt évident qu'il n'immola point ſon fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puiſqu'il le menaça ſouvent de le deshériter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un ſi grand éclat, uniquement pour complaire à ſa femme, il eût été faible, inſenſé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ſes fondations & à ſa nation, ſi l'on ſuivait après lui ſes vuës. Toutes ſes entrepriſes ont été perfectionnées ſelon ſes prédictions ; ſa nation eſt devenuë célèbre & reſpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant ſéparée ; & ſi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on conſidère cette cataſtrophe, les cœurs ſenſibles frémiſſent, & les ſévères approuvent.

Ce grand & terrible événement eſt encor ſi frais dans la mémoire des hommes, on en parle ſi ſouvent avec étonnement, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre, dédié au Comte de *Bruhl*, premier Miniſtre du Roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le* Czarovitz *ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette ac-

1718. cuſation eſt détruite par l'aveu que fit le Czar au Duc de Holſtein, que la Czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloitre ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette Impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'avanture du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes, *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes: non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connuë que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la Religion, ce furent des prêtres & des moines; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*, que nous avons rapportés, & ſurtout dans cette expreſſion de l'Empereur *Pierre* dans une lettre à ſon fils: *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.*

Voici preſque mot à mot comment les mémoires d'un Ambaſſadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Pluſieurs Eccléſiaſtiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, & plus encor à leur autorité qu'ils perdaient à meſure que la nation s'éclairait, languiſſaient après le régne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie ſi chère. De ce nombre était *Doꝫithée*, Evêque de Roſtou. Il ſuppoſa une révélation de *St. Démétrius*. Ce Saint lui était apparu, & l'avait aſſuré de la part de Dieu, que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre: qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Suſdal & religieuſe ſous le nom d'*Hélène*, ainſi que la Princeſſe *Marie*, ſœur du Czar, devait monter ſur le Trône, & régner conjointement avec ſon fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faibleſſe de croire cette impoſture; elles en furent ſi perſuadées, qu'*Hélène* quitta dans ſon couvent l'habit de religieuſe, reprit le nom d'*Eudoxie*, ſe fit traiter de Majeſté, & fit effacer des

prières publiques le nom de sa rivale *Catherine ;* elle ne parut 1718.
plus que revêtue des anciens habits de cérémonie, que portaient les Czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit hautement : „*Pierre* a puni „ les strélitz, qui avaient outragé sa mère, mon fils *Alexis* „ punira quiconque aura insulté la sienne. " Elle fit renfermer la trésorière dans sa cellule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* répand dans la petite ville de Susdal & dans les environs la prédiction de *Dozithée.* Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'Evêque que le Czar est encor en vie. „ Les pé„ chés de mon père en sont cause, dit *Dozithée ;* il est en „ purgatoire, & il m'en a averti. " Aussi-tôt *Eudoxie* fait dire *mille messes des morts ; Dozithée* l'assure qu'elles opèrent ; il vient au bout d'un mois lui dire, que son père a déja la tête hors du purgatoire ; un mois après le défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture ; enfin il ne tient plus au purgatoire que par les pieds ; & quand les pieds seront dégagés, ce qui est le plus difficile, le Czar *Pierre* mourra infailliblement.

La Princesse *Marie*, persuadée par *Dozithée*, se livra à lui, à condition que le père du prophête sortirait incessamment du purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait ; & *Glebo* continua son commerce avec l'ancienne Czarine.

Ce fut principalement sur la foi de ces prédictions, que le Czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de son père, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés ; les lettres de la Princesse *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent luës en plein Sénat. La Princesse *Marie* fut enfermée à Shlusselbourg ; l'ancienne Czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut prisonnière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'*Alexis.* Son Confesseur, son Gouverneur, son Maréchal de cour moururent tous dans les supplices.

On voit donc à quel prix cher & funeste *Pierre le Grand* acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples ; combien d'ob-

1718. ſtacles publics & ſecrets il eut à ſurmonter, au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de ſa famille animée contre lui, la plûpart des prêtres obſtinément déclarés contre ſes entrepriſes, preſque toute la nation irritée longtems contre ſa propre félicité, qui ne lui était pas encor ſenſible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il falait qu'une génération nouvelle, formée par ſes ſoins, embraſſât enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pû ſupporter leurs pères.

CHAPITRE ONZIEME.

Travaux & établiſſemens vers l'an 1718. & ſuivans.

PEndant cette horrible cataſtrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de ſa patrie, & qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſupplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

Ce fut dans cette année 1718., époque de l'exhérédation & de la mort de ſon fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas là de ces événemens frapans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de Cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts véritables de la félicité publique, que les yeux philoſophiques aiment à conſidérer.

Il y eut donc un Lieutenant Général de la police de tout

l'Empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent sévérement défendus. On établit des écoles d'Arithmétique déja ordonnées en 1716. dans toutes les villes de l'Empire. Les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déja commencées, furent achevées, dotées & remplies. 1718.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projettés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de trainer, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuse; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Petersbourg des maisons régulières, suivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vuide des provinces voisines.

Les poids & les mesures furent fixés & rendus uniformes, ainsi que les loix. Cette uniformité tant désirée & si inutilement dans des Etats dès longtems policés, fut établie en Russie sans difficulté & sans murmure; & nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV.* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encor connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rües solidement pavées; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, surtout celle que le Czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier Intendant; mille

1718. ouvriers y travaillaient fouvent fous fes yeux. Il allait donner fes ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à fcie; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoifes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute efpèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de fon voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabriquans & pour tous les Artiftes. Un Français forma une manufacture de très belles glaces à Pétersbourg, avec les fecours du Prince *Menzikoff.* Un autre fit travailler à des tapifferies de haute-liffe fur le modèle de celle des *Gobelins ;* & cette manucture eft encor aujourd'hui très encouragée. Un troifiéme fit réuffir les fileries d'or & d'argent, & le Czar ordonna qu'il ne ferait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, foit d'argent, foit d'or, afin de n'en point diminuer la maffe dans fes Etats.

Il donna trente mille roubles, c'eft-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux, & tous les inftrumens néceffaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller fes troupes de draps faits dans fon pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Mofcou d'auffi belles toiles qu'en Hollande, & à fa mort il y avait déja à Mofcou & à Jaroflau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorfque la foye était venduë en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, fous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la foye de Perfe fe manufacturerait auffi-bien que dans Ifpahan. *Pierre* l'entreprit & y réuffit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent; & un Confeil des mines fut établi pour conftater fi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenfe.

Pour

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprises, ce n'était pas assez de signer des patentes & de nommer des inspecteurs; il falait dans ces commencemens qu'il vît tout par ses yeux, & qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avait vû auparavant construire des vaisseaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agissait de creuser des canaux dans des terres fangeuses & presque impraticables, on le voyait quelquefois se mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la transporter lui-même. 1718.

Il fit cette année 1718. le plan du canal & des écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes, & souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conserve encor les instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre, & la voiturer; cet exemple fut suivi de toute sa Cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible: il a été achevé après sa mort, car aucune de ses entreprises reconnuës possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, & dans lequel on carène & on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le tems même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga: de ces rivières on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, si longtems inconnus au reste du monde. Cependant des Ingénieurs de son Académie de marine établie en 1715. marchaient déja dans tout l'Empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre sous les

1718. yeux de tous les hommes cette vaste étenduë des contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE DOUZIEME.

Du Commerce.

Le commerce extérieur était presque tombé entiérement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie Méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce, & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boristhène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorziéme siécle, la Chersonèse Taurique, appellée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Asoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Asoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vuës du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voye d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déja dans le seiziéme siécle & au commencement du dix-septiéme, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déja dit que le père de *Pierre le Grand* avait fait bâtir un vaisseau par un Hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brulé par le rebelle *Stenko-Razin.* Alors toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouïrent. Les Arméniens qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par *Pierre le Grand* dans Astracan; on fut obligé de passer par leurs mains, & de leur laisser tout l'avantage du commerce; c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, & que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats Chré-

tiens, en uſent encor avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une reſſource, ſe rendent toûjours très ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſçavoir-faire qui leur manque. 1718.

Pierre avait déja remédié à cet inconvénient, en faiſant un traité avec l'Empereur de Perſe, par lequel toute la ſoye qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures Perſanes, ſerait livrée aux Arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha, ou Empereur Perſan, *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de *Pierre*, & comment *Pierre* après avoir ſoutenu des guerres ſi difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perſe ; mais il n'eſt ici queſtion que du commerce.

Du Commerce avec la Chine.

L'entrepriſe de négotier avec la Chine ſemblait devoir être la plus avantageuſe. Deux Etats immenſes qui ſe touchent, & dont l'un poſſéde réciproquement ce qui manque à l'autre, paraiſſaient être tous deux dans l'heureuſe néceſſité de lier une correſpondance utile, ſurtout depuis la paix jurée ſolemnellement entre l'Empire Ruſſe & l'Empire Chinois, en l'an 1689, ſelon nôtre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jettés dès l'année 1653. Il ſe forma dans Tobol des Compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes paſsèrent par les plaines des Kalmoucks, traverſèrent enſuite les déſerts, juſqu'à la Tartarie Chinoiſe, & firent des profits conſidérables : mais les troubles ſurvenus dans le pays des Kalmoucks, & les querelles des Ruſſes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entrepriſes.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinſſent d'un lieu neutre, où les marchandiſes feraient portées. Les Sibériens, ainſi que tous les autres peuples, avaient plus beſoin des Chinois, que les Chinois n'en avaient d'eux : ainſi on demanda la permiſſion à l'Empereur de la Chine

d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aiſément au commencement du ſiécle où nous ſommes.

Il eſt très remarquable que l'Empereur *Camhi* avait permis qu'il y eût déja dans un fauxbourg de Pekin une égliſe Ruſſe, deſſervie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du tréſor impérial. *Camhi* avait eu l'indulgence de bâtir cette égliſe en faveur de pluſieurs familles de la Sibérie Orientale, dont les unes avaient été faites priſonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans ſa patrie : le climat de Pekin, la douceur des mœurs Chinoiſes, la facilité de ſe procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite égliſe Grecque n'était point dangereuſe au repos de l'Empire, comme l'ont été les établiſſemens des Jéſuites. L'Empereur *Camhi* favoriſait d'ailleurs la liberté de conſcience : cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Aſie, ainſi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière juſqu'au tems de l'Empereur Romain *Théodoſe premier*. Ces familles Ruſſes s'étant mêlées depuis aux familles Chinoiſes, ont abandonné leur Chriſtianiſme, mais leur égliſe ſubſiſte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouïraient toûjours de cette égliſe quand elles viendraient aporter des fourures, & d'autres objets de commerce à Pekin : le voyage, le ſéjour & le retour ſe faiſaient en trois années. Le Prince *Gagarin*, Gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très nombreuſes, & il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre Lama, eſpèce de Souverain, qui réſide ſur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'eſt un Vicaire du grand Lama, qui s'eſt rendu indépendant, en changeant quelque choſe à la Religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion Indienne de la métempſychoſe eſt l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux Evêques Luthériens de Lubeck & d'Oſnabruk, qui ont ſecoué le joug de l'Evêque de Rome. Ce Prélat Tartare fut inſulté par les caravanes ; les Chinois le fu-

rent auſſi. Le commerce fut encor dérangé par cette mauvaiſe conduite ; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur Empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces deſordres. Le commerce avec la Chine était alors très avantageux aux Ruſſes ; ils raportaient de l'or, de l'argent, & des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde, fut aporté de la Chine au Prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & eſt actuellement un des ornemens de la Couronne Impériale.

Les vexations du Prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la Chambre de juſtice établie par le Czar, & on lui trancha la tête une année après que le Czarovitz fut condamné, & que la plûpart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce Prince furent exécutés à mort.

En ce tems-là même, l'Empereur *Camhi* ſe ſentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens ; il fit prier le Czar, par les Ambaſſadeurs qui revenaient de Pekin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien Anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage ; il partit avec un nouvel Ambaſſadeur, & avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien Anglais trouva l'Empereur en bonne ſanté, & paſſa pour un médecin très habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup ; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors Réſident du Czar auprès de l'Empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'Empereur *Camhi* mourut ; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage, & plus ferme que ſon père, celui-là même qui chaſſa les Jéſuites de ſon Empire, comme le Czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes Ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux Empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom

du Souverain, ou de la Souveraine de la Ruſſie, qui ayent la permiſſion d'entrer dans Pekin; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'Empereur *Camhi* avait aſſignée autrefois aux Envoyés de la Corée. Il y a longtems qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la Couronne pour la ville de Pekin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du Commerce de Pétersboug & des autres ports de l'Empire.

On voyait dès-lors plus de deux cent vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville Impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la Couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: & c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui ſe fait ſous les yeux d'un Souverain appliqué eſt toûjours plus avantageux. Celui de la Livonie reſta toûjours ſur le même pied. La Ruſſie en général a trafiqué avec ſuccès; mille à douze cent vaiſſeaux tous les ans ſont entrés dans ſes ports, & *Pierre* a ſçu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE TREIZIEME.

DES LOIX.

ON ſait que les bonnes loix ſont rares, mais que leur exécution l'eſt encor davantage. Plus un Etat eſt vaſte, & compoſé de nations diverſes, plus il eſt difficile de les réunir par une même juriſprudence. Le père du Czar *Pierre* avait fait rédiger un Code ſous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en falait beaucoup qu'il pût ſuffire.

Pierre avait, dans ſes voyages, amaſſé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts: il tira

des inſtructions du Dannemark, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la ſienne. 1718.

Il y avait une Cour de Boyards, qui décidait en dernier reſſort des affaires contentieuſes : le rang & la naiſſance y donnaient ſéance, il falait que la ſcience la donnât : cette Cour fut caſſée.

Il créa un Procureur général, auquel il joignit quatre Aſſeſſeurs, dans chacun des Gouvernemens de l'Empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des Juges, dont les ſentences reſſortirent au Sénat qu'il établit : chacun de ces Juges fut pourvû d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens néceſſaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces Juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices* : elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grands fraix de nôtre juſtice ſont les ſalaires des ſubalternes, la multiplicité des écritures, & ſurtout cet uſage onéreux dans les procédures de compoſer les lignes de trois mots, & d'accabler ainſi ſous un tas immenſe de papiers les fortunes des citoyens. Le Czar eut ſoin que les fraix fuſſent médiocres, & la juſtice promte. Les Juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718. pendant qu'il inſtruiſait ſolemnellement le procès de ſon fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les priſonniers Suédois inſtruits de la juriſprudence de leur pays, & qui ayant apris la langue de l'Empire voulurent reſter en Ruſſie.

Les cauſes des particuliers reſſortirent au Gouverneur de la province, & à ſes Aſſeſſeurs ; enſuite on pouvait en appeller au Sénat ; & ſi quelqu'un après avoir été condamné par le Sénat en appellait au Czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que ſon appel fût injuſte : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un Maître général des requê-

1718. tes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au Sénat, ou dans les Cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encor expliquée.

Enfin il acheva en 1722. son nouveau Code, & il défendit sous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de substituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'est encor dans tous les tribunaux de l'Empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jusqu'à la société qui ne fût son ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'Amiral & le Maréchal jusqu'à l'Enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Ayant toûjours dans l'esprit, & voulant aprendre à sa nation que des services étaient préférables à des ayeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes, & quiconque dans une assemblée prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout soldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout Boyard flétri par la Justice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes & des richesses, la population de l'Empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ses Etats.

L'Impératrice *Elisabeth* acheva le Corps des loix que son père avait commencé, & ces loix se sont ressenties de la douceur de son règne.

CHA-

CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION.

DAns ce tems-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du Clergé. Il avait aboli le Patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration Impériale fût toute-puiſſante, & que l'adminiſtration Eccléſiaſtique fût reſpectée & obéiſſante. Son deſſein était d'établir un Conſeil de Religion toûjours ſubſiſtant, qui dépendît du Souverain, & qui ne donnât de loix à l'Egliſe, que celles qui feraient approuvées par le Maître de tout l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un Archevêque de Novogorod, nommé *Theophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop*.

Ce Prélat était ſavant & ſage; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y règnent: le Czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718. & 1719. avec cet Archevêque. Un Synode perpétuel fut établi, compoſé de douze membres, ſoit Evêques, ſoit Archimandrites, tous choiſis par le Souverain. Ce Collège fut augmenté depuis juſqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le Czar dans un diſcous préliminaire: le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs, eſt „ qu'on n'a point à craindre, ſous „ l'adminiſtration d'un Collège de Prêtres, les troubles & „ les ſoulévemens qui pourraient arriver ſous le gouvernement „ d'un ſeul Chef eccléſiaſtique; que le peuple, toûjours enclin à la ſuperſtition, pourrait, en voyant d'un côté un „ Chef de l'Etat, & de l'autre un Chef de l'Egliſe, imaginer qu'il y a en effet deux puiſſances. Il cite ſur ce point

1718. important l'exemple des longues divisions entre l'Empire & le Sacerdoce qui ont ensanglanté tant de Royaumes.

Il pensait & il disait publiquement que l'idée des deux puissances fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les Apôtres, était une idée absurde.

Le Czar attribua à ce Tribunal le droit ecclésiastique de régler toute la discipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui sont nommés aux Evêchés par le Souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appellait autrefois au Patriarche, la connaissance des revenus des monastères & des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très saint Synode*, titre qu'avaient pris les Patriarches. Ainsi le Czar rétablit en effet la dignité Patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du Souverain, & tous faisans serment de lui obéir, serment que les Patriarches ne faisaient pas. Les membres de ce sacré Synode assemblés avaient le même rang que les Sénateurs; mais aussi ils dépendaient du Prince, ainsi que le Sénat.

Cette nouvelle administration, & le nouveau Code ecclésiastique, ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme constante, que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le Synode lui présentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des Prélatures. L'Empereur choisissait un Evêque, & le Synode le sacrait. *Pierre* présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu'il s'agissait de présenter un Evêque, le Synode remarqua qu'il n'avait encor que des ignorans à présenter au Czar; *Eh bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme, cela vaudra bien un savant.*

Il est à remarquer que dans l'Eglise Grecque il n'y a point de ce que nous appellons *Abbés séculiers*: le petit collet n'y est connu que par son ridicule; mais par un autre abus, (puisqu'il faut que tout soit abus dans le monde) les Prélats sont tirés de l'ordre monastique. Les premiers moines n'étaient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiraient dans des déserts: ils furent rassemblés enfin par *St. Basile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier Ordre de la Hiérarchie, par

lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui remplit de moines la Grèce & l'Aſie. La Ruſſie en était inondée ; ils étaient riches, puiſſans ; & quoique très ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire : ils en avaient abuſé dans les premiers tems, où ils furent ſi étonnés, & ſi ſcandaliſés des innovations que faiſait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703. de défendre l'encre & les plumes aux moines : il falait une permiſſion expreſſe de l'Archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait. 1718.

Pierre voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'était trop tard ; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le tems de former des Evêques ; il régla avec ſon Synode, qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au deſſous : défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur, ou du Synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'ayent point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les Religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère ; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux Diaconeſſes de la primitive Egliſe ; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure, elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : réglement admirable, dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſtères.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſocieté qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur ſexe. L'Impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande ; elle les diſtribua dans les

monastères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de sa Cour se parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus sage que toutes ces institutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les siécles, c'est le réglement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adressa au Synode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne institution ecclésiastique est très savamment expliquée dans cet écrit ; l'oisiveté monachale y est combattue avec force ; le travail non-seulement recommandé, mais ordonné ; & la principale occupation doit être de servir les pauvres : il ordonne, que les soldats invalides soient repartis dans les couvens ; qu'il y ait des Religieux préposés pour avoir soin d'eux ; que les plus robustes cultivent les terres appartenantes aux couvens : Il ordonne la même chose dans les monastères des filles ; les plus fortes doivent avoir soin des jardins ; les autres doivent servir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voisinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens services. Il destine quelques monastères de l'un & de l'autre sexe, à recevoir les orphelins, & à les élever.

Il semble en lisant cette ordonnance de *Pierre le Grand* du 31. Janvier 1724. qu'elle soit composée à la fois par un Ministre d'Etat, & par un Père de l'Eglise.

Presque tous les usages de cette Eglise sont différens des notres. Dès qu'un homme est sous-diacre parmi nous, le mariage lui est interdit ; & c'est un sacrilège pour lui de servir à peupler sa patrie. Au contraire, si-tôt qu'un homme est ordonné sous-diacre en Russie, on l'oblige de prendre une femme : il devient Prêtre, Archiprêtre : mais pour devenir Evêque, il faut qu'il soit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les Curés d'employer plus d'un de leurs enfans au service de leur Eglise, de peur qu'une famille trop nombreuse ne tyrannisât la paroisse ; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroisse le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances ecclésiastiques, tout est dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les mesures possibles pour que les prêtres soient considérés, sans être

dangereux, & qu'ils ne soient ni avilis, ni puissans.

Je trouve dans des mémoires curieux composés par un officier fort aimé de *Pierre le Grand*, qu'un jour on lisait à ce Prince le chapitre du *Spectateur Anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV*: il dit, après l'avoir écouté, „ Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me donne sur „ ce Monarque : mais j'ai été assez heureux pour lui être su- „ périeur dans un point essentiel ; j'ai forcé mon Clergé à „ l'obéissance & à la paix, & *Louis XIV.* s'est laissé subju- „ guer par le sien.

Un Prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un si vaste Empire, à conduire tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieües, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si *Pierre* s'amusait à sa fête des Cardinaux, dont nous avons déja parlé, & à quelques autres divertissemens de cette espèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglise Romaine, pour laquelle il avait une aversion, très pardonnable à un Prince du rite Grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna aussi de pareils spectacles aux dépens des moines de sa patrie, mais des anciens moines, qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déja vû qu'avant qu'il promulguât ses loix ecclésiastiques, il avait créé Pape un de ses fous, & qu'il avait célébré la fête du Conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le Czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, & de célébrer solemnellement cette nôce ; il fit faire l'invitation par quatre bégues ; des vieillards décrépits conduisaient la mariée ; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs : la musique était sur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugissemens formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & sourd, à qui on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des nôces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de

les mettre au lit, tout fut également convenable à la boufonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous parait bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du Carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cent perſonnes portant ſur le viſage des maſques hideux, & ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'Abbé des cornards dans nos égliſes, étaient-elles plus majeſtueuſes? & nos comédies de la *Mère ſotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE QUINZIEME.

Des Négotiations d'Aland. De la mort de Charles XII. &c. *De la paix de Neuſtadt.*

CEs travaux immenſes du Czar, ce détail de tout l'Empire Ruſſe, & le malheureux procès du Prince *Alexis* n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent: il falait ſe couvrir au déhors, en réglant l'intérieur de ſes Etats. La guerre continuait toûjours avec la Suède, mais mollement, & rallentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que dans l'année 1717. le Cardinal *Albéroni*, premier Miniſtre de *Philippe V.* Roi d'Eſpagne, & le Baron de *Goertz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le Roi d'Angleterre *George premier*, en rétabliſſant *Staniſlas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* ſon Maître la régence de la France. *Goertz* s'était, comme on a vû, ouvert au Czar même. *Albéroni* avait entamé une négotiation avec le Prince *Kourakin*, Ambaſſadeur du Czar à la Haye, par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, Mantouan, tranſplanté en Eſpagne ainſi que le Cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour

des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII.* donna dans tous ces projets, & le Czar ſe contenta de les examiner. Il n'avait fait dès l'année 1716. que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la ceſſion des provinces qu'il avait conquiſes, que pour achever de l'accabler.

Déja l'activité du Baron de *Goertz* avait obtenu du Czar qu'il envoyât des Plénipotentiaires dans l'iſle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecoſſais *Bruce*, grand Maître d'artillerie en Ruſſie, & le célèbre *Oſterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès, préciſément dans le tems qu'on arrêtait le Czarovitz dans Moſcou. *Goertz* & *Gillembourg* étaient déja au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce Prince avec *Pierre*, & de ſe venger du Roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'eſt qu'il y avait un congrès, & point d'armiſtice. La flotte du Czar croiſait toûjours ſur les côtes de Suède, & faiſait des priſes: il prétendait par ces hoſtilités accélérer la concluſion d'une paix ſi néceſſaire à la Suède, & qui devait être ſi glorieuſe à ſon vainqueur.

Déja, malgré les petites hoſtilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifeſtes. Les préliminaires étaient des actions de généroſité, qui font plus d'effet que des ſignatures. Le Czar renvoya ſans rançon le Maréchal *Renſchild*, que lui-même avait fait priſonnier, & le Roi de Suède rendit de même les Généraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, priſonniers en Suède depuis la journée de Narva.

Les négotiations avançaient; tout allait changer dans le Nord. *Goertz* propoſait au Czar l'acquiſition du Meklembourg. Le Duc *Charles* qui poſſédait ce Duché, avait épouſé une fille du Czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La Nobleſſe de ſon pays était ſoulevée contre lui. *Pierre* avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du Prince qu'il regardait comme ſon gendre. Le Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre ſe déclarait pour la Nobleſſe: c'était encor une manière de mortifier le Roi d'Angleterre, en aſſurant le Meklembourg à *Pierre*, déja maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puiſſant en Allemagne qu'aucun Electeur. On donnait en équi-

valent au Duc de Meklembourg, le Duché de Courlande, & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le Roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le Roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Goertz* était donc, comme on l'a déja dit, que *Pierre* & *Charles XII.* unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII.* après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau Roi, après en avoir fait un en Pologne. Le Cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le Roi *George*, en tombant, entraînait probablement dans sa chute le Régent de France son allié, qui demeurant sans suport était livré à l'Espagne triomphante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Goertz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hazard des bastions de Fridericshal en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII.* fut tué; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Goertz* décapité à Stokholm; & de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le Czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII*: il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* Reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le Czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau Gouvernement Suédois s'unit à ces alliés contre le Czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre, espéra que des flottes Anglaises envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes Hanovriennes entrèrent dans les Etats du Duc de Meklembourg; mais les troupes du Czar les en chassèrent.

Fevrier 1716.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste*, & à ceux de *Stanislas*;

niſlas ; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prette, qui devait ou faire une deſcente ſur les côtes, ou forcer le Gouvernement Suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut compoſée de douze grands vaiſſeaux de ligne, de pluſieurs du ſecond rang, de frégates, & de galères : le Czar en était le Vice-Amiral, commandant toûjours ſous l'Amiral *Apraxin*. 1719.

Une eſcadre de cette flotte ſe ſignala d'abord contre une eſcadre Suédoiſe, & après un combat opiniâtre, prit un vaiſſeau & deux frégates. *Pierre* qui encourageait par tous les moyens poſſibles la marine qu'il avait créée, donna ſoixante mille livres de nôtre monnoye aux officiers de l'eſcadre, des médailles d'or, & ſurtout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte Anglaiſe, ſous le commandement de l'Amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique, pour favoriſer les Suédois. *Pierre* eut aſſez de confiance dans ſa nouvelle marine, pour ne ſe pas laiſſer impoſer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'Amiral Anglais, s'il venait ſimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruſſie. L'Amiral répondit qu'il n'avait point encor d'ordre poſitif. *Pierre* malgré cette réponſe équivoque, ne laiſſa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de ſe montrer, & d'engager le Czar par ces démonſtrations, à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'Amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Ruſſes firent quelques deſcentes en Suède dans le voiſinage même de Stokholm ; ils ruinèrent des forges de cuivre, ils brulèrent près Juillet. de quinze mille maiſons, & cauſèrent aſſez de mal pour faire ſouhaiter aux Suédois que la paix fût inceſſamment conclue.

En effet, la nouvelle Reine de Suède preſſa le renouvellement des négotiations ; *Oſterman* même fut envoyé à Stokholm ; les choſes reſtèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année ſuivante, le Prince de Heſſe, mari de la Reine de Suède, devenu Roi de ſon chef, par la ceſſion de ſa femme, commença ſon règne par l'envoi d'un Miniſtre à Pétersbourg,

1720. pour hâter cette paix tant déſirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toûjours.

La flotte Anglaiſe ſe joignit à la Suédoiſe, mais ſans commettre encor d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre ; l'Amiral *Norris* offrait la médiation de ſon Maître, mais il l'offrait à main armée ; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède, & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très difficile. Il y parut bien, lorſque l'Amiral *Norris* ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans
Juin. une petite Ile de l'Eſtonie nommée Narguen, apartenante au Czar : ils brulèrent une cabane ; mais les Ruſſes dans le même tems deſcendirent vers Vaſa, brulèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le Prince *Galitzin* prit quatre frégates Suédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'Amiral Anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le Czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates Suédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il parait que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Novemb. Enfin, le nouveau Roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes ; & n'ayant pû réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du Duc d'*Orléans*, Régent de France : ce Prince allié de la Ruſſie & de la Suè-
Fevrier de, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon*
1721. Plénipotentiaire à Pétersbourg, & de là à Stokholm. Le C. grès s'aſſembla dans Neuſtadt, petite ville de Finlande ; m le Czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fût ur le point de conclurre, & de ſigner. Il avait une armée en Finlande, prette à ſubjuguer le reſte de cette province ; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède ; il falait que la paix ne ſe fit que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il

avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jusqu'au 1721.
fond du Golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette liziére de la Finlande même, qui se prolonge des environs de Kexholm au Nord : ainsi il resta Souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carelie, du pays de Vibourg, & des Iles voisines, qui lui assuraient encor la domination de la mer, comme les Iles d'Oesel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendüe de trois cent lieues communes, sur des largeurs inégales, & composait un grand Royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10. Septembre 1721. 10. Sept.
n. st. par son Ministre *Osterman*, & le Général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joye, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ses voisins, il se voyait en état de se livrer tout entier à la réforme de son Empire, déja si bien commencée, & à faire fleurir en paix les Arts & le Commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux.

Dans les premiers transports de sa joye, il écrivit à ses Plénipotentiaires : » Vous avez dressé le traité comme si nous » l'avions rédigé nous-mêmes, & si nous vous l'avions en- » voyé pour le faire signer aux Suédois ; ce glorieux événe- » ment sera toûjours présent à nôtre mémoire.

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'Empire, & surtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le Czar avait étalées pendant la guerre n'aprochaient pas des réjouïssances paisibles, au-devant desquelles tous les citoyens allaient avec transport : cette paix était le plus beau de ses triomphes ; & ce qui plut bien plus encor que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du Czar dans toute l'étendüe de l'Empire, jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaines d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les assassins, les criminels de Lése-Majesté furent seuls exceptés.

1721. Ce fut alors que le Sénat & le Synode décernèrent à *Pierre* les titres de *Grand*, d'*Empereur*, & de *Père de la patrie*. Le Chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'Eglise Cathédrale : les Sénateurs crièrent ensuite trois fois, *Vive notre Empereur, & notre Père*; & ces acclamations furent suivies de celles du peuple. Les Ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemark, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent Empereur celui qu'on avait déja désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *Père*, & de *Grand*, étaient des noms glorieux, que personne ne pouvait lui disputer dans l'Europe; celui d'*Empereur* n'était qu'un titre honorifique, décerné par l'usage à l'Empereur d'Allemagne, comme Roi titulaire des Romains; & ces appellations demandent du tems pour être formellement usitées dans les Chancelleries des Cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après *Pierre* fut reconnu Empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la discorde divisait toûjours, & par le Pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la Cour Romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.

CHAPITRE SEIZIEME.

DES CONQUÊTES EN PERSE.

LA situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantiéme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proye tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais; & sous un Gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé son régne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs : il finit par conduire des armées en Perse.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encor de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de la Fronde, les tems de la *St. Barthelemi*, & de *Charles VI.*, & du Roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un Prince faible & inapliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant, pour plonger un Royaume entier dans cet abîme de déſaſtres. Le Sha, ou Shac, ou Sophi de Perſe *Huſſein*, deſcendant du grand Sha *Abas*, était alors ſur le trône: il ſe livrait à la molleſſe; ſon premier Miniſtre commit des injuſtices & des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra: voila la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des Princes tributaires, des peuples mêmes à qui la Cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitent les branches du Mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne: ils faiſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis; ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe: on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'Empire vers les Indes, était le Prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce Prince était un vaſſal de la Perſe, comme les Hoſpodars de Valachie & de Moldavie ſont Vaſſaux de l'Empire Turc: ce vaſſelage n'eſt point héréditaire; il reſſemble parfaitement aux anciens Fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de Tartares qui bouleverſèrent l'Empire Romain. La milice des Aguans gouvernée par le Prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mêlés de Circaſſes & de Géorgiens, pareils aux anciens Mammelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte: on les

appella les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle resta établie dans cette Province de Candahar, qui tantôt apartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces Aguans & par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou *Mirivitz*, Intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le Prince de Candahar, souleva la milice, & fut maître du Candahar, jusqu'à sa mort arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la Porte Persane. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, & voulut devenir un Conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*; mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son père qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ses Aguans ce qu'il put ramasser de Guèbres, anciens Perses dispersés autrefois par le Calife *Omar*, toûjours attachés à la Religion des Mages, si florissante autrefois sous *Cyrus*, & toûjours ennemis secrets des nouveaux Persans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perse, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Lesguis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes, de sorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'Empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caspienne jusqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent, est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer: on prétend que c'est l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaissons que par les Grecs la position & les noms de ce pays: & de même que les Persans n'eurent jamais de Prince qu'ils appellassent *Cyrus*, ils eurent encor moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scithopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scithes auprès de la Judée; comme si les Scithes & les anciens Juifs avaient pû donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voiſins de cette partie de la Perſe y faiſaient un commerce immenſe, & *Pierre* venait d'y établir à ſes frais une Compagnie de marchands Ruſſes, qui commençait à être floriſſante. Les Leſguis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les Ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de *Sha Huſſein*, & pillèrent leurs magazins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander ſatisfaction à l'Empereur *Huſſein*, qui diſputait encor ſa Couronne, & au Tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réſolut de ſe faire juſtice lui-même, & de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toûjours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le Sophi aprenant que l'Empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrettement, par la voye d'un Arménien, de venir en même tems au ſecours de la Perſe.

Pierre méditait depuis longtems le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, & de faire paſſer par ſes Etats le commerce de la Perſe & d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe le 15. May 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie ſous le régne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déja ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Coſaques: trois mille matelots manœuvraient & pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déſerts où l'eau manque ſouvent; & quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cent hommes pourraient arrêter une armée;

1722. mais dans l'anarchie où était la Perse, on pouvait tout tenter.

Le Czar vogua environ cent lieues au midi d'Astracan, jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On est étonné de voir le nom d'*André* sur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois espèce de Chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Persans l'avaient fortifiée; elle fut aisément prise. De là on s'avança toûjours par terre dans le Daguestan; on répandit des manifestes en Persan & en Turc: il était nécessaire de ménager la Porte Ottomane, qui comptait parmi ses sujets, non-seulement les Circasses & les Géorgiens voisins de ce pays, mais encor quelques grands vassaux, rangés depuis peu sous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puissant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de Sultan, & qui osa attaquer les troupes de l'Empereur Russe; il fut défait entiérement, & la rélation porte qu'on fit de son pays *un feu de joye*.

14. Sept. Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Persans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer: elle est ainsi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'est une ville longue & étroite, qui se joint par en haut à une branche escarpée du Caucase, & dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élèvent souvent au dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds & larges de six, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre: tout cet ouvrage parait d'une seule piéce; il est bâti de grez & de coquillages broyés qui ont servi de mortier, & le tout forme une masse plus dure que le marbre; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre parait inexpugnable. Il reste encor les débris d'une ancienne muraille, semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens Rois de Perse, contre cette foule de hordes Barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition Persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre. Arrien*, *Quinte-Curce* disent

difent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité, que ce fut fur les bords du Tanaïs, mais c'eft que de leur tems les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui paffe auprès de la ville. Il ferait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Cafpienne fur un fleuve dont l'embouchure eft dans le Pont Euxin. 1722.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes Cafpiennes en différens paffages, toutes vraifemblablement conftruites dans la même vûe : car tous les peuples qui habitent l'Occident, l'Orient & le Septentrion de cette mer, ont toûjours été des Barbares, redoutables au refte du Monde ; & c'eft de là principalement que font partis tous ces effains de Conquérans qui ont fubjugué l'Afie & l'Europe.

Qu'il me foit permis de remarquer ici combien les auteurs fe font plû dans tous les tems à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne fçais quels Scithes un difcours admirable, plein de modération & de philofophie, comme fi les Tartares de ces climats euffent été autant de fages, & comme fi *Alexandre* n'avait pas été le Général nommé par les Grecs, contre le Roi de Perfe, Seigneur d'une grande partie de la Scithie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce*, fe font efforcés de nous faire regarder ces fauvages du Caucafe & des deferts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus juftes ; & ils ont peint *Alexandre* vengeur de la Grèce, & vainqueur de celui qui voulait l'affervir, comme un brigand qui courait le Monde fans raifon & fans juftice.

On ne fonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deftructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays ; c'eft en quoi j'oferais comparer *Pierre le Grand* à *Alexandre ;* auffi actif, auffi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiflation, il voulut changer comme lui le commerce du Monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre.*

Le Gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée Ruffe ne voulut point foutenir de fiége, foit qu'il crût ne pouvoir fe défendre, foit qu'il préférât la protection de l'Empereur

1723. *Pierre* à celle du Tyran *Mahmoud* : il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : l'armée entra paisiblement dans Derbent, & alla camper sur le bord de la mer.

L'usurpateur *Mahmoud*, déja maître d'une grande partie de la Perse, voulut en vain prévenir le Czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voisins ; il accourut lui-même ; mais Derbent était déja rendu.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles provisions, des chevaux, des recrües, avaient péri vers Astracan, & la saison
5. Janv. s'avançait ; il retourna à Moscou & y entra en triomphe : là selon sa coutume, il rendit solemnellement compte de son expédition au Vice-Czar *Romadonosky*, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'Académie des Sciences, aurait dû être jouée devant tous les Monarques de la Terre.

La Perse était encor partagée entre *Hussein* & l'usurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à se faire un appui de l'Empereur de Russie ; le second craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de sa rébellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte Ottomane contre *Pierre* : il envoya une Ambassade à Constantinople ; les Princes du Daguestan, sous la protection du Grand Seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le Divan craignit pour la Georgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le Grand Seigneur fut près de déclarer la guerre. La Cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'Empereur d'Allemagne notifia, que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le Marquis de *Bonac*, Ambassadeur de France à Constantinople, apuya habilement par ses représentations les menaces des Allemans : il fit sentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse, enseignât à détrôner les Souverains ; que l'Empereur Russe n'avait fait que ce que le Grand Seigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les

pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée, & ces peuples desespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs. 1723.

Ils suivaient en cela l'exemple du Sophi même. Ce malheureux Monarque avait envoyé un Ambassadeur à *Pierre le Grand*, pour implorer solemnellement son secours. A peine cet Ambassadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d'Ispahan & de la personne de son Maître.

Le fils du Sophi détrôné, & prisonnier, nommé *Thamaseb*, échapa au Tyran, rassembla quelques troupes, & combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser *Pierre le Grand* de le protéger, & envoya à l'Ambassadeur les mêmes instructions que *Sha Hussein* avait données.

Cet Ambassadeur Persan, nommé *Ismaël-beg*, n'était pas encor arrivé, & sa négociation avait déjà réussi. Il sçut en abordant à Astrakan que le Général *Matuskin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encor pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de *Bachu* chez les Persans. Il donna au Général Russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait au nom de son Maître à se soumettre à l'Empereur de Russie. L'Ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le Général *Matuskin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'Ambassadeur Persan arriva à sa Cour en même tems que la nouvelle de la prise de la ville. Août.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs Russes avaient été égorgés; elle n'est pas si peuplée ni si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le Naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut plus tôt conclu que celui d'*Ismaël-beg*. L'Empereur *Pierre* pour venger la mort de ses sujets, & pour secourir le Sophi *Thamaseb* contre l'usurpateur, promettait de marcher en Perse avec des armées; & le nouveau Sophi lui cédait non-seulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les Provinces de Guilan, de Mazanderan, & d'Asterabath. Septemb.

1723. Le Guilan eſt, comme nous l'avons déja dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan qui la touche, eſt le pays des Mardes; Aſterabath joint le Mazanderan; & c'étaient les trois provinces principales des anciens Rois Mèdes; de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier Royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de nôtre monnoye (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux Sophi *Thamaſeb*, errant dans ſon Royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père & de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats, pour lui conſerver l'autre.

L'Empereur *Pierre*, le Sultan *Achmet III*, & le Sophi *Thamaſeb*, convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte Ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi ce beau Royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs, & par les Perſans mêmes.

L'Empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caſpienne. La Perſe continua d'être la proye des révolutions & des ravages. Les Perſans auparavant riches & polis furent plongés dans la miſère & dans la barbarie, tandis que la Ruſſie parvint de la pauvreté & de la groſſiéreté à l'opulence & à la politeſſe. Un ſeul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva ſa patrie; & un ſeul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la ſienne.

Nous ſommes encor très mal informés du détail de toutes les calamités qui ont déſolé la Perſe ſi longtems; on a pré-

tendu que le malheureux *Sha Hussein* fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre Persanne, ce que nous appellons la Couronne, sur la tête de l'usurpateur *Mahmoud.* On dit que ce *Mahmoud* tomba ensuite en démence ; ainsi un imbécille & un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de sa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du Sha *Hussein*, au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'Evangile de *St. Jean* sur la tête, pour se purifier & pour se guérir. Ces contes Persans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris. 1723.

Ce Tyran, qui avait assassiné son oncle, fut enfin assassiné à son tour par son neveu *Eshreff*, qui fut aussi cruel & aussi tyran que *Mahmoud.*

Le Sha *Thamaseb* implora toûjours l'assistance de la Russie. C'est ce même *Thamaseb*, ou *Thamas*, secouru depuis, & rétabli par le célèbre *Kouli-Kan*, & ensuite détrôné par *Kouli-Kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Russie eut ensuite à soutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuse, l'évacuation des trois provinces de Perse, qui coûtaient à la Russie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne sont pas des événemens qui concernent *Pierre le Grand ;* ils n'arrivèrent que plusieurs années après sa mort ; il suffit de dire qu'il finit sa carrière militaire par ajouter trois provinces à son Empire du côté de la Perse, lorsqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Couronnement & Sacre de l'Impératrice Catherine première. *Mort de* Pierre le Grand.

Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII.* dont il avait été dix-

1724. huit ans l'ennemi. Il fit venir à la Cour le Duc de Holſtein, neveu de ce Monarque ; il lui deſtina ſa fille ainée, & ſe prépara dès-lors à ſoutenir ſes droits ſur le Duché de Hol-
Fevrier. ſtein-Sleſvik ; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ſes Etats, juſqu'au fond du Kamshatka ; & pour mieux diriger ces travaux, il établiſſait à Pétersbourg ſon Académie des Sciences. Les arts floriſſaient de tous côtés ; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix obſervées : il jouïſſait en paix de ſa gloire ; il voulut la partager d'une manière nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même.

18. Mai. Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner & ſacrer ſa femme *Catherine*, en préſence de la Ducheſſe de Courlande fille de ſon frère ainé, & du Duc de Holſtein qu'il allait faire ſon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention ; on y rappelle l'uſage de pluſieurs Rois Chrétiens de faire couronner leurs épouſes ; on y rappelle les exemples des Empereurs *Baſilide*, *Juſtinien*, *Héraclius*, & *Léon* le Philoſophe. L'Empereur y ſpécifie les ſervices rendus à l'Etat par *Catherine*, & ſurtout dans la guerre contre les Turcs, lorſque ſon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'Impératrice dût régner après lui ; mais il y préparait les eſprits par cette cérémonie inuſitée dans ſes Etats.

Ce qui pouvait peut-être encor faire regarder *Catherine* comme deſtinée à poſſéder le Trône après ſon époux, c'eſt que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de Capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, ſous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'égliſe, *Pierre* lui poſa la couronne ſur la tête ; elle voulut lui embraſſer les genoux ; il l'en empêcha ; & au ſortir de la cathédrale, il fit porter le ſceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un Empereur. *Pierre* étalait dans les occaſions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de ſimplicité dans ſa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille ainée *Anne Petrona* au Duc de Holstein. Cette Princesse avait beaucoup de traits de son père; elle était d'une taille majestueuse & d'une grande beauté. On la fiança au Duc de Holstein, mais sans grand appareil. *Pierre* sentait déja sa santé très altérée, & un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encor le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de sa vie peu convenables à la pompe des fêtes. 1724. 24. Nov.

Catherine avait un jeune chambellan, *m*) nommé *Moens de la Croix*, né en Russie, d'une famille Flamande: il était d'une figure distinguée; sa sœur, Madame de *Balc*, était dame d'atours de l'Impératrice; tous deux gouvernaient sa maison. On les accusa l'un & l'autre auprès de l'Empereur: ils furent mis en prison, & on leur fit leur procès pour avoir reçu des présens. Il avait été défendu dès l'an 1714. à tout homme en place d'en recevoir, sous peine d'infamie & de mort; & cette défense avait été plusieurs fois renouvellée.

Le frère & la sœur furent convaincus: tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompensé leurs services, furent nommés dans la sentence, excepté le Duc de Holstein, & son Ministre le Comte de *Bassevitz*: il est vraisemblable même, que des présens faits par ce Prince à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage, ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moens fut condamné à perdre la tête, & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités qui révoltent nos mœurs étaient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des loix semblait exiger une rigueur effrayante. L'Impératrice demanda la grace de sa dame d'atours, & son mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colère une glace de Venise, & dit à sa femme: » Tu vois » qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette » glace dans la poussière dont elle est sortie. « *Catherine* le

m) Mémoires du Comte de *Bassevitz*.

1724. regarda avec une douleur attendriſſante, & lui dit: » Hé bien, » vous avez caſſé ce qui faiſait l'ornement de vôtre palais, » croyez-vous qu'il en devienne plus beau ? « Ces paroles appaiſèrent l'Empereur ; mais toute la grace que ſa femme put obtenir de lui, fut que ſa dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne raporterais pas ce fait s'il n'était atteſté par un Miniſtre, témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préſens au frère & à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette avanture qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère, que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On ſe confirma dans ces ſoupçons cruels par l'empreſſement qu'eut *Catherine* de rappeller ſa dame d'atours immédiatement après la mort de ſon époux, & de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un Hiſtorien eſt de raporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les Etats à la mort des Princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire ; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires & injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, & la réſolution deſeſpérée d'empoiſonner un époux & un maître, auquel on doit tout. Le danger d'une telle entrepriſe eût été auſſi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné Czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la Cour ne ſoupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal inſtruits, qui ſe livrèrent ſans aucune raiſon à ce plaiſir malheureux de ſuppoſer de grands crimes à ceux qu'on croit intéreſſés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine ;* il n'était pas ſûr qu'elle dût ſuccéder ; elle avait été couronnée, mais ſeulement en qualité d'épouſe du Souverain, & non comme devant être Souveraine après lui.

La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme

comme une cérémonie, & non comme un droit de régner : 1725.
elle rappellait les exemples des Empereurs Romains qui avaient fait couronner leurs épouſes, & aucune d'elles ne fut maîtreſſe de l'Empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de *Pierre*, pluſieurs crurent que la Princeſſe *Anne Petrona* lui ſuccéderait, conjointement avec le Duc de Holſtein ſon époux, ou que l'Empereur nommerait ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur : ainſi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'Empereur, elle avait beſoin de ſa conſervation.

Il était conſtant que *Pierre* était attaqué depuis longtems d'un abſcès & d'une retention d'urine, qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en uſage, ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent ſon mal, & hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit des chaleurs brulantes qui le jettaient dans un délire preſ- Janvier.
que continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laiſſèrent ſes douleurs, *n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchifrer que ces mots en Ruſſe, *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fit venir la Princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit, il avait déja perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'Impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ſes bras le 28. Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grande ſalle du palais, ſuivi de toute la famille Impériale, du Sénat, de toutes les perſonnes de la premiére diſtinction & d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baiſer la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'Empire par ſon teſtament ; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il

n) Mémoires mſſ. du Comte de *Baſſevitz*.

1725. n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru sa maladie mortelle.

On ne savait point à l'heure de sa mort qui remplirait son trône ; il laissait *Pierre* son petit-fils, né de l'infortuné *Alexis ;* il laissait sa fille ainée la Duchesse de Holstein. Il y avait une faction considérable en faveur du jeune *Pierre*. Le Prince *Menzikoff* lié avec l'Impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les desseins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit passer l'Impératrice dans une salle où leurs amis étaient déja assemblés ; on fait transporter le trésor à la forteresse, on s'assure des gardes ; le Prince *Menzikoff* gagna l'Archevêque de Novogorod ; *Catherine* tint avec eux, & avec un secretaire de confiance nommé *Macarof*, un Conseil secret, où assista le Ministre du Duc de Holstein.

L'Impératrice, au sortir de ce Conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussi-tôt les Sénateurs, les Officiers Généraux accoururent au palais ; l'Impératrice les harangua ; *Menzikoff* répondit en leur nom ; on délibéra pour la forme hors de la présence de l'Impératrice. L'Archevêque de Plescou *Théophane* déclara que l'Empereur avait dit la veille du Couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui ; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vû que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien, que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses taches, & que le Monarque fut toûjours grand ; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, & sur la terre & sur les eaux : mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a

tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à ſon génie, & éterniſé ſa mémoire; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Loix, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; & par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes montées après lui ſucceſſivement ſur le Trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le Palais a eu des révolutions après ſa mort, l'Etat n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet Empire s'eſt augmentée ſous *Catherine première;* il a triomphé des Turcs & des Suédois ſous *Anne Petrona;* il a conquis ſous *Eliſabeth* la Pruſſe, & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vû fleurir les arts ſous *Catherine ſeconde.*

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entrepriſes de *Pierre le Grand;* ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce Monarque dans ſes travaux guerriers & politiques. Il ſuffit à un étranger, amateur deſintéreſſé du mérite, d'avoir eſſayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII.* à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les arts néceſſaires pour en donner l'exemple à ſon peuple, & qui fut le fondateur & le père de ſon Empire.

Les Souverains des Etats depuis longtems policés ſe diront à eux-mêmes, » Si dans les climats glacés de l'ancienne » Scithie, un homme aidé de ſon ſeul génie a fait de ſi gran- » des choſes, que devons-nous faire dans des Royaumes où » les travaux accumulés de pluſieurs ſiécles nous ont rendu » tout facile?

Fin de l'Hiſtoire de PIERRE LE GRAND.

PIÉCES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de PIERRE PREMIER.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24. Juin 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse émanée de Sa Majesté Czarienne, & signée de sa propre main le 13. Juin dernier, pour le jugement du Czarevitz Alexis Petrovitz, *sur ses transgressions, & ses crimes contre son père & son Seigneur, les soussignés* Ministres, Sénateurs, États militaire & civil, *après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la Régence du Sénat à* Pétersbourg, *ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de Sa Majesté Czarienne au Czarevitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du Czarevitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son Seigneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de Sa Majesté Czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré & reconnu, que, quoique selon les droits de l'Empire Russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de Sa Majesté Czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui selon son importance, dépend uniquement de la volonté absoluë du Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi : se soumettant pourtant à ladite ordonnance de Sa Majesté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en con-*

science chrétienne, sans crainte, ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les loix divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau Testament, les saintes Ecritures de l'Evangile & des Apôtres, comme aussi les canons & les règles des Conciles, l'autorité des saints Pères, & des Docteurs de l'Eglise; prenant aussi des lumières des considérations des Archevêques & du Clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de Sa Majesté Czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet Empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens Empereurs Romains & Grecs, & d'autres Princes Chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le Czarevitz Alexis Petrovitz est digne de mort *pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son Souverain & son père, étant fils & sujet de Sa Majesté Czarienne; ensorte que, quoique Sa Majesté Czarienne ait promis au Czarevitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par Monsieur* Tolstoy *Conseiller privé, & par le Capitaine* Romanzoff, *dattée de* Spaa *le 10. Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le Czarevitz même l'a avoué avec remerciment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4. Octobre 1717. où il a marqué qu'il remerciait Sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père & par ses autres transgressions qu'il a renouvellées & continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste, publié par Sa Majesté Czarienne, le 3. Février de la présente année, & parce qu'entr'autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.*

Et quoique Sa Majesté Czarienne à l'arrivée du Czarevitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour 3. de Février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions; Sa Majesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse

qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui Czarevitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre Sa Majesté Czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices & généralement tous ceux qui ont sû quelques choses de ses desseins & de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon promis serait nul & demeurerait revoqué; ce que le Czarevitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte Croix & les saintes Ecritures dans l'église cathédrale.

Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier vôtre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de vôtre évasion & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelques choses, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déja fait de bouche quelques déclarations, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour vôtre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.

Et à la conclusion, il était encor écrit de la main de sa Majesté Czarienne dans le septiéme article.

Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession; mais si vous cachez ou célez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul & revoqué.

Nonobstant cela, le Czarevitz a parlé dans ses réponses & dans ses confessions, sans aucune sincérité; il a célé & caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales & ses transgressions, & en particulier ses desseins de rebellion contre son père & son Seigneur, & ses mauvaises pratiques qu'il a tramées & entretenues longtems pour tâcher d'usurper le Trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voyes, & sous de méchans prétextes, fondant son espérance & les sou-

haits qu'il faisait de la mort de son père & son Seigneur, sur la déclaration dont il se flattait du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du Czarevitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22. Juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voyes & les moyens que Dieu a prescrits : mais qu'il l'a desirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son Seigneur, contre la volonté de Sa Majesté Czarienne, & en s'opposant à tout ce que son père voulait, & non-seulement par des soulévemens de rebelles qu'il espérait, mais encor par l'assistance de l'Empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pû lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le Czarevitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusques à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vuë de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable, de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son Seigneur, & contre tout cet Empire.

Il s'est rendu par là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son Seigneur & son père ; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant Sa Majesté Czarienne, qu'en présence de tous les Etats ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée : & il a aussi déclaré verbalement & par écrit devant les Juges soussignés, établis par Sa Majesté Czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites loix divines & ecclésiastiques, les

civiles & eccléſiaſtiques, & particulièrement les deux dernières, condamnent à mort ſans miſéricorde, non-ſeulement ceux dont les attentats contre leur père & Seigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais auſſi ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de ſe révolter, ou d'avoir formé de ſimples deſſeins de tuer leur Souverain ou d'uſurper l'Empire; que penſer d'un deſſein de rébellion, tel qu'on n'en a guères oui parler de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon Souverain, premièrement comme ſon père de la patrie, & encore comme ſon père ſelon la nature; (un père très-clément, qui a fait élever le Czarevitz depuis le berceau avec des ſoins plus que paternels, avec une tendreſſe & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le Gouvernement, & de l'inſtruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la ſucceſſion d'un ſi grand Empire) à combien plus forte raiſon un tel deſſein a-t-il mérité une punition de mort?

C'eſt avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs & ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, & particulièrement de prononcer une ſentence contre le fils du très-ſouverain & très-clément Czar nôtre Seigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la préſente nôtre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conſcience ſi pure & ſi chrétienne, que nous croyons pouvoir la ſoutenir devant le terrible, le juſte & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reſte cette ſentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faiſons, à la ſouveraine puiſſance, à la volonté, & à la clémente reviſion de Sa Majeſté Czarienne nôtre très-clément Monarque.

PAIX

AIX DE NEUS DT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE T É.

SOit notoire par les présentes, que comme il s'est y a plusieurs années une guerre sanglante, longue euse entre Sa Majesté le feu Roi Charles XII. *de glorieuse memoire, Roi de Suède, des Gots & des Vandales, &c. ses Successeurs au Trône de Suède, Madame Ulrique, Reine de Suède, des Gots & des Vandales, &c. & le Royaume de Suède, d'une part; & entre Sa Majesté Czarienne* Pierre premier, *Empereur de toute la Russie, &c. & l'Empire de Russie, de l'autre part : les deux Parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plû à la Providence Di e de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs Ministres-Plénipotentiaires, pour traiter & conclurre une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vassaux, sujets & habitans; savoir, M*r. Jean Lilienfted, *Conseiller de Sa Majesté le Roi de Suède, de son Royaume & de sa Chancellerie, & Mr. le Baron* Otto Reinhol Stroemfeld, *Intendant des Mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite Majesté; & de la part de Sa Majesté Czarienne, Mr. le Comte* Jacob Daniel Bruce, *son Aide-de-Camp Général, Président des Colléges des mineraux & des Manufactures, & Chevalier des Ordres de St. André & de l'Aigle Blanc, & Mr.* Henri-Jean-Frederic Osterman, *Conseiller Privé de la Chancellerie de Sa Majesté Czarienne : lesquels Ministres Plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage, & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la Paix suivante, entre la Couronne de Suède & Sa Majesté Czarienne.*

Art. I. *IL y [illegible]a dès à présent, & jusqu'à perpétuité, une Pai[illegible]ble par terre & par mer, de même q[illegible]ne sincère union [illegible]é indissoluble, entre Sa Majesté* Frederic P[illegible] *[illegible]i de Suède, des Gots & des Vandale[illegible] Successeurs [illegible]ouronne & au Royaume de Suède, ses domaines, p[illegible], pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans [illegible]ire Romain, que hors dudit Empire, d'une part & Sa Majesté Czarienne* Pierre Premier, *Empereur de toute la Ru[illegible] [illegible]. ses Successeurs au Trône de Russie, & tous ses pays [illegible]aux, sujets & habitans, d'autre part : De sorte qu'à l'ave[illegible]s deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettro[illegible] qu'il se commette aucune hostilité, secrettement ou publiquement ; directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres : elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit, & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toûjours entre elles une amitié sincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sûreté mutuelle ; comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre Puissance.*

II. *Il y a de plus, de part & d'autre, une Amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voyes, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais ; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'Etat & des sujets, de quelque nation que ce soit, qui sont entrés au service de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche se sont rendus ennemis de l'autre partie ; excepté les Cosaques Russiens qui ont passé au service du Roi de Suède, Sa Majesté Czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette Amnistie générale, nonobstant toutes les instances qui ont été faites de la part du Roi de Suède en leur faveur.*

III. *Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici & dans le grand Duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il est possible, après la signature de cette Paix ; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plus tôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part. &*

d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vint à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix concluë, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix ; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets, pris & enlevés après ce tems-là.

IV. *Sa Majesté le Roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au Trône & au Royaume de Suède, à Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de Sa Majesté Czarienne dans cette guerre, sur la Couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carelie ; de même que le district du fief de Wybourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites ; les villes & forteresses de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm, & les autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages, & côtes apartenans auxdites provinces, comme aussi les isles d'Oesel, Dagoe, Moen, & toutes les autres isles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Wybourg, vers le Midi & l'Orient ; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces isles, & dans les susdites provinces, villes & places ; & généralement toutes leurs apartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune exception, ainsi que la Couronne de Suède les a possedés.*

Pour cet effet, Sa Majesté le Roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi, que pour ses successeurs & pour tout le Royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont euës jusques ici, ou peuvent avoir sur lesdites provinces, isles, pays & places, dont tous les habitans seront, en vertu des présentes, déchargés du serment qu'ils ont prêté à la Couronne de Suède ; de sorte que Sa Majesté & le Royaume de Suède ne pourront plus se les attribuër dès à présent, ni les redemander à jamais, sous quelque prétexte que ce soit, mais ils seront & resteront incorporés à perpétuité à l'Empire de Russie ; & Sa Majesté & le Royaume de Suède s'engagent

par les présentes, de laisser & maintenir toûjours Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie dans la paisible possession desdites provinces, isles, pays & places; & l'on cherchera, & remettra à ceux qui seront autorisés de Sa Majesté Czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. *Sa Majesté Czarienne s'engage en échange, & promet de restituer & d'évacuer à Sa Majesté & à la Couronne de Suède, dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plus tôt, s'il est possible, le grand Duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à Sa Majesté Czarienne; de sorte que Sa Majesté Czarienne, & ses successeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit Duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement, & sans rabais, la somme de deux millions d'écus, aux autorisés du Roi de Suède, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoye, dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.*

VI. *Sa Majesté le Roi de Suède s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toûjours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles: lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de Sa Majesté Suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de Sa Majesté le Roi de Suède: ce qui ne se doit pas entendre des années, dans lesquelles Sa Majesté Czarienne se trouverait obligée par manque de recolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.*

VII. *Sa Majesté Czarienne promet aussi de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du*

Royaume de Suède, ni de la forme de Régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les Etats dudit Royaume : Qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement ; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvû que cela vienne à la connaissance de Sa Majesté Czarienne ; afin de donner par là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.

VIII. *Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer, que les deux Empires auront dès à présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte Septentrionale de Sinus Finicus près de Wickolax : d'où elles s'étendent à une demi-lieuë du rivage de la mer dans le pays, & à la distance d'une demi-lieuë de la mer jusques vis-à-vis de Willayoki, & de là plus avant dans le pays ; en sorte que du côté de la Mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieuë dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wybourg à Lapstrand, à la distance de trois lieuës de Wybourg, & qui va dans la même distance de trois lieuës vers le Nord par Wybourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du Roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieuës ; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la Suède ; tellement que Sa Majesté le Roi & le Royaume de Suède posséderont toujours tout ce qui est situé vers l'Oüest & le Nord au delà des limites spécifiées, & Sa Majesté Czarienne & l'Empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en deçà, du côté d'Orient & du Sud. Et comme Sa Majesté Czarienne cède ainsi à perpétuité à Sa Majesté le Roi & au Royaume de Suède une partie du fiel de Kexholm,*

qui appartenait ci-devant à l'Empire de Russie, elle promet de la manière la plus solemnelle, pour soi & ses successeurs au Trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit ; mais ladite partie sera & restera toûjours incorporée au Royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, ils resteront sur le même pied qu'ils étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux Empires. On est convenu de plus, de nommer des Commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du Traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. *Sa Majesté Czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des Provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, Magistrats & les corps des métiers, dans l'entière jouïssance des privilèges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du Roi de Suède.*

X. *On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les Pays qui ont été cédés ; mais on y laissera & maintiendra la Religion Evangelique, de même que les Eglises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pié qu'elles étaient du tems de la dernière Régence du Roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la Religion Grecque.*

XI. *Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la Régence précédente du Roi de Suède en Livonie, Estonie, & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu Roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13. Avril 1700.*, que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard ; *& alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués ;*) *Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duëment ; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.*

XII. *On restituera aussi incessamment, en conformité de l'Amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'Isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du Roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wybourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voyes, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du Gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne, leur Souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidelles vassaux & sujets: Après qu'ils auront prêté le serment accoûtumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'Empire de Russie, & de s'engager au service des Puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déja engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à Sa Majesté Czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la Paix, pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fût dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à Sa Majesté Czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.*

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'Isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contracts légitimes, jouiront paisiblement de leurs hypothéques, jusqu'à ce qu'on leur en paye & le capital

& l'intérêt ; mais ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés ; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de Sa Majesté Czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en Suède & dans les Pays qui ont été cédés à la Couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux Puissances, soit au public, ou à des personnes particulières, & on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. *Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand Duché de Finlande, que Sa Majesté Czarienne restitue, suivant l'article V. à Sa Majesté le Roi & au Royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité ; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourages nécessaires aux troupes de Sa Majesté Czarienne, jusqu'à ce que ledit Duché soit entiérement évacué, sur le même pié que cela s'est pratiqué jusqu'ici ; & l'on défendra & inhibera sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns Ministres ni paysans de la nation Finlandoise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les Forteresses & Châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent ; mais il sera permis à Sa Majesté Czarienne de faire emporter, en évacuant ledit Pays & Places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magazins, & autres munitions de guerre que Sa Majesté Czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté Czarienne, dans quelque tems qu'elle le souhaite, & on fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes*

pes de Sa Majesté Czarienne ayent trouvé & envoyé hors du Pays quelques Archives & papiers, touchant le grand Duché de Finlande, elle en fera faire une exacte re[illegible] & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux q[illegible] autorisés de Sa Majesté le Roi de Suède.

XIV. *Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce Traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les chevaux & les chariots nécessaires dans le tems fixé pour leur départ; à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, [illegible] qui [illegible]t dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre Partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou resté où ils sont, ou retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la Religion Grecque, Sa Majesté Czarienne voulant ainsi; pour laquelle fin les deux Parties pacifiantes feront publier & afficher des Edits dans leurs Etats.*

XV. *Sa Majesté le Roi & la République de Pologne, comme Alliés de Sa Majesté Czarienne, sont compris expressément dans cette Paix, & on leur réserve l'accès, tout de même, comme si le Traité de Paix à renouveller entre [illegible]x & la Couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin, cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, partout & dans tous les Royaumes, pays, & d[illegible]aines qui appartiennent aux deux Parties pacifiantes, & qui so[illegible]és ta[illegible] dans l'Empire Romain que hors de l'Empire Romain[illegible] il y aura une paix stable & durable entre les susdites [illegible] Couronnes. Et comme aucun Ministre Plénipotentiaire [illegible] de S. M. & la République de Pologne n'a a[illegible] grès de Paix qui s'est tenu à Neustadt, & qu'ai[illegible] renouveller à la fois la paix entre S. M. le Roi [illegible] & la Couronne de Suède par un Traité solemnel, S. [illegible] de Suède s'engage & promet*

d'envoyer au Congrès de Paix ſes Plénipotentiaires, pour entamer les Conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du Congrès, afin de [illegible] ſous la médiation de S. M. Czarienne une paix durable entre ces deux Rois, à condition que rien n'y ſoit contenu qui puiſſe porter du préjudice à ce Traité de Paix perpétuelle fait avec S. M. Czarienne.

XVI. *On réglera & on confirmera la liberté du Commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre les deux Puiſſances, leurs Etats, Sujets & Habitans, dès qu'il ſera poſſible, par le moyen d'un Traité à part ſur ce ſujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre: mais en attendant, il ſera permis aux Sujets Ruſſiens & Suédois de trafiquer librement dans l'Empire de Ruſſie & dans le Royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce Traité de Paix, en payant les droits ordinaires de toutes ſortes de marchandiſes: de ſorte que les Sujets de Ruſſie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes privilèges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des ſuſdits Etats.*

XVII. *La Paix étant conclue, on reſtituera de part & d'autre aux Sujets de Ruſſie & de Suède, non-ſeulement les magazins qu'ils avaient avant la naiſſance de la guerre dans certaines villes-marchandes de ces deux Puiſſances, mais on leur permettra auſſi d'établir des magazins dans les villes, ports & autres places qui ſont ſous la domination de S. M. Czarienne & du Roi de Suède.*

XVIII. *En cas que des vaiſſeaux de guerre ou marchands Suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens ſur les côtes & rivages de Ruſſie, les ſujets de S. M. Czarienne ſeront obligés de leur donner toute ſorte de ſecours & d'aſſiſtance, de ſauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur ſera poſſible, & de rendre fidélement ce qui a été pouſſé à terre, s'ils le [illegible]lame[illegible], moyennant une récompenſe convenable. Les ſujets de S. M. [illegible] Roi de Suède en feront autant à l'égard des vaiſſeaux & [illegible] effets Ruſſiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr ſur [illegible] de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute inſo[illegible] & pillage, qui ſe commettent ordinairement à l'occaſion [illegible] fâcheux accidens, S. M. Czarienne & le Roi de Suède fer[illegible]ner une très-rigoureuſe inhibition à cet égard, & feront pu[illegible]itrairement les infracteurs.*

XIX. *Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naitre quelque mésintelligence entre les deux Parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu, que si les vaisseaux de guerre Suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de S. M. Czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Russienne;* & vice versâ, *si les vaisseaux de guerre Russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de Sa Majesté le Roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Suédoise. En cas que les vaisseaux Suédois & Russiens se rencontrent en mer, ou en quelque port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Dannemark.*

XX. *On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les Ministres des deux Puissances comme auparavant; leurs Ministres, Plénipotentiaires & Envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la Cour, & dans la Place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à tems la nouvelle de la venuë d'un Envoyé, Elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer sûrement sa route.*

XXI. *De la part de Sa Majesté le Roi de Suède on comprend aussi dans ce Traité de Paix Sa Majesté le Roi de la* Grande-Bretagne, *à la réserve des griefs qu'il y a entre Sa Majesté Czarienne & ledit Roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres Puissances, qui seront nommées par les deux Parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce Traité de Paix.*

XXII. *En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les Sujets de* Suède *& de* Russie, *cela ne dérogera pas à ce Traité de Paix éternelle; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des Commissaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.*

XXIII. *On rendra auſſi dès à préſent tous ceux qui ſont coupables de trahiſons, meurtres, vols & autres crimes, & qui paſſent de la* Suède *en* Ruſſie, *& de la* Ruſſie *en* Suède, *ſeuls ou avec femmes & enfans; en cas que la partie léſée du Pays d'où ils ſe ſont évadés, les réclame, de quelque Nation qu'ils ſoient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.*

XXIV. *L'échange des Ratifications de cet Inſtrument de Paix ſe fera à* Neuſtadt *dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plus tôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux Exemplaires de la même teneur de ce Traité de Paix, leſquels ont été confirmés par les Miniſtres Plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs Maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, & y avaient fait appoſer leurs Sceaux.* Fait à *Neuſtadt* le 30. Août 17.. V. St., depuis la Naiſſance de nôtre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE PREMIER,

pour le couronnement de l'Impératrice CATHERINE.

NOus *Pierre premier* Empereur & Autocrateur de toute la Russie, &c. : Savoir faisons à tous les Ecclésiastiques, Officiers civils & militaires, & autres de la nation Russienne, nos fidèles sujets. Personne n'ignore l'usage constant & perpétuel établi dans les Royaumes de la Chrétienté, suivant lequel les Potentats font couronner leurs épouses, ainsi que cela se pratique actuellement, & l'a été diverses fois dans les tems reculés par les Empereurs de la véritable croyance Grecque; savoir l'Empereur *Basilide*, qui a fait couronner son épouse *Zénobie*; l'Empereur *Justinien*, son épouse *Lupicine*; l'Empereur *Héraclius*, son épouse *Martine*; l'Empereur *Léon le philosophe*, son épouse *Marie*; & plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne Impériale sur la tête de leurs épouses, mais dont Nous ne ferons point mention ici, à cause que cela Nous ménerait trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point Nous avons exposé nôtre propre personne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de nôtre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt-un ans consécutifs; laquelle Nous avons terminée, par le secours de Dieu, d'une manière si honorable & si avantageuse, que la Russie n'a jamais vû de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre : L'Impératrice *Catherine*, nôtre très-chère épouse, Nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non-seulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où Elle nous a accompagné volontairement, & Nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, nonobstant la faiblesse du sexe; particuliérement à la bataille contre les Turcs sur la

rivière de *Pruth*, où nôtre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs composée de deux cent soixante & dix mille hommes : Ce fut dans cette circonstance desespérée, qu'Elle signala surtout son zèle par un courage supérieur à son sexe, ainsi que cela est connu à toute l'armée & dans tout nôtre Empire. *A ces causes*, & en vertu du pouvoir que Dieu Nous a donné, Nous avons résolu d'honorer nôtre épouse de la couronne Impériale, en reconnaissance de toutes ses peines ; ce qui, s'il plait à Dieu, sera accompli cet hiver à Moscou ; & nous donnons avis de cette résolution à tous nos fidèles sujets, en faveur desquels nôtre affection Impériale est inaltérable.

TABLE
DES MATIERES,
contenues dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

A.

Ordre

S.

S.



Fin de la Table des Matières.

TABLE

des Piéces contenues en la seconde portion de ce second volume.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.


ALLEGRI
LABORAT
RESTAURO
LIBRI
PARMA

